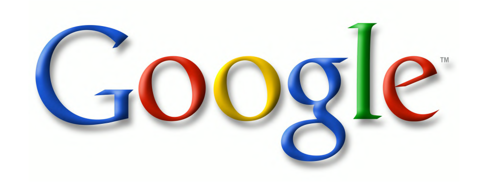




ABRÉGÉ

DES

VOYAGES MODERNES,

DEPUIS 1780 JUSQU'A NOS JOURS.

IX.

IMPRIMERIE DE MARCHAND DU BREUIL,
rue de la Harpe, n°. 80.

T. 9

P. 229.



ABRÉGÉ

DES

VOYAGES MODERNES,

DEPUIS 1780 JUSQU'A NOS JOURS,

CONTENANT

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile et de mieux avéré dans les pays où les voyageurs ont pénétré; les mœurs des habitans, la religion, les usages, arts et sciences, commerce et manufactures.

PAR M. EYRIÈS,

l'un des principaux rédacteurs des Annales des Voyages, etc.

TOME NEUVIÈME.

A PARIS,

CHEZ ÉTIENNE LEDOUX, LIBRAIRE,

RUE GUÉNÉGAUD, N°. 9.

1823.

ABRÉGÉ

DES

VOYAGES MODERNES.

LIVRE II.

VOYAGES EN AMÉRIQUE.

Suite des États-Unis d'Amérique.

« Lorsque je fus entré dans le Kentucky, dit Harris, je traversai pendant 18 milles un terrain marécageux. La chaleur était excessive; je me rafraîchis en mangeant des raisins sauvages. Le temps ressemble passablement à celui que l'on éprouve en Angleterre dans cette saison. Il fait chaud à midi, les matinées et les soirées sont froides.

« Au bout de dix-huit milles, j'arrivai à Morganfield, petit endroit qui ne renferme que trois magasins et autant d'auberges. J'allai ensuite à Henderson, et le lendemain à Owensbourg, tous deux également sur l'Ohio dont je m'éloignai

alors. Je voyageai dans une grande plaine sablonneuse, on la nomme le Désert; on y rencontre de temps en temps des espaces fertiles qui produisent du tabac et du maïs; c'est vraisemblablement la partie la plus pauvre du Kentucky. Je m'avançai ensuite par des terrains généralement marécageux jusqu'à Louisville.

« Un étranger qui voit l'activité dont Louisville est le théâtre, les auberges remplies de voyageurs, les magasins fréquentés par de nombreux marchands, la quantité de bateaux et de navires de toutes les grandeurs, la propreté et même l'élégance des maisons, a peine à se persuader que tout cela est l'ouvrage de douze ans. Louisville n'était alors qu'un poste militaire, qui maintenait la communication avec Saint-Louis, Vincennes et le fort Duquesne.

« J'y vis plusieurs familles anglaises; quelques-unes dirigeaient leurs regards sur Saint-Louis et le Missouri, d'autres sur l'Ilinois. J'allai à Shelbyville qui est une ville à 33 milles de là, bâtie sur une hauteur faisant partie de la chaîne calcaire qui s'étend dans l'Ohio, le Kentucky et le Tenessé jusqu'en Géorgie. Vingt milles plus loin, j'arrivai par un pays inégal et en partie âpre, à Frankfort, capitale de l'état. Elle est bâtie en briques sur le Kentucky entre des hauteurs. Un joli pont sur la rivière, divers travaux pour dessécher le terrain et

réparer les routes qui conduisent à la ville, montrent que les habitans sont disposés à embellir leur nouvelle capitale. Elle a 2,000 habitans. On y construit des navires qui sont expédiés à la Nouvelle-Orléans où on les vend.

« Lexington que je vis ensuite était auparavant la capitale ; on ne conçoit pas ce qui a pu lui enlever cette prérogative, car c'est une ville plus agréable et plus centrale que Frankfort. Elle est sur un bras de l'Elkhorn, a de belles maisons, une université où plusieurs gens de mérite professent, et une bibliothèque publique. Les rues sont pavées et garnies de trottoirs. La population est de plus de 6,000 âmes. Depuis quelque temps je n'avais pas vu de lieu qui me rappelât autant les mœurs, les goûts, l'élégance et les modes de l'Europe.

« Avant de quitter cet état, je m'acheminai au nord dans un canton superbe ; le chemin était bon, je voyais de tous côtés des terres cultivées et de grandes maisons qui annonçaient le bien-être et même la richesse de leurs habitans. Vingt-huit milles plus loin, je passai le Licking et je me trouvai à Cinthiana, ville nouvelle et bâtie dans un style qui ferait honneur aux cités de l'Europe. Le Licking qui l'arrose se jette dans l'Ohio, vis-à-vis Cincinnati, ce qui est pour elle d'un avantage inappréciable.

« Le lendemain je passai dans un pays inégal

et en grande partie inculte, je franchis une chaîne de collines arides, et je marchai pendant quelques milles dans une forêt en feu où je n'aurais pas pu pénétrer, s'il n'avait plu abondamment. On met le feu aux forêts pour anéantir avec facilité les broussailles qui gênent beaucoup quand on veut abattre et défricher les forêts. Cette pratique étant sujette à beaucoup d'inconvéniens et de dangers, la loi n'a permis, sous peine d'une forte amende, d'y avoir recours que dans une saison déterminée. C'est à la fin de l'année, lorsque les récoltes sont rentrées, et lorsque l'on peut espérer que les pluies éteindront les flammes qui ont quelquefois ravagé des terrains étendus. L'obscurité qui règne à cette époque, et que l'on nomme été indien, est dit-on, causée par ces incendies.

« Le quatrième jour depuis mon départ de Lexington, je traversai l'Ohio et j'entrai à Cincinnati. Vue de ce côté, cette ville a très-bonne apparence. »

Le Kentucky fut découvert en 1754 par un habitant de la Pennsylvanie, qui, accompagné de quelques amis, descendait l'Ohio. Ayant abordé à l'embouchure du Kentucky, la beauté du pays le frappa; il grava sur l'écorce de trois arbres les premières lettres de son nom, et la date de son arrivée, puis il revint chez lui annoncer ce qu'il avait vu. On crut apparemment qu'il exagérait,

car on ne fit aucune tentative pour aller reconnaître la contrée magnifique dont il avait parlé. Enfin en 1767 un habitant de la Caroline qui trafiquait avec les sauvages, vint dans le Kentucky avec quelques-uns de ses compagnons. L'aspect riant des campagnes, la fertilité du terrain, l'abondance du gibier les engagèrent à le parcourir jusqu'à ce qu'ayant pris querelle avec les Indiens, ils furent obligés de le quitter.

Ayant raconté les détails de leur course au colonel Boon, un de leurs compatriotes, et à d'autres planteurs, ceux-ci résolurent de visiter cette contrée nouvelle; après un pénible voyage, ils arrivèrent au sommet d'une colline d'où l'on en découvre une grande partie, ainsi que les rives de l'Ohio. Ils se construisirent des baraques et se procurèrent des vivres; ensuite Boon et un de ses camarades partirent pour examiner le pays; ils revinrent sans avoir fait de mauvaise rencontre. Malgré ces commencemens prospères, la petite colonie éprouva des contrariétés, les maladies la désolèrent, elle fut attaquée et dispersée par les Indiens. Le seul colonel Boon continua d'habiter ces déserts jusqu'en 1771. De nouvelles tentatives furent faites; on acheta des indigènes une grande étendue de terrain; l'état de Virginie céda celle qui lui était contiguë, et des établissemens se formèrent. Long-temps on fut inquiété par les sau-

vages ; ils finirent par s'éloigner, et la population fit des progrès rapides.

En 1820 on y a compté 564,317 habitans, dont 128,732 esclaves. La longueur du Kentucky est de 100 lieues, sa largeur de 60, sa superficie de 42,000 milles carrés. Les monts Cumberland, rameau des Alléghany, bornent le pays au sud ; les cantons de l'est, limitrophes de la Virginie, sont montagneux et entrecoupés de vallées ; près de l'Ohio elles sont fertiles ; la partie arrosée par le Kentucky, et surnommée le jardin de l'État, mérite son nom. Il semble que la nature ait pris plaisir à y rassembler tout ce qui peut satisfaire les vrais besoins de l'homme, et multiplier les jouissances de la vie champêtre. Le sol est un terreau noir et gras dont la surface est légèrement ondulée. La vigne y atteint partout le sommet des arbres dont les dimensions tiennent du prodige. Les meilleurs fourrages y croissent naturellement et en abondance. Des arbustes à fleurs disséminés et comme groupés de distance en distance, rehaussent la beauté du paysage ; enfin la pureté des eaux et la multitude des ruisseaux complètent l'enchantement ; il diminue vers la fin de l'été, parce que la sécheresse tarit un grand nombre de ruisseaux, ce qui arrête les moulins ; heureusement les puits fournissent de l'eau excellente qui ne manque jamais.

Aucun pays de l'Union n'offre des aspects plus variés. Vers les sources du Cumberland-River et du Kentucky, la hauteur et l'escarpement des montagnes les rendent impénétrables; les rivières y sont quelquefois encaissées entre des rochers à pic qui ont près de 400 pieds de hauteur. Ailleurs, des prairies immenses contrastaient avec la masse des forêts; on y a planté beaucoup d'arbres. On admire dans divers endroits, et surtout dans le sud-ouest, de vastes grottes qui ont souvent une profondeur immense; on dit que celle du Mammouth à 130 milles de Lexington, a près de dix milles de longueur, et communique à un grand nombre de détours et d'allées. Le sol de ces grottes est en général fortement imprégné de salpêtre que l'on exploite. Les salines sont très-productives, et suffisent pour approvisionner cet état ainsi que le Ténessé et l'Ohio. C'est une des principales branches de l'industrie; on fait aussi du sucre d'érable; il y a des corderies et des manufactures de toile de coton.

En creusant près de Lexington, il y a quelques années, on découvrit des sépulcres antiques arrangés avec beaucoup d'art, et d'une manière absolument inusitée chez les indigènes. On observe aussi un grand nombre de forts qui sont ordinairement de forme ovale, placés dans les meilleurs terrains, toujours au bord d'une rivière. A une

certaine distance, s'élève toujours un monticule régulier plein d'une substance calcaire qu'on prétend être le résultat d'ossemens humains décomposés. Les arbres qui s'élèvent dans l'intérieur de ces retranchemens, égalent les autres par leur diamètre et leur hauteur; on a estimé que leur âge est au moins de mille ans.

Le froment, le tabac, le chanvre, sont les principales productions qui fournissent à l'exportation; les meilleurs fruits de toute espèce, toutes les racines, les plantes potagères et les légumes réussissent à merveille. Le maïs est le grain que l'on cultive le plus pour la consommation. Les animaux domestiques sont très-beaux, notamment les chevaux.

Le climat est aussi salubre qu'agréable. On n'y éprouve point ces extrêmes de chaleur et de froid si ordinaires dans l'état de l'est. La neige ne reste sur la terre que peu de jours. Lon ne compte guère que deux mois d'hiver, il est si doux qu'on ne renferme pas le bétail dans l'étable; en revanche il est très-pluvieux, ce qui, joint à la qualité du sol, rend les chemins difficiles à établir et à entretenir.

Au sud du Kentucky, l'état de Tenessé est borné à l'est par la Caroline du nord, au sud par la Géogie, l'Alabama et le Mississipi, à l'ouest le fleuve Mississipi le sépare du territoire d'Arkansâs

et du Missouri. Il a 140 lieues de long et 35 de large; 40,000 milles de surface et 420,813 habitans dont 69,000 nègres esclaves. Les monts Cumberland le divisent en deux parties, l'une orientale, l'autre occidentale; celle-ci est ondulée, unie même en quelques endroits; la première est montagneuse; le centre est montueux; de belles vallées arrosées par des rivières dont le Tenessé et le Cumberland sont les plus considérables, suivent généralement une direction tortueuse qui multiplie la diversité des aspects.

La plus grande partie du sol est calcaire. Le terrain est très-fertile dans l'ouest et dans le centre, maigre dans l'est. On cultive principalement le tabac, le coton et le froment. On envoie beaucoup de bétail dans les états maritimes sur l'Altantique. Le climat est généralement sain, et ressemble à celui du Kentucky.

La plupart des villes sont nouvelles; les plus grandes sont Nashville, Franklin, Fayetteville, Columbia, Gallatin, Rogersville. Murfreesborough, la capitale qui est une des plus considérables, ne compte que 1,200 habitans; elle est sur une éminence au milieu d'une plaine immense, elle est arrosée par de belles sources, et a dans son voisinage des eaux minérales.

Les Chickasâs possèdent la partie occidentale de l'état entre le Mississipi et le Tenessé; les

Chérokis ont une portion des cantons méridionaux. Les Chickasâs ont constamment montré beaucoup d'attachement pour les peuples de l'Union; ils se glorifient de n'avoir jamais versé le sang d'aucun habitant des États-Unis. Suivant leur tradition, ils descendent d'une nation nombreuse qui habitait au loin dans les terres du côté de l'ouest, et que les Espagnols ont en grande partie détruite; aussi les Chickasâs conservent contre ceux-ci une haine héréditaire et implacable.

Au mois d'avril 1819, Harris qui avait passé l'hiver à Pittsbourg, en partit pour visiter les bords du lac Erié. Il arriva bientôt à Meadville, jolie ville sur le French-Creek; cette rivière qui prend sa source à peu de distance du lac Erié, se jette dans l'Alleghany; elle est navigable dans toute l'étendue de son cours qui est de 140 milles à cause de ses nombreuses sinuosités. Meadville, entourée de vergers et de forêts, a un aspect très-gai; des traces de fortifications donnent lieu de présumer que c'était autrefois un des postes militaires de la ligne sur laquelle se trouvaient le fort Duquesne, Presqu'ile et d'autres. Les États-Unis y ont un arsenal.

En allant vers le Sugar-Creek, on observe un grand changement dans la nature du terrain; le long de la rivière il est fertile, plus loin il est hu-

mide et marécageux. Le chemin entre Crawford et Franklin, éloignés l'un de l'autre de 30 milles, est encore en quelques endroits barré par de grosses masses de rochers que l'on a beaucoup de peine à franchir. Si l'on réfléchit au peu de temps qui s'est écoulé depuis que des colons se sont établis dans ce pays, on doit s'étonner de ce qui a déjà été fait, et de ce que l'on est en train d'effectuer. Une route qui conduira de Pittsbourg au lac Erié, passera dans les environs de Franklin; une autre qui s'approchera de Meadville, ouvrira vers l'est une communication avec le New-York; c'est là de l'argent bien dépensé, observe Harris, et les citoyens en sont plus contens que de le voir employé à élever un de leurs compatriotes au-dessus d'eux.

Franklin, entouré de montagnes, est situé au confluent du French-Creek et de l'Alleghany; sa position est très-avantageuse pour le commerce, quoique les environs ne soient pas très-fertiles. La population est peu nombreuse. On reproche aux habitans d'être très-adonnés aux liqueurs spiritueuses. On voit à un demi-mille plus bas les ruines du fort Venango; il était dans un angle qui commande le passage de la rivière.

« Au-delà de Franklin, dit Harris, il fallut franchir péniblement plus d'une montée. On ne conçoit pas en passant devant les métairies placées

dans ce canton, pourquoi les colons s'y sont fixés de préférence, tandis que des espaces immenses de terres fertiles restent encore incultes; ici le terrain ne consiste qu'en rochers.

« Je suivis la vallée fertile dans laquelle serpente le French-Creek, et à laquelle la verdure variée des chênes, des sapinettes-blanches, des châtaigniers et d'une foule d'autres arbres, ajoutait un charme nouveau. Waterford, l'ancien fort de la rivière aux Bœufs, du temps des Français, est sur cette rivière qui se jette dans le French-Creek. C'est un lieu peu important, mais sa position à la source d'une rivière navigable, et seulement à douze milles du lac Erié, avec lequel on se propose d'ouvrir un canal, contribuera sans doute à le rendre plus considérable.

« Un chemin excellent nous fit arriver à Erié, siége des autorités du comté de même nom. Nous avions rencontré sur la route une quantité de chevaux et de bœufs qui transportaient du sel et du poisson des bords du lac à Waterford pour y être embarqués et expédiés à Pittsbourg et ailleurs. Erié, appelé Presqu'île lorsque les Français étaient maîtres du Canada, avait été un lieu très-insignifiant jusqu'à l'époque de la dernière guerre entre les Américains et les Anglais. Le port est très-bon, un banc de sable qui se trouve à l'entrée, en interdit l'accès aux navires qui tirent plus de six

pieds d'eau. On espère remédier à cet inconvénient en ouvrant un canal à l'ouest de la ville, et obtenir par là un courant qui sera assez fort pour s'opposer à l'accumulation du sable.

« Sur une hauteur à l'est, on aperçoit les restes des ouvrages français; à deux milles au nord s'élève un phare; les États-Unis ont dans le voisinage un fort en bois, et un second sur une pointe de terre qui borne la baie de ce côté; deux petits vaisseaux de guerre y sont mouillés. La plaine au bord de laquelle on a bâti Erié, est élevée de 70 pieds au-dessus du niveau du lac dont les bords en cet endroit sont escarpés.

« Le 26 mai je m'embarquai ainsi que d'autres passagers à bord du *George-Washington*, goëlette de 100 tonneaux. Le soir on se trouva devant Portland, village de l'état de New-York, à l'embouchure du Châteauqué; le lendemain matin je descendis à terre; le pays est fertile, peu habité jusqu'à présent. A trois milles de la côte, je gravis sur une colline du haut de laquelle je n'apercevais que des forêts, du milieu desquelles s'élevaient çà et là des colonnes de fumée qui indiquaient des fermes nouvellement établies, et dans le lointain la surface du lac que parcouraient des bateaux à la voile.

« Je revins à bord le 28; le surlendemain on laissa tomber l'ancre devant le fort Erié, ou plutôt

devant ses ruines. Un brig qui portait le pavillon anglais me rappela vivement mon pays, et un cabaret dont l'enseigne était une couronne, me fit connaître que je me trouvais sur le territoire d'un royaume. J'allai à Buffalo, ville située de l'autre côté du lac, dans l'état de New-York. Elle est à l'embouchure du Buffalo-Creek et à l'endroit où le Niagara forme l'issue du lac Erié. Une route dont la longueur est de 330 milles, mène à New-York. Un canal qui joint le Hudson au lac, aboutit à cette ville.

« Buffalo fut détruit par les Anglais dans la dernière guerre; on le rebâtit en pierre; les maisons et les édifices ne manquent pas d'élégance. En suivant les bords du Niagara, l'on apercevait fréquemment des ruines de maisons brûlées pendant la guerre. Au-dessous de Black-Rock, village de la rive américaine, le lit de la rivière est entrecoupé d'îles; quelques-unes sont grandes et bien boisées. Sept milles plus loin le nuage de vapeur qui s'élève au-dessus du saut du Niagara, nous avertit que nous approchions de cette chute fameuse; la rivière s'élargissait à mesure que nous avancions, et ses bords devenaient plus pittoresques.

« Trois milles au-dessus du saut, on rencontre sur le territoire canadien, le village de Chippeoua, à l'embouchure du ruisseau du même nom; un

fort en défend l'entrée. Le 5 juillet 1814, les Américains y remportèrent un avantage sur les Anglais.

« A un demi-mille de Chippeoua commence la chute, ou plutôt une suite de chutes, dont chacune, quoique considérable, disparaît devant la dernière.

« En partant de Chippeoua, on entre dans une forêt qui bouche la vue; cependant on entend le bruit de la chute, surtout lorsque le vent souffle du côté où elle est. Un paysan se mit à rire en voyant que nous nous servions d'un parapluie pour nous préserver de ce que nous regardions comme une forte ondée; c'était la pluie causée par les rejaillissemens de l'eau que le vent nous renvoyait, quoique nous en fussions éloignés d'un mille et demi. En se dégageant des arbres et des broussailles, on arrive sur les bords du saut, et l'on reste saisi d'admiration.

« La description de Weld est la plus exacte que j'aie lue; mais ni sa plume, ni celle d'aucun écrivain, ne peu dépeindre l'effet que produit cette énorme masse d'eau lorsqu'elle tombe.

« A un mille au sud de Forsyth's-House, on jouit le mieux de la vue de la chute; l'œil se promène jusqu'à cinq milles en remontant la rivière où des collines bornent la perspective, et n'aperçoit pas sans frayeur des bateaux à la voile qui abandonnent leur mouillage devant Chippeoua;

en suivant le cours du Niagara, l'on observe différentes baies dans lesquelles les cimes sombres des arbres s'élèvent au-dessus des girouettes des navires; la rive du Canada est parsemée de moulins et de maisons dont les habitans sont, par l'effet de l'habitude, devenus indifférens au grand spectacle qui frappe leurs regards. Enfin l'œil s'étant reposé sur l'île des Chèvres qui partage la grande chute en deux, poursuit la rivière jusqu'au bord de l'abime dans lequel elle se précipite avec un bruit terrible.

« Je m'approchai avec précaution des bords du précipice à quelques pieds au-dessus de la chute. Le bruit violent, le fracas continuel, le vaste espace sur lequel plonge la vue, me fit perdre pour quelque temps le désir d'aller plus avant. Enfin je me hasardai, avec mes compagnons de voyage, à descendre dans une fente de rochers, et à l'aide des racines d'un vieil arbre, nous atteignîmes des échelles qui nous firent parvenir sur un tas de roches écroulées. Ensuite gravissant et rampant péniblement de rocher en rocher, et pénétrés par la pluie qui tombait sur nous, nous sommes arrivés à l'endroit où la masse d'eau tombe dans le gouffre. Une pointe de rocher nous empêcha d'avancer à plus de quarante pieds sous la chute. L'espace entre la nappe d'eau et le mur de rocher qui est derrière, est d'une trentaine de pieds.

Notre curiosité pleinement satisfaite, nous avons regagné le sentier raboteux et l'échelle tremblante qui nous avaient aidés à descendre.

Volney qui visita le saut du Niagara, n'a pas essayé de le décrire, parce que parvenu au bas de la chute, il ne put à cause de sa faiblesse, suite d'une fièvre maligne dont il était convalescent, s'en approcher assez pour examiner à loisir cette merveille du Nouveau-Monde. Il a donc emprunté la description de Weld; voici comme s'exprime ce voyageur :

« En arrivant au pied des échelles de Simcoe, au fond du ravin, l'on se trouve au milieu d'un amas de rochers et de terres détachées du flanc du coteau. On voit ce flanc garni de sapins et de cèdres suspendus sur la tête du voyageur, et comme menaçant de l'écraser; plusieurs de ces arbres ont la tête en bas et ne tiennent au côteau que par leurs racines. La rivière en cet endroit n'a qu'un quart de mille de largeur (un peu plus de 200 toises), et sur la rive opposée, l'on a une très-belle vue de la petite cataracte; celle du fer à cheval est à moitié cachée par le coteau.

« ... Nous suivîmes la rivière jusqu'à la grande cataracte; nous marchâmes une bonne partie du chemin sur une couche horizontale de pierres à chaux couverte de sable, excepté en quelques endroits où il fallut gravir des amas de rochers

détachés du coteau... Ici l'on trouve beaucoup de poissons, d'écureuils, de renards et d'autres animaux qui, surpris au-dessus des cataractes par le courant qu'ils voulaient passer à la nage, ont été précipités dans le gouffre et jetés sur cette rive; l'on voit également des arbres et des planches que le courant à détachés des moulins à scier; le bois ainsi que les carcasses des animaux, et particulièrement les gros poissons, paraissent avoir beaucoup souffert par les chocs violens qu'ils ont éprouvés dans le gouffre. L'odeur putride de ces corps répandus sur le rivage, attire une foule d'oiseaux de proie qui planent habituellement sur ces lieux... Plus on approche de la chute, plus la route devient difficile et raboteuse; en quelques endroits, où des parties du coteau se sont écroulées, d'énormes amas de terre, d'arbres et de rochers qui s'étendent jusqu'au bord de l'eau, s'opposent à la marche, présentent une barrière qui paraît impénétrable, et qui le serait en effet, si l'on n'avait un bon guide pour les franchir. Il faut après être parvenu avec beaucoup de peine jusqu'à leur sommet, traverser en rampant sur les mains et sur les genoux, de longs passages obscurs formés par des vides entre les crevasses des rochers et des arbres, et lorsque l'on a franchi ces amas de terre et d'arbres, il faut encore gravir les uns après les autres, les rochers qui sont le

long du coteau ; car ici la rivière ne laisse qu'un très-petit espace libre, et ces rochers sont si glissans à cause de l'humidité, qu'y entretiennent les vapeurs ou plutôt la pluie de la cataracte, que ce n'est qu'en prenant les plus grandes précautions, que l'on peut se préserver de la plus terrible de toutes les chutes. Nous avions encore un quart de mille à faire pour arriver au pied du saut, et nous étions aussi mouillés par ses vapeurs, que si nous avions été trempés dans la rivière.

« Arrivé là, aucun obstacle n'empêche d'approcher jusqu'au pied de la chute. On peut même avancer derrière cette prodigieuse nappe d'eau, parceque, outre que le rocher du haut duquel elle se précipite a une forte saillie, la chaleur occasionée par le violent bouillonnement des eaux, a causé dans la partie inférieure du roc, des cavernes profondes qui s'étendent au loin sous le lit de la cataracte. En entendant le bruit sourd et mugissant qu'elles occasionent, Charlevoix a eu le mérite de deviner l'existence de ces cavernes. Je m'avançai de cinq ou six pas derrière la nappe d'eau, afin de jeter un coup-d'œil dans l'intérieur de ces cavernes, mais je faillis d'être suffoqué par un tourbillon de vent qui règne constamment et avec furie au pied de la chute, et qui est causé par les chocs violens de cette prodigieuse masse d'eau contre les rochers. J'avoue que je ne fus pas tenté

d'aller plus avant, et aucun de mes compagnons n'essaya plus que moi de pénétrer dans ces antres terribles, séjour menaçant d'une mort certaine. Aucune expression ne peut donner une juste idée des sensations qu'imprime un spectacle si imposant; tous les sens sont saisis d'effroi; le bruit effrayant de l'eau inspire une terreur religieuse, qui s'augmente encore, lorsque l'on réfléchit qu'un souffle de ce tourbillon peut subitement enlever de dessus le rocher glissant, le faible mortel qui s'y place, et le faire disparaître dans le gouffre affreux qu'il a sous ses pieds, et dont aucune force humaine ne pourrait le sauver.

« La largeur de la chute est plus grande que celle de la rivière; celle-ci un moment avant d'arriver au précipice, fait un détour considérable à gauche, ce qui donne à la nappe d'eau une direction oblique, et lui fait faire un angle considérable avec le rocher du haut duquel elle tombe. Elle ne forme pas une nappe unique, elle est partagée par des îles en trois cataractes bien distinctes les unes des autres. La plus grande qui est du côté du Canada, est appelée la grande cataracte ou la cataracte du fer à cheval, parce qu'elle en a un peu la forme; sa hauteur n'est que de 142 pieds; tandis que celle des autres est de 160. Cette circonstance lui donne la prééminence sur les deux autres pour la largeur et la rapidité. Le lit du Niagara au-

dessus du précipice, étant plus bas d'un côté que de l'autre, les eaux se pressent vers la partie du lit la moins élevée, et acquièrent par conséquent dans leur chute une plus grande vélocité que celles qui s'échappent par l'autre côté, et cette vélocité est encore accélérée par les rapides qui se trouvent en plus grand nombre de ce même côté. C'est du centre du fer à cheval que s'élève ce nuage prodigieux de vapeurs que l'on aperçoit de si loin.

« Il est impossible de mesurer l'étendue de cette partie de la chute autrement qu'avec l'œil; mais l'opinion la plus générale lui donne une circonférence de 600 pas, l'île qui la sépare de la chute la plus voisine peut avoir 350 pas de large; la seconde chute n'en a que cinq; l'île qui sépare celle-ci de la troisième en a trente; et cette troisième en a au moins autant que la plus grande des deux îles. Il résulte de cet aperçu, que la largeur totale du précipice, en y comprenant les îles, est de 1,335 pas. Ce calcul n'est pas exagéré, plusieurs voyageurs l'ayant estimé à plus d'un mille anglais.

« La quantité d'eau qui se précipite du haut en bas de ces chutes est prodigieuse, si l'on peut ajouter quelque crédit au calcul qui suppose qu'elle est de 670,255 tonneaux par minute.

« La pente des rapides qui précèdent le grand saut du Niagara est de 46 pieds, et celle du ravin jusqu'à la plate-forme au-dessous de la chute est

de 61 pieds, de sorte que la hauteur totale de la chute est de 240 pieds.

« Autrefois le saut du Niagara existait probablement au point où est aujourd'hui cette plate-forme, c'est-à-dire, vis-à-vis de Queenstown, village situé sur la rive canadienne; plus on examine le bord de la rivière depuis le lieu où le saut se trouve actuellement, plus cette conjecture paraît fondée. Dans tout cet espace, le lit du Niagara est semé de rochers énormes, et les côteaux qui le bordent, sont partout rompus et inégaux; ce qui annonce qu'il s'est opéré dans cette partie de la rivière, des déchiremens considérables, car les deux côtés portent des marques évidentes de l'action de l'eau jusqu'à une grande élévation au-dessus du lit de la rivière; or comme il est constant que dans les plus fortes inondations elle n'est jamais parvenue jusqu'à ces marques, et qu'elle n'en a même jamais approché, il est évident que son lit a été jadis beaucoup plus élevé qu'il ne l'est aujourd'hui. Au-dessous de Queenstown, au contraire on n'apperçoit aucune marque qui porte à croire que le lit du Niagara ait jamais été plus élevé qu'il ne l'est actuellement. D'ailleurs l'expansion subite de la rivière et sa profondeur soudaine dès que l'on a dépassé les hauteurs de Queenstown, donnent plus de poids à l'opinion suivant laquelle les eaux ont dû se précipiter pen-

dant long-temps du haut de ces colines, et qui attribue à leur longue existence dans cet endroit la formation de ce large bassin. En remontant un mille au-dessus de Queenstown, on trouve un gouffre effrayant qui n'a pu être creusé que par le séjour de la chute dans cet endroit ; séjour qui aura été prolongé par la grande solidité des rochers du haut desquels elle se précipite. On sait par tradition que la grande cataracte n'a pas toujours eu la forme d'un fer à cheval, et qu'elle avait au milieu une pointe de rocher très-saillante. Depuis le commencement du dix-huitième siècle, sa forme est à peu près la même. »

Harris raconte qu'au mois d'août 1818, une portion du rocher voisin de la chute était tombée; ce qui confirme l'opinion dont on vient de parler; elle acquiert encore plus de probabilité, ajoute-t-il, lorsque l'on suit les bords du Niagara jusqu'à Queenstown où cessent les hauteurs; de ce point jusqu'au lac Ontario, son cours est extrêmement tranquille. Quelques personnes ont supposé qu'avant de s'ouvrir un passage dans cet endroit, il portait autrefois ses eaux et toutes celles dont il est le débouché, dans l'Ohio et de là dans le Missisipi. Des vieillards prétendent qu'autrefois l'île aux Chèvres s'étendait beaucoup plus au nord qu'à présent.

Queenstown est un petit village dans une jolie

position au pied des hauteurs où le 15 août 1814 les Américains remportèrent un avantage sur les Anglais qui perdirent leur chef. Du haut des collines on jouit d'un beau coup-d'œil, on aperçoit une partie de l'état de New-York, Lewistown, qui est vis-à-vis de Queenstown, et le Niagara dont les bords sont ornés de jardins et vergers jusqu'au point où il mêle ses eaux à l'Ontario. A son embouchure, le fort George sur la rive anglaise et le fort Niagara sur la rive américaine, maintiennent les droits respectifs des deux nations à la navigation de cette rivière. Niagara, petite ville à l'ouest du fort George, n'a rien de remarquable; elle est presque toute en bois. Youngstown, sur la côte du New-York, est une jolie petite ville. Une petite colonie de Tuscororas établie dans les environs, y entretient une certaine activité, parce qu'ils y apportent le produit de leur industrie.

Harris alla ensuite à York, puis à Kingston en Canada, suivit le fleuve Saint-Laurent jusqu'à Montréal, et visita Quebec; il en partit le 30 juin sur un bateau à vapeur et revint à Montréal; il descendit ensuite le Saint-Laurent jusqu'au confluent de la Sorelle qu'il remonta. « Arrivé à Saint-Jean, poste militaire et port qui fut dans la dernière guerre témoin de plusieurs combats, je m'embarquai, dit-il, sur un bateau à vapeur amé-

ricain. En passant devant l'île aux Noix où les Anglais ont un arsenal maritime, je fus, ainsi que mes camarades, fouillé rigoureusement. Plus loin je vis le fort que les États-Unis font élever pour défendre l'entrée de leur territoire, et je commençai de nouveau à naviguer dans les eaux de la République; nous étions sur le lac Champlain, l'aspect de ses rives de chaque côté est extrêmement varié et pittoresques; elles rappellent aussi plusieurs combats qui s'y sont livrés pendant la guerre de l'indépendance et pendant celle qui s'est terminée en 1815.

« Les eaux du lac ont également servi de théâtre à la valeur des deux partis. Plattsbourg, dans l'état de New-York, jolie petite ville à l'embouchure du Saranac, fut témoin de la défaite de la flotte anglaise par celle des Américains que commandait le commodore Macdonough. Sir George Provost, gouverneur du Canada, étant venu par terre avec 14,000 hommes, attaqua Plattsbourg le 11 septembre 1814; les Américains commandés par le général Macomb, lui résistèrent vigoureusement quoiqu'ils ne fussent que 2,500.

« Nous sommes ensuite allés à Burlington dans l'état de Vermont; cette petite ville, bâtie en briques, sur une hauteur, a fort bonne apparence; les environs ont un caractère pittoresque et sauvage qui diffère de tout ce que j'ai vu jusqu'à présent.

« Le soir nous avons passé devant Crown-Point sur la rive du New-York ; ce lieu n'offre plus que les ruines du fort qui fut célèbre durant la guerre de l'indépendance. Une petite ville s'élève auprès sur les bord du lac ; trois milles au-delà nous avons débarqué sur le rivage du Vermont ; le bateau à vapeur n'allant pas plus loin. »

L'état de Vermont est borné au nord par le Bas-Canada, à l'est par le Connecticut qui le sépare du New-Hampshire, au sud par le Massachusetts, à l'ouest par le New-York. Sa longueur est de 52 lieues, sa largeur de 30, sa surface de 10,212 milles carrés ; on y compte 235,764 habitans. C'est un pays inégal, une partie est montagneuse. Les green-mountains (verds-monts) qui lui donnent leur nom, se prolongent sur toute son étendue du nord au sud, et sur une largeur de trois à cinq lieues ; et le partagent en deux parties presque égales, ils sont coupés par de nombreuses vallées. Une grande portion du terrain est fertile ; celui des montagnes fournit d'excellens pâturages. Les parties les plus hautes conservent quelquefois de la neige jusqu'au mois de mai et de juin ; elle tombe ordinairement vers le milieu de novembre, mais ne commence à rester en place qu'un mois plus tard. Le froment et tous les grains sont extrêmement abondans ; on récolte aussi du lin ; on fabrique beaucoup de sucre d'érable pour la consommation intérieure.

Les exportations consistent en potasse, perlasse, bœuf, lard, beurre, fromage, lin, bestiaux; c'est avec Boston, New-York et Montreal que se fait le principal commerce.

La Moille et l'Otter-Creek, les deux rivières les plus considérables, se jettent dans le Hudson; d'autres moins fortes portent leurs eaux au Connecticut; la plupart sont très-poissoneuses, il y a des mines de fer très-abondantes, des mines de plomb et de cuivre, des carrières de marbre; on y trouve de la terre à porcelaine. On compte douze papeteries dans cet état.

Le siége du gouvernement est à Montpellier, petite ville de 2,300 habitans, sur l'Onion-Creek, entre des collines très-hautes. L'université est à Burlington sur le lac Champlain; toutes les villes de cet état sont peu considérables. Jusqu'à l'époque de la guerre de l'indépendance, son territoire avait été un objet de jalousie entre le New-Hampshire et le New-York. Les Vermontois rassemblés en convention à Windsor le 25 décembre 1777, déclarèrent qu'ils voulaient former un état indépendant, et se donnèrent une constitution. Ils se distinguèrent par leur bravoure. Le 4 mars 1791, l'état fut aggregé à l'Union américaine.

« Les ruines de Crown-Point, dit Harris, prouvent la force de ce poste et l'habileté des Français à bien choisir et à bien construire leurs forteresses.

Le lac Champlain vis-à-vis de cette pointe n'a qu'un demi-mille de largeur, de sorte que ce poste assure réellement le passage. En ce moment des moutons paissaient tranquillement au milieu des ouvrages.

« Je parcourus ensuite à pied une partie de la route que les généraux Amherst et Burgoyne suivirent; le premier en 1756, le second en 1777. Leur marche dans ce pays sauvage paraît presque incroyable. J'ai couché à Ticondéroga, point où le lac George forme des chutes avant d'entrer dans le South-River qui court au nord vers le lac Champlain. Sur une éminence voisine, on découvre les ruines du fort de Ticondéroga, qui de même que Crown-Point et d'autres situés dans les environs, fixèrent l'attention publique durant la guerre de l'indépendance. On a profité des chutes nombreuses du George-River pour établir des moulins à scier les planches.

« Je m'embarquai sur un bateau à vapeur qui me transporta près des ruines du fort George, à l'extrémité méridionale du lac. Ayant mis pied à terre, je m'acheminai à travers un terrain sablonneux et léger vers le saut du Hudson à Queensbourg, ensuite je longeai la rive droite du fleuve, et j'arrivai à Stillwater où les armées ennemies eurent une affaire très-chaude en 1777. Son résultat obligea le général anglais Burgoyne à mettre

bas les armes avec toute son armée à Saratoga, le 17 octobre, devant les troupes américaines commandées par le général Gates. Je vis en passant la grande prairie baignée par le Hudson, où les armes des Anglais furent déposées.

« Suivant la rive gauche, je passai à Lausingbourg, petite ville insignifiante; ensuite à Troy, grande et jolie ville bâtie en briques. Elle fait un commerce considérable avec New-York, le Hudson étant navigable jusques-là pour des goëlettes. Passant encore le fleuve j'entrai à Albany, capitale de l'état de New-York. Cette ville par ses maisons construites dans le goût hollandais, indique son origine; la partie ancienne a des rues étroites, celles de la nouvelle sont au contraire larges, et offrent des maisons de bon goût. Le palais de l'état, la banque et plusieurs églises sont de beaux édifices. Le commerce est très-actif tant avec l'extérieur qu'avec New-York; la communication entre les deux villes a lieu journellement par des bateaux à vapeur; en été ils sont remplis de curieux qui vont visiter les sources minérales de Ballston et de Saratoga, et les bords pittoresques du lac George.

« Le commerce d'Albany prendra encore une plus grande extension, lorsque le canal qui doit unir le Hudson avec le lac Erié sera entièrement achevé. Il aboutit à Albany. La marée remonte

à peu près jusqu'à cette ville, et y amène des goëlettes de quatre-vingts tonneaux. Elle a des manufactures de tabac, de chapeaux, de fer, des brasseries et des distilleries. Le pays voisin est fertile et bien peuplé; elle a plus de 12,000 habitans. Elle est à 160 milles au nord de New-York, à 250 milles au sud de Montreal, et forme un entrepôt naturel entre ces deux villes. »

L'état de New-York est borné au nord par le lac Ontario, le fleuve Saint-Laurent et le Canada; à l'est par le Vermont, le Massachusetts et le Connecticut; au sud, par l'Océan Atlantique, le New-Jersey et la Pennsylvanie; à l'ouest, par le lac Erié et le Niagara. Sa longueur est de 106 lieues, sa largeur de 102, sa superficie carrée de 46,085 milles. En 1820, on y a compté 1,372,812 habitans.

La partie orientale de l'état est généralement montagneuse. C'est là que s'élèvent à la droite du Hudson, les monts Catskill. Le Highpeak, leur plus haute cime, est à 620 toises au-dessus du niveau de la mer. Une route y passe en montant en zigzag jusqu'à 380 toises. Les montagnes continuent à s'étendre au nord jusqu'à l'ouest du lac Champlain où elles ont encore 500 toises. La partie occidentale de New-York offre un plateau uni ou légèrement ondulé; vers la Pennsylvanie le terrain devient inégal et montueux.



Le Hudson qui parcourt le New-York du nord au sud, y prend sa source dans les cantons montagneux qui sont à l'ouest du lac Champlain. La longueur totale de son cours est de 108 lieues : plus de la moitié de cette longueur est navigable pour des navires assez gros. Le lit de ce beau fleuve paraît être l'ouvrage de quelque grande convulsion de la nature. C'est un canal uniformément large et profond, taillé dans une direction régulière, au milieu de rochers élevés, au travers même de chaînes de montagnes, et dont le niveau sensiblement en pente très-douce, permet à la marée de remonter jusqu'à Albany ; ce qui est d'une ressource infinie pour les habitans de ses bords, et a contribué aux progrès rapides de la population. L'embouchure de ce fleuve fut découverte en 1609 par Henri Hudson, navigateur anglais, qui le remonta en canot pendant cinquante lieues. C'est le même qui deux ans plus tard entra le premier dans le détroit et la mer intérieure désignés par son nom.

Un peu au-dessus d'Albany, le Hudson reçoit à droite le Mohâk qui vient de l'ouest, et dont la source est voisine du lac Erié. Quelques-uns de ses affluens sont très-rapprochés de rivières qui tombent dans le lac Oneïda, dont l'Osvego porte les eaux dans le lac Ontario. Au-dessous de Schenectady, éloigné de cinq lieues d'Albany, le

Mohâk forme, à moins de deux lieues du Hudson, la chute de Cohôs qui a 70 pieds de hauteur perpendiculaire; la largeur de la rivière qui est de près de 400 pieds, et la régularité de ce saut qui offre une nappe d'eau continue, en font un objet extrêmement remarquable. C'est le long de la rive droite du Mohâk qu'est dirigé le canal de l'ouest.

La Delaware, la Susquehanna et l'Alleghany prennent naissance dans le New-York. Le Genessee et l'Osvego y ont aussi leur source, et vont se jeter dans le lac Ontario. Indépendamment de ce lac, de l'Erié et du lac Champlain qui servent de limite au New-York, on y trouve encore le Cayouga, le Seneca, l'Oneïda et beaucoup d'autres lacs; quelques-uns reçoivent des ruisseaux salés. On a mis à profit toutes ces eaux pour établir les canaux d'Erié, du nord-ouest et de Champlain, qui uniront entre elles les parties de l'état les plus éloignées les unes des autres, et feront fleurir son agriculture et son industrie.

Une grande partie du sol est fertile; quelques cantons, notamment dans l'ouest, sont renommés par leur extrême fécondité. Il y a de beaux pâturages. Tous les grains y sont très-abondans; des vergers nombreux ornent les campagnes; on y fait d'excellent cidre; les hauteurs sont garnies de belles forêts. On cultive le chanvre et le lin.

Le fer, le plomb, le plâtre, la pierre de taille, l'ardoise s'exploitent sur plusieurs points ; les sources salées fournissent des produits considérables. On connait aussi des eaux sulfureuses et des sources de naphte.

Les manufactures de drap, les papeteries, les verreries, les forges, les clouteries, les fabriques de toiles de coton sont très-actives. Les objets que l'on expédie au-dehors sont le bœuf salé, le lard, le froment, la farine, le maïs, le beurre, le fromage, la potasse et la perlasse, la graine de lin, les chevaux, les bœufs, le bois et beaucoup d'autres marchandises.

Des écoles bien dotées donnent l'instruction élémentaire aux enfans ; elles sont très-fréquentées. Des colléges et des écoles spéciales concourent à instruire ceux qui veulent se lancer plus avant dans la carrière de l'étude.

Harris en partant d'Albany traversa le Massachusetts pour aller à Boston. « Du haut des montagnes, dit-il, la vue s'étend sur des villages, des champs, des vergers. Les pierres étant très-abondantes on s'en sert pour entourer les propriétés. Les routes sont excellentes, les fermes propres et bien tenues, les villages, les villes, les maisons de campagne ravissent par leur air de prospérité. On voit que l'on n'est pas dans un pays nouvellement habité. »

De Boston, Harris se dirigea par terre sur Providence dans le Rhode-Island, et gagna ensuite New-York où il s'embarqua pour Philadelphie afin de profiter d'un navire qui retournait en Angleterre.

La grande république des États-Unis comprend la partie moyenne de l'Amérique septentrionale. Elle est comprise entre 24° 20′ et 49° de latitude nord, et entre 69° 9′ et 127° 2′ de longitude à l'est de Paris. Sa surface est de 280,000 lieues carrées, ce qui est dix fois celle de la France. Plus de la moitié de cette immense étendue n'est encore ni cultivée, ni habitée. La population et la culture sont généralement à l'est du Mississipi La plus grande partie du terrain à l'ouest de ce fleuve est presqu'entièrement dans la possession des Indiens.

Les États-Unis ont pour bornes au nord le Canada et le pays habité par des hordes sauvages et errantes, et dont les Anglais s'arrogent la souveraineté sous le nom de Nouvelle Albion ou Nouvelle Bretagne; à l'est le Nouveau Brunswick et l'Océan Atlantique; au sud le golfe du Mexique; au sud ouest le Mexique, à l'ouest le grand Océan.

Cette république n'a pas toujours eu une si vaste étendue. Elle ne comprit d'abord que les colonies anglaises comprises entre l'Océan atlan-

tique, l'Acadie, le Canada, la Louisiane et la Floride. La première charte pour établir une colonie sur le continent américain, fut accordée par Elisabeth à sir Humphrey Gilbert, en 1578; la concession n'eut pas de suite; une tentative faite par Walter Raleigh pour s'établir en Virginie en 1584, eut d'abord quelque succès; mais les colons furent ou détruits par les sauvages, ou s'en allèrent ailleurs, ou périrent. Ce ne fut que sous le règne de Jacques I[er] que les puritains tourmentés en Angleterre par l'église dominante, se transportèrent au-delà des mers pour jouir de la liberté de conscience qu'on leur refusait dans leur patrie. Ils débarquèrent dans le nord sur les bords de la baie de Massachusetts, dont la colonie prit le nom, et d'où sortirent bientôt celles de New-Hampshire, de Connecticut et de Rhode-Island, qui par la suite formèrent autant de provinces séparées. D'autres émigrans arrivèrent successivement d'Angleterre, et occupèrent les points de la côte, les plus propres à fonder des établissemens. Ces colonies obtinrent du gouvernement de la Grande-Bretagne, des chartes qui leur donnaient le droit d'être régies par un régime municipal, semblable à celui de la métropole. Le roi nommait le gouverneur de chacune, les citoyens élisaient les membres des assemblées représentatives, chargées de délibérer sur les affaires de la province.

Ces colonies étaient au nombre de treize; la Géorgie, la plus récemment formée, l'avait été en 1735.

Bornées du côté du continent par des déserts que parcouraient les hordes des indigènes, les provinces anglaises de l'Amérique septentrionale, faiblement peuplées dans leur origine, n'avaient pas de fréquens points de contact avec le Canada occupé par les Français. Pourtant vers la fin du dix-septième siècle, les habitans de Boston et de New-York prirent part aux hostilités qui eurent lieu par terre. Au commencement du dix-huitième siècle, la France fut obligée de céder à la Grande-Bretagne, l'Acadie et les îles voisines. Débarrassées de voisins incommodes de ce côté, les provinces anglaises du nord purent donner plus d'attention à leur navigation et à leur culture, leurs progrès étaient rapides; ce furent elles qui, en 1745, conquirent pour la métropole l'île du Cap Breton restée à la France.

La paix d'Aix-la-Chapelle en 1748 n'effectua proprement qu'une trêve entre les deux nations rivales qui se partageaient les immenses contrées comprises entre la Louisiane et le Canada. La France jalouse de s'assurer la libre communication de l'un à l'autre de ces pays, et de resserrer en même temps les Anglais entre les montagnes de l'Alleghany et l'Atlantique, afin de jouir exclu-

sivement des avantages du commerce intérieur du continent, fit construire une ligne de forts depuis le Niagara jusqu'à Saint-Louis, sur le Mississipi. L'Angleterre prévoyant les conséquences de ces mesures, cherchait l'occasion d'une rupture. La guerre éclata bientôt, le début des hostilités ne fut pas heureux pour les armes britanniques. En 1755 le général Braddock allant attaquer le fort du Quesne, au confluent de l'Alleghany, se laissa surprendre et fut tué. Les débris de sa troupe furent sauvés par la présence d'esprit et le courage du colonel George Washington qui avait alors vingt-un ans; et cette action d'éclat fut son prélude dans la carrière de la gloire.

La chance tourna; les campagnes suivantes furent marquées par les désastres des Français; ils perdirent le Canada dont la possession fut assurée à la Grande-Bretagne par le traité de paix de 1763. Mais l'éclat des victoires avait été chèrement acheté. L'épuisement des finances força de songer à de nouvelles ressources pour faire face aux dépenses et payer l'intérêt de la dette qui s'était considérablement augmentée.

L'on avait eu pendant la guerre, l'idée de soumettre les colonies à un impôt qui serait décrété par le parlement britannique. Ce projet fut repris à la paix; on voulut le mettre à exécution, il alluma un incendie que l'on était loin de prévoir.

Imbus des principes de liberté reconnus en Angleterre, les habitans des colonies de l'Amérique pensaient que quoiqu'ils fussent séparés de la métropole par l'Océan, ils devaient jouir des mêmes droits que les citoyens de la Grande-Bretagne; et que par conséquent ils ne pouvaient être obligés à payer un impôt auquel leurs représentans n'auraient pas consenti. D'ailleurs les colonies avaient montré un esprit très-sage, quoique depuis le commencement de leur existence, elles eussent un gouvernement à peu de chose près indépendant. Elles jouissaient non-seulement de l'image, mais aussi de la réalité de la constitution anglaise. Elles choisissaient la plupart de leurs magistrats, et les payaient tous. Elles dirigeaient seules leur gouvernement intérieur. La principale marque de subordination qu'elles donnaient, était de ne pas faire de lois en opposition avec celles de la métropole; de se soumettre à ce que celles qu'elles rendaient pussent être abrogées par le roi, et à obéir aux restrictions que le parlement imposait à leur commerce.

Au milieu de ces circonstances favorables, les colonies anglaises de l'Amérique septentrionale avaient éprouvé un développement uniforme et suivi, elles avaient presque atteint à un degré qui pouvait les faire regarder comme une nation, et la plus grande partie de l'Europe ignorait leurs

progrès. Quelques actes arbitraires de la part des gouverneurs, des jalousies de particulier à particulier, des rumeurs populaires avaient quelquefois interrompu le calme politique dont elles jouissaient, sans altérer en rien la marche de leur prospérité.

Dès le commencement de la guerre de 1755, elles conçurent que pour résister plus efficacement aux empiétemens des Français, elles devaient réunir leur force afin de donner plus d'ensemble à leurs opérations. Les gouverneurs et les membres les plus influens des assemblées provinciales, tinrent une assemblée générale à Albany en 1754. Il fut décidé à l'unanimité dans ce congrès, que l'union des colonies était nécessaire; les commissaires proposèrent de former un grand conseil dont les membres seraient élus par les assemblées provinciales, et qui, avec un gouverneur nommé par le roi, serait autorisé à faire des lois et à lever sur les colonies les sommes dont elles auraient besoin pour leur défense commune. On pensait que si ce plan était adopté, l'on pourrait repousser l'agression des Français, sans le secours de la Grande-Bretagne. Les ministres anglais auquel le projet fut soumis, se gardèrent bien de l'adopter; ils firent une autre proposition : les gouverneurs de toutes les provinces, auxquels seraient adjoints deux membres de leur

conseil respectif, qui étaient la plupart nommés par le roi, devaient, de temps en temps, concerter des mesures pour la totalité des colonies; construire des forts et lever des troupes avec la faculté de fournir sur la trésorerie britannique, des mandats qui seraient ensuite remboursés par un impôt que le parlement de la Grande-Bretagne assiérait sur les colonies. Ce plan ne déplut pas moins aux colons que le précédent aux ministres. L'idée d'une union fut alors laissée de côté, sans cependant être mise en oubli.

Les colonies avaient fait de grands sacrifices en hommes et en argent pendant la guerre. En même temps elles avaient acquis une certaine connaissance des opérations militaires et de la confiance dans leurs propres forces. Ainsi elles purent concevoir dès l'époque de la paix, des idées d'indépendance. Il ne fallait qu'une étincelle pour allumer un incendie dans le Nouveau-Monde, elle partit de l'ancien.

La Grande-Bretagne adopta en 1764, des réglemens gênans pour le commerce des colonies; le préambule de ces lois causa des alarmes; la manière dont elles devaient être mises à exécution augmenta les craintes. Elles furent réalisées; des murmures leur succédèrent; cependant ils auraient pu s'évaporer sans autre résultat, si la mère-patrie n'eût pas songé à pousser ses préten-

tions trop loin. Bientôt le parlement britannique prit des résolutions tendantes à établir en Amérique un impôt du timbre. La loi passa au mois de mars 1765. Les hommes de bon sens devinèrent qu'elle allait causer de grands troubles. Les chartes de quelques provinces les autorisaient à résister à des mesures de ce genre; l'impôt du timbre trouva donc une opposition unanime. La Virginie montra l'exemple. De toutes parts des pétitions énergiques furent adressées au roi et au parlement; en même temps, on maintint le principe que les colonies ne pouvaient être imposées que par leurs propres assemblées; on convînt généralement de se passer des produits des manufactures anglaises tant que l'impôt subsisterait. Dans plusieurs villes il éclata des troubles sérieux; l'animosité se manifesta contre tous les hommes qui s'étaient montrés favorables à l'impôt. La clameur publique en Angleterre le condamnait; il fut abrogé le 16 mars 1766.

Mais la conduite du parlement dans cette occasion choqua les colonies, parce qu'il soutint son droit de les imposer, et qu'il cassa et annula toutes les résolutions prises par les assemblées provinciales pour revendiquer leurs prérogatives. Il déclara qu'il avait le pouvoir de lier les colonies dans tous les cas quelconques. Vaine démarche! il cédait à la résistance qu'on lui opposait; il

encourageait donc à faire de même à l'avenir.

Des deux côtés l'amour-propre était en jeu : l'orgueil des Anglais se révoltait à l'idée que les colonies pussent refuser de se conformer à la volonté d'un parlement auquel ils obéissaient tous ; de leur côté les Américains s'écriaient avec non moins de fierté, que la petite île de la Grande-Bretagne qui formait à peine un point sur la mappemonde, était bien audacieuse de vouloir commander aux citoyens libres du grand continent de l'Amérique.

En conséquence de ses prétentions, le parlement établit en 1767 des droits sur différentes marchandises dont on supposait que les colonies ne pourraient pas se passer ; entre autres sur le thé ; ils étaient fort modérés. N'importe, ils parurent aussi odieux que le timbre parce qu'ils attaquaient un principe dont les colonies ne voulaient pas se départir. Cette fois l'opposition alla plus loin, parce que l'autorité déploya l'appareil de la force pour parvenir à percevoir les droits. Dans quelques ports, des marchandises qui arrivaient de la Grande-Bretagne furent embarquées de nouveau et renvoyées.

L'explosion du mécontentement des Américains força le parlement à faire un nouveau pas en arrière ; en 1770 les droits furent abolis ; on ne laissa que le droit sur le thé ; les Américains qui redoutaient surtout de voir consacrer le prin-

cipe qu'on pût les imposer sans leur consentement, convinrent de ne pas consommer de thé.

Cependant des scènes de violence aigrissaient les esprits. A Boston, des soldats poussés à bout par les injures et les mauvais traitemens qu'ils recevaient d'un rassemblement de matelots américains, tirèrent plusieurs coups de fusil qui tuèrent trois hommes et en blessèrent cinq. La fureur du peuple fut au comble, on fit sortir de la ville tout le régiment. Le capitaine du détachement qui avait fait feu, et ses soldats furent emprisonnés; deux seulement furent jugés coupables d'homicide. L'instruction de ce procès offre des traits caractéristiques de courage, de modération et d'équité bien honorables pour les Américains. John Adams, l'un des ardens promoteurs de la liberté de son pays, défendit les accusés; le jury osa les absoudre; le peuple respecta le jugement.

Cet événement fit d'ailleurs une forte impression sur l'esprit des Américains, et concourut à produire d'importans résultats. Les trois victimes avaient été inhumées avec grande pompe; l'anniversaire de ce jour fut célébré pendant trois ans par des solennités; des orateurs prononçaient des discours dans lesquels ils s'attachaient à peindre les bienfaits de la liberté, l'horreur de l'esclavage, le danger d'une armée permanente, les droits des

colonies. Ainsi tout tendait à ranimer le feu qui se répandait chaque jour davantage.

Le parlement britannique déterminé à forcer les Américains à recevoir le thé qu'ils ne voulaient pas consommer, encouragea la compagnie des Indes à le transporter en Amérique dans ses propres vaisseaux, et à nommer des agens pour le vendre dans ce pays. Les colons pour échapper à l'effet de cette mesure, prirent toutes les précautions possibles pour empêcher que le thé ne fût débarqué. A Boston un grand nombre de gens déguisés en Iroquois, montèrent à bord d'un bâtiment et jetèrent à la mer trois cent quarante-deux caisses de thé qui formaient sa cargaison. Ceci se passait au mois de novembre 1773. A la nouvelle de cette violence, le parlement rendit, le 25 mai 1774, une loi qui interdisait tout commerce à Boston, et transférait le siége du gouvernement à Salem.

Le ministère espérait que jalouses de la prospérité de Boston, les autres villes profiteraient avec plaisir des avantages dont on la privait; son attente fut déçue. La cause de Boston devint celle de toute l'Amérique. Le 1er juin, jour fixé pour la clôture du port de Boston, fut fixé dans toutes les colonies pour un jour de jeûne solennel.

Cependant le général Gage arrivé d'Angleterre à Boston, comme gouverneur du Massachusetts, fit paraître une proclamation qui déclarait illé-

gales et factieuses, toutes les assemblées dans lesquelles on s'engageait à cesser toute relation commerciale avec la Grande-Bretagne, et menaça de punir quiconque souscrirait ou soutiendrait des résolutions de ce genre; mais que pouvaient des proclamations dans la situation actuelle des esprits?

Un congrès de toutes les provinces s'ouvrit à Philadelphie au mois de septembre. Ses délibérations furent très-calmes; on approuva la conduite des habitans du Massachussetts; on recommanda de les indemniser de la clôture du port et des pertes qu'ils pourraient éprouver par la suite; on vota une adresse au général Gage pour l'inviter à ne pas persister dans des mesures qui annéantiraient toutes les espérances de réconciliation avec la métropole; on adopta une déclaration pour maintenir le principe que les Américains ne pouvaient être privés du droit de s'imposer; on recommanda de respecter les troupes du roi et tout ce qui appartenait à la couronne; on persista dans toutes les résolutions prises précédemment, enfin l'on vota une pétition au roi et une adresse au parlement, pour réclamer la jouissance des droits que rien n'avait dû faire perdre.

L'instant de la crise approchait. Le 19 avril 1775, Gage donna ordre à un corps de 800 hommes, d'aller s'emparer d'un dépôt d'armes que les

Américains avaient formé à Concord, à vingt milles de Boston. Malgré le secret gardé pour assurer le succès de cette expédition, les colons qui en furent instruits, s'étaient rassemblés à Lexington; toutefois la plupart se retirèrent, et il ne resta que soixante hommes de milice; ceux-ci s'étant avancés pour reconnaître les Anglais, furent sommés de se disperser; n'ayant pas obéi, on tira sur eux, quelques-uns furent tués, les autres se dispersèrent. La troupe arrivée à Concord, exécuta sa commission; sa retraite fut difficile et meurtrière. La milice rassemblée en plusieurs petits corps sur la route que les Anglais devaient suivre, ne cessa de les harceler, et quoiqu'ils fussent renforcés d'un corps de 900 hommes, ils ne regagnèrent Boston qu'après avoir perdu plus de 250 hommes tués, blessés ou faits prisonniers.

Dès ce moment il était clair que les armes devaient décider la controverse qui s'était élevée entre les colonies et la métropole. Le congrès provincial de Massachussetts vota une armée de 30,000 hommes. Quelque temps après 20,000 hommes assiégèrent Boston; ils s'emparèrent des hauteurs voisines; Gage essaya de les en déloger; le 17 juin, la bataille de Breed ou Bunker's-Hill se donna; les Américains furent forcés de se retirer. Toutes les colonies étaient déjà en armes;

le 2 juillet le colonel Washington fut nommé généralissime des armées américaines.

Cependant le lien qui unissait les colonies à la métropole n'était pas rompu, elles nommaient encore le roi de la Grande-Bretagne leur légitime souverain, et imploraient pour lui la bénédiction de Dieu tout-puissant, qu'elles suppliaient de l'éclairer pour qu'une réconciliation put s'effectuer.

Bientôt il ne fut plus possible d'y songer, de tous côtés des attaques d'un parti contre l'autre avaient lieu; au mois de décembre les Américains essayèrent d'emporter Quebec et furent repoussés. Plusieurs villes dans différentes provinces furent brûlées par les Anglais; ils armèrent les Indiens contre les Américains. Ceux-ci paraissaient décidés à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Au mois de mars 1776 ils contraignirent leurs ennemis à évacuer Boston.

Enfin les colonies, apprenant que la Grande-Bretagne envoyait des troupes étrangères pour les combattre et les soumettre, interdisait toute communication et tout commerce avec elles, et déclarait de bonne prise leurs navires dont les vaisseaux de l'état s'empareraient, virent qu'il fallait renoncer à tout espoir d'accommodement.

Le 4 juillet 1776 le congrès assemblé à Philadelphie déclara que les treize colonies unies étaient

et devaient être de droit des états libres, indépendans et souverains; qu'elles étaient déliées de toute obéissance au roi de la Grande-Bretagne, et renonçaient à tout lien politique avec cet état.

Le sort en étant jeté, il fallait vaincre ou périr dans la lutte que l'on venait d'engager avec la métropole. La guerre se fit avec une violence sans égale; les succès furent balancés. Howe et Clinton avaient remplacé Gage; ils obtinrent des avantages sur les Américains; le congrès fut contraint de sortir de Philadelphie. Heureusement la capitulation de l'armée de Burgoyne en 1777, releva les espérances des colonies. Bientôt un événement important leur en fit concevoir de nouvelles. La France reconnut l'indépendance des Américains le 6 février 1778, et leur promit son secours. Ses flottes abordèrent dans leurs ports et y apportèrent une armée. La trahison d'Arnold mit un instant la cause des Américains en danger en 1779. Il était convenu avec les Anglais de leur livrer le fort de West-Point, sur la rive droite du Hudson, son complot fut découvert à temps; il s'enfuit pour éviter le supplice des traîtres.

En 1781 les événemens de la guerre dans les provinces du sud où les Américains avaient éprouvé des échecs, commencèrent à reprendre pour eux un aspect favorable; et la campagne de cette année se termina par la reddition de lord Corn-

wallis qui, avec ses troupes mit bas les armes devant les armées américaine et française.

Cet événement décida de la paix. La Grande-Bretagne ne pouvait plus raisonnablement se flatter de l'espoir de soumettre l'Amérique; ses soldats évacuèrent successivement les provinces du sud et se réunirent à New-York. Le général anglais Carleton, arrivé au commencement de 1782, informa le congrès que les négociations pour la paix étaient ouvertes en Europe. Les préliminaires par lesquels la Grande-Bretagne reconnaissait l'indépendance des treizes colonies de l'Amérique septentrionale furent signés le 30 novembre, et la paix fut définitivement conclue le 3 septembre 1783.

Leur indépendance avait déjà été reconnue par plusieurs états de l'Europe, elle le fut généralement en 1783. Elle était conquise, cette indépendance, mais pour en jouir paisiblement, les Américains passèrent par toutes les épreuves des états naissans; elles se compliquèrent par le fléau du papier monaie, par la malveillance des ennemis secrets de la révolution qui semèrent la défiance contre le congrès et excitèrent la rivalité des provinces, par la divergence des intérêts et la jalousie du pouvoir du congrès. Dans plusieurs états le peuple s'agita pour affaiblir ou détruire des pouvoirs que son avantage même devait lui conseiller d'affermir et

d'étendre. On sentit le besoin d'un lien assez énergique pour contraindre chaque état à tendre au bien de la confédération entière. En conséquence, des délégués se réunirent en convention générale à Philadelphie, au mois de mai 1787, sous la présidence de Washington; après quatre mois de discussions, elle arrêta le 17 septembre, un plan de constitution fédérale qui fut envoyé au président du congrès; ce corps y ajouta quelques articles explicatifs.

L'acceptation de la constitution soumise à l'examen successif des conventions des divers états, éprouva des difficultés; cependant en 1789 onze états lui avaient donné leur approbation. Mais si l'examen de la constitution avait excité le combat des opinions et l'opposition des partis dans les différens états, tous les esprits se réunirent sur le choix du magistrat chargé par cette constitution du pouvoir exécutif de l'Union. L'unanimité des suffrages appela Washington à cette place éminente le 3 mars 1789. Son voyage des bords du Potômac à New-York fut une véritable marche triomphale.

Washington fut réélu en 1793; le terme de cette seconde présidence étant expiré en 1796, il se retira dans ses terres en Virginie où il acheva paisiblement sa glorieuse carrière; chéri et regretté de ses concitoyens, sa mémoire sera éter-

nellement en vénération chez tous les peuples qui rendent hommage à la véritable vertu.

Les États-Unis de l'Amérique jouirent pendant près de trente ans d'une paix constante, malgré la tourmente à laquelle l'Europe était en proie; quelques froissemens avec les puissances belligérantes n'eurent pas de résultats, et la prospérité de l'Union fit des progrès rapides. Plusieurs nouveaux états y furent admis; en 1802 elle acquit de la France toute la Louisiane, ce qui lui donna un territoire une fois au moins aussi étendu que celui qu'elle possédait déjà.

Dans la guerre qui commença entre la France et l'Angleterre en 1803, les États-Unis conservèrent la neutralité jusqu'en 1812. Alors les vexations que leurs navires de commerce avaient éprouvées et les insultes faites à leur pavillon, les excitèrent à déclarer la guerre à la Grande-Bretagne le 18 juin. Plusieurs frégates anglaises furent prises; les Américains en perdirent aussi, mais en moindre nombre. Divers combats se livrèrent sur terre; les Américains eurent long-temps du dessous. La chance leur fut ensuite plus favorable. Les Anglais furent battus sur les bords du lac Champlain et du Niagara; ils brûlèrent Washington, furent repoussés à Baltimore, et éprouvèrent devant la Nouvelle-Orléans une de ces défaites dont l'histoire n'offre pas beaucoup

d'exemples. La paix était signée à Gand le 24 décembre 1814, pendant que les hostilités se poursuivaient encore en Amérique.

L'Union conserva son étendue; en 1821 elle fut augmentée de la Floride que l'Espagne lui céda. A l'époque de la déclaration de l'indépendance, elle était composée de treize états; aujourd'hui elle en compte vingt-quatre, indépendamment du district de Columbia, et de cinq grands territoires dont quelques-uns n'ont que l'étendue nécessaire pour former de nouveaux états lorsqu'ils auront une population suffisante.

Au moment de la révolution, l'Union avait près de 3,000,000 d'habitans. Une loi ordonna qu'il serait fait un dénombrement tous les dix ans. Le premier eut lieu en 1790, on en trouva 3,929,000; 5,310,000 en 1800; 7,240,000 en 1810; 9,639,000 en 1820.

Les revenus de la république sont à peu près de 17,000,000 dollars (86,000,000 fr.), et la dépense ne s'élève pas tout à fait à cette somme.

Après la Grande-Bretagne, les États-Unis font le commerce maritime le plus considérable du globe. En 1821 la valeur des marchandises exportées a été de 64,974,000 dollars; elles consistent principalement en farine, froment et biscuit de mer, coton, tabac, bois de construction, riz, potasse et perlasse, maïs en grain et en farine,

poisson sec, bœuf salé, cuir, suif, bestiaux, pelleteries, munitions navales, huile de baleine. Les marchandises que l'on reçoit des pays étrangers, s'élèvent à près de 63,000,000 dollars.

Nous allons maintenant passer en revue diverses expéditions entreprises par ordre du gouvernement et par les citoyens des États-Unis d'Amérique.

VOYAGE

DE LEWIS ET CLARKE

AUX SOURCES DU MISSOURI

ET A L'EMBOUCHURE DE LA COLUMBIA DANS LE GRAND OCÉAN. (1804—1806.)

Le congrès des États-Unis d'Amérique prit en 1803 une délibération portant qu'il serait envoyé une expédition pour reconnaître le cours du Missouri, depuis son confluent avec le Mississipi, jusqu'à sa source, et après avoir traversé les montagnes d'où il sort, chercher la communication la plus prompte par eau de ces monts au grand Océan. Lewis, capitaine d'infanterie, fut chargé de la conduite de l'entreprise; le capitaine Clarke eut le commandement en second. Ils avaient avec eux neuf jeunes gens du Kentucky, quatorze soldats des États-Unis, deux bateliers français, un chasseur interprète et un nègre domestique. Ils prirent de plus un caporal et six soldats ainsi que neuf bateliers qui devaient les accompagner dans une partie du voyage, durant laquelle ils pou-

vaient craindre d'être attaqués par les Indiens. Tout ce monde s'étant réuni près de l'embouchure du Missouri, on entra dans cette rivière le 14 mai 1804. On était pourvu de vêtemens de rechange pour trois ans, de munitions, d'ustensiles, de marchandises d'échange pour trafiquer avec les Indiens. On s'embarqua dans un grand canot ponté et deux canots découverts. Deux chevaux suivaient le long du rivage pour aider à transporter le gibier.

« Nous savions, dit un des voyageurs, que nous aurions à traverser un pays habité par des peuples sauvages, nombreux, puissans et belliqueux; robustes, farouches, perfides, cruels et animés d'une haine profonde pour les hommes blancs; on nous avait dit aussi que notre course serait arrêtée pas des montagnes inaccessibles. N'importe, nous étions décidés à braver tous les dangers pour répondre à l'attente de notre gouvernement et de nos compotriotes. »

On naviguait lentement sur le Missouri; il fallait un vent favorable pour parcourir dix-huit milles par jour; quelquefois on était obligé de haler les canots à terre à cause des bancs de sable. Les terres étant généralement basses des deux côtés de la rivière, elle déborde souvent, entraîne des arbres dans son cours, les entasse le long de ses rives ou au milieu de son lit, et forme ainsi des

iles ou des levées qui sont d'autant plus dangereuses, que souvent l'eau les recouvre.

Dans la partie inférieure du cours du Missouri, les terres basses s'étendent de chaque côté, tantôt à quatre milles, tantôt à un mille seulement. Au-delà le terrain s'élève à une centaine de pieds, quelquefois à trois cents pieds, formant ainsi le contrefort d'un vaste plateau. Le 26 juin on passa devant l'embouchure du Kansâs et le 21 juillet devant celle de la Plate. Ce sont avec l'Osage, que le Missouri reçoit plus bas, les affluens les plus considérables qui lui arrivent à droite dans cette portion du pays; à gauche il n'est grossi que par des rivières insignifiantes. Jusqu'à la Plate, les bords du Missouri sont très-boisés; au-delà de cette rivière, il parcourt de grandes prairies nues, on voit seulement le long de l'eau des peupliers et des saules. Quoique le terrain qu'il baigne immédiatement soit bas, cependant il coule quelquefois dans une espèce de ravin, et à quarante-cinq milles de son embouchure, il est dominé par un escarpement qui s'élève à cinquante toises, et dans lequel on observe une caverne de cent vingt pieds de large et de trente pieds de hauteur; quarante milles plus haut, dans une position semblable, on en trouve une autre bien moins grande.

On avait rencontré jusqu'à la Plate, dont l'em-

bouchure est à 335 milles de celle du Missouri dans le Mississipi, plusieurs canots et des radeaux chargés de pelleteries et de bois qui descendaient à Saint-Louis. Ils étaient conduits tantôt par des Osages, des Sioux ou d'autres Indiens, tantôt par des chasseurs français. Ceux-ci qui fréquentent depuis long-temps ces régions, ont donné des noms aux rivières et aux lieux où ils faisaient halte, ou bien où ils avaient formé des établissemens temporaires. Les Américains ont adopté ces noms, et les emploient dans la langue originale ou bien les traduisent. C'est de là que viennent les dénominations de la Gasconnade, la Bonne-Femme, la Prune, la Charbonnière, la Bénite et d'autres qui viennent grossir le Missouri; les noms des sauvages auraient mieux valu.

On voit fréquemment des sources salées le long du Missouri; elles sont très-abondantes dans ces contrées; quelques rivières sont tellement imprégnées de sel que leurs eaux ne sont pas potables. Il y en a beaucoup dans le voisinage de la Plate. Cette rivière a 275 toises de large à son confluent avec le Missouri; elle est rapide, sa navigation est difficile même pour les canots. Les Français dans le temps qu'ils étaient maîtres de la Louisiane, avaient élevé plusieurs forts le long du Missouri; lorsque ce pays échut aux Espagnols, ceux-ci abandonnèrent tous ces postes. Le dernier

fort était au confluent du Kansâs et du Missouri.

L'interprète et quelques autres hommes de la troupe avaient été envoyés dans l'intérieur pour amener les Indiens avec lesquels on voulait avoir une conférence. Le 1er août ils revinrent accompagnés de quatorze Ottos et Missouris. Le 3, on se réunit sous une tente faite avec la voile du grand canot, le détachement américain était sous les armes. « Nous leur avons annoncé, dit Lewis, le changement qui venait d'avoir lieu et qui nous établissait dans le pays, et nous les avons assurés des sentimens de bienveillance du président des États-Unis pour eux. Les six chefs répondirent chacun à leur tour, ils témoignèrent leur joie de ce que nous leur apprenions, et leur espoir que nous les recommanderions à leur grand-père (le président), pour qu'on leur envoyât des armes et des marchandises, et finirent par réclamer notre médiation pour négocier la paix entre eux et les Mahâs. Nous le leur promîmes et nous leur dîmes que quelques-uns d'entre eux devaient nous accompagner chez cette nation; ils déclinèrent la proposition, par la crainte d'être tués. »

Ensuite on leur distribua les présens et l'on mit de côté ceux qui devaient être envoyés à leur grand chef Oui-Rochhâ (petit voleur), alors absent. Des médailles de second et de troisième rang furent données aux chefs présens; puis on leur fit

d'autres cadeaux et l'eau-de-vie ne fut pas oubliée. Le lieu de la conférence fut nommmé Coteau du conseil. Il est très-favorable pour y établir un fort et un comptoir; la terre y est bonne pour faire des briques, le bois abonde dans le voisinage, et l'air est pur et salubre.

Le 11 on descendit près d'un coteau où était enterré Lemerle, un des grands chefs des Mahâs, mort de la petite vérole en 1800. Un monceau de douze pieds de diamètre à la base et haut de six pieds, s'élève sur la tombe de ce monarque; il est surmonté d'une perche à laquelle Lewis attacha un drapeau blanc bordé de rouge, de bleu et de blanc. Ce Lemerle jouissait d'une grande considération; on apporte de temps en temps des offrandes sur sa tombe. Un peu plus loin les Mahâs avaient plusieurs villages qui ont été dépeuplés par la petite vérole. Cette horrible maladie a causé parmi eux des ravages affreux. C'était un peuple puissant et belliqueux; quand leurs guerriers se virent en proie à un mal auquel ils ne pouvaient pas résister; ils devinrent furieux, brûlèrent leur village, plusieurs égorgèrent leurs femmes et leurs enfans, pour leur épargner une si cruelle affliction, et pour pouvoir aller tous ensemble dans un meilleur pays.

Le 18 et le 19 on eut une nouvelle entrevue

avec les Indiens. Cette fois le Petit-Voleur fut de la partie. Ils étaient tous venus à cheval.

Le 20 on eut le malheur de perdre Charles Floyd, un des sergens qui la veille avait été pris d'une colique bilieuse; malgré tous les soins qu'on lui donna, il expira. On l'enterra sur un coteau élevé, et son nom fut donné à une petite rivière, qui un mille plus loin vient du nord et se jette dans le Mississipi. Floyd fut remplacé par celui des soldats que ses camarades désignèrent au choix des chefs, parmi trois candidats qu'ils présentèrent.

Là commence une chaîne de côteau qui continue jusqu'à l'embouchure de la rivière des Sioux, trois milles au-delà. Cette rivière vient du nord, elle a près de 330 pieds de largeur; l'interprète qui connaissait bien le pays, raconta qu'elle est navigable à une distance de 200 milles jusqu'à une chute et même au-dessus; il ajouta qu'au-dessous du saut, elle reçoit un ruisseau qui vient de l'est après avoir traversé des rochers de pierre rouge et tendre dont les Indiens font leurs pipes. La nécessité de se procurer cet objet, a introduit une espèce de droit des gens parmi ces Indiens; les bords de ce ruisseau sont sacrés; les tribus en guerre qui s'y rencontrent, n'y commettent aucune hostilité. Ce droit d'asyle est d'autant plus raisonnable dans ce canton, que le calumet ou

la pipe est chez tous ces peuples le symbole de la paix.

Le Missouri continuait à être bordé de coteau à gauche. Ils étaient de schiste alumieux brun, dont les crevasses renferment une grande quantité de cobalt, de pyrites et de terre rougeâtre. Lewis en essayant quelques-unes des substances, fut grièvement incommodé par la vapeur du cobalt. La présence de ces minéraux expliqua les coliques dont le détachement était tourmenté depuis quelque temps. On puisait l'eau sans précaution, sans faire attention à une écume blanche dont elle était couverte; on l'agita, et on la prit à une certaine profondeur, tous les maux cessèrent.

Quand on fut à l'embouchure de la Pierre-Blanche, Lewis et Clarke débarquèrent pour aller examiner un monticule isolé au milieu de la plaine. Il est à neuf milles au nord-ouest de l'embouchure de la rivière, sa base offre un parallèlograme régulier; les côtés les plus longs ont cent cinquante toises, les autres en ont trente. Il s'élève à soixante-dix pieds, sa plate-forme en a quatre-vingt-dix de long sur douze de large. Les extrémités du nord et du sud sont jointes par deux gradins qui servent de nouvelles bases et partagent tout l'ouvrage en trois terrasses régulières et très roides. Son extrême symétrie et son isolement des collines qui sont à neuf milles de distance, pourraient le faire

regarder comme une construction humaine; mais les couches de terre et de cailloux roulés qui le composent, ressemblent tellement à celles des coteaux escarpés qui bordent les rivières, qu'on peut lui attribuer la même origine. Les Indiens croyent que ce monticule est le séjour de petits esprits malins, et ils lui rendent une espèce de culte. Les Sioux, les Mahâs et les Ottos, n'osent jamais le visiter, de crainte des flèches que ces esprits décochent à quiconque a la hardiesse de s'approcher de leur demeure.

On eut une nouvelle conférence avec les Indiens, c'étaient des Yanctous, tribus des Sioux. Le 30 août la cérémonie se termina par un tir au but avec des flèches. Les vainqueurs furent récompensés par un présent de verroteries. Le soir il y eut des danses accompagnées de distributions de tabac, de couteaux, de ciseaux, de grelots et de rubans qui firent le plus grand plaisir. Leurs instrumens étaient un tambour et un sac de peau de bison rempli de cailloux que l'on agitait. Le bruit en était fort ennuyeux.

Les Indiens firent leur réponse le lendemain. Ce ne fut pas celle de sauvages bien fiers ; ce fut celle de vrais médians. On leur donna du tabac, et l'un des interprètes resta auprès d'eux pour réunir autant de chefs de Sioux qu'il pourrait, et les mener ensuite à Washington.

Ces Yanctous sont grands et bienfaits; ils ont un certain air de dignité et de hardiesse; d'ailleurs ils ne diffèrent en rien des autres Indiens; ils aiment beaucoup la parure, se peignent le visage et s'ornent la tête de tuyaux de porc-épic et de plumes. Quelques-uns portent une espèce de colliers de griffes d'ours blancs. Ils ont chez eux une institution très-remarquable, qui leur est commune avec d'autres Indiens habitans plus à l'ouest et dont on dit même qu'ils l'ont copiée. C'est une association des jeunes gens les plus actifs et les plus braves, qui s'engagent entre eux par serment à ne jamais fuir aucun danger, et à ne pas reculer devant leurs ennemis. Leur exactitude scrupuleuse à ne pas s'écarter du chemin direct, leur fit prendre un parti héroïque ou ridicule, il y a peu de temps; en traversant le Missouri sur la glace, il se trouva sur leur route un trou facile à tourner; celui qui marchait le premier dédaigna de prendre ce parti, continua à marcher droit devant lui, et se noya, les autres auraient suivi son exemple, si le reste de la tribu ne les avait pas retenus.

On se trouva le 2 septembre devant l'île Bonhomme, vis-à-vis de laquelle on voit sur la rive droite du Missouri, d'anciennes fortifications très-étendues; une citadelle formant la moitié d'un octogone prolongé, occupe le bord de la rivière;

les parapets ont dix à dix-huit pieds de haut ; la porte est défendue par un retranchement qui la déborde et qui offre ainsi un chemin couvert ; un autre retranchement parallèle à celui-ci est un peu plus long. Le parapet d'enceinte dont la longueur totale est de 288 toises, se termine brusquement à un espace creux, beaucoup plus bas que la plaine et qui semble avoir été un chemin couvert conduisant à la rivière. L'espace intermédiaire est occupé par des monticules épars sans ordre, dans cette gorge, au milieu de laquelle il y a un trou rond profond. A quarante-huit toises au nord-ouest de l'extrémité du coin du parapet de la citadelle, commence un mur qui a 915 toises de long, sa hauteur est de huit pieds jusqu'à la distance de 266 toises, où il entre dans un étang circulaire de 37 toises de diamètre, ensuite il s'abaisse graduellement en s'approchant du Missouri, où il aboutit à un rivage fangeux qui provient sans doute des empiétemens de l'eau. Un peu plus loin s'élève une petite redoute circulaire. A 650 toises de distance de ce mur, il en règne un autre le long du Missouri ; il a six pieds de haut et est très-large ; ses deux extrémités touchent à la rivière. Tous ces ouvrages sont couverts d'arbres, plusieurs peupliers ont près de trois pieds de diamètre. Vis-à-vis de la citadelle, sur l'île Bonhomme, il y a une redoute circulaire

haute de six pieds; sa surface est d'une vingtaine d'acres, celle du terrain compris entre les deux murs doit être de 700 acres. Les chasseurs français dirent aux Américains que des ouvrages semblables étaient communs sur les bords de la Plate du Kansâs, du Jacques, etc.

Le 15 septembre l'on atteignit l'embouchure de la rivière Blanche que le Missouri reçoit à droite; son lit a 150 toises de largeur dans cet endroit, ses eaux n'occupent que 75 toises, qui sont entrecoupées d'îles et de bancs de sable. Jusqu'alors le Missouri a coulé du nord-ouest au sud-est, en décrivant beaucoup de sinuosités; en cet endroit il se dirige du nord au sud. Cependant quarante milles plus haut commence le grand détour du Missouri, il a plus de trente milles de longèur; l'isthme qui sépare les deux points de la rivière les plus rapprochés l'un de l'autre à l'étranglement formé par le détour, n'a que 1,000 toises de largeur.

On eut le 25 septembre une entrevue avec les Titons ou Tentons, tribu des Sioux. Ils étaient une soixantaine de chefs et de guerriers. On avait été sur le point de se quereller avec eux, et il avait fallu recourir à des démonstrations hostiles pour les amener à une conduite pacifique. Ils se montrèrent ensuite très-bonnes gens. Ils revêtirent Clarke d'une robe de peau de bison, et le portè-

rent en cérémonie à la salle du conseil; une heure après ils firent la même cérémonie à Lewis. Ils tuèrent plusieurs chiens en l'honneur de leurs hôtes; on en mangea la chair, ainsi que du pémican et des pommes de terre; on fuma le calumet; le soir les femmes dansèrent, toutes très-parées; quelques-unes tenaient à la main des perches d'où pendaient les chevelures arrachées aux ennemis; d'autres avaient des fusils, des piques et d'autres trophées pris à la guerre par leurs maris, leurs frères ou leurs parens. Leur danse ne se compose point de pas, elles s'avancent en glissant; la musique qui les accompagne ne consiste qu'en un bruit confus. Au moment où elles se rapprochèrent les unes des autres, elles poussèrent des cris à l'unisson des instrumens, ce fut un charivari affreux. Le chant que l'on mêle à la danse est absolument improvisé; dans les pauses, un homme s'avance et récite d'un son de voix basse et gutturale, une histoire ou tragique ou risible, et quelquefois indécente. La danse des hommes qui sont toujours séparés des femmes, s'exécute à peu près de la même manière, excepté qu'ils vont et viennent en sautant. Le divertissement faillit à être troublé par la mauvaise humeur d'un des musiciens; s'imaginant qu'il n'avait pas eu une part suffisante du tabac qui avait été distribué dans la soirée, il se mit en colère, cassa un tambour,

en jeta deux dans le feu, et sortit; on les retira aussitôt; une robe de peau de bison tenue d'une main par plusieurs Indiens qui de l'autre la frappaient, remplaça le tambour.

Les cabanes de ces Indiens étaient au nombre de quatre-vingts; chacune contenait une dixaine de personnes, notamment des femmes et des enfans. Les femmes préparaient des peaux de bison. Ces Tentons sont d'un caractère fort doux, voleurs néanmoins, quand ils en trouvent l'occasion, et très-malpropres; ils sont laids et malfaits; leurs jambes et leurs bras sont trop petits; ils ont les pommettes des joues très-saillantes et les yeux à fleur de tête. Les femmes sont plus jolies; tous sont fort gais.

Quinze jours auparavant les Tentons avaient livré une bataille aux Mahâs; leur avaient tué soixante-quinze hommes et pris vingt-cinq femmes et autant d'enfans. Ces femmes paraissaient fort abattues. Elles semblèrent laides. Les officiers américains leur donnèrent des aiguilles, des alênes et d'autres objets, et recommandèrent aux chefs Tentons de suivre l'avis de leur grand-père en rendant les prisonniers, et faisant la paix avec les Mahâs. Ils promirent de s'y conformer.

Lewis et Clarke furent témoins d'une dispute entre deux femmes; elle devenait chaque instant plus bruyante; tout-à-coup un homme s'avance,

tout le monde s'enfuit comme frappé de terreur; il prend sans cérémonie les deux femmes et les fustige vigoureusement. On apprit que cet homme est chargé de la police intérieure du village; son devoir est d'y maintenir la paix. Il est nommé par le chef; ses fonctions ne durent que quelques jours, brièveté qui est compensée par l'étendue de son autorité; sa personne est sacrée, nul n'ose lui résister, et il peut frapper même les chefs de la seconde classe.

Le 28 à l'instant où les Américains voulurent partir, les Tentons essayèrent de les en empêcher; cependant tout s'arrangea, et l'on continua de remonter le Missouri. On rencontra fréquemment des Indiens; il y avait quelquefois des chasseurs français avec eux. Le 1er octobre on passa devant l'embouchure de la Chayenne, qui vient des montagnes au nord-est du Nouveau-Mexique; les Indiens Chayennes habitent près de sa source. Ils volent des chevaux espagnols. On vit le 14 dans une île, les restes d'un ancien village des Ricaras, entouré d'un retranchement; il renfermait dix-sept cabanes.

Depuis plusieurs jours il gelait fréquemment dans la nuit; le vent était froid et très-fort, de sorte que le 9 octobre on ne put rassembler en conseil sur le rivage les Ricaras, sur le territoire desquels on se trouvait. Ces Indiens avaient fait

un très-bon accueil aux voyageurs. Plusieurs Français vivent parmi ces Indiens comme interprètes ou comme chasseurs. Ils furent très-utiles à Lewis. Quelques chefs Ricaras étant venus à bord de son bateau, restèrent stupéfaits à la vue du domestique de M. Clarke; c'était un nègre grand et robuste. Jamais ils n'avaient vu d'homme de cette couleur; ils s'attroupèrent autour de lui pour mieux l'examiner. Il leur dit, en plaisantant, qu'il avait été autrefois un animal sauvage, et que son maître l'ayant pris, l'avait apprivoisé; pour les en convaincre, il fit plusieurs essais de sa force qui le leur firent encore paraître plus terrible. Bien loin d'avoir horreur de sa couleur, ils avaient l'air de le regarder comme un être d'une caste supérieure; un de ces sauvages fit toutes les avances possibles pour avoir un jour dans sa famille un rejeton qui lui ressemblât.

Le temps ayant permis d'aller à terre, on visita successivement les trois villages de ces Ricaras. Ils prièrent les Américains de conduire un de leurs chefs chez leurs voisins les Mandans, afin de conclure la paix avec cette nation. On éprouva une grande satisfaction en s'apercevant que ces Indiens ne buvaient aucune espèce de liqueur spiritueuse : l'exemple des marchands qui leur en ont apporté, les en ayant dégoûtés. Ils dirent qu'ils étaient surpris que leurs pères pussent leur offrir

un breuvage qui leur ferait perdre la raison.

Les voyageurs continuèrent leur route le 14; passèrent devant d'anciens villages des Mandans que les Sioux ont forcés d'aller demeurer à soixante milles plus loin. Ils rencontrèrent aussi des villages de Ricaras. Le 27 octobre ils s'arrêtèrent dans un village de Mandans, où l'approche de l'hiver leur fit prendre la résolution de passer la mauvaise saison. Ils eurent d'abord plusieurs conférences avec les chefs de cette nation, ainsi qu'avec les Minnetaris, leurs voisins, et les Ava-Cavas, et parvinrent à rétablir la paix entre ces différentes hordes et les Ricaras. Ils trouvèrent dans ce village des Anglais, agens de la compagnie du Nord-ouest; ils étaient venus d'un fort situé sur la rivière des Assiniboïls éloignée de 150 milles de cet endroit.

Les Américains se construisirent sur le bord du Missouri des baraques qui étaient disposées sur deux rangs, et formaient un angle à une de leurs extrémités. Les magasins furent placés au centre, et le tout fut entouré d'une palissade. Ce poste fut nommé le fort Mandane; il était situé par 47° 21' de latitude nord. Dès la mi-novembre, le temps devint très-froid, il gelait depuis plusieurs jours; le Missouri commença à charrier. L'on n'avait d'autre moyen de subsistance que le gibier que l'on tuait et le maïs que vendaient les Mandans. Pour s'as-

surer cette ressource, l'industrie d'un des hommes du détachement fut très-utile. Il forgea différens ustensiles, et notamment des haches que les Indiens recherchaient avec empressement, et qu'on leur donnait en échange des provisions dont on avait besoin.

Dans le mois de décembre on vit arriver un agent de la compagnie de la baie d'Hudson qui venait trafiquer avec les Minnétaris. L'on avait eu précédemment à se plaindre des agens de l'autre compagnie; ils s'étaient efforcés de faire concevoir aux Mandans des soupçons sur leurs hôtes; mais la bonne conduite de ceux-ci parvint à dissiper ces méfiances, et Lewis invita ces coureurs de pays à ne se mêler que de leur commerce et à se bien garder de distribuer des pavillons et des médailles aux Indiens.

Depuis le commencement de ce mois le temps était très-froid; le 17 le thermomètre descendit à 26° R. Malgré cette température rigoureuse, les Mandans jouaient, en plein air, à un jeu qui avait quelque ressemblance avec le billard et que probablement ils ont appris des Canadiens.

On célébra le 1er janvier 1805 par des décharges de mousqueterie. Le temps était sombre et doux. Lewis permit à seize de ses gens d'aller avec la musique au village des Mandans. Ils amusèrent beaucoup les sauvages par leur danse; ceux-ci

furent surtout ravis des pas d'un Français qui dansait sur la tête, et offrirent aux danseurs des robes de bison et une grande quantité de maïs.

Combien les Européens qui ont vanté la candeur de ces Indiens étaient dans l'erreur. Le 16 janvier une nombreuse députation de Minnétaris vint rendre visite aux Américains; ils commencèrent par accuser les Mandans de fausseté, et leur dirent qu'ils étaient des méchans et devraient se cacher. « En effet, ils avait dit aux Minnétaris, observe Lewis, que nous les tuerions s'ils venaient au fort; cependant ils y avaient passé une nuit, et n'avaient, ajoutaient-ils, éprouvé que de bons traitemens des blancs qui avaient fumé avec eux et dansé pour les divertir. » Un des chefs leur confia son intention d'aller au printemps faire la guerre aux Chochonis. On lui adressa des représentations sur ce projet, et on lui fit entendre qu'il valait bien mieux vivre en paix avec ses voisins; ces remontrances le touchèrent, et il promit de se conformer à ces sages avis. On réussit également à faire renoncer d'autres chefs à leurs projets hostiles. Pourquoi les blancs qui portent leurs pas chez les Indiens, n'ont-ils pas toujours tenu une conduite conforme à celle de Lewis et de Clarke.

Au commencement de février le temps s'adoucit un peu. La chasse devint plus abondante; par malheur le gibier était maigre, les loups en dé-

voraient une partie, et il fallait l'aller chercher fort loin avec des traîneaux ; ces excursions étaient sujettes à beaucoup d'inconvéniens. Une fois un parti de Sioux enleva deux chevaux des Américains; Lewis se mit inutilement à leur poursuite avec un fort détachement, il ne put atteindre les voleurs.

Dans les premiers jours d'avril les Américains commencèrent à enlever du fort, leurs marchandises, leurs munitions et leur bagage. On chargea les pirogues ; le 7 Lewis et Clarke, accompagnés de trente de leurs gens, quittèrent le fort ; ils avaient aussi avec eux deux interprètes dont un était suivi de sa femme indienne-chochoni et de son petit enfant qu'elle allaitait. Tout ce monde s'embarqua dans six petits canots que l'on avait construits pendant l'hiver et deux grandes pirogues. Le grand bateau monté par six soldats, deux Français et un pilote, prit une route opposée et descendit le Missouri pour retourner aux États-Unis, afin de remettre au président les dépêches des chefs de l'expédition et les collections qu'ils avaient faites.

Les Mandans chez lesquels on avait passé l'hiver, habitaient autrefois neuf villages situés plus bas le long du Missouri. La petite vérole et les guerres avec les autres Indiens les avaient réduits en 1805 à deux villages. Le nombre des hommes faits était de trois cent cinquante. Leur religion consiste dans la croyance à un grand esprit, qui

sans doute est de la classe des bons génies, car ils lui attribuent l'art de guérir, et ils confondent l'idée de grand esprit avec celle de grand remède, nom qu'ils appliquent aussi à tout ce qu'ils ne comprennent pas. Chaque Mandan se choisit un objet de dévotion qu'il appelle son remède; c'est un être invisible, ou plus communément un animal qui devient dès-lors son intercesseur auprès du grand esprit. Ils ont le plus profond respect pour ce remède, et lui sacrifient ce qu'ils ont de plus précieux. « Il n'y a pas long-temps, dit un « jour un Mandan à Lewis, je possédais dix-sept « chevaux; je les ai tous offerts à mon remède, « et maintenant je suis pauvre. » Effectivement il avait mené dans la plaine ses chevaux qui composaient toute sa fortune, et les avait lachés en les abandonnant au soin de son remède, et renonçant à eux pour toujours, était revenu chez lui à pied.

Lorsque les Mandans virent travailler le forgeron, ils furent ravis d'admiration de l'action des soufflets, ils pensèrent que c'était un très-grand remède. Ces Indiens, comme tous ceux de ces contrées, aiment les danses; elles sont toutes très-obscènes. Leurs mœurs sont extrêmement corrompues.

Ils cultivent le maïs, les fèves et quelques autres végétaux qu'ils gardent pour manger en été. Leur

principale nourriture est la chair du bison. Ils sont souvent exposés à n'en avoir pas assez pour leur subsistance, parce que la crainte d'une attaque des Sioux les empêche d'aller à la chasse en petits détachemens. Lorsqu'ils y vont en troupe nombreuse, ils tuent une grande quantité de ces animaux, mais en même temps, ils en laissent beaucoup perdre par négligence, de sorte qu'ils souffrent fréquemment de la faim. Un chef avoua un jour à Lewis que depuis plusieurs jours il n'avait pas mangé de viande.

En passant le 9 devant des mornes hauts de 150 pieds, on observa que leurs flancs offraient un mélange d'argile jaune et de sable, avec plusieurs couches horizontales de bois fossile et carbonisé, qui ressemblait à de la houille; elles avaient un pied à cinq pieds d'épaisseur, et étaient disséminées à différentes élévations; quelques-unes se trouvaient à 80 pieds au-dessus de la rivière. Les hauteurs baignées par le Missouri, dans cet endroit, sont déchirées; elles ont l'air d'avoir autrefois subi l'action du feu, car on voit dans plusieurs parties de ces collines, de grandes quantités de pierres-ponces et de lave, ou plutôt de terre qui paraît avoir été délayée dans l'eau bouillante, et ensuite s'être durcie à l'air; elles sont emportées dans les ravines par la pluie et la neige fondue. Le lendemain Lewis ayant gravi sur les

coteaux des deux rives du Missouri, n'aperçut qu'une plaine qui s'étendait à perte de vue; il n'y croissait ni arbre, ni arbrisseau; sinon dans les endroits où l'escarpement des collines les a préservés des ravages du feu. Douze milles plus loin, l'on atteignit la partie inférieure d'un morne, qui en quelques endroits, est en feu, et vomit de la fumée, accompagnée d'une forte ordeur de soufre; l'aspect du lieu ressemblait à celui que l'on avait vu précédemment.

Plus loin on traversa un canton boisé. On campa le 11 au milieu d'un bosquet de peupliers; depuis une certaine distance, on observait la surface des flancs des hauteurs, et même des rives du Missouri, couverte d'une substance blanche qui avait le goût de sel ordinaire mêlé au sel de glauber; plusieurs ruisseaux en étaient si fortement imprégnés, que leur eau en avait contracté un goût désagréable et une vertu purgative. On reconnut aussi des sources bitumineuses.

On se trouva le 13 devant l'embouchure du petit Missouri qui vient des Monts-Rocailleux. Le grand Missouri, avant de recevoir à droite cet affluent, s'élargit beaucoup, tandis que vis-à-vis le confluent, il n'a pas plus de 600 pieds de largeur, et si peu de profondeur, qu'on peut le passer en canot en se touant; un mille plus haut, il a près d'un mille d'une rive à l'autre. Le 15 Clarke s'é-

tant éloigné à neuf milles dans le nord pour chasser, arriva sur un plateau, qui de même que les autres terrains unis, était absolument nu. Il observa que les ruisseaux qui en sortaient coulaient au nord. Probablement ils versent leurs eaux dans le Mouse-River qui se jette dans l'Assiniboïl, dont le cours suivant le rapport des Indiens, se rapproche beaucoup du Missouri, dans cet endroit, les ruisseaux étaient, comme tous ceux des environs, fortement imprégnés de sel.

La rivière de la Pierre-Jaune, ainsi nommée par les Français, est la plus considérable de celles que reçoit le Missouri; elle sort de même que le Missouri et la Plate, des Monts-Rocailleux; leurs sources sont peu éloignées les unes des autres; on peut la remonter en canot presque jusqu'à sa naissance. Son embouchure à la droite du Missouri est à 629 lieues du confluent de celui-ci avec le Mississipi; elle a 429 toises de largeur à son embouchure, le Missouri en a 263 au même endroit, et 95 sont occupées par un banc de sable.

Pendant plusieurs jours on aperçut un grand nombre de bisons morts sur les bords du Missouri; quelques-uns étaient en partie dévorés par les loups. On supposa qu'ils étaient tombés à travers la glace en hiver, ou qu'ils s'étaient noyés en traversant la rivière, ou bien que la force leur ayant manqué après avoir passé, ils n'avaient pu ni

gravir sur les mornes ni retourner sur leurs pas, et étaient morts de faim.

Le courant n'était pas très-rapide, la rivière décrivait de fréquens détours. Des deux côtés des troupeaux nombreux d'élans et de bisons couvraient le rivage, et ne se dérangeaient pas beaucoup à la vue des voyageurs. Les bois ne sont pas très-communs dans cette contrée, ce que l'on peut attribuer, en partie, aux dévastations des castors qui coupent avec leurs dents des saules et des peupliers de près de trois pieds de diamètre. Le 29 Lewis étant à terre avec un des chasseurs, rencontra deux ours blancs. Les Indiens avaient parlé aux voyageurs de la force et de la férocité de cet animal, ils ne l'attaquent qu'au nombre de six à huit, et alors même ils sont souvent obligés de battre en retraite avec perte d'un homme ou plus; n'ayant d'autres armes que des arcs et des flèches, et les mauvais fusils que les marchands blancs leur vendent; ils sont obligés de s'approcher beaucoup de l'ours, et comme ces animaux ne peuvent être blessés mortellement qu'à la tête et au cœur, les Indiens périssent souvent s'ils manquent leur coup. L'ours blanc attaque plutôt l'homme qu'il ne le fuit, et telle est la terreur qu'il a inspirée aux sauvages que lorsqu'ils partent pour le chasser, ils se barbouillent et pratiquent les mêmes cérémonies superstitieuses que

pour la guerre contre un peuple voisin. Lewis et son compagnon blessèrent chacun leur ours; un de ces animaux s'échappa ; l'autre revint sur Lewis, et le poursuivit à une distance de 40 toises ; toutefois ses blessures l'empêchant de courir bien vite, Lewis eut le temps de recharger son fusil ; l'ours ne tomba qu'à la troisième décharge.

Depuis que l'on avait quitté le camp, l'on voyageait à l'ouest; en avançant, le pays devenait plus élevé et plus âpre, les collines s'approchaient jusqu'au bord de la rivière; les apparences de houille étaient plus nombreuses.

Le temps était froid; le 2 mai il tomba de la neige depuis la pointe du jour jusqu'à dix heures ; elle couvrait la terre à un pouce d'épaisseur, formant un contraste frappant avec la végétation déjà assez avancée. L'eau gelait dans les marmites.

Le 11 on aperçut le premier pin que l'on eût vu sur les rives du Missouri; elles n'offraient plus de terrain brûlé ni de pierres-ponces ; de temps en temps on y distinguait encore des incrustations salines. La rivière chariait une grande quantité de bois flotté. Malgré la fraîcheur des matinées, les cousins étaient extrêmement importuns. On observait quelquefois des arbres dont le feuillage avait souffert de la gelée.

Le 26 Lewis ayant gravi sur le sommet de la plus haute des montagnes qui s'élevaient à la droite

du Missouri, aperçut pour la première fois, les cimes neigeuses des Monts-Rocailleux, objet de nos espérances, dit-il, et récompense de notre ambition. A la fin du jour, on eut à franchir un rapide le plus difficile de tous ceux que l'on avait rencontrés jusqu'alors. Tandis qu'on le passait à l'aide de perches pour touer les canots et de cordes pour les haler, un élan femelle traversa le Missouri à la nage avec son faon; les vagues étaient très-hautes. Ce lieu reçut le nom de rapide de l'Élan.

Le pays où l'on entrait était triste; on revit des terrains brûlés, des pierres-ponces; les arbres étaient clair-semés. Tantôt les collines s'avançaient jusqu'au bord de la rivière, tantôt elles en étaient très-éloignées, et le pays intermédiaire très-fertile était couvert de beaux arbres.

Depuis que l'on remontait le Missouri, les gros animaux que l'on rencontrait le plus fréquemment étaient l'élan, le bison et les antilopes; l'on en tuait en quantité suffisante pour fournir à l'approvisionnement de la troupe. En entrant dans la région montagneuse, on vit pour la première fois des bighorns, espèce de mouton de montagne nommé grosse-corne et cul-blanc par les chasseurs français, et ahsata par les Mandans; sa chair est excellente; il se promène en grandes troupes dans ces déserts où les sauvages lui font la chasse. Au-dessous d'un précipice haut de 120 pieds, on

aperçut au moins cent carcasses de bisons, et sans doute la rivière en avait déjà emporté plusieurs. Ce sont les Indiens qui tirent parti de ces précipices pour détruire en un moment de nombreux troupeaux de ces animaux. On choisit un des jeunes gens les plus lestes; il se couvre d'une peau de bison, et va se placer entre un troupeau et le précipice. A un signal donné, ses compagnons se montrent derrière le troupeau, qui se dirige du côté où il croit reconnaître un bison. Celui-ci court vers la rivière, et arrivé au bord du précipice, se cache dans une crevasse. Les bisons poursuivis par les chasseurs, s'avancent toujours et se précipitent successivement dans l'abîme. Les Indiens viennent ensuite prendre autant de viande qu'il leur en faut, et laissent le reste aux loups. L'entassement de ces cadavres empeste l'air autour de ces précipices.

On passa le 31 devant une longue rangée de rochers escarpés, quelques-uns s'élevaient jusqu'à 200 pieds, et avaient jusqu'à 12 pieds d'épaisseur et plus. Ils étaient de grès et si tendres, qu'ils cédaient facilement à l'action de l'eau. On eût dit que c'étaient des murs construits par la main des hommes. Ils offraient toutes sortes de formes fantastiques. Les couches horizontales dont ils sont formés, sont coupées par des tranches verticales en parallélipipèdes réguliers, qui sont comme au-

tant de pierres dont la bâtisse est composée ; celles-ci sont de dimensions différentes, mais d'une épaisseur uniforme, et placées aussi régulièrement par assisses, que le seraient des briques posées par la main des hommes ; elles sont proportionnées à l'épaisseur du mur où elles se trouvent ; étant plus grosses dans les plus forts. Les murs les plus minces n'ont qu'une rangée de ces pierres en profondeur, les plus épais en ont deux ou un plus grand nombre. Ces murs traversent le Missouri en plusieurs endroits, s'élevant du bord de l'eau bien au-dessus des mornes de grès dans lesquels ils semblent pénétrer; quelquefois ils sont parallèles à son cours.

La plaine s'étant élargie de nouveau, on se trouva le 2 juin vis-à-vis l'embouchure d'une rivière qui paraissait presque aussi large que le Missouri. « Il s'agissait de savoir, dit Lewis, laquelle des deux était celle que les Minnétaris appellent Ahmatizé, et qui, suivant leur récit, conduit très-près de la Columbia. De la manière dont on déciderait la question, dépendait le sort de l'expédition ; car si après avoir remonté jusqu'aux Monts-Rocailleux ou être parvenu au-delà de la chaîne, on trouvait que la rivière que l'on avait suivie ne s'approchait pas de la Columbia, on serait obligé de rebrousser chemin ; alors non-seulement on perdrait la saison favorable pour voyager, et dont deux mois s'étaient déjà écoulés ; mais probablement aussi les hommes

se décourageraient au point de renoncer à l'entreprise, et on ne pourrait plus compter sur leur obéissance. En conséquence nous prîmes le parti d'envoyer par chaque rivière une pirogue avec trois hommes pour reconnaître leur largeur, leur profondeur et leur vîtesse. En même temps des détachemens furent expédiés par terre pour examiner le pays. »

Les rapports que les officiers reçurent ne décidèrent rien. On prit hauteur, et l'observation donna 47° 24' de latitude nord. Le 4 Lewis examina la branche septentrionale, et Clarke, la branche méridionale; cette opération les laissa dans la même incertitude; toutefois les deux chefs, guidés par des considérations géographiques, penchaient pour la branche méridionale; leurs compagnons au contraire inclinaient pour l'autre. Afin de ne rien omettre de ce qui pouvait empêcher de commettre une erreur, il fut décidé qu'un des officiers remontrait la branche méridionale par terre jusqu'à ce qu'il rencontrât le saut qui devait faire reconnaître le véritable Missouri, ou qu'il arrivât aux montagnes. En même temps, pour alléger les canots, on déposa dans des caches toutes les choses dont on pouvait se passer, et on y laissa une des embarcations.

Lewis accompagné de quatre hommes partit pour suivre la branche méridionale. Ayant tra-

versé plusieurs chaînes de hauteurs, ses oreil
furent frappées le 13 du bruit d'une chute d'ea
en même temps il vit une colonne de vapeur q
guida ses pas. Sept milles plus loin, il y parvi
après une marche pénible à travers des rochei
les collines avaient 200 pieds de hauteur.

Le Missouri a 150 toises de largeur à l'endr(
où, resserré de chaque côté par des rochers p(
pendiculaires, il se précipite d'une hauteur de
pieds, et continue à couler sur un plan tr(
incliné et hérissé d'inégalités rocailleuses, q
s'étend à plus de 200 pieds. Le lendemain Lev
continuant à remonter le long du Missouri po
examiner les rapides, rencontra une secon
chute dont la hauteur perpendiculaire était de
pieds, enfin une troisième de 50 pieds. Un dei
mille plus loin il en admira une autre où la
vière, dont le lit avait un quart de mille de larget
coulait avec une rapidité extrême sur un pl
incliné de 14 pieds, et tombait de 6 pieds
haut. Cette réunion de cascades, le fracas d
eaux qui se précipitaient de toutes parts à trav(
les rochers, la limpidité du Missouri, les fl(
d'écume qu'il roulait en mugissant, produisaie
un spectacle dont la sublimité ne peut se décrii
Enfin sur une longueur de 18 milles, cette rivi
offre une suite non interrompue de rapides,
sauts et de cataractes dont la réunion est

sujet d'étonnement; dans cet espace la différence de niveau est de 365 de pieds.

Le rapport de Lewis ayant fait connaître que la rive droite du Missouri présentait plus de facilité pour le portage des canots, on s'occupa de cette opération qui fut longue et pénible. On y employa près d'un mois, car il fallut construire des chariots pour faire franchir à ces embarcations l'espace de 18 milles par terre à travers les rochers, et de plus on bâtit deux nouveaux canots dans ce canton où le bois convenable n'était pas très-commun.

Le canton où l'on passa ce temps est très-pittoresque; les inconvéniens auxquels on y fut exposé, empêchèrent d'en goûter les charmes. Tantôt le temps était d'une chaleur étouffante, tantôt il pleuvait à torrens. Un jour Clarke, étant en route avec York son domestique, Chabonneau et sa femme, et leur petit enfant, aperçut un nuage noir qui venait de l'ouest; voulant se mettre avec ses compagnons à l'abri de l'orage dont il était menacé, il ne trouva qu'une saillie de rocher dans un ravin à un quart de mille au-dessus du saut. Ils y furent à couvert de la pluie, bientôt un torrent de grêle et de pluie remplit le ravin d'une telle masse d'eau, qu'ils n'eurent que le temps de gagner le bord, encore eurent-ils de l'eau jusqu'à la ceinture; plusieurs objets furent perdus.

Les ours tourmentaient aussi le détachement; ils rodaient toute la nuit autour du camp; ils n'attaquaient pas les hommes, cependant on était obligé de dormir l'arme au bras, de crainte d'accident. Les chiens avertissaient toujours de l'approche de ces animaux féroces.

Le 15 juillet on lança les deux canots à l'eau. L'un avait 25 pieds de long et l'autre 33 sur 3 pieds de large. Lewis étant grimpé sur une hauteur voisine, reconnut distinctement la position des Monts-Rocailleux. On était à 80 milles au nord-ouest de l'extrémité septentrionale de leur première chaîne, à 150 milles de la même extrémité de la seconde chaîne, et à 200 milles du point le plus éloigné d'une troisième chaîne.

Le lendemain on s'embarqua. Au-delà de la chute, le Missouri conserve une largeur de 150 pas; il reçoit plusieurs rivières, elles arrivent en arrosant de belles vallées dans lesquelles l'œil les suit jusqu'à ce qu'elles se perdent dans leurs détours au milieu des monts. On voyait des troupeaux de bisons qui paissaient dans ces vallons. Le Missouri est extrêmement sinueux; son cours est assez tranquille; un rapide n'arrêta pas longtemps.

Ces régions désertes sont couvertes de soleils (*hélianthus*), plante très-commune sur les bords du Missouri depuis qu'il s'engage dans les montagnes.

Les Indiens qui vivent sur ses bords, notamment ceux qui ne cultivent pas le maïs, font usage de la graine de soleil pour épaissir leur bouillon, ou en guise de pain. Les groseilles à grappe d'une espèce particulière sont aussi très-répandues, leur fruit est exquis. On vit aussi des sorbiers qui différaient de ceux des États-Unis. Leurs fruits étaient murs et de très-bon goût. On apercevait sur les hauteurs des bighorns qui bondissaient au bord des précipices.

Rien de plus imposant que le coup-d'œil d'une barrière de rochers le long desquels on passa le 19; ils barrent la rivière et forment deux murs de 1,200 pieds d'élévation. Ils se prolongent sur une étendue de 4 milles, ne laissant sur chaque rive qu'un intervalle fort étroit, heureusement le courant n'était pas assez rapide pour que l'effort des rameurs ne pût le surmonter, car il n'y avait pas assez de place entre le rocher et l'eau pour que l'on pût haler les canots à la cordelle ou les touer.

Le lendemain l'on sortit de ce défilé, et l'on se trouva dans la plaine la plus étendue que l'on eût rencontrée depuis que l'on était entré dans les montagnes. Elle se rétrécit ensuite et s'élargit alternativement, suivant que les hauteurs s'approchent ou s'éloignent du Missouri. Dans une vallée que l'on traversa le 21, il avait plus d'un

mille de large, et son lit est partagé par un grand nombre d'îles ; quelques-unes sont grandes.

On campa le 28 dans un endroit où trois rivières à peu près d'égale largeur se joignent. Ne pouvant déterminer laquelle était le Missouri, on nomma celle du sud-ouest Jefferson, celle du milieu Madison, celle du sud-est Galatin. Ce fut la première que l'on résolut de suivre ; deux de ses affluens furent nommés Philantropie et Sagesse.

Saca-Iavea, l'indienne, femme de Chabonneau, raconta que l'on se trouvait précisément à l'endroit où cinq ans auparavant les Chochonis ses compatriotes campaient, lorsque l'approche des Minnétaris leur fit prendre la fuite vers le Jefferson à trois milles de distance, où ils se cachèrent dans les bois. Les Minnétaris les poursuivirent, en tuèrent quatre et autant de femmes, ainsi que des petits garçons, et firent prisonniers quatre autres petits garçons et toutes les femmes parmi lesquelles Saca-Iavea se trouvait. Ce souvenir ne paraissait lui causer aucun regret, et elle ne témoignait non plus aucune satisfaction à l'idée d'être bientôt rendue à son pays. Elle semblait posséder assez peu de sensibilité ou assez de philosophie pour ne s'inquiéter que d'avoir une nourriture abondante et quelques bagatelles pour se parer.

Le 1er août Lewis partit en avant avec un sergent et deux interprètes pour tâcher de rencontrer

quelque Chochonis. De vallée en vallée, il arriva dans un endroit où de nouvelles rivières se réunissaient. Ayant écrit à Clarke un billet pour l'avertir de prendre la branche du sud-ouest, il attacha sa lettre à une perche de bois vert qu'il abandonna au courant. Un castor rencontrant cette perche, s'en empara, et la lettre ne parvint pas. Ce contretemps ne fit heureusement perdre qu'un jour.

Tout le monde étant réuni le 8 août dans une vallée remplie de fondrières, Saca-Iavea reconnut un coteau qu'elle appelait tête de castor, et dit que le campement d'été de sa tribu était sur le bord d'une rivière au-delà des montagnes, et que cette rivière coulait à l'ouest. Elle ajouta qu'on les trouverait soit sur celle dont on suivait les rives, soit le long de celle qui est à l'ouest de sa source dont on ne pouvait pas être très-éloigné, vu la dimension actuelle de son cours. Comme il était d'une nécessité absolue de se procurer des chevaux pour traverser les montagnes, il fut décidé qu'un des deux officiers partirait le lendemain pour la source du Jefferson, franchirait les montagnes et marcherait jusqu'à ce qu'il rencontrât les Chochonis ou tout autre peuplade qui aiderait à transporter le bagage. Autrement on aurait été obligé d'en laisser la plus grande partie.

Lewis partit donc le 9 avec trois hommes. Les eaux de la rivière étant très-basses, les compa-

gnons de Lewis préférèrent d'aller par terre; il était bien résolu de ne revenir que lorsqu'il aurait rencontré des Indiens; ayant suivi un sentier où il reconnut que des chevaux avaient passé, il traversa le 10 une plaine haute auprès de laquelle serpentait le Jefferson qu'il retrouva plus loin au pied d'un rocher de 150 pieds d'élévation. Il le revit une troisième fois le 11 dans un endroit où il n'avait plus que 36 pieds de large; le chemin dans lequel il s'était engagé la veille avait disparu; Lewis traversa donc la rivière à gué pour atteindre à un défilé d'où elle sortait; pour plus de précautions, il envoya ses deux compagnons, l'un à droite, l'autre à gauche, à la découverte d'un sentier. Ils venaient d'avancer à cinq milles, lorsque Lewis eut le plaisir d'apercevoir à la distance de deux milles un homme à cheval qui venait vers lui. En le regardant avec sa lunette d'approche, Lewis reconnut qu'il était d'une nation différente de tous les Indiens qu'il avait vus jusqu'alors. Persuadé que c'était un Chochoni, et que le succès de l'expédition dépendait de l'amitié de cette peuplade, il désirait vivement s'approcher de lui sans l'alarmer. Il alla donc vers lui; quand il n'en fut plus qu'à un mille, l'Indien s'arrêta brusquement; Lewis en fit autant, tira sa couverture de son sac, et la tenant par les deux coins, l'éleva au-dessus de sa tête, et la déploya en la ramenant

vers la terre comme s'il l'eût étalée. Ce signal qui tire son origine de la coutume d'étendre une robe ou une peau, pour faire asseoir des hôtes auxquels on veut témoigner des égards, est d'un usage général parmi les Indiens du Missouri et des Monts-Rocailleux, comme marque d'amitié. Lewis répéta ce signal par trois fois, l'Indien ne bougeait pas, regardant d'un air de défiance les deux compagnons du capitaine qui avançaient chacun de leur côté. Lewis craignait en leur faisant signe de s'arrêter d'augmenter les soupçons de l'Indien, et ils étaient trop éloignés pour entendre sa voix. Le capitaine prit donc dans son sac de la verroterie, un miroir et d'autres bagatelles, et mettant son fusil de côté, marcha sans armes vers l'Indien; lorsqu'il en fut à peu près à deux cents pas, celui-ci fit tourner son cheval et marcha lentement. Lewis l'appela aussi fort qu'il put, répétant les mots de *tabba boné*, qui en chochonitique signifient homme blanc; l'Indien regardant par-dessus son épaule, avait constamment les yeux fixés sur les deux compagnons de Lewis qui avançaient toujours sans se rappeler combien leur démarche était imprudente en cette occasion. Enfin Lewis leur fit signe de rester en place, l'un d'eux le vit et obéit, l'autre ne l'aperçut pas et continua sa course. L'Indien retourna son cheval comme pour attendre Lewis, qui arriva bientôt à cent cin-

quante pas de distance, répétant toujours *tabba boné*, montrant tout ce qu'il avait tiré de son paquet, et faisant voir, en retroussant la manche de sa chemise, la couleur de sa peau. L'Indien le laissa venir jusqu'à une centaine de pas, alors il fit faire brusquement volte-face à son cheval, et décampa au galop. On le perdit bientôt de vue à travers les saules. Quoique frustré dans son attente, Lewis résolut de profiter de l'incident, en suivant avec ses deux compagnons, les traces de l'Indien. Ils découvrirent en s'engageant dans les montagnes des vestiges du séjour récent des Chochonis. Le 12 ils arrivèrent à la source du Missouri. Ravis d'être ainsi parvenus à un des objets qu'ils cherchaient, ils continuèrent à marcher dans les montagnes et atteignirent un sommet d'où ils découvrirent à l'ouest de hautes montagnes couvertes de neige. La crête sur laquelle ils se trouvaient semblait former le point de partage entre les eaux de l'Océan atlantique et celles du grand Océan. Ils descendirent une pente beaucoup plus roide que celle par laquelle ils étaient montés, et à trois quarts de mille de distance rencontrèrent un ruisseau limpide et rapide qui coulait à l'ouest. Ils s'arrêtèrent un instant pour goûter de ses eaux qui sans doute devaient tomber dans Columbia, et poursuivirent leur marche. Cette rivière reçut ensuite le nom de Lewis-River.

Le 13 en avançant dans le nouveau pays, ils découvrirent deux femmes, un homme et des chiens, sur une éminence à la distance d'un mille; tout ce monde s'assit comme pour attendre les voyageurs; malgré les démonstrations d'amitié de Lewis qui alla seul en avant, les femmes décampèrent, et l'homme les suivit. Un mille plus loin Lewis et ses compagnons aperçurent trois Indiennes que la saillie d'un rocher leur avait cachées. Une d'elles s'enfuit, les deux autres qui étaient une vieille femme et une petite fille, étant trop près des voyageurs pour s'échapper, s'assirent à terre et baissèrent la tête, comme résignées à la mort qui les attendait. Lewis quitta son fusil, courut à elles, leur prit la main, les releva; bientôt ses compagnons arrivèrent; il fit présent de différentes bagatelles à ces femmes. Dès qu'elles furent rassurées, la vieille appela la troisième qui revint; elle reçut aussi des cadeaux, et Lewis lui barbouilla les joues de vermillon, cérémonie qui chez les Chochonis est emblématique de la paix. D'après ce qu'il vint à bout de leur faire comprendre, elles marchèrent avec lui et ses deux hommes au camp de leurs compatriotes. Ils rencontrèrent une soixantaine de cavaliers, qui les prenant pour des ennemis, venaient à leur rencontre. Les femmes leur ayant expliqué que c'étaient des hommes blancs qui n'avaient pas de mauvaises intentions,

et leur ayant montré d'un air joyeux leurs présens, le chef et deux autres Chochonis descendirent de cheval, embrassèrent les Américains et fumèrent avec eux après avoir ôté leurs mocassins, cérémonie qui signifie : « Puissé-je marcher nu-pieds si je vous trompe. » Ce qui, dans ce pays rempli de plantes épineuses et de cailloux, est la plus terrible des imprécations.

Lewis ayant été fêté au camp des Chochonis où il resta un jour, engagea Camiouait, le chef, à l'accompagner de l'autre côté des montagnes où il devait retrouver ses compagnons. Les Indiens toujours défians, hésitaient à se rendre à cette invitation, et Camiouait ne s'y décida que parce que Lewis lui dit que sans doute il se trouverait parmi les Chochonis des hommes qui ne craindraient pas d'aller s'assurer, par leurs propres yeux, de la vérité de ce qu'il disait, et qui, lors même qu'il y aurait du danger, ne craindraient pas de mourir. Camiouait accompagna donc avec six hommes les Américains, et bientôt toute la tribu se joignit à eux par amour-propre; on franchit la crête des montagnes.

Le 17 Lewis avait dépêché un de ses gens et les Indiens le long du Missouri à la découverte des canots. Tout-à-coup un autre Chochoni qui avait couru d'un autre côté, revint annoncer qu'il avait vu les blancs à peu de distance, et qu'ils s'appro-

chaient. Tous les Indiens furent transportés de joie, et Camiouait, dans l'ardeur de son contentement, embrassa Lewis qui n'était pas moins vivement satisfait de l'aventure. Clarke s'était mis en route le long de la rivière avec Chabonneau et sa femme; ils n'avaient pas fait plus d'un mille, lorsque celle-ci qui était à une centaine de pas en avant se mit à danser, à donner les marques de la joie la plus extravagante, et à tourner autour de lui, en lui montrant plusieurs Indiens; effectivement il les vit qui s'avançaient à cheval. En même temps elle suça le bout de ses doigts, ce qui signifiait que les hommes qu'elle apercevait étaient ses compatriotes. Bientôt les deux troupes furent réunies. Saca-Iavea reconnut parmi les Indiennes une de ses compagnes d'enfance. Camiouait reçut Clarke très-amicalement; l'on prépara la conférence, et l'on envoya chercher Saca-Iavea pour servir d'interprète. Elle arrive, s'assied, et commence ses fonctions; mais elle a reconnu que Camiouait est son frère, elle s'élance dans ses bras, lui jette sa couverture et pleure de tendresse. Le chef est également ému, mais à un moindre degré. Après qu'ils eurent causé quelque temps, elle retourna reprendre sa place; son agitation était si vive, que des pleurs interrompaient fréquemment ses discours.

Le 20 Clarke partit en avant pour aller examiner

la Columbia, dont les Indiens n'avaient pas fait un rapport encourageant; on avait troqué divers objets contre des chevaux pour porter le bagage. Lewis avant de quitter la source du Missouri, fit creuser des trous où l'on cacha une partie du bagage; cette opération se fit à l'insu des Indiens. Le lendemain le temps fut très-froid, il gela. Il y avait encore de la neige sur les montagnes. Le 25 on entra dans le village des Chochonis, situé au-delà des montagnes.

Le nombre des chevaux que l'on avait acquis des Chochonis était de vingt-neuf; Clarke étant revenu le 29, on fit les préparatifs du départ, les Chochonis se dirigèrent vers le Missouri. Ces Indiens passent l'été à l'ouest des montagnes pour pêcher le saumon dans les eaux de la Columbia; en hiver ils parcourent les plaines du Missouri où ils chassent le buffle. En ce moment ils étaient en guerre avec les Pâkis, qui les avaient expulsés de leurs demeures sur les bords du Missouri, ne leur laissant qu'une existence très-précaire. Ces Cochonis sont de taille médiocre, doux, obligeans et hospitaliers; ils sont glorieux et vains de leur courage. De même que d'autres peuples indiens, ils sont extrêmement adonnés aux jeux de hasard; un de ceux qu'ils jouent le plus fréquemment, consiste à faire passer rapidement une pierre d'une main dans une autre, et à faire

deviner dans laquelle des deux elle se trouve.

Ils ne cultivent aucune espèce de végétal, et ne se nourrissent que de racines. Ils reconnaissent pour chef l'homme le plus brave et le plus habile à la guerre. Quand il vieillit, on lui donne un successeur. Chaque homme est dans sa famille le maître absolu de ses femmes et de ses filles; il peut les vendre, les louer, les prêter, en un mot en disposer comme bon lui semble. Les filles sont quelquefois fiancées dès leur plus tendre enfance. Les femmes sont chargées de tous les travaux domestiques; cependant comme ces Indiens ont des chevaux qui sont excellens, elles ne sont pas, comme chez les autres peuplades, traitées en bêtes de somme.

Un guide chochoni, ses quatre fils et un autre Indien restés auprès des Américains, se mirent en route avec eux le 30 août. On suivit les bords du Lewis-River, traversant un pays âpre et montagneux arrosé par les affluens de la Columbia. Les chevaux souffrirent beaucoup dans ce trajet. Le 4 septembre tout était couvert de neige au lever du soleil. On suivit le cours des rivières qui coulaient à l'ouest, et l'on rencontra un camp de trente-trois tentes d'Indiens; l'entrevue fut amicale; c'étaient des Outlachoutes, tribus des Touchipas; ils allaient partir ainsi que les Chochonis pour chasser le buffle sur les bords du Missouri. On

leur acheta treize chevaux et on en échangea neuf.

Lewis et ses compagnons continuèrent à voyager dans les montagnes ; le 14 ils eurent beaucoup de peine à traverser celles qu'ils rencontrèrent, et atteignirent les bords du Kouskouski ; cette rivière coule directement à l'ouest, dans un pays aride et rocailleux. A l'exception de quelques faisans, on n'apercevait pas une créature vivante dans cette contrée âpre et déserte. On fut réduit à tuer quatre chevaux pour subsister. Le manque de provisions, l'extrême fatigue et la triste perspective que l'on avait devant les yeux, commençaient à décourager les voyageurs. Enfin le 20 ils trouvèrent un village de Tchopponnich dans un pays plus ouvert ; ils furent bien accueillis, mais ces Indiens n'avaient pas des provisions en abondance.

Le défaut d'une nourriture suffisante, la fatigue, le changement de température, car on avait passé brusquement d'un froid assez vif à une température assez douce, causèrent des maladies parmi les voyageurs. Cependant au bout de quelques jours ces symptômes disparurent, et l'on put terminer la construction de canots que l'on avait commencés. On confia les trente-huit chevaux que l'on possédait à trois Indiens qui étaient les frères et le fils du chef ; celui-ci promit de descendre la rivière avec les canots ; on partit le 10 octobre ; au bout de soixante milles on parvint

au confluent du Kouskouski et du Lewis-River; le cours de celles-ci est embarrassé d'un grand nombre de rapides et de chutes, on en compta quelquefois dix dans l'un même jour. Les Indiens en profitent pour y établir des pêcheries, les saumons remontant ces rivières en troupes nombreuses. Le Lewis-River coule dans un plateau aride, dénué d'arbres et borné de chaque côté par des collines hautes de 200 pieds.

Le 14 un canot fut poussé par le courant contre les rochers des rapides, et submergé; on le releva, personne n'y perdit la vie, plusieurs objets furent mouillés et d'autres perdus. Dans d'autres circonstances, il fallut transporter les embarcations par terre à la distance d'un quart de mille; enfin, après avoir surmonté d'autres obstacles du même genre, on entra dans la Columbia le 17 octobre. Ce fleuve, au point où il reçoit à gauche le Lewis-River, a 480 toises de large, et au-dessous de ce confluent, s'étend encore davantage. Le pays est plat, très-bas près du fleuve, et s'élève graduellement. Les seules hauteurs que l'on voie sont celles qui courent du nord-est au sud-ouest, où elles joignent une grande chaîne de montagnes qui vient du sud-ouest, et se trouve à deux milles au-delà de la Columbia. On n'aperçoit dans cette plaine d'autres arbres que quelques saules et d'autres arbrisseaux, ainsi que des épines qui sont fort embarrassantes.

On trouva au confluent de ces deux rivières les Sokolks, Indiens dont le langage diffère peu de celui des Tchopponnichs, auxquels d'ailleurs ils ressemblent beaucoup, si ce n'est que leurs femmes ont beaucoup de dispositions à l'embonpoint; elles sont petites, ont le visages large et la tête tellement applatie, que le front va en ligne droite depuis le nez jusqu'en haut. Ces Indiens parurent doux et paisibles; ils montrent un grand respect pour les vieillards, et partagent avec les femmes les travaux du ménage. Leurs maisons qui ont jusqu'à 100 pieds de long, servent à plusieurs familles.

Ils se nourrissent de racines, de gibier et surtout de saumon. Ils le font un peu chauffer et le mangent avec la peau et les écailles, sans autre préparation. Ils n'ont qu'un petit nombre de chevaux.

Le 19 on rencontra une tribu des Pichquitpâs qui furent très-effrayés, parce que Clarke avait tiré une grue blanche au vol. Les Indiens entendant un bruit extraordinaire et voyant en même temps tomber l'oiseau, et arriver un homme d'une couleur étrange, furent en proie aux plus vives alarmes. Lorsque pour les tranquilliser il alluma sa pipe avec un verre ardent, ils furent assez longtemps avant de pouvoir se persuader qu'il fût un homme; ils s'imaginaient qu'il était tombé des

nues. La femme de l'interprète arriva heureusement pour les rassurer, et les cadeaux qu'on leur fit achevèrent de dissiper leurs craintes.

Un peu plus loin, on vit un lieu de sépulture fort remarquable; c'était un hangar long de 60 pieds et large de 12; de chaque côté le toit descendait jusqu'à terre. Les cadavres étaient enveloppés soigneusement de robes de cuir, et rangés en lignes sur des planches qui étaient couvertes de nattes.

On parvint le 22 à la grande chute de la Columbia; sa hauteur est de 37 pieds; la plus haute des cascades partielles n'a que 20 pieds. Les canots furent vidés, et on leur fit passer le saut en les retenant avec une corde; ils éprouvèrent des dommages qui furent aisément réparés. Les Indiens, quoique très-hardis navigateurs, étaient étonnés de l'audace des Américains.

Le 2 novembre on arriva au-dessous du dernier rapide, et l'on reconnut que le mouvement de la marée s'étendait jusque là; on navigua entre des rivages bien boisés et assez plats; de temps en temps des hauteurs en interrompaient l'uniformité. On parcourait à peu près quinze milles par jour.

Les matinées étaient pluvieuses et les brouillards si épais, que l'on ne pouvait voir d'un côté de la rivière à l'autre; le 7 ils se dissipèrent, et l'on

aperçut l'Océan ; « cet Océan, dit Lewis, l'objet de tous nos travaux, et la récompense de toutes nos peines. Cette vue ravissante donna un nouveau courage à toute la troupe, qui fut encore plus charmée en entendant le bruit lointain des brisans. On voyagea gaîment le long du pays montagneux qui formait la rive droite; elle était des deux côtés si haute, si escarpée et si rocailleuse, que nous ne pûmes trouver un lieu commode pour camper, qu'à quatorze milles du dernier village que nous avions quitté. »

Ce ne fut que le 15 que les voyageurs atteignirent l'embouchure de la Columbia, les derniers jours de leur navigation ne furent pas les moins pénibles. Le vent soufflait avec violence; la pluie tombait à torrens, les vagues soulevées fatiguaient beaucoup les frêles canots qui avaient suffi pour descendre le fleuve jusque là. Le mauvais temps empêchait de chasser, on n'avait pour se nourrir que du poisson sec, et pour boire que l'eau de la pluie. Heureusement les Indiens affrontaient les dangers et traversaient les vagues courroucées pour venir vendre aux Américains du poisson et des racines d'ouapatou, espèce de sagittaire.

Après différentes tentatives pour établir un camp où l'on pourrait passer commodément l'hiver, on se décida pour la rive gauche ou méridionale de l'embouchure du fleuve, parce que l'on espérait

s'y procurer facilement du gibier. Les pluies étaient continuelles. Ce ne fut que le 8 décembre que l'on put commencer la construction de quelques cabanes et d'un petit fort. On était sur le terrain des Clatsop, près de l'embouchure d'une petite rivière de ce nom.

Au bout d'une quinzaine de jours, l'humidité constante avait rendu le séjour des cabanes fort désagréable ; toutefois on y passa l'hiver. On employa le temps à chasser, à trafiquer avec les Indiens, et à fabriquer du sel pour l'usage de la cuisine. On vécut en très-bonne intelligence avec les indigènes, tout en se défiant un peu de leur inclination au vol ; les Tchinouk y paraissaient particulièrement adonnés.

Clarke fit une excursion à trente-cinq milles de distance au sud, chez les Killamocks ; il y acheta du lard d'une baleine qui avait échoué sur la côte peu de temps auparavant. Saca-Iavea voulut le suivre, afin de contempler à son aise l'Océan qu'elle n'avait pour ainsi dire vu qu'assez imparfaitement de l'embouchure de la Columbia.

L'année 1806 commença avec la pluie ; la température était assez chaude, on était incommodé par les cousins et les moucherons, ce qui parut extraordinaire dans cette saison et sous une latitude si haute. Le climat de cette partie du continent est beaucoup plus doux que celui de la côte orien-

tale sur laquelle sont situés les États-Unis ; il y eut peu de jours de gelée; il ne tomba de la neige qu'une seule fois; elle ne resta pas plus de huit jours sur la terre. Dans le plus grand froid le thermomètre ne descendit pas à plus de trois degrès R. au-dessus de zéro ; mais les pluies étaient presque continuelles.

Les productions végétales dont les indigènes se nourrissent sont : le chanantaqué, espèce de chardon ; ils en mangent la racine qui est sucrée, après l'avoir fait cuire au four : quelquefois ils la trempent dans de l'huile de poisson. La racine d'une fougère, le bulbe d'un orchidée, la réglisse et surtout l'ouapatou leur servent d'alimens, de même que plusieurs baies qui croissent sur des arbrisseaux.

Tous les cantons voisins de la côte sont couverts de forêts peuplées de superbes arbres excellens pour la construction. On vit beaucoup de sapins qui avaient 27 pieds de circonférence à 6 pieds au-dessus de terre, et 230 pieds de hauteur, dont 120 sans une seule branche. On y trouva aussi beaucoup d'arbustes à fleurs.

Les animaux que l'on rencontre entre les Monts-Rocailleux et le grand Océan, sont l'ours brun, blanc ou gris, le plus grand et le plus fort de son espèce; il y a aussi des ours noirs; le cerf rouge, le cerf à queue noire, le bighorn, l'élan, l'anti-

lope, le loup, le chat tigre, plusieurs espèces de renards, le castor, la loutre commune, la loutre marine, le phoque, le raton, le putois, des écureuils, des rats, le lièvre, le lapin, le polcat. On voit dans les forets des coqs de bruyère et d'autres tétras, des faisans, des buses qui ont quelquefois jusqu'à neuf pieds d'envergure, des éperviers, des merles, des rouge-gorges, des corbeaux, des corneilles, des pies, des chouettes, des pics, des alouettes, des gobe-mouches, des bécasses, des vannaux et toutes sortes d'oiseaux aquatiques.

Les poissons que l'on vit furent la raie, la plie, l'anchois, le saumon, la truite saumonée; ces deux derniers sont extrêmement communs dans la mer et dans les rivières. La mer jette quelquefois sur la côte des baleines. Les marsouins remontent le fleuve jusqu'au point où l'eau cesse d'être saumâtre. On rencontra quelques coquillages sur le rivage; enfin on aperçut des lézards et des serpens à sonnettes.

« Plusieurs motifs, dit Lewis, nous engagèrent à rester au fort Clatsop jusqu'au 1er d'avril. Indépendamment du manque de bois à brûler dans les plaines de la Columbia, et de l'impossibilité de franchir les montagnes avant le commencement de juin, nous espérions voir des navires européens aborder cette côte, et comme nous avions des lettres de crédit pour eux, nous pen-

sions que nous pourrions nous approvisionner des choses qui commençaient à nous manquer. Vers le milieu de mars, la disparition des élans dont la chair avait fait la base de notre nourriture, nous causa des inquiétudes sérieuses; ces animaux avaient regagné les montagnes. Nous étions trop pauvres pour acheter d'autres vivres des Indiens, de sorte que, malgré les efforts de nos chasseurs, il nous est quelquefois arrivé d'être réduits à la provision d'un seul jour à l'avance. D'un autre côté, nous supposions que nos gens, à la santé desquels la continuité des pluies et la vie sédentaire avaient été préjudiciables, se trouveraient bien de quitter la côte et de reprendre l'exercice du voyage. Nous résolûmes donc de partir, de remonter lentement la Columbia, de passer le mois de mars dans le pays boisé, où nous espérions nous procurer des subsistances, et de cette manière atteindre les plaines vers le 1er d'avril; car il est impossible de les traverser auparavant. Pendant l'hiver on avait préparé des peaux, de sorte que nous étions bien fournis de vêtemens et de mocassins. Quant aux marchandises nécessaires pour acheter des chevaux ou des vivres durant notre excursion, elles sont si fort diminuées, que tout se mettrait dans deux mouchoirs. Heureusement nous avions des munitions en abondance, et nos fusils étaient en bon état.

« Tout nous faisait présumer que notre retour serait long et pénible. Après bien des négociations, nous achetâmes une pirogue, et nous en obtînmes une autre en dédommagement de chair d'élan que l'on nous avait volée pendant l'hiver. De tous les Indiens, le chef des Clatsops s'était montré le plus disposé à nous rendre service. Nous lui délivrâmes un certificat de bonne conduite pour l'amitié qu'il nous avait témoignée, et une marque bien plus efficace de notre gratitude, fut le don que nous lui fîmes de toutes nos baraques. Un chef tchinnoux obtint aussi un certificat; enfin on distribua parmi les Indiens, et l'on fit afficher dans le fort des papiers portant qu'un détachement composé d'un certain nombre de citoyens des États-Unis, dont les noms étaient cités, avait pénétré par le Missouri, les Monts-Rocailleux et la Columbia, jusqu'à l'embouchure de ce fleuve dans le grand Océan. Le jour de l'arrivée et du départ étaient notés, et nous avions ajouté que nous étions retournés par la même route. Sur le dos de ses papiers on avait dessiné le point de rapprochement des sources du Missouri et de la Columbia, avec notre route et la direction que nous comptions suivre en revenant. »

Le 23 mars les canots et les pirogues furent chargés, et à une heure après-midi l'on partit. En remontant la Columbia l'on aperçut à peu de

distance de son embouchure à gauche, le confluent du Moltonomah qu'une île avait empêché de voir en descendant.

L'on revit les mêmes tribus que l'on avait déjà visitées, et d'autres que l'on n'avait pas encore vues. Au nombre de celles-ci étaient les Quatlapotlès. Leur langue offre le son *tl* si commun dans la langue des Mexicains et qui se retrouve aussi chez divers peuples de la côte du nord-ouest de l'Amérique. Les principales tribus que l'on avait vues, sont les Clatsop, les Tchinouk, les Cathlamas, les Tchitles, les Killamocks. Tous ces peuples se ressemblent. Ils sont de petite taille, malfaits et d'une figure peu agréable; ils ont les pieds applatis, les chevilles grosses, les jambes arquées, ce qui vient de leur habitude de s'asseoir sur leurs talons. Leur teint est d'un brun cuivré comme celui des autres Indiens de ces pays septentrionaux, cependant plus clair que sur les bords du Missouri et sur la frontière des États-Unis. Ils ont la bouche large, les lèvres épaisses, le nez gros et plat, les narines amples, les yeux ordinairement noirs. L'applatissement de leur front est ce qu'il y a de plus remarquable dans leur physionomie, cela passe chez eux pour une beauté; ils se procurent cet agrément en appliquant une planche sur le front des enfans.

Les deux sexes ont leurs cheveux séparés sur

le sommet de la tête, et les laissent tomber par derrière sur le dos et les épaules. Ils se servent de peignes auxquels ils paraissent attacher beaucoup de prix. Les hommes ont une petite robe en peau qui descend jusqu'au milieu de la cuisse, ou bien en tissu de laine qu'ils fabriquent avec la toison des moutons sauvages. Quelquefois ils mettent par-dessus une natte pour se préserver de la pluie. Cette robe est leur unique vêtement en été comme en hiver, de sorte qu'à l'exception de leurs épaules et de leur dos, on voit toutes les parties de leur corps. Ils aiment beaucoup les habits des blancs. Les robes des femmes ne descendent que jusqu'au-dessous de la ceinture; les plus recherchées sont en bandes de loutre de mer, tressées avec des tiges d'herbes ou des écorces d'arbre, de façon que la fourrure paraît des deux côtés. Un autre vêtement de la même sorte, couvre le corps de la ceinture jusqu'au genou par-devant et à la cuisse par-derrière. La douceur du climat les dispense d'avoir des mocassins et des guêtres. Elles ont des chapeaux tressés en herbe et en écorce, ils sont de forme conique avec un bouton au sommet, et n'ont point de bords; on les fait tenir avec une petite courroie qui passe sous le menton. Elles seules se tatouent. Elles aiment beaucoup les verroteries bleues; elles en font des colliers et des brasselets; les hommes en suspendent aussi à

leur nez. Les mœurs de tous ces sauvages sont extrêmement relâchées. Les femmes sont moins maltraitées chez eux que chez les Indiens à l'est des Monts-Rocailleux, on les aide dans leurs travaux.

Tous ces peuples parlent beaucoup, ils sont très-interrogans, ont l'esprit subtil et une grande mémoire. Ils aiment les fêtes et sont généralement de bonne humeur, quoiqu'ils ne soient jamais gais. Ils ont le plus grand soin des vieillards.

La bonne intelligence qui règne entre eux, doit être en grande partie attribuée à ce qu'ils ne connaissent pas les liqueurs spiritueuses. Ils s'enivrent quelquefois à force de fumer du tabac. Leur vice le plus invétéré est l'amour du jeu. Ils sont enclins au vol et à la filouterie; ils mettent dans tous les genres de trafic un intelligence et une habileté extrêmes, et dans leurs marchés une dextérité et une finesse incroyables. Ils s'entendent à merveille à surfaire leurs marchandises et à rabaisser le prix de celles qu'ils veulent acheter. Le temps ne leur coûte rien pour ce genre de négociation.

Leurs maisons sont de grands hangars quelquefois enfoncés à moitié en terre, et partagés par des cloisons ou ne formant qu'une seule pièce. Un village est composé de trois à quatre de ces vastes baraques.

Ils déposent les cadavres des morts sur des échafauds qu'ils placent dans une pirogue, au-dessus de laquelle ils en renversent une autre; on enveloppe le tout de nattes, et l'on met à côté du mort un aviron et d'autres objets dont il faisait usage.

Lewis raconte que les Indiens chez lesquels sa troupe avait passé en allant au grand Océan, voyant qu'à son retour elle était moins bien pourvue de marchandises, lui montrèrent en général moins de bienveillance que la première fois qu'ils l'avaient vue. Plusieurs fois ils essayèrent même de la voler à force ouverte. Il fallut faire bonne contenance pour éviter de perdre le peu de marchandises qui restaient.

Le 10 avril on arriva au pied des rapides; on les franchit avec beaucoup de difficulté et l'on y perdit une pirogue. On avait encore le grand saut à passer, et l'on ne pouvait venir à bout de transporter le bagage par terre qu'à l'aide de chevaux. On s'en procura le nombre nécessaire. Ensuite on fut obligé d'acheter du bois pour faire la cuisine; heureusement les peaux que l'on avait préparées pendant l'hiver fournirent des moyens supplémentaires d'effectuer des échanges. On sentit plus vivement cette fois un inconvénient dont on avait souffert dans le précédent voyage. Le soir on laissait les chevaux en liberté dans les pâturages; le

lendemain on avait souvent beaucoup de peine à les retrouver.

Le 29 on arriva chez les Oulaoullahs qui firent une réception très-amicale aux voyageurs. C'étaient les plus honnêtes, les plus hospitaliers et les plus francs que l'on eût encore vus. Lewis avait alors trente chevaux; « plusieurs étaient jeunes et excellens, dit-il, la plupart avaient le dos en très-mauvais état. L'Indien est un maître cruel; il fait aller ces animaux très-vite, la selle dont il fait usage est si mauvaise, qu'elle leur a bientôt blessé le dos; n'importe il continue à monter la pauvre bête qui depuis le garrot jusqu'à la croupe n'offre qu'une plaie. On ne mange les chevaux qu'à la dernière extrémité.

Conduite par des guides oulaoullahs, la troupe continua sa route par terre jusqu'au Kouskouski et jusque chez les Tchoponnich. L'un des chefs de cette tribu ayant entendu parler du retour de Clarke et des siens, était venu au-devant d'eux avec dix guerriers. Il ne tarda pas à les quitter. Le saumon n'ayant pas encore remonté les rivières, la plupart des Tchoponnich sont dispersés dans leurs villages pour recueillir des racines. Ainsi les Indiens que l'on rencontrait ne pouvaient être d'un grand secours, puisqu'ils étaient à peu près aussi dépourvus que les voyageurs.

Le 4 mai on traversa le Kouskouski avec l'aide

de guides tchopponnich. Le lendemain l'on fut surpris de la générosité d'un Indien qui fit cadeau à Clarke d'une très-jolie jument, et ne demanda en retour qu'une fiole d'eau pour les yeux. « L'automne précédent, lorsque l'on était campé à l'embouchure du Tchoponnich, on nous avait amené, dit Lewis, un homme qui se plaignait d'une douleur dans la cuisse et au genou. Lorsque nous le revîmes, il paraissait guéri, quoiqu'il n'eût pas marché depuis quelque temps. Clarke, pour ne pas le contrarier dans son espoir, lava et frotta la partie malade, et lui donna un liniment volatil pour continuer l'opération, et qui accéléra ou du moins ne retarda pas la cure. Pénétré de reconnaissance, cet homme chanta partout nos louanges, et notre réputation comme médecins s'accrut encore par l'efficacité d'une petite quantité d'eau pour les yeux que nous lui donnâmes en même temps. Nous sommes satisfaits de cette manière nouvelle de nous procurer des vivres, d'autant plus que les Indiens ne veulent nous en donner que pour des marchandises et qu'il nous en reste bien peu.

« Quatre milles plus loin, continue-t-il, nous entrâmes dans une autre grande maison où demeuraient dix familles. Nous y fîmes notre dîner de deux chiens et de quelques racines que nous eûmes beaucoup de difficulté à nous procurer. Un Indien qui avait l'air de se moquer de nous en

nous voyant manger du chien, jeta un roquet à demi mort de faim sur mon assiette, et en même temps éclata de rire de cette espièglerie. Je pris la bête et la lançai de toute ma force au visage de ce drôle, puis je pris mon tomahâk en le menaçant de l'assommer s'il répétait cette insolence. Il se retira l'air très-déconcerté, et nous continuâmes notre repas fort tranquillement. »

On arriva le même jour, 5 mai, à un village où demeurait Nichnipakihouk (nez-coupé), un des principaux chefs des Tchoponnich. La renommée y avait déjà publié les cures opérées par les Américains. Les Indiens implorèrent donc leur secours; « mais, dit Lewis, nous refusâmes de rien faire pour eux s'ils ne nous fournissaient pas des chiens ou des chevaux pour manger. Bientôt arrivèrent cinquante malades. Un chef amena sa femme qui avait un abcès au dos, et nous promit un cheval le lendemain, si nous parvenions à calmer ses douleurs. Le capitaine Clarke ouvrit l'abcès, y introduisit de la charpie, et le pansa avec du basilicum. Nous distribuâmes aussi des doses de fleurs de soufre et de crême de tartre, en indiquant l'usage de ces drogues. On obtint plusieurs chiens; ils étaient trop maigres; c'est pourquoi on renvoya au lendemain les opérations médicales. Sur ces entrefaites, une foule d'Indiens, indépendamment des habitans du village, se rassembla

autour de nous ou bien campa le long de la rivière. »

Le lendemain la femme malade se trouva soulagée. Le mari tint sa promesse; la plupart des Indiens qui se présentèrent souffraient de maux d'yeux. On leur distribua des médicamens, ce qui procura des vivres en abondance.

Le 7 on aperçut du milieu de la plaine où l'on voyageait, les branches des Monts-Rocailleux encore couverte de neiges. Les Indiens dirent qu'elle était si épaisse que l'on ne pourrait pas passer avant la pleine lune prochaine ou le 1er juin; d'autres prétendaient qu'il faudrait même attendre plus long-temps. Cette nouvelle ne fit nullement plaisir aux Américains qui avaient un vif désir d'arriver au plus tôt dans les plaines du Missouri, quand ce n'aurait été que pour y faire de bons repas. Par bonheur on tua quatre cerfs le 8, ce qui procura un fond de provision tel qu'on n'en avait pas eu depuis long-temps.

Le même jour on rencontra Cheveux-tressés, chef tchoponnich, auquel l'automne précédent on avait confié les chevaux et des selles. On alla le 9 à sa cabane, il rapporta la moitié des selles, ainsi que du plomb et de la poudre qui avaient été enterrés dans cet endroit; bientôt les Indiens ramenèrent vingt chevaux, le plus grand nombre en bon état. Le 10 on arriva chez Tonnatchemoutoult; le drapeau qu'on lui avait donné l'année

dernière flottait sur sa maison. Il fit très-bon accueil aux voyageurs qui, après avoir fumé le calumet, déclarèrent aux principaux du village qu'ils étaient mal approvisionnés; le chef adressa un discours à son monde, et aussitôt des racines de kouamach, des galettes d'une autre racine et une truite saumonée furent servies. « Nous remerciâmes les Indiens de leur bienveillance, dit Lewis, en leur représentant que n'étant pas accoutumés à ne manger que des racines, nous appréhendions que cette nourriture ne rendît nos hommes malades, et en conséquence je leur proposai d'échanger un de nos bons chevaux qui était maigre contre un autre plus gras que nous pourrions tuer. L'hospitalité du chef fut blessée de l'idée d'un échange; il répondit que ses gens avaient des jeunes chevaux en abondance, et que puisque nous étions disposés à nous en nourrir, il nous en donnerait autant que nous voudrions. Effectivement les Indiens en amenèrent deux fort gras, et ne demandèrent rien en retour; marque de générosité que nous n'avions pas encore éprouvée depuis que nous avions traversé les Monts-Rocailleux. »

Un autre chef arriva, tous montraient des dispositions si favorables, que dans la soirée et le lendemain, on leur expliqua le but du voyage et les intentions du gouvernement américain à leur

égard ; on traça sur une natte, avec du charbon, une carte de la position relative des deux pays ; on leur parla de la puissance de la nation américaine, de son désir de maintenir la bonne harmonie qui existait entre elle et ses frères rouges, enfin du projet d'établir des comptoirs sur leur territoire, pour leur défense et leur bien-être. Ce ne fut pas sans beaucoup de difficultés, qu'au bout d'une demi-journée les officiers américains vinrent à bout de faire comprendre tout cela aux chefs tchoponnich, et sans doute une grande partie en fut perdue ou mal rendue, car Lewis et Clarke le disaient en anglais à un de leurs gens qui le répétait en français à Chabonneau, celui-ci le traduisait en minnétari à sa femme, qui à son tour le transmettait en chochoni à un prisonnier de cette nation, lequel enfin le redisait aux Tchopponnich dans leur idiome.

Le 12 les chefs et les guerriers tinrent un conseil pour délibérer sur la réponse qu'ils feraient ; ils déclarèrent qu'ils avaient confiance aux discours qu'on leur avait tenus, et résolurent de suivre les conseils qu'on leur avait donnés. Cette décision prise, Tonnatchémoutoult, le principal chef, prit de la farine d'une racine, en jeta, pour rendre le bouillon plus épais, dans toutes les marmites qui étaient en ce moment sur le feu ; ensuite il entama une harangue, fit connaître le

résultat de la délibération, et après avoir exhorté à l'union, finit par inviter tous ceux qui approuvaient la décision du conseil, à venir manger. Pendant ce discours, les femmes qui probablement voyaient avec peine l'alliance que l'on allait contracter avec des étrangers, s'arrachèrent les cheveux et se tordirent les mains. L'appel par lequel l'orateur avait fini, ferma la bouche à tous les mécontens, et la décision fut ratifiée. De nouveaux présens furent faits de part et d'autre; il fut convenu que quelques jeunes gens accompagneraient les Américains au-delà des montagnes, et que s'ils pouvaient conclure la paix avec leurs ennemis, toute la nation irait, l'été prochain, dans les plaines du Missouri.

« Comme ils nous avaient recommandé, dit Lewis, de ne pas nous mettre en route avant que la neige fût fondue dans les montagnes, nous leur fîmes entendre, dans le courant de la journée, que nous désirions traverser la rivière et y établir un camp afin de chasser et de pêcher jusqu'à la disparition des neiges; ils nous indiquèrent une position excellente à quelques milles de distance; le 14 ils fournirent un canot à l'aide duquel on transporta le bagage de l'autre côté de la rivière. On passa près d'un mois dans le camp que l'on forma, et pendant tout ce temps la bonne intelligence qui régnait entre les Améri-

cains et les Indiens, ne fut pas troublée une seule fois. »

Le 10 juin on se mit en route pour les plaines de Kouamache. Le 16 on arriva sur les bords du Hungry-Creek; il y avait encore deux et trois pieds de neige dans certains endroits; la végétation était extrêmement retardée. Cette apparence dans une partie du pays comparativement basse, était de mauvais augure pour la possibilité de passer les montagnes. Cependant comme on était déterminé à poursuivre le voyage, on continua de marcher. On avait à traverser des bois épais et de hautes montagnes entrecoupées de ravines profondes, et obstruées par des arbres tombés. Les difficultés augmentèrent; heureusement la neige était assez ferme pour porter les chevaux. Les matinées étaient très-froides. « Enfin, arrivés au-delà du confluent du Tchopponnich et du Kouskouski, nous nous trouvâmes, dit Lewis, entourés de l'hiver et de toutes ses rigueurs. L'air était glacial, on n'apercevait pas le moindre vestige de végétation; nos mains et nos pieds étaient engourdis; nous risquions de nous égarer et de mourir de faim, de froid et de fatigue, nous et nos chevaux. Dans ces conjonctures la prudence ordonnait de rebrousser chemin; c'est ce que nous fîmes. »

Pendant cette marche rétrograde, on consomma

les vivres dont on s'était approvisionné, et on séjourna quelques jours dans les plaines de Kouamache, où l'on se procura un peu de gibier et de poisson.

Le 24 juin, on se remit en route. Le soir, les Indiens, afin d'obtenir du beau temps pour le voyage, mirent le feu aux bois. Comme ils étaient principalement composés de très-grands sapins, avec beaucoup de branches sèches, l'incendie se répandit avec une rapidité prodigieuse, et la flamme monta jusqu'à la cime des arbres les plus hauts.

On marcha sous la conduite des guides indiens, et l'on remonta le Kouskouski jusqu'à sa source : à une petite distance, il y a des sources chaudes. Le 1[er] juillet, on avait parcouru 156 milles, depuis le départ des plaines de Kouamache. On s'arrêta deux jours au confluent du Clarks-River et du Kouskouski ; la troupe se partagea en deux bandes. Lewis, avec neuf hommes, gagna directement la chute du Missouri ; il remonta le long du Cocalahichekit, et le 7 atteignit la crête qui sépare les eaux de la Columbia de celles du Missouri ; il suivit le Chichequâ, qui tombe dans le Médicine-River, et le 13, il retrouva la cache où l'on avait, l'automne précédent, enfoui plusieurs objets. Plusieurs choses avaient eté gâtées par un débordement de la rivière ; le canot n'était pas

endommagé. Le 17, ayant passé la chute, Lewis se mit en route avec trois hommes, pour aller reconnaître le Marias-River, au point auquel il l'avait remonté en 1804. Il en longea les rives jusqu'au 26, et parvint bien près de sa source. Etant arrivé dans une plaine haute, il découvrit à peu près à un mille à sa gauche une trentaine de chevaux. Par le moyen de sa lunette, il vit que la moitié de ces animaux avaient des selles; plusieurs Indiens étaient sur une éminence voisine. On alla vers eux ; c'étaient des Minnétaris qui avaient la réputation d'infâmes voleurs. L'entrevue fut assez amicale ; les Américains et les Indiens bivouaquèrent ensemble. Le 27 au matin, ceux-ci attaquèrent et enlevèrent deux fusils aux Américains. Lewis, armé de son pistolet, mit en fuite les Minnétaris, rattrapa son fusil, mit deux ennemis hors de combat, de sorte qu'ils ne purent emmener qu'un cheval volé aux Américains ; ceux-ci, en revanche, leur en prirent quatre. Comme la tribu de ces brigands était dans le voisinage, Lewis, appréhendant d'être poursuivi, fit retraite à quatre-vingts milles de ce lieu.

Ses compagnons étaient d'avis de traverser le Missouri, et de rejoindre leur troupe par l'autre rive; mais cette route, étant moins directe, aurait pris trop de temps, et, dans l'intervalle, les Indiens auraient pu tomber sur eux; il pensa

donc qu'il valait mieux aller directement à leur rencontre, malgré les dangers que l'on pourrait courir. Heureusement, on ne rencontra aucun obstacle; on arriva auprès du reste de la troupe, et bientôt on fut rejoint par deux hommes du détachement de Clarke. Les compagnons de Lewis avaient descendu le Missouri avec cinq canots qu'on avait laissés sur les bords du Jefferson. On abandonna les chevaux et l'on s'embarqua.

Le 29, on passa le mur naturel que traverse le Missouri, et l'on navigua rapidement jusqu'à l'embouchure de la Terre Blanche, que l'on atteignit le 10 août. Le lendemain, Lewis fut blessé par un de ses soldats, qui, le prenant pour un élan à travers les broussailles, parce qu'il était vêtu de peau, lui perça la cuisse d'une balle. La blessure ne fut pas dangereuse. Le 12, la troupe de Lewis fut rejointe par celle de Clarke.

Ce dernier s'était mis en route le 3 juillet avec quinze hommes et autant de chevaux. On marchait sous la conduite des Indiens. Le 6, on franchit la crête de partage des eaux. Deux jours après, on arriva à l'endroit où l'on avait enfoui différens objets. Tout était en bon état; les canots furent retirés de l'eau. La route que l'on avait suivie depuis le Clarks-River jusqu'à la source du Jefferson, semble être la meilleure et la plus

sûre que l'on puisse prendre pour traverser ces montagnes. Elle est excellente dans toute sa longueur, qui est de cent cinquante-six milles, et en coupant un petit nombre d'arbres, on pourrait y faire passer des voitures, à l'exception d'un espace de quatre milles, dans les montagnes, que l'on aplanirait facilement.

Tout fut bientôt disposé pour se mettre en marche; Clarke partagea sa troupe en deux détachemens; l'un descendit la rivière avec les canots, l'autre, dont il prit le commandement, se rendit à cheval à la Roche-Jaune; il y parvint le 15. L'espace qui les sépare est de dix-huit milles, c'est un plateau peu ondulé, qui paraît aride. Les montagnes des deux côtés étaient encore couvertes de neige; on n'y aperçoit d'autres arbres que des pins épars. La route fut ensuite si rocailleuse, que les chevaux eurent les pieds abîmés, et l'on fut obligé de les leur envelopper d'une espèce de mocassin. Le 18, un des hommes s'étant grièvement blessé à la jambe, on lui fit d'abord une espèce de litière pour le transporter; son mal empira tellement, que Clarke prit le parti de construire des canots. Il s'embarqua le 24 avec la plus grande partie de son monde. Le 21, la moitié de ses chevaux avait disparu : on supposa que les Indiens les avaient volés.

Le jour où l'on entra dans les canots, un ser-

gent fut dépêché avec deux hommes pour conduire le reste des chevaux chez les Mandans. Deux jours après, ils lui furent enlevés par les Indiens. Ils poursuivirent les larrons à une certaine distance. Désespérant de les attraper, il se construisit des espèces de canots avec des peaux de bison, et, s'embarquant avec ses compagnons, descendit la Pierre-Jaune.

Clarke arriva le 3 août au confluent de cette rivière et du Missouri. Sa navigation fut très-facile. Le 12, il rejoignit Lewis. Toute la troupe descendit ensemble le Missouri. Deux jours après, l'on eut une conférence avec les Minnétaris, les Mahahâs et les Mandans. Clarke essaya inutilement de persuader aux chefs de l'accompagner à Washington; ils alléguèrent, pour cause de leur refus, la crainte d'être attaqués par les Sioux. On se reposa chez les Minnétaris jusqu'au 18. Chabonneau demanda aux officiers la permission de rester chez les Mandans avec sa femme, disant que ses services n'étaient plus utiles à l'expédition; on se rendit à ses vœux.

Lewis et Clarke reçurent un accueil très-amical de toutes les peuplades dont ils traversèrent le territoire; le 23 septembre, ils débarquèrent à Saint-Louis, après une absence de deux ans, quatre mois et neuf jours, pendant laquelle ils avaient parcouru plus de 3000 lieues.

Colter, un des soldats de l'expédition, séduit par les promesses que lui avaient faites deux chasseurs de castors, pendant que l'on était chez les Mandans, s'adressa aux officiers pour obtenir son congé, il l'obtint, et passa l'hiver chez les Indiens. L'année suivante, il remonta la Roche-Jaune avec ses compagnons; ils pénétrèrent jusqu'aux Monts-Rocailleux et en franchirent la première chaîne, que cette rivière traverse sans former aucune chute; elle prend sa source dans le lac Eustis; ils n'allèrent pas au-delà de la crête de la chaîne. Cette vie vagabonde avait des attraits pour Colter. Il resta plusieurs années à chasser dans ces déserts. Au printemps de 1810, se trouvant avec Potts, un de ses compagnons, sur le Jefferson, ils furent surpris par les mêmes Minnétaris, qui avaient perdu deux des leurs dans une attaque contre Lewis. Potts, en se défendant, tua un des Indiens, mais bientôt il tomba percé de coups. Colter fut dépouillé par les Indiens, qui délibérèrent quelque temps sur ce qu'ils feraient de lui. Ils voulurent d'abord le prendre pour but, en tirant sur lui avec leurs flèches. Le chef pensa qu'il serait plus divertissant de le prendre à la course. Il lui donna donc près de quatre cents pas d'avance, et lui dit : Sauve-toi si tu peux. Colter, pour arriver au Jefferson, avait à traverser une plaine de six milles entière-

ment couverte de plantes épineuses qui lui déchiraient les pieds. Le sentiment de sa conservation lui donna des forces : étant à peu près à moitié chemin, il s'aperçut qu'il n'était plus suivi que par un seul Indien, qui se trouvait à cent pas de lui ; aussitôt il redoubla d'efforts ; par malheur, une hémorragie nasale le saisit en ce moment, et le couvrit de sang : il ne s'arrêta cependant pas. Il n'était plus qu'à un mille de la rivière, quand il entendit distinctement les pas de l'Indien ; il se tourna machinalement. Le Minnétari, aussi fatigué que lui, et peut-être épouvanté de sa figure sanglante, laissa tomber, plutôt qu'il ne lança, son javelot, qui se brisa dans la terre. Colter en ramassa la pointe et continua de courir. Parvenu à la rivière, il s'y précipite, la traverse, et va se cacher sous un radeau qui se trouvait par hasard arrêté à une petite île, près de la rive opposée. Les Indiens, l'ayant inutilement cherché pendant quelque temps, s'en allèrent d'un autre côté.

Colter, craignant d'être découvert, resta caché sous le radeau toute la journée; le soir, il s'abandonna au courant, nagea quelque temps, prit terre, puis suivit les bords de la rivière. Entièrement nu, par un soleil ardent, les pieds percés par les épines, on se figure aisément tout ce que cet infortuné eut à souffrir. Dépourvu de tout moyen de chasser, il se trouvait à sept journées,

au moins, du premier endroit habité, c'est-à-dire, d'un établissement que les citoyens des Etats-Unis avaient récemment formé au confluent de la Roche-Jaune et du Big-Horn. Colter ne désespéra cependant pas de son sort; il poursuivit sa route, en se nourrissant de racines; et le septième jour atteignit heureusement la demeure de ses compatriotes.

VOYAGE DE PIKE

AUX SOURCES DU MISSISSIPI.

(1805—1806.)

En même temps qu'il ordonna la reconnaissance des sources du Missouri et du pays au-delà des Monts-Rocailleux jusqu'au Grand-Océan, le gouvernement des États-Unis chargea le major Pike de remonter le Mississipi jusqu'à sa source. Ses instructions lui recommandaient aussi de faire des recherches sur les projets de commerce des agens anglais qui parcourent cette contrée, et de prendre des renseignemens sur les limites qui séparent le territoire de l'Union de celui de la Grande-Bretagne.

Pike n'était accompagné dans ce voyage ni d'un autre officier, ni d'un homme instruit; il fut donc obligé de remplir, à la lettre, les fonctions d'astronome, d'arpenteur, de commandant, d'écrivain, de chasseur et même de guide, Il partit de son camp, près de Saint-Louis, le 9 août 1805, avec un sergent, deux caporaux et dix-sept sol-

dats, dans un grand canot chargé de provisions pour quatre mois.

Bientôt on se trouva devant l'embouchure de l'Ilinois; la navigation est difficile à cause du grand nombre d'iles et de bancs de sable ou de vase que l'on rencontre. L'on fut souvent obligé de tirer le bateau à la cordelle. On passa devant un camp de Sakis occupés à pêcher. Ils indiquèrent aux voyageurs le canal navigable, et les empêchèrent ainsi de faire fausse route. En récompense, Pike leur donna du wisky et du biscuit; ils ne furent pas en reste de générosité, et lui offrirent des poissons.

Un peu plus loin ils atteignirent la maison d'un Français qui s'était établi sur la rive droite du Mississipi. Il avait épousé une femme de la tribu des Sakis; ses troupeaux étaient bien tenus, ses champs fort mal cultivés.

On arriva le 20 au pied des premiers rapides, et l'on se mit aussitôt en devoir de les franchir; ce qui fut pénible parce que le canot était grand et passablement chargé. Le fleuve a constamment trois à quatre milles de large. Les rapides ont treize milles de longueur. « Quand nous eûmes passé le premier banc qui est le plus difficile, nous fûmes accostés par M. W. Ewing qui est chargé de résider chez les Sakis pour leur enseigner l'agriculture; il avait dans son canot un interprète français, quatre

chefs et quinze Indiens; leur secours nous fut très-utile dans notre opération.

« Le lendemain tous les chefs étant venus à mon camp, je leur dis : Frères, votre grand père, le président des États-Unis, désirant connaître plus particulièrement la position et les besoins des différentes nations des hommes rouges du territoire de la Louisiane que nous venons d'acquérir, a ordonné au général d'envoyer quelques-uns de ses jeunes guerriers de différens côtés, de les prendre par la main et de recueillir les informations qui pourront l'instruire de ce qu'il est jaloux de savoir. Je suis autorisé à choisir des emplacemens pour que vous y veniez commercer; vous me direz si celle où nous sommes vous paraît centrale.

« J'ai appris avec chagrin un meurtre qui a été commis sur les rives du fleuve; mais on m'a raconté qu'aucun homme de votre nation n'en était l'auteur, et je sais quelle inquiétude vous avez témoignée en cette occasion, j'ai donc écrit au général ce que vous avez dit à ce sujet.

« Par le traité conclu avec vous, vous vous êtes engagés à vous saisir de tous les marchands qui viendront chez vous sans permission; je ne puis m'occuper de cet objet à présent; ce sera pour mon retour.

« Si cela vous convient, vous pouvez embar-

quer un jeune homme dans mon canot pour informer l'autre village de ma mission. »

Après cette harangue, je leur fis présent de tabac, de couteaux et d'eau-de-vie; ils me répondirent : « Nous te remercions de la bonne opinion que tu as de notre nation, et de ce que tu as écrit au général. Nous sommes tous, ainsi que nos jeunes guerriers et toute la nation, très-contens de te voir parmi nous. Nous ne sommes qu'une partie de la nation, nous ne pouvons rien te dire sur les comptoirs. Si tu veux attendre jusqu'à demain, nous choisirons un jeune homme pour partir avec toi. Nous te remercions de ton tabac, de tes couteaux et de ton eau-de-vie. »

Pike ne se souciant pas de perdre du temps, partit aussitôt. Le 28 il franchit des rapides avec l'aide d'un vent favorable; l'eau y est plus abondante, et coule avec bien plus de vitesse que dans celles de Moyen; on rencontra plusieurs pirogues d'Indiens. Le premier village au-delà des rapides, est habité par les Indiens-Renards; on les appelle toujours de ce nom français qui provient des anciennes relations de ces peuples avec les Canadiens.

Il y a sur la rive droite du Mississipi des mines de plomb. Elles étaient alors exploitées par Dubuc, français d'origine. Les filons se trouvent sur une étendue de dix-sept lieues de longueur et d'une

à trois en largeur. Le minerai donnait soixante-quinze pour cent de métal; le propriétaire en retirait annuellement quatre cents quintaux.

Depuis quelques jours, deux soldats de la troupe de Pike s'étaient égarés en allant à la chasse sur le rivage. Il désespérait de les voir, lorsqu'ils lui furent ramenés le 2 septembre, à la mine de plomb, par un Français et deux Indiens. Les deux militaires avaient passé six jours sans avoir à manger autre chose que des moules. Ils rencontrèrent un Américain qui prit soin d'eux; ce qui les mit en état de gagner un village de Renards, où ils trouvèrent les Français. Le chef Indien leur fournit du maïs et les combla d'attention. Pike marqua sa reconnaissance aux Indiens pour cette preuve d'hospitalité.

Pike étant arrivé le 10 septembre sur le territoire des Sioux, le chef lui envoya une députation de six jeunes gens pour lui annoncer qu'il l'attendait depuis trois jours avec de la viande, que la soirée précédente son monde avait commencé à boire, que le lendemain on serait sobre et qu'on le recevrait. Pike fit répondre que la saison était avançée, que le temps pressait, et que si la pluie cessait, il était obligé de partir. Son interprète accompagna les Indiens à leur retour. Bientôt il revint annoncer à Pike que le chef avait préparé une pipe pour lui, qui lui servirait comme

de lettre de créance pour faire voir à tous les Sioux du fleuve que Pike était un chef de leurs nouveaux pères et qu'il désirait qu'on le traitât avec amitié et respect. Au moment ou le canot passa devant les cabanes des Indiens, ceux-ci rangés en haie sur le rivage, saluèrent les Américains de trois salves de mousqueterie à balles, Pike répondit par une décharge de ses espingoles. Étant descendu à terre, l'épée à la main, le chef le reçut et le conduisit à sa cabane, où il le fit asseoir sur un coussin posé sur une natte très-propre ; il s'assit à droite et l'interprète à gauche.

On fuma ; le chef dit à Pike : « Je suis charmé de te voir dans mon village, afin de pouvoir rendre les jeunes gens témoins du respect qu'ils devaient aux enfans de leur nouveau père ; lorsque j'étais à Saint-Louis, au printemps, mon père m'a annoncé que si je regardais en bas de la rivière, je verrais arriver un de ses jeunes guerriers. Je reconnais que c'est vrai, et je suis bien content de te voir, parce que tu sais que le grand Esprit est le père des hommes rouges et des blancs, et que si les uns sont détruits, les autres ne subsisteront pas long-temps. Je n'ai jamais fait la guerre à notre nouveau père, et j'espère que la bonne intelligence subsistera toujours. »

Ensuite il présenta la pipe. Pike lui manifesta le désir d'amener à son retour des Sauteurs pour

lui faire conclure la paix avec cette nation à Saint-Louis. Le repas qui suivit fut copieux. Pike envoya leur part aux hommes restés à la garde des canots. La fête se termina par une danse; les hommes et les femmes, vêtus de la manière la plus gaie, y figuraient ensemble. Chacun tenait à la main la peau d'un animal, et de temps en temps soufflait sur un autre en lui tendant cette peau. Celui sur qui on soufflait se laissait tomber comme s'il eût été mort. Cette danse est ce qu'ils appellent leur grand remède, c'est-à-dire une danse religieuse. Il n'est permis qu'aux initiés formant une société, de l'exécuter; pour y être admis, il faut faire des présens et donner une fête qui coûte une cinquantaine de dollars. Les Indiens croient que ces initiés ont le pouvoir de tuer quelqu'un en soufflant sur lui.

On passa le 12 devant la rivière Racine et la prairie la Crosse, ainsi nommée de ce jeu que les Sioux tiennent des Français et qu'ils aiment passionnément. Ils y jouent avec des balles de peau, les parties se font ordinairement entre deux tribus; les paris s'élèvent quelquefois à des milliers de dollars.

Pike entra le 16 dans le lac Pepin que le Missisipi traverse; il y fut assailli d'une tempête qui faillit à faire chavirer le canot. Le lendemain le mauvais temps le força de s'arrêter. « On me

montra, dit-il, une pointe rocailleuse du haut de laquelle une femme sioux s'était précipitée, elle fut déchirée en pièces en tombant sur les rochers au-dessous. Le motif de cet acte de désespoir fut l'obstination de ses parens qui voulaient la marier à un homme qu'elle détestait, et qui lui refusaient celui que son cœur avait choisi. Elle gravit sur la montagne en chantant sa chanson de mort; et avant qu'on pût la rattraper, et empêcher l'exécution de son dessein, elle s'était élancée de cet autre Leucade; preuve bien étonnante de sensibilité dans une jeune sauvage.

Le 21 Pike arriva devant un village de Sioux que tous les hommes avaient abandonné pour aller à la récolte de la folle-avoine. Un peu plus loin on passa devant un camp des mêmes Indiens, où il n'y avait qu'un seul guerrier. Pike fut étonné du babil extraordinaire des femmes; à l'autre camp, elles n'avaient pas desserré les dents. Celles-ci entourèrent les Anglais et se mirent à parler toutes à la fois; elles mettaient à profit l'absence de leurs maris.

Le Mississipi était extrêmement étroit dans cet endroit. Ses eaux paraissaient rouges depuis que l'on était sorti du lac Pepin. Pike avait campé sur une île vis-à-vis du village sioux. Le 22, Petit-Corbeau, un des principaux chefs de cette nation, arriva; il avait avec lui cent cinquante guerriers;

parvenus sur une hauteur, au bord du rivage, ils saluèrent les Américains d'une triple décharge à balles. Ils étaient partis pour une expédition de guerre; mais instruits de la venue des Américains, ils étaient revenus par terre.

Le lendemain on tint un conseil dans une tente que Pike fit dresser sur le rivage. « J'adressai un long discours aux sauvages, dit-il, je leur annonçai l'acquisition de la Louisiane par les États-Unis, et je leur demandai la concession du terrain des deux côtés du Mississipi au-dessus du saut Saint-Antoine et à Sainte-Croix; je leur promis que des blancs viendraient s'y établir, je les exhortai à faire la paix avec les Chipeouais et à ne pas acheter des marchandises et du rum aux Canadiens; je finis par leur offrir des présens. Le fils de Pinchou, le Petit-Corbeau et l'Orignal-Levé, me répondirent successivement. Ils m'accordèrent les cent mille acres de terre que je leur demandais, et me promirent un passe-port pour moi et pour les chefs que je ramenerais, sans cependant prendre des engagemens pour la paix. Je leur fis des présens pour la valeur de 200 dollars, et dès que le conseil fut levé, je permis aux marchands de leur offrir deux cent quarante pintes d'eau-de-vie. En une demi-heure ils se rembarquèrent tous pour leurs villages. »

Pike arriva le 26 au saut Saint-Antoine; toute

la cargaison et les canots furent transportés par terre. Cette opération terminée, la navigation devint très-pénible par les rapides et les bancs qui remplissaient le cours du fleuve, ainsi que par le mauvais temps. Il faisait très-froid ; le 16 la terre était couverte de neige ; les canots étaient à moitié remplis d'eau. Ces motifs joints au dépérissement de la santé de la troupe, déterminèrent Pike à retourner au camp où il était la veille, et à laisser seulement quelques hommes à la garde des embarcations. On était alors à 233 milles au nord du saut Saint-Antoine.

On se mit aussitôt à construire des cabanes et des canots ; ceux-ci étant finis, Pike y embarqua le 28 ses provisions et ses munitions, au bout d'une heure, un tourbillon fit couler à fond celui où était la poudre et le bagage. On retira aussitôt les munitions de l'eau, et on étendit les cartouches sur une couverture auprès du feu pour les faire sécher. « Notre position était très-hasardeuse, dit Pike ; nous trouver éloignés de 1500 milles de toute société civilisée, et exposés au danger de perdre nos moyens de défense et même de subsistance ; il y avait de quoi faire de tristes réflexions. »

On rentra dans le camp. Il fallait nécessairement aller à la chasse pour vivre. « Quelle existence pénible et précaire que celle d'un chasseur ! s'écrie

Pike ; tantôt je tuais en un jour une quantité d'animaux suffisante pour faire six quintaux de viande ; tantôt il se passait trois jours de suite sans que je pusse tuer autre chose que de petits oiseaux ; c'était une ressource que je ne devais pas négliger pour empêcher mon monde de mourir de faim. »

Pike attendait avec impatience que la saison des neiges rendît les chemins praticables pour des traîneaux. Ce ne fut que le 17 décembre qu'il put enfin se mettre en route. On passa devant plusieurs camps d'Indiens. On reçut la visite de quelques-uns, de chasseurs canadiens et de marchands anglais. Pike alla voir un de ceux-ci à son camp sur le lac du Cèdre-Rouge, et le 4 janvier 1806, lui rendit visite à son principal établissement sur le lac de Sable ; il y fut traité avec tous les égards qu'il pouvait désirer. Ayant fait plusieurs excursions pour reconnaître l'étendue de ce lac, il partit le 20 janvier ; il arriva enfin le 1er février, après une course extrêmement fatigante et ennuyeuse, au lac Sangsue, objet de ses désirs, puisque c'est là que se trouve la principale source du Mississipi ; il n'y a que 40 pieds de large. Un de ses bras communique avec le lac Ouinipie, qui reçoit les eaux du lac du Cèdre-Rouge, éloigné de cinq lieues ; la navigation ne va pas plus loin.

La compagnie du Nord-Ouest avait un établis-

sement sur le lac, Pike y fut accueilli amicalement. Il observa la latitude qu'il trouva de 47° 16'. Il visita successivement plusieurs comptoirs anglais. Il fit substituer le pavillon américain au pavillon britannique, sur le fort où il résidait. Le 16, plusieurs chefs et guerriers indiens s'étant réunis, il commença ses négociations avec eux. «Il fallut, dit-il, beaucoup de patience, de sang-froid, et de ménagement, pour obtenir ce que je demandais; savoir, qu'ils fissent la paix avec les Sioux; qu'ils me remissent les médailles et les pavillons qu'ils tenaient des Anglais, et que quelques-uns de leurs chefs vinssent avec moi à Saint-Louis. Je demandai comme une preuve de leur consentement à la paix qu'ils fumassent avec la pipe d'Ouachu; tous obtempérèrent à mes désirs, et, à l'exception d'un seul, me livrèrent de bonne grâce leurs pavillons; cependant celui-là me promit de me l'apporter dans trois jours; il prétendait l'avoir oublié. Quant à retourner avec moi jusqu'à Saint-Louis, tous s'en excusèrent; ils ne croyaient pas la chose assez importante pour entreprendre un voyage de 900 milles. Je pris alors le parti de piquer leur amour-propre. « Je suis fâché, m'écriai-je, de voir que les cœurs des Sauteurs de ces cantons soient si faibles. Les autres nations diront : Quoi! n'y a-t-il donc point de guerrier au lac Sangsue, au lac Rouge, ni au lac

de la Pluie, qui soit assez courageux pour porter le calumet de leur chef à leur père? »

« Ce discours produisit l'effet que j'en attendais. Deux des plus célèbres guerriers se levèrent et offrirent de se charger de l'ambassade. Leur proposition fut acceptée; je les adoptai pour mes enfans, et ils m'appelèrent leur père. Leur exemple anima les autres; j'aurais pu en avoir une troupe nombreuse; deux me suffisaient. Je me promis bien de ne rien négliger pour qu'ils n'eussent jamais à regretter la confiance qu'ils plaçaient en moi; et de défendre leur vie avec la mienne.

« Le lendemain; le chef du pays m'apporta son pavillon. Ayant tout préparé pour partir le le lendemain, mes soldats firent l'exercice à feu, et tirèrent au blanc, ce qui ne surprit pas peu les Indiens. Je donnai à chacun de mes nouveaux fantassins une couverture, une paire de guêtres, des ciseaux et des miroirs. »

Pike partit le 18 du lac du Cèdre-Rouge aux acclamations des Indiens. Il voyageait en traîneau, auquel étaient attelés des chiens. Le 3 mars, il arriva au camp où il avait laissé une partie de ses compagnons : tout le monde y était en bonne santé; mais le sergent qui commandait le poste avait gaspillé toutes les provisions. Il fut mis aux arrêts : cela ne remédiait pas au mal dont il était

cause. On fut obligé d'attendre patiemment que la débâcle ouvrît la navigation ; et dans l'intervalle on chassa pour vivre. On eut de fréquens rapports avec les Indiens dont les villages étaient peu éloignés. Un des chefs des Ménomonis était un homme extraordinaire. Dans une seule journée il avait tué quarante élans et un ours ; il chassait sans interruption depuis l'aurore jusqu'à la nuit.

Le séjour de Pike parmi les Indiens fut un véritable bienfait pour eux, car il s'occupa constamment de rétablir la paix entre les tribus qui se faisaient la guerre. La condition de ces peuples est réellement à plaindre, malgré tous les efforts que l'on a faits pour la peindre sous des couleurs séduisantes. « Un jour, dit Pike, je grimpai sur une montagne du haut de laquelle l'œil se promène sur les vastes prairies que le Mississipi traverse, et dans lesquelles on ne découvre que des bouquets d'arbres épars. Quelques tourbillons de fumée, qui s'élevaient du milieu de ces bocages, indiquaient les demeures des sauvages qui errent dans ces régions ; et c'est trop souvent un indice qui les livre à leurs ennemis. Je pouvais me rendre le témoignage de les avoir arrachés à leur cruauté, par mes négociations dans le courant de l'hiver, et par mes courses dans ces immenses solitudes, d'avoir arrêté les torrens de

sang prêts à se répandre. Par ma médiation, paix régnait dans ces régions. Si un simple offic avec vingt hommes et à une si grande distance siége de son gouvernement peut effectuer un changement dans l'esprit des sauvages, de qu ne serait pas capable une grande puissance, s au lieu de souffler le feu de la discorde parmi c peuples, elle employait son influence pour mai tenir la paix?

« Charlevoix et d'autres voyageurs ont to parlé avec éloge de la beauté des Ménomonis, ils ont eu raison. Tous les hommes de cette natio que j'ai vus sont bien faits, et d'une taille moyenn leur teint est plus clair que celui des autres sa vages; ils ont les dents belles, les yeux granc et expressifs; leur physionomie respire à la fois l douceur et une noble indépendance; elle charm au premier aspect; en un mot, par tout pays, i passeraient pour de beaux hommes. Quant a témoignage des voyageurs sur les femmes, je n les croyais pas fidèles; en entrant dans leurs ca banes je fus détrompé; je trouvai chez un de leu chefs cinq femmes très-jolies, et un soir j'y vi arriver un Indien avec la sienne, qui étaient cer tainement le plus beau couple que l'on pût voir le mari, qui avait près de cinq pieds onze pouces était un homme superbe; sa femme, âgée de vingt deux ans, avait des yeux d'un brun foncé, de

cheveux noirs comme le jais, un cou bien proportionné, et ne paraissait pas disposée à cet embonpoint excessif que les Indiennes acquièrent généralement après leur mariage. L'homme me marqua de l'attachement ; il me dit que sa femme était la fille d'un Américain de Boston, qui, passant chez sa nation vingt-trois ans auparavant, y resta une quinzaine de jours, fit la connaissance d'une Indienne, et en eut cette fille. J'avais six biscuits, je les offris à cette femme en qualité de compatriote, ce qui fit beaucoup rire, et tout le temps que je restai là, on ne l'appela que la Bostonnienne. »

Le 7 avril, le fleuve se trouva libre, et Pike partit le 9. Il continua ses travaux de pacification parmi les Indiens, et le 30, rentra dans Saint-Louis, après une absence de huit mois et vingt-deux jours.

Dans ses courses à travers des territoires occupés par les Indiens, il ne rencontra pas de ces fortifications anciennes que l'on voit quelquefois plus au sud. Lorsque les Sioux craignent d'être attaqués, ils ont recours à un moyen qui paraît singulier : chacun d'eux prend son casse-tête ou son couteau, et avec une promptitude incroyable creuse un trou d'environ dix pieds de diamètre, dans lequel il se blottit avec sa femme et ses enfans. La terre jetée en dehors les met à l'abri des

balles, et il n'y a point d'ennemi qui osât tenter d'enlever d'assaut ces redoutes, qui doivent effectivement présenter, par leur réunion, de très-grands obstacles aux assaillans.

VOYAGE DE PIKE

DANS L'OUEST DE LA LOUISIANE,

AUX SOURCES DE L'ARKANSA, DU KANSÈS, DE LA PLATTE ET DE LA PIERRE-JAUNE.

(1805—1807.)

SUIVI D'UNE EXCURSION AU NOUVEAU-MEXIQUE.

(1807.)

Pike était de retour de son expédition depuis deux mois, lorsque son gouvernement lui confia une nouvelle mission. Il devait remonter par le Missouri et l'Osage avec des prisonniers de la nation qui a donné son nom à cette rivière, les rendre à leurs compatriotes, et ramener également parmi ceux-ci leurs députés de retour de Washington ; on lui recommandait de ne rien négliger pour établir une paix solide entre les Osages et les Kansès, et pacifier de même d'autres tribus indiennes ; comme ces courses le conduiraient probablement très-près des colonies espagnoles du nouveau Mexique, on lui enjoignait la plus grande cir-

conspection dans le cas où il rencontrerait des détachemens espagnols, afin de ne pas donner le moindre sujet d'alarme; enfin, il devait recueillir le plus de renseignemens positifs qu'il pourrait sur l'Arkansâ et la Rivière-Rouge.

Le 15 juillet 1806, Pike partit de Saint-Charles, sur le Missouri, avec deux canots. Il avait avec lui deux lieutenans, un chirurgien, un sergent, deux caporaux, seize soldats et un interprète. Il emmenait des chefs Osages et Panis; ces Indiens étaient au nombre de cinquante-un, y compris quelques femmes et des enfans. On remonta le Missouri; une partie des Américains cheminaient par terre avec les Indiens; les femmes étaient dans les canots. Tous les matins, on était régulièrement réveillé par leurs lamentations; elles commençaient régulièrement au point du jour, et continuaient pendant une heure. L'interprète de Pike lui dit que c'était la coutume, non-seulement de ceux qui avaient récemment perdu leurs parens, mais encore de ceux qui se rappelaient des pertes plus anciennes, et que ceux-ci se joignaient aux autres uniquement par sympathie. Ils paraissaient affligés à l'excès, pleuraient et sanglotaient amèrement. En un moment leurs leur larmes se séchaient et leurs cris cessaient, leurs complaintes étaient généralement conçues en ces termes : « Mon père chéri n'existe plus !

Oh! grand esprit, aie pitié de moi! tu vois, je pleure à jamais; sèche mes larmes, et donne-moi des consolations. » Les chants des guerriers étaient différens; ils disaient: « Nos ennemis ont tué mon père (ou ma mère); il est perdu pour moi et pour ma famille! oh! maître de la vie, je t'en conjure, conserve mes jours jusqu'à ce que je l'aie vengé, et dispose ensuite de moi comme il te plaira! »

Le 28, on entra dans l'Osage. Le 15 août, les parens et les amis des Osages vinrent au-devant d'eux avec des chevaux, pour transporter leur bagage. Leur entrevue fut extrêmement touchante. Les femmes se jetaient dans les bras de leurs maris; les pères, les mères, embrassaient leurs enfans; tous témoignaient la plus grande joie de se revoir, et remerciaient Dieu qui les avait rendus les uns aux autres, après une si longue absence.

Comme on approchait des sources de la rivière, Pike envoya le 18 un messager au village des grands Osages, leur demander des chevaux pour transporter le bagage. Leur chef arriva le lendemain avec quarante Indiens et des chevaux, on les chargea, et l'on s'achemina vers le village. Les habitans vinrent au-devant des Américains, qui furent accueillis de la manière la plus flatteuse, notamment par leurs compagnons de voyage.

Le 20, on tint conseil, on se régala, et les pré sens furent distribués aux chefs. Il s'agissa d'avoir des chevaux, et de leur persuader d'en voyer des députés pour faire la paix avec les Pani et les Kansès.

Les négociations continuèrent les jours suivans mais, chez les sauvages comme chez les peuple civilisés, il faut suivre en tout une certaine éti quette ; il paraît que l'on y avait manqué enve un des chefs ; de sorte que lorsqu'il fut questio d'avoir des chevaux, on ne put pas en avoir plu de onze, qui étaient fournis par le petit village Il était impossible d'en trouver au grand. Deu chefs témoignèrent leur chagrin de ce que leur instances auprès de leurs compatriotes pour e obtenir davantage avaient été vaines, et pro mirent d'accompagner la troupe avec des chevaux L'interprète ajouta que le père d'un de ces chef n'osait pas apporter lui-même cette nouvelle a camp ; que cependant il assemblerait de nouvea son village, et viendrait le lendemain.

« J'ai fait ma demande sans explication, ré pondit Pike, afin que les Osages se conduisen comme il leur fera plaisir, et que je connaiss par là leurs dispositions pour nous. Pourquoi ai-j prié vos chefs de me suivre chez les Panis ? est-c pour mon bien ou pour le leur ? n'est-ce pas pou faire la paix avec les Kansès et pour mettre leur

femmes et leurs enfans hors de danger. Quant aux chevaux que je demande, on en paiera le loyer. Reste à savoir si on le paiera ici, ou si on donnera un mandat sur l'intendant des affaires des Indiens à Saint-Louis. Je ne veux pas le faire connaître en ce moment.

« Le 25, le chef vint avec trois autres m'annoncer qu'ils consentaient à toutes mes demandes, et que dans tout le village on n'avait pu trouver que quatre chevaux; je lui fis sentir qu'il ne tenait pas exactement sa promesse; ensuite j'allai au petit village où le chef me reçut avec beaucoup d'amitié. Je passai toute la nuit dans sa maison; avant mon départ, il s'engagea fort obligeamment à me procurer huit chevaux et à m'en donner un. Je vendis nos canots pour cent dollars en marchandises, ce qui était préférable à les laisser en garde aux Indiens. Les jours suivans furent employés aux préparatifs du voyage.

« Le 1er septembre, nous partîmes avec quinze chevaux chargés. Notre troupe était accompagnée de trois Panis et quatre chefs des grands Osages, en tout trente guerriers et une femme. »

Plusieurs Indiens quittèrent successivement Pike. Le 6, on atteignit les hauteurs qui séparent les eaux de l'Osage de celles de l'Arkansâ. Le pays était extrêmement aride; les lits des torrens qui alimentent ces rivières étaient desséchés. A l'est

et au sud-est la perspective est imposante ; la prairie s'étend à perte de vue ; elle est régulièrement sillonnée de petites hauteurs et de petites vallées ; le coup-d'œil en est ravissant.

En avançant au milieu du pays arrosé par les affluens de l'Arkansâ, on apercevait à chaque instant des troupeaux de bisons, d'élans ou de chevreuils. Les montagnes qui séparent le bassin de l'Arkansâ de celui du Kansès sont couvertes d'une couche de pierres fortement imprégnées de fer. A l'ouest de cette chaîne on trouve des eaux minérales.

Le 17 septembre, on arriva sur le Kansès. La plupart des courans d'eau de cette contrée sont salés ; c'est probablement ce qui attire tant d'animaux dans leur voisinage.

Le chirurgien qui avait été expédié en avant au village des Panis avec un interprète, fut de retour le 24 avec trois hommes de cette nation ; d'autres arrivèrent ensuite et apportèrent de la chair de bison. Ils avaient des mulets, des chevaux, des brides et des couvertures qu'ils tenaient des Espagnols ; très-peu avaient des culottes, la plupart étaient enveloppés de peaux de bisons ou entièrement nus.

On suivit le lendemain une route fort large par laquelle les troupes espagnoles s'étaient retirées. « Lorsque l'on fut à une lieue du village, dit

Pike, on nous pria de nous arrêter, afin que les cérémonies d'y recevoir les Osages pussent avoir lieu. Ils s'assirent devant un petit espace circulaire dégarni d'herbe. Les Panis s'avancèrent à un mille de nous, firent halte et se partagèrent en deux bandes, qui se mirent chacune en marche au pas de charge, avec les gestes et les manœuvres d'une attaque véritable. Ils nous entourèrent, le chef s'avança au milieu et nous tendit la main; il était accompagné de ses deux fils et d'un autre chef; on fuma; nous obtîmnes vingt chevaux. »

Les Kansès arrivèrent le 26 au camp de Pike; leur entrevue eut lieu avec les Osages deux jours après; les députés des deux nations fumèrent le calumet de paix, et le 29 Pike tint un conseil avec les Panis, auquel n'assistèrent pas moins de quatre cents guerriers. Un vielliard enleva le pavillon espagnol arboré à la porte de la maison du chef, et le remplaça par celui des Etats-Unis.

Etant allé le 1er octobre au village des Panis, Pike eut une longue conversation avec Caracté-riche (loup blanc), le principal chef qui mit tout en usage pour l'engager à rebrousser chemin. « Il finit, dit ce voyageur, par me déclarer franchement que les Espagnols avaient voulu pénétrer plus avant dans notre pays; qu'il les en avait dissuadés, et qu'il espérait que nous ferions de même, parce qu'il avait promis aux Espagnols de

nous le conseiller; qu'en conséquence nous ne devions pas avancer davantage, sinon qu'il emploierait la force des armes pour nous arrêter.» — « Nous avons été envoyés par notre grand-père, lui répondis-je, pour parcourir les pays de l'ouest, visiter tous ses enfans rouges, faire la paix entre eux, et les empêcher de répandre le sang; tu as pu voir que je suis parvenu à faire fumer ensemble aux Osages et aux Kansès le calumet de la paix, et à se prendre par la main comme des frères. Jusqu'à présent, ma route a été unie, et un ciel serein s'est étendu sur nos têtes. Nulle part, je n'ai rencontré des traces de sang. Tu dois savoir que les jeunes guerriers de ton grand-père américain ne sont pas des femmes qui se laissent intimider par des paroles. Je continuerai donc de marcher, tu peux essayer de t'y opposer. Nous sommes des hommes bien armés, nous vendrons cher notre vie à ta nation. Nous savons que notre grand père enverra ses jeunes guerriers recueillir nos os et venger notre mort sur ta nation; alors nos esprits se réjouiront en entendant nos exploits célébrés dans les chants de guerre de nos chefs.

« Cette harangue finie, je quittai la cabane de Caractériche, et je regagnai mon camp, l'esprit assiégé d'idées funestes.

« La menace du chef s'étant ébruitée, irrita au dernier point mes braves compagnons. Dans la

nuit du 2 au 3, nous fûmes alarmés par l'approche de quelques sauvages qui se retirèrent plus précipitamment qu'ils n'étaient venus, en entendant le *qui-vive* de nos sentinelles. Pendant toute la journée aucun marchand ne s'était présenté à nous, ce qui semblait annoncer une interdiction absolue de commerce. Ma troupe était indignée. Toutefois cet état de choses ne dura pas longtemps, le trafic recommença. Je me procurai des chevaux. J'eus pour concurrens deux Français qui voulaient transporter leurs marchandises des bords du Missouri au village. Ils m'apprirent que les capitaines Lewis et Clarke étaient de retour à Saint-Louis de leur voyage au-delà des Monts-Rocailleux; nouvelle qui nous causa la joie la plus vive. »

Le 7 les Américains partirent en tenant leurs rangs très-serrés; quoique tout le village eût l'air en mouvement, ils ne furent pas attaqués; le lendemain on arriva au camp que les Espagnols avaient occupé; on jugea qu'ils avaient dû être au nombre de trois cent cinquante-quatre. En avançant à l'ouest, on rencontra plusieurs autres de ces camps. Le 27 on ne les avait pas rencontrés. On se trouvait alors à la droite de l'Arkansâ, au point où Pike, conformément à ses instructions, devait expédier son lieutenant par cette rivière pour la descendre jusqu'au Mississipi. On lui avait façonné une espèce de canot à la manière des sau-

vages, avec des peaux d'élans et de bisons te
sur des carcasses de bois; il avait aussi u
rogue. Le lieutenant partit avec cinq sold
deux Osages; Pike continua sa marche ve
montagnes.

On vit des cheveaux sauvages le 29 p
première fois, ils paissaient paisiblement av
bisons; on voulut les envelopper, ils s'enfu
laissant bien loin derrière eux les coursie
plus agiles des Américains. Le temps était f
il tomba de la neige, on pouvait traver
rivière sur la glace; on retrouva la trace des
gnols, on reconnut qu'ils avaient remo
rivière, et que des sauvages avaient plus re
ment occupé leur camp.

« Tandis que nous étions campés dans un
le 1er novembre, dit Pike, j'aperçus dans la p
une troupe de chevaux. Je m'en approchai
deux de mes compagnons; ils nous découv
à un quart de mille de distance, et s'appr
rent aussitôt de nous en faisant trembler la
sous leurs pas; on aurait dit d'une charge d
valerie; quand ils s'arrêtèrent, nous pûme
considérer à loisir. Il y en avait dans le no
plusieurs très-beaux. Nous tirâmes sur un
croyant au moins l'effleurer; nous le manquâ
ils prirent tous la fuite, puis revinrent vers
lorsque nous retournâmes vers le camp.

« Le 2 je voulus me donner le plaisir d'une chasse à la manière des habitans de ces pays ; ayant donc monté six de nos meilleurs coursiers, et nous étant munis de nœuds coulans, pour les lancer à ces chevaux sauvages si nous pouvions arriver à leur portée, nous partîmes. Ils semblèrent prendre à tâche de mettre notre patience à l'épreuve ; ils nous attendaient à la distance de quarante pas, et s'enfuyaient ensuite en hennissant. Nous les poursuivîmes inutilement pendant deux milles, et bien loin d'en prendre, nous éprouvâmes la mortification de perdre deux de nos meilleurs chevaux qui se joignirent à la bande des sauvages, sans qu'il nous fût possible de les atteindre. Je ne pus, par la suite, m'empêcher de rire de la folie de cette tentative ; il faut pour une pareille chasse, des chevaux excellens et des hommes très-exercés, et encore ne réussit-on pas toujours. »

Les deux rives de l'Arkansâ étaient couvertes de troupes innombrables de bisons ; quoique le pays devînt de plus en plus montagneux, les arbres étaient beaucoup plus communs. Le 15 on distingua très-bien avec une lunette les cimes des monts dans lesquels l'Arkansâ prend sa source. C'est une chaîne qui forme la prolongation méridionale des Monts-Rocailleux, et qui semble présenter la frontière la plus naturelle

entre la Louisiane et les possessions espagnoles.

Cependant les vestiges que l'on apercevait, indiquèrent le 21 que deux hommes avaient traversé la rivière deux jours auparavant; on marcha donc avec une précaution extrême. Tout-à-coup le 22 un des chasseurs de l'avant-garde s'écria en français : « Voilà un sauvage! » Aussitôt on aperçut un grand nombre de sauvages qui sortaient des bois. « Ils accouraient vers nous, dit Pike; nous avançons vers eux; en tournant la tête, j'en vois plusieurs gravir sur la montagne comme pour nous cerner; un d'eux portait un drapeau. Nous faisons halte; cependant reconnaissant que les premiers n'avaient pas d'armes, nous continuons d'avancer. Ils nous reçoivent à bras ouverts et nous font un accueil très-amical. Pour les contenter, je descendis de cheval, mais le coquin qui avait fait semblant de vouloir m'embrasser, sauta lestement sur mon cheval et décampa; mon lieutenant et le chirurgien éprouvèrent le même sort. Les Indiens comblaient nos soldats de caresses. Enfin la tranquillité se rétablit, ils nous rendirent nos chevaux, et nous apprîmes que c'était un détachement de guerriers grands Pânis, partis à la recherche des Tentons; n'ayant pu les découvrir, ils retournaient dans leurs foyers. »

Des gens de guerre qui rentrent chez eux après une expédition infructueuse, sont toujours dis-

posés à tourner leur vengeance sur les premières personnes qu'ils rencontrent. Ces Panis étaient au nombre de soixante; la moitié avait des fusils; les autres des arcs et des flèches; les Américains n'étaient que seize en tout. Pike s'assit entre les deux chefs et distribua quelques présens; les Indiens demandèrent d'autres objets qu'il refusa: quoiqu'ils eussent fumé la pipe avec lui, ils prirent de force plusieurs choses. Pike s'en plaignit à un chef qui répondit que ses gens étaient des voleurs; alors les Américains prirent les armes et Pike déclara que l'on tirerait sur le premier Indien qui toucherait au bagage, et l'on partit.

Tout annonçait que l'on était fort près de la source de l'Arkansâ. « Je résolus, dit Pike, de mettre mon détachement en état de se défendre dans une position avantageuse, et de remonter ensuite la rivière le plus haut que je pourrais dans les montagnes, et de ce point examiner le cours des rivières qui sortent de ce plateau. Le 24 je fis abattre quatorze gros arbres, dont on construisit un retranchement élevé de cinq pieds et adossé à la rivière. Après avoir donné les ordres nécessaires, pour le cas où je ne pourrais pas revenir, je partis avec le chirurgien et deux soldats. »

Pike parvint le 27 à travers des défilés rocailleux, à un plateau élevé au-dessus des nuages. La neige y était assez profonde. On n'y apercevait

pas le moindre vestige d'oiseau ni de quadrupède. Le thermomètre qui, au bas de la montagne, était à 10° au-dessous de zéro, descendit à 15° quand nous fûmes au sommet. A seize milles de distance on apercevait un pic beaucoup plus haut, entièrement nu et neigeux, il eût fallu marcher un jour entier pour arriver à sa base. La difficulté de l'entreprise, jointe à l'état d'épuisement de ses soldats, et à l'incertitude de se procurer du gibier, détermina Pike à retourner vers le gros de son détachement qu'il réjoignit le 29.

Toute la troupe se remit en route le 30. Il neigeait beaucoup. Bientôt on rencontra un ancien camp de Tentons qui paraissait abandonné depuis deux ans. Ils avaient coupé dans les environs une si grande quantité d'arbres pour nourrir les chevaux avec les feuilles, qu'on put calculer que plus de 1,000 individus s'étaient trouvés rassemblés à la fois. On aperçut aussi un camp espagnol.

Le 1er décembre on resta campé, car les raffales de neige continuèrent avec la même violence; elle avait un pied d'épaisseur; les chevaux la grattaient avec leurs pieds, afin de chercher une chétive subsistance. Pour comble d'infortune, ces pauvres animaux furent harcelés par des pies, qui attirées par l'odeur qui s'exhalait de leurs plaies, se perchaient sur leur dos et les becquetaient jus-

qu'au vif, en dépit de leur ruades et de leurs hennissemens. La faim rendait ces oiseaux si hardis, qu'ils venaient jusque sur les bras des hommes et leur arrachaient la viande des mains.

Le thermomètre descendit le lendemain à 17° R. au-dessous de zéro. Le froid devenait insupportable; deux hommes eurent les pieds gelés avant qu'on pût faire du feu; le pays était inégal et rocailleux; les chevaux s'échappaient, il fallait perdre du temps pour les rattraper. Malgré cette position pénible, et qui le devenait d'autant plus pour Pike, qu'il ne s'était pas pourvu de vêtemens d'hiver, parce qu'il ne croyait pas rester si longtemps dans ces montagnes, il fit avec l'aide du chirurgien et de ses soldats des opérations trigonométrique. Il trouva que le pic le plus haut s'élançait à 10,581 pieds au-dessus de la prairie, et en supposant celle-ci à 8,000 pieds au-dessus de la mer, l'élévation totale était de 18,581 pieds. Ce pic est tellement remarquable, que tous les Indiens le connaissent à plusieurs centaines de milles à la ronde. Les Espagnols du Nouveau-Mexique n'en parlent qu'avec admiration; il a été la limite de leur voyage au nord-ouest. Pike et sa troupe ne l'avaient pas perdu de vue depuis le 14 novembre.

En parcourant péniblement ces montagnes inconnues où quelquefois l'on n'eut pour boire que

la neige fondue, l'intention de Pike avait été de reconnaître les sources de toutes les rivières qui sortent de ce nœud de montagnes; il avait déjà déterminé les positions de celles de l'Osage, de la rivière Blanche, du Kansès et de la Platte; il fit de même pour le courant d'eau qu'il regardait comme la rivière Rouge.

« Le mauvais temps, dit-il, et la nécessité de faire sécher de la viande, me décidèrent à prendre du repos, le 25, jour de Noël, nous passâmes cette journée aussi agréablement que le permettait notre situation à 800 milles des bords du Mississipi, frontière de la partie habitée de notre pays, sans habillemens d'hiver, presque tous sans couvertures, car on les avait découpées pour en faire des chaussons; bivouaquant sur la neige ou sur la terre humide, grillés d'un côté par l'ardeur du feu, gelés de l'autre par la rigueur du froid. Nos gens se firent des souliers avec des lambeaux de peau de bison; quant à notre nourriture, tantôt nous étions à court de gibier, tantôt nous avions en abondance des dindons et des bisons. »

Les chevaux étaient harrassés de fatigue, il fallait quelquefois les soulager du poids de leur charge; on voulut essayer de se servir d'un traineau pour le transport du bagage; il fut brisé à force de heurter contre les rochers. On était obligé de se frayer des sentiers à travers la glace; on

gravissait et on descendait avec difficulté le long de précipices affreux ; quelquefois la troupe se séparait en plusieurs bandes pour découvrir comment on sortirait de ce labyrinthe de montagnes ; enfin Pike fut réduit le 5 janvier 1807, à regagner le lieu où l'on avait campé le 10 décembre.

Le 9 tout le monde se trouva réuni. « Nous en éprouvions de la joie, dit Pike, cependant j'étais bien contrarié de m'être si grossièrement trompé sur la source de la rivière Rouge. De plus, je ne savais désormais quel parti prendre, mes chevaux étaient absolument hors de service. Après avoir formé et rejeté successivement plusieurs projets, je résolus de construire un petit fort, d'y laisser une partie des bagages, nos chevaux, l'interprète et un homme, et de partir ensuite à pied avec le reste, portant sur notre dos les présens destinés aux Indiens, nos munitions, nos outils, etc. ; de parvenir ainsi à travers les montagnes à la rivière Rouge, et alors d'envoyer chercher les chevaux et le bagage par le chemin le plus praticable. J'espérais que dans l'intervalle les chevaux seraient suffisamment reposés. »

En conséquence, Pike se mit en marche le 14 avec le chirurgien et dix-huit soldats. Chacun portait un poids de quarante-cinq livres, indépendamment de quelques objets à son usage et

de ses armes, ce qui faisait en tout soixante-neuf livres.

On franchit le premier plan des montagnes, et le lendemain la chaîne principale. Que l'on juge de la situation pénible des voyageurs; le 17, au soleil couchant, ils arrivèrent au bord d'une prairie qui se prolongeait jusqu'aux montagnes neigeuses que dominait le pic vu depuis si long-temps. « N'ayant ni bois, ni eau, dit Pike, et les forêts dont la montagne était couverte, paraissant peu éloignées, je crus devoir nous diriger vers ce point; en conséquence nous traversâmes le bras de rivière au milieu de la prairie. Nous avions tous les pieds dans l'eau; la nuit devenait excessivement froide. Lorsque nous eûmes établi notre bivouac vers huit heures, et que le feu fut allumé, nous fîmes la fâcheuse découverte que neuf de nos gens avaient les pieds gelés, et pour surcroît de désastre, deux d'entre eux étaient nos meilleurs chasseurs. Nous passâmes la nuit sans avoir rien mangé. Le thermomètre R. marquait 18° au-dessous de zéro.

« Le lendemain le chirurgien et moi, qui heureusement avions les pieds en bon état, nous allâmes à la chasse; le soir nous n'avions rien pris; nous ne pûmes dormir à cause du froid. Le 19, après nous être traînés dans la neige l'espace d'un mille, nous parvînmes à blesser deux à trois bisons au milieu d'un troupeau; mais ils

s'enfuirent. J'étais devenu d'une faiblesse extrême; c'était le quatrième jour que nous passions sans nourriture solide, marchant toujours, et dormant fort peu. Nous nous dirigions vers un bois, déterminés à y périr plutôt que de retourner au camp et d'y être témoins de la misère de nos compagnons que nous ne pouvions soulager, lorsque nous découvrîmes une nouvelle bande de bisons à quelque distance. Cette vue me ranima, je me cachai derrière des arbres, et par le plus grand bonheur, je tuai un de ces animaux. Ayant, à la brune, coupé chacun un gros morceau de viande, nous rejoignîmes nos compagnons à minuit, j'étais si exténué, qu'en jetant mon fardeau à terre, je pensai tomber évanoui. Je fus attaqué d'un étourdissement qui dura plusieurs minutes. Ces pauvres gens ne montraient ni mécontentement, ni désespoir; ils avaient l'air joyeux de revoir leur officier et leurs camarades.

« Une infortune plus grande que toutes les autres nous était réservée. Deux de nos gens étaient absolument hors d'état de marcher, par le mauvais état de leurs pieds. Il fallut prendre le parti douloureux de les abandonner dans cette solitude. Je leur donnai quelques munitions, et je les quittai le 22, en leur promettant d'envoyer à leur secours le plutôt qu'il serait possible. Nous fondions tous en larmes. Nous n'emportions avec

nous que la viande nécessaire pour un seul repas, afin d'en laisser davantage à nos malheureux compagnons.

« Nous marchions en proie aux idées les plus lugubres, suivant presque au hasard la route qui s'offrait devant nous. La boussole ne pouvait nous guider dans ce dédale de montagnes, car il neigeait si abondamment, que l'on ne voyait pas à trente pas autour de soi. Le 24 la neige avait déjà deux pieds et demi d'épaisseur; dans certains endroits elle était tellement amoncelée, qu'il devenait physiquement impossible d'y trouver un chemin. Les bisons ayant quitté la plaine, je résolus de traverser les montagnes ; l'épaisseur de la neige nous empêcha bientôt d'avancer. Je portai encore mes regards sur la prairie, et pour la première fois, je me sentis découragé. Ce fut aussi la première fois qu'un de mes soldats montra de l'insubordination. « C'est exiger de nous, s'écria-t-il, plus que les forces humaines ne peuvent supporter, que de nous faire marcher pendant trois jours, sans nourriture à travers des neiges profondes de trois pieds, et chargés de bagages que les chevaux eux-mêmes auraient peine à porter. » Sûr de l'attachement et de la fidélité de la plus grande partie de ma troupe, et même de celui que la faim et l'excès de la misère excitaient à s'exprimer ainsi, je ne fis pas attention à ce qu'il disait, remettant

ma réprimande à une occasion plus favorable. A dix heures du soir, le chirurgien tua un bison. Il fut dépecé à l'instant; après le repas, je dis au soldat que cette fois j'avais fermé les yeux sur un délit que j'attribuais au malheur de notre position commune, et que je lui pardonnais. J'ajoutai qu'à l'avenir je punirais d'un coup de fusil la première tentative de mutinerie. Mon discours eut l'air de faire impression sur la troupe qui protesta de son obéissance. »

Le 28 après quelques milles de marche dans une ravine où il y avait un sentier frayé, et où plusieurs arbres portaient des signes hiéroglyphiques taillés par les Indiens, on aperçut dans le lointain une autre chaîne de montagnes, et plus près de la base du grand pic que l'on descendait, des collines sablonneuses; on laissa le désert sablonneux à droite. Quand on eut campé, Pike grimpa sur une des collines, et à l'aide de sa lunette découvrit une grande rivière qui coulait d'abord au nord-ouest, puis au sud-est, à travers la plaine au-dessous de la troisième chaîne de montagnes. Il porta cette nouvelle à ses compagnons; le 30 après une marche forcée on arriva sur les bords du Rio-del-Norte que l'on croyait être la rivière Rouge. Pike se trouvait ainsi à son insu, et contre la teneur de ses instructions, sur le territoire espagnol.

Il se décida le 31 à descendre la rivière, jusqu'à ce qu'il eût trouvé des arbres propres à construire des canots légers ou des radeaux, et un fort qui le mît à l'abri des attaques des sauvages, pendant qu'on irait au secours des malheureux que l'on avait laissés en arrière. Le 1er février on fixa l'endroit convenable, et on se mit aussitôt à l'ouvrage.

Le chirurgien ayant à recouvrer des créances à Santa-Fé, pensa qu'il ne pouvait mieux faire que de profiter du voisinage pour y aller; il partit seul le 7. Le soir Pike donna ordre à son caporal de traverser les montagnes avec quatre hommes pour recueillir ceux que l'on avait délaissés sur différens points. Il ne resta qu'avec quatre soldats dont deux avaient les pieds perdus par la gelée.

« Neuf jours après, le 16, dit Pike, pendant que je chassais avec un de mes gens à peu près à six milles du fort, je découvris deux cavaliers sur la cime d'une colline, à un demi-mille de distance. Mes instructions m'enjoignant de ne donner aucun sujet d'alarme au gouvernement du Nouveau-Mexique, j'essayai d'abord de les éviter; pendant que je retournais sur mes pas, ils accoururent au grand galop, brandissant leurs lances d'un air menaçant; nous fîmes volte-face, ils reculèrent à leur tour de toute la vitesse de leurs chevaux. Alors nous entrâmes dans un petit ravin, afin de nous approcher d'eux à l'improviste, et

de les faire entrer en pourparler. Effectivement ils s'approchèrent avec beaucoup de précaution ; quand ils furent à quatre-vingts pas, nous nous levâmes ; ils allaient s'enfuir ; je dis à mon soldat de déposer ses armes et de les appeler ; je tenais mon fusil à la main, tout prêt à tirer sur celui qui ferait une démonstration hostile. Je leur criai en même temps que nous étions des Américains et des amis ; c'était à peu près tout ce que je savais d'espagnol. Ils vinrent à moi, non sans montrer beaucoup d'inquiétude. L'un était un dragon espagnol, l'autre un Indien civilisé, équipé à la manière du pays. Des deux côtés nous ne quittions pas les armes, et nous nous tenions sur nos gardes.

« Ils m'apprirent qu'ils étaient partis de Santa-Fé depuis quatre jours, que le chirurgien y était arrivé et que le gouverneur l'avait reçu très-amicalement. Persuadé qu'ils étaient des espions dépêchés pour nous observer, je me contentai de leur dire que je me proposais de descendre la rivière jusqu'à Natchitochès. Après être restés long-temps assis à terre, voyant qu'ils ne voulaient pas me quitter, je me levai le premier et je leur dis adieu. Ils me demandèrent où était mon camp ; ne pouvant me débarrasser d'eux, je pensai que le mieux était de les emmener avec moi, parce que je croyais que nous étions sur la rivière Rouge, et par conséquent sur le territoire des États-Unis. »

Lorsque les deux émissaires furent dans le fort, Pike leur fit entendre que si le gouverneur voulait envoyer un interprète avec un officier qui parlât anglais ou français, il s'empresserait de lui donner toute satisfaction sur les motifs qui l'avaient amené si près des frontières. Ils répliquèrent que dans deux jours ils seraient de retour à Santa-Fé ; mais ils ne laissèrent pas soupçonner à Pike qu'il était sur le Rio-del-Norte.

Le lendemain 17, le caporal revint avec les deux soldats, annoncer que deux hommes reviendraient le 18; quant aux deux autres, il n'avait pas été possible de les emmener. Pike, ému de pitié au récit de leurs souffrances, envoya un sergent et un soldat à la recherche de l'interprète qui avait été laisssé sur l'Arkansâ avec les chevaux. Ils devaient à leur retour prendre avec eux les deux pauvres estropiés.

Dans la matinée du 26, Pike entendit le signal convenu avec la sentinelle pour l'avertir de l'approche d'étrangers. Bientôt deux Français se présentèrent; elle les arrêta, ils n'entrèrent qu'après avoir répondu à quelques questions. Ils dirent à Pike que le gouverneur de Santa-Fé, instruit que les Indiens Outas projetaient de l'attaquer, avait envoyé un officier avec cinquante dragons pour le protéger, et qu'ils arriveraient sous deux jours. « Je ne répondis rien, ajoute Pike, bientôt je vis

une troupe d'hommes armés, composée, ainsi que je l'appris depuis, de cinquante dragons et de cinquante hommes de milice à cheval, tous armés de lances, de carabines et de pistolets. Ma sentinelle les fit arrêter à cent cinquante pieds de distance. Toute ma petite troupe prit les armes, je priai les deux Français d'aller inviter le commandant à laisser son détachement auprès d'un bois où il s'était arrêté, assurant que j'irais au-devant de lui. Je sortis, n'ayant que mon épée. Lorsque j'eus été présenté au commandant et à un autre officier, je les invitai à venir dans mon fort, en exigeant que la troupe restât où elle était; ils y consentirent; mais en approchant de l'entrée lorsqu'ils virent qu'on ne pouvait pénétrer qu'en rampant, ils eurent l'air étonné, cependant ils entrèrent.

« Je leur donnai à déjeûner de la chair de cerf, de l'oie et un peu de biscuit, que m'avait apporté l'Indien civilisé, venu comme espion. Le déjeûner fini, le commandant me dit : « Monsieur, le gouverneur du Nouveau-Mexique, informé que vous vous êtes égaré de votre route, m'a ordonné de vous offrir en son nom des mulets, des chevaux, de l'argent, en un mot tout ce dont vous aurez besoin pour vous conduire à la rivière Rouge; car depuis Santa-Fé, jusqu'au lieu où cette rivière est quelquefois navigable, on compte huit jours de

marche; vous aurez des guides qui vous conduiront sur la route fréquentée par les marchands. » — « Hé quoi, m'écriai-je! ce n'est pas ici la rivière Rouge! » — « Non, monsieur, répliqua l'officier, c'est le Rio-del-Norte. » — Aussitôt je commandai d'amener le pavillon américain et de le plier, sentant à quel point je m'étais compromis en entrant sur le territoire espagnol, et persuadé qu'ils avaient des ordres positifs de me faire prisonnier.

« L'officier ajouta qu'on avait préparé cent chevaux et cent mulets pour me conduire moi et mon bagage, et que le gouverneur était impatient de me voir à Santa-Fé. Je lui représentai l'absence de mon sergent; la situation du reste de mon détachement; enfin j'objectai que mes instructions ne me justifieraient pas d'entrer sur le territoire espagnol. Il insista, je m'échauffai un peu, et lui déclarai d'un ton décidé, que je ne partirais pas avant l'arrivée de mon sergent et du reste de ma troupe. L'officier répartit que l'on n'avait pas l'intention de me faire du mal; que le gouverneur désirait seulement connaître l'objet de mon voyage sur les frontières de son territoire, que j'avais le choix de me mettre en route à l'instant ou d'attendre mon monde; que dans le dernier cas, il serait obligé d'envoyer chercher des vivres au loin, et que dans le premier, il laisserait un interprète et une escorte de dragons pour conduire

le sergent à Santa-Fé. L'honnêteté des procédés de l'officier me fit acquiescer à ses propositions; d'ailleurs j'étais bien convaincu qu'il avait des ordres positifs de m'emmener de vive force, et les miens ne m'enjoignaient pas de commettre des hostilités; j'étais déjà fautif, quoique bien innocemment, d'avoir violé le territoire d'une nation voisine. Je fis donc de nécessité vertu, et je pensai qu'il valait mieux montrer le désir d'en venir à une explication, plutôt que d'avoir l'air d'y être contraint.

« Ma résolution fit grand plaisir aux Espagnols; elle mécontenta au contraire ma troupe, qui aurait voulu résister, et craignait une trahison. Mon parti pris, je permis aux Espagnols de s'approcher de mes ouvrages, et à nos gens de sortir. Le caractère bienfaisant et hospitalier des Créoles et des Métis, se manifesta aussitôt; ils partagèrent leurs provisions avec mes gens, et les vêtirent de leurs couvertures.

« Je laissai un caporal et un soldat avec des ordres par écrit pour mon sergent; ensuite nous partîmes à cheval. On remonta la rivière pendant douze milles, jusqu'au lieu où les Espagnols avaient établi leur camp; on envoya de là des mulets pour chercher notre bagage. »

On arriva le 1er mars au village d'Agua-Caliente, où suivant son nom, il y a des sources chaudes.

Pike observa que la différence du climat de ce lieu et de ceux qu'il quittait, était prodigieuse. On entrait dans des plaines où il n'y avait point de vestige de neige et où la végétation se montrait dans toute sa vigeur. « Lorsque nous faisions halte, dit-il, on se disputait à qui nous donnerait l'hospitalité; ceux de mes camarades qui avaient les pieds gelés, étaient l'objet de soins particuliers. Des vieillards les conduisaient dans leurs maisons où leurs filles pansaient leurs blessures, ou leur faisaient faire un bon repas; la nuit on leur donnait le meilleur lit. Partout où nous passions, les femmes nous arrêtaient en nous invitant à entrer dans leurs maisons pour manger. En un mot, la conduite de ces braves gens me rappelait les mœurs des anciens patriarches, et je gémissais de l'oubli où les sociétés polies des temps modernes ont mis ces antiques et précieuses vertus. »

Les villages et les hameaux que l'on traversait étaient bâtis en terre, et entourés de murs et de tours de forme antique, pour mettre les habitations à l'abri des incursions des sauvages; Pike rencontra des ruines de villages détruits par les Tentons.

Pike fut reçu chez un grand vicaire qui aimait beaucoup les fleurs, en avait de belles collections ainsi que de plantes curieuses, et des livres de botanique dont les marges étaient couvertes de

notes de sa main. « Il m'entretenait, dit Pike, de ses études favorites, quoique je fusse très-ignorant en botanique et n'entendisse pas beaucoup l'espagnol.

« Informé que j'avais apporté des instrumens d'astronomie, il me pria de les lui faire voir. Je n'avais avec moi que mon sextant et une lunette. Je lui montrai l'usage du sextant ; il en fut tout surpris, ainsi que quelques centaines de paysans qui nous entouraient. Des sauvages n'auraient pas eu l'air plus ébahi. Je ne pouvais concevoir comment un homme qui devait posséder les langues anciennes, qui avait étudié la botanique et d'autres sciences, ignorait à ce point les lois de la réflexion et les premiers principes des mathématiques. Le commandant du détachement m'expliqua cette énigme, en m'apprenant le soin infini que prenait le gouvernement espagnol pour arrêter dans ses colonies les progrès de toute science qui tendrait à mieux faire connaître aux habitans la géographie de leur pays ; il ajouta qu'on interdisait par tous les moyens possibles, toute espèce d'étude qui les mettrait à portée de faire des comparaisons entre leur position et celle d'autres peuples plus heureux. »

Pike étant chez un curé, fut scandalisé de la conduite d'un jeune prêtre qui entra ; celui-ci affectait les airs d'un petit-maître, avait un couteau de chasse dans une de ses bottes, à la manière

du pays, et une canne à la main; il chuchotait à l'oreille d'une jeune fille, en caressa une autre sous le menton, sortit avec une troisième.

Le 3 mars Pike entra dans Santa-Fé. Son arrivée occasiona un grand mouvement, la foule le suivit jusqu'au palais du gouverneur. Cet officier l'interrogea sur les motifs de son voyage, et finit par l'inviter à lui apporter ses papiers. Quand il eut vu la commission de Pike qui lui fut traduite en français, il lui présenta la main pour la première fois, en lui disant: « Je suis charmé de voir que vous êtes un homme d'honneur et un brave soldat. »

Le lendemain après avoir scrupuleusement examiné tous les papiers de Pike, il lui annonça qu'il allait l'envoyer à Chihuagua, où réside le commandant général des provinces intérieures, qui est presque indépendant du vice-roi du Mexique; il ajouta que ni lui ni ses gens n'étaient prisonniers de guerre, et que plus tard on leur rendrait leurs armes. Pike fut invité à dîner par le gouverneur, qui après le repas, fit avancer sa voiture attelée de six mules; Pike y entra avec deux officiers, recommanda ses gens laissés en arrière à la bienveillance du gouverneur, et partit pour Chihuagua.

Pike retrouva dans un village sur la route, son chirurgien qui lui raconta ses aventures depuis leur séparation. On lui permettait d'exercer sa profession. Il était sous la garde d'un caporal;

on le lui retira, il partit avec Pike. Le voyage fut très-agréable; un officier aimable, poli et instruit les accompagnait; partout on les accueillait comme des amis; le 2 avril ils arrivèrent à Chihuagua. Pike fut reçu avec bonté par le général.

Vers la fin du mois, le commandant général écrivit à Pike pour lui annoncer qu'il était obligé de garder ses papiers qui devaient rester dans les bureaux du gouvernement jusqu'à ce que la volonté du roi fût connue. Le 27 on lui notifia qu'il partirait le lendemain. Il se mit en route avec le chirurgien et ses soldats, sous l'escorte du même officier qui les avait amenés à Chihuagua. D'autres remplacèrent successivement celui-ci et se conduisirent de même. Enfin le 29 juin Pike arriva aux confins du territoire espagnol, sur les bords du Rio-Sabina. « Là, dit-il, nous fîmes nos adieux au lieutenant qui nous escortait et aux troupes sous ses ordres. Je saisis cette occasion de rendre hautement témoignage à la politesse, à l'urbanité et aux égards que nous montrèrent tous les officiers commandant les détachemens, et les soldats qui leur obéissaient. »

Le 1er juillet Pike atteignit le poste de Natchitochès, où il eut le plaisir d'embrasser les officiers ses compatriotes.

Le voyage du lieutenant, auquel Pike avait ordonné de descendre l'Arkansâ, fut moins pénible

que celui de ses compagnons, sans cependan être exempt de fatigues et de contrariétés. Dès le premier jour, leurs canots de cuir échouèrent sur les sables de l'Arkansâ. Bientôt cette rivière fut entièrement prise par les glaces, et ils furent obligés de la cotoyer à pied. Après quinze jours d'une marche pénible, ils trouvèrent un climat plus doux : ils construisirent deux canots, et se remirent en route le 24 novembre ; après avoir été forcés plusieurs fois de couper la glace pour passer, ils échouèrent une seconde fois le 28. Le froid était extrêmement vif. Dépourvus d'habits d'hiver et de chaussures, privés d'une partie de leurs munitions qui avaient été mouillées dans le naufrage de leurs canots, ce ne fut qu'avec des efforts inouis et dans un état de dénûment absolu qu'ils arrivèrent le 6 janvier 1807 au premier poste Américain.

———

VOYAGE

DE BRACKENBRIDGE AU MISSOURI.

(EN 1811.)

« AVANT l'expédition mémorable de Lewis et Clarke, personne n'avait été assez hardi pour s'avancer beaucoup dans la partie occidentale du continent américain ; il était aussi peu connu que l'intérieur de la Nouvelle-Hollande ou de l'Afrique. Après le retour de ces célèbres voyageurs, plusieurs particuliers qui commerçaient avec les Indiens, conçurent l'idée d'étendre la sphère de leurs entreprises. Manuel Lissa, l'un deux, remonta le Missouri presque jusqu'à sa source. Ces hommes hardis ayant obtenu dans leurs tentatives le succès le plus brillant, il ne tarda pas à se former une compagnie plus considérable que celle qui avait existé jusqu'alors; elle engagea plus de deux cent cinquante hommes canadiens et américains. Ses agens visitèrent en 1808 les sources du Missouri en parcourant un pays où les

castors sont extrêmement nombreux; malheureusement l'on se trouvait chez les Minnétaris. Lewis en revenant de l'embouchure de la Columbia, avait été obligé, pour sa défense personnelle, de tuer un de ces Indiens. Toute la peuplade avait juré de venger la mort de cet homme. D'ailleurs ces sauvages voyaient probablement avec peine les blancs s'établir dans leurs pays pour y chasser et détruire les castors; enfin, les suggestions des Anglais entrèrent peut-être aussi dans la cause des obstacles que l'on rencontra. Quoi qu'il en puisse être, la compagnie avait à peine terminé la construction d'un fort, que les Minnétaris commencèrent leurs hostilités. Des détachemens de blancs furent attaqués par les Indiens, il y en eut de tués. Il fallut ne sortir qu'en troupes considérables, ce qui était désavantageux pour le succès de la chasse, et cependant on était sans cesse harrassé. Les affaires en souffrirent. Henry, un des membres de la compagnie qui commandait l'établissement, voyant sa position critique, traversa les Monts-Rocailleux, et alla se fixer sur une des branches de la Columbia, où il resta jusqu'au printemps de 1811; ce fut alors que je remontai le Missouri.

« Les comptoirs que l'on avait formés chez les Mandans, les Sioux et les Aricaras ne donnaient aucun profit; une de ces loges avait brûlé avec

tout le produit de la traite ; on ne savait pas ce que Henry était devenu. Dans cet état de choses, on résolut, au commencement de 1811, de tenter un effort pour réparer les pertes que l'on avait éprouvées, et porter du secours aux personnes qui étaient dans l'embarras. Lissa fut désigné pour cette tâche difficile. On ne pouvait mieux choisir ; à un caractère extrêmement énergique, il joignait une connaissance intime du caractère des Indiens et de la manière de commercer avec eux ; enfin, une activité et une persévérance incroyables. Je lui dois beaucoup de reconnaissance pour l'amitié qu'il m'a témoignée. Quant à moi, je n'avais d'autre objet en l'accompagnant que de satisfaire ma curiosité. »

On partit du village de Saint-Charles sur le Missouri, le 2 avril 1811 ; le bateau était monté par vingt rameurs robustes et habiles, et cinq autres personnes bien armées. Chabonneau et sa femme qui avaient été du voyage de Lewis, se trouvaient à bord ; celle-ci devenue maladive, éprouvait le plus vif désir de revoir son pays, et son mari, semblable en ce point à tous les aventuriers qui ont vécu long-temps parmi les sauvages, avait pris en aversion la vie des hommes civilisés.

On passa devant plusieurs établissemens de culture déjà formés sur les bords de la rivière par des colons américains. La situation de quelques-

uns d'entre eux n'était pas brillante, ils n'avaient rien à donner ni à vendre aux voyageurs; le sol est si peu compacte dans les plaines que le Missouri traverse, que si on ne laisse pas debout les arbres qui croissent sur ses rives et qui retiennent la terre, les eaux emportent tout ce qu'elles rencontrent. On trouva un de ces hameaux à 200 milles de l'embouchure du Missouri; il était composé de soixante-dix familles; la plupart étaient aisées.

Le 25 avril on arriva au fort Osage, situé à 300 milles en remontant le Missouri. Depuis un certain espace, on ne voyait plus de fermes; on n'avait aperçu que des chasseurs ou des marchands qui passaient dans leurs canots. A l'exception de quelques endroits éclaircis par le feu, on avait voyagé continuellement dans une forêt présentant l'aspect le plus triste; les broussailles étaient si touffues, qu'il était très-difficile de pénétrer bien loin au-delà du bord de la rivière. De temps en temps des ours s'étaient présentés aux regards des voyageurs.

Des Osages s'étaient fixés dans les environs du fort. « Quand nous approchâmes, dit Brackenbridge, ils vinrent au-devant de nous, puis marchèrent le long du rivage, comme attirés par la curiosité. Ils étaient la plupart très-malpropres, vêtus de veilles robes de peau de bison fort sales,

et rejetées sur leurs épaules ; les femmes paraissaient encore plus dégoûtante que les hommes ; quelques-unes étaient barbouillées de peinture rouge et parées de colliers de verroterie. Les hommes avaient à la main leurs arcs, leurs fusils, ou leurs tomahâks. Ils l'emportent sur les blancs pour la taille. L'empressement qu'ils montraient à courir en foule après nous et à nous regarder, me frappa vivement. Ce trait les distingue des Indiens à l'est du Mississipi, qui ont une indifférence parfaite pour tout ce qui se passe autour d'eux.

« Pendant que Lissa s'occupait de ses affaires au fort, j'allai, accompagné de l'interprète, au village des Indiens pour remettre à Sans-oreilles, un des chefs, une pipe que M. Clarke lui envoyait. Il était assis sur une natte, entouré de plusieurs jeunes guerriers qui avaient l'air de le traiter avec beaucoup de respect, et d'applaudir à tout ce qu'il disait. Il donna ordre à son héraut-d'arme ou cuisinier, car tout homme en dignité, chez les Indiens, a un officier de ce genre, de nous servir à manger ; le repas fini, la pipe fit le tour de l'assemblée ; alors je lui présentai celle de M. Clarke, elle était ornée de rubans et de verroterie de diverses couleurs. Je lui dis qu'elle lui était donnée à la demande du général Clarke comme une marque de l'estime et de la considération que cet

officier et tous les Américains avaient pour lui. Il répondit qu'il était flatté de cette preuve de la bienveillance du général envers lui, qu'il était l'ami des Américains; que malgré tous ses efforts, il n'avait pu empêcher certaines têtes folles de sa nation de se mal conduire, et que toute personne sensée approuverait sans doute sa conduite.

« Quoique ce guerrier soit d'un rang subalterne, il intrigue pour devenir chef de sa tribu; il y jouit d'une grande influence; il pourrait bien supplanter Cheveux-blancs, le chef héréditaire, qui est très-jeune et d'un caractère doux et paisible. Celui-ci a pour appui la réputation de son père, qui était un grand guerrier et un homme débonnaire. Sans-oreilles, conformément à l'usage des ambitieux parmi ces peuples, est le plus pauvre de sa nation. Mettre du prix aux richesses, est regardé comme la marque d'une âme basse et étroite. Il donne tout ce qu'il peut se procurer, dût-il le voler, le mendier, et il agit ainsi pour acquérir de la popularité. Telle est son ambition! Qu'ils connaissent mal l'état social de ces Indiens, les hommes qui s'imaginent que l'on ne voit parmi eux ni jalousies, ni envie, ni manœuvres coupables. Jamais démagogue n'employa plus d'artifice et plus de finesse, et ne déploya plus de politique que ne l'a fait ce sauvage rusé. Séduire par la flatterie et par des présens la multitude ir-

réfléchie, est un moyen en usage partout, et la passion du pouvoir et des distinctions semble inhérente à la nature humaine. »

Ces sauvages étaient des voisins incommodes pour le fort. L'officier commandant dit à Brackenbridge qu'à peu près dix jours auparavant, ils avaient causé de vives inquiétudes. Une troupe de deux cents guerriers, après avoir enlevé la chevelure de quelques femmes et des enfans des Ayouvas leurs ennemis, était revenue si enflée de ce succès, qu'elle insulta la garnison. Un des guerriers défia la sentinelle qui reçut l'ordre de tirer par-dessus la tête de cet insensé : cette démonstration n'ayant produit aucun effet, il fut empoigné par une escouade ; il traita d'abord la chose avec indifférence, s'écriant que si on l'enfermait, il aurait du pain des blancs : quelques coups de fouet sur son dos lui firent promptement changer de ton. Il s'en suivit une grande rumeur parmi les Indiens, ils s'avancèrent avec leurs armes ; cependant, les soldats s'étant mis sous les armes et ayant préparé une des pièces d'artillerie, les rodomons firent retraite. Ils gardèrent une attitude menaçante pendant quelques jours, et pour satisfaire leur dépit, tuèrent des bœufs qui appartenaient à un blanc. L'officier envoya chercher les chefs, et leur déclara que s'ils ne donnaient pas à l'instant deux chevaux pour les bœufs . il

brûlerait leur village. Cette conduite courageuse produisit le meilleur effet ; le chef céda, et après quelques pourparlers ; on fuma la pipe, et tous les différens furent ajustés.

« Ces Indiens ne peuvent se comparer avec ceux qui habitent à l'est du Mississipi. Quoiqu'ils soient en guerre avec la plupart de leurs voisins, ce sont des lâches; toutefois il faut citer un trait qui leur fait honneur : ils n'ont peut-être jamais versé le sang d'un homme blanc. Quand ils rencontrent sur leur territoire un chasseur blanc, ils lui prennent ses pelleteries et ses armes, le battent avec les baguettes et le renvoyent.

« Nous étions tous les jours éveillés avant l'aurore par les hurlemens les plus affreux que j'aie jamais entendus. C'est un usage invariable chez les Osages; on suppose que c'est pour pleurer les morts. Lorsqu'un de ces Indiens en s'éveillant songe à un de ses parens ou de ses amis défunts, ou même à un chien ou à un cheval qu'il a perdu, aussitôt il commence cette musique lugubre. Dès qu'on l'entend, tous les habitans du village, hommes, femmes, enfans, l'accompagnent de leurs accens plaintifs, et au moins un millier de chiens se mettent de la partie. Il en résulte le vacarme le plus infernal que l'on puisse imaginer. »

On arriva bientôt aux derniers établissemens des blancs. Le pays n'est plus fréquenté que par

les chasseurs. On en apercevait qui, assis sur les bords du Missouri, faisaient rôtir leur gibier à l'ombre des arbres. Cette rivière est actuellement leur paradis comme l'Ohio le fut jadis. Sa partie supérieure est encore plus agréable, parce que les plaines sont plus ouvertes, et que l'on a plus de facilité d'y poursuivre les animaux qui s'y trouvent en quantité presque incroyable.

En approchant du territoire des Sioux, on conçut des inquiétudes, parce que cette tribu est ennemie invétérée des blancs. On apprit de quelques chasseurs que ces Indiens, avertis de l'arrivée d'un certain nombre de marchands, avaient pris le parti de rester sur les bords du Missouri, au lieu d'aller, à l'époque actuelle, suivant leur usage, chasser dans les plaines. Ils étaient décidés à ne laisser passer aucun canot, et avaient récemment massacré plusieurs marchands.

On rencontra, le 25 mai, un marchand qui descendait le Missouri avec cinq hommes. Il raconta qu'à l'exception des Mandans, des Aricaras, et de quelques petites tribus, toutes les peuplades du Missouri étaient ennemies des blancs, et que les Sioux avaient commis des hostilités ; la veille au soir, des Indiens avaient fait attaqué ce voyageur qui leur avait riposté vivement. On sut de lui que M. Henry était assez mal à son aise au-delà des montagnes, et avait annoncé son intention de re-

venir au printemps au village des Mandans, avec tout son détachement.

Le 27 les voyageurs arrivèrent au village des Pomas, qui, les voyant venir, s'étaient rassemblés sur le rivage. Quelques-uns s'étaient jetés à l'eau jusqu'à la ceinture; ils étaient sales et dégoûtans, et mendiaient de la manière la plus abjecte. On leur fit quelques présens.

On rattrapa, le 2 juin, les bateaux de la troupe de Hunt, commerçant qui était parti de Saint-Charles quelques jours avant celle de Lissa; celui-ci était empressé de le rejoindre, de crainte qu'il ne le prévînt dans les pays où il allait et où il pourrait enlever les meilleures pelleteries.

Brackenbridge eut le plaisir de trouver Bradbury, un de ses amis, dans la troupe de Hunt. « Je crois, dit-il, que notre entrevue fut bien plus sincère et plus cordiale que celle de nos commandans respectifs. Nos deux troupes réunies formaient une petite flotille de cinq voiles. Les chefs ne tardèrent pas à se disputer, et peu s'en fallut qu'ils n'en vinssent aux mains.

« Nous avons campé, le 11, à quelque distance au-dessous de l'île sur laquelle était autrefois le village des Aricaras; ils se sont transportés un peu plus haut. Le lendemain, deux chefs vinrent à bord de notre canot avec un interprète; c'étaient de beaux hommes, de grande taille, et les Indiens

les plus blancs que j'aie vus. L'un était le chef héréditaire, l'autre le principal chef de guerre. L'après-midi, on alla tenir conseil et fumer la pipe à leur village. Le chef commença par se plaindre de sa pauvreté, et finit par dire qu'il était heureux de nous voir sous son toit et de nous prendre par la main comme amis. Lissa, après les lieux communs ordinaires, leur dit qu'il était venu commercer avec eux et avec les Mandans, mais que ces autres blancs, en montrant Hunt et ses compagnons, entreprenaient un long voyage pour aller au grand lac salé dans l'ouest; « j'espère, ajouta-t-il, qu'ils seront bien reçus partout; je regarderai comme personnelle toute injure qui leur serait faite; nous formons deux troupes; cependant, pour notre sûreté, nous n'en faisons qu'une. » Cette déclaration franche et généreuse produisit le meilleur effet, et fit disparaître tous les soupçons de l'esprit des autres voyageurs qui avaient craint que Lissa se trouvant chez un peuple sur lequel son influence était sans borne, n'en profitât pour leur nuire. L'on parla ensuite des conditions auxquelles on allait commercer. Les canots se tinrent à une petite distance au-dessous du village, et un détachement de guerriers Indiens fit la garde pour écarter la populace et prévenir le pillage.

« Les amateurs des mœurs indiennes, s'écrie

Brackenbridge, ne devraient les examiner que de loin. Je me promenai dans le village des Aricaras, il était si sale et si puant que je fus obligé, pour échapper aux émanations nauséabondes qui s'en exhalaient, de me réfugier dans la plaine. La pluie avait fait un vrai cloaque de ce village, où la police me parut extrêmement négligente. Les femmes et les filles étaient occupées à transporter de la terre dans leurs paniers pour remplacer celle que la pluie avait emportée. Les enfans et les chiens y fourmillent. Je les mets ensemble parce qu'ils sont compagnons inséparables. Partout où je me montrais, les enfans s'enfuyaient en criant de peur de mon aspect singulier et sauvage. Les chiens, et chaque famille en a près d'une quarantaine, commençaient par me montrer les dents; mais, à la moindre menace, ils détalaient. Il y en a de toutes les tailles et de toutes les couleurs; on en engraisse quelques-uns pour les manger; on se sert des autres pour traîner le bagage. Les plus grands ressemblent aux chiens de berger. Les cabanes des Aricaras ressemblent à celles des autres Indiens; elles sont dispersées sans ordre et sans alignement, et se ressemblent tellement, que je fus quelque temps avant de pouvoir reconnaître celle où je devais aller. Le village est entouré d'une palissade de pieux qui sont en mauvais état. Il est environné de petits espaces

fermés de perches entrelacées d'osier; l'on y cultive du maïs, du tabac et des fèves. Leur champ principal est à un mille des habitations. Les femmes qui sont chargées de le soigner, y vont le matin et le soir. On suspend autour du village des robes de peau de bison à de longues perches. J'en vis une, arrangée de manière à représenter une figure humaine.

« J'allai avec mon ami Bradbury au village supérieur qui est séparé de l'inférieur par un ruisseau large d'une soixantaine de pieds. Nous sommes entrés dans plusieurs loges où l'on nous a reçus très-amicalement ; on a étendu des nattes et des peaux pour nous y faire asseoir, et après que nous avons fumé la pipe, on nous a offert quelque chose à manger; c'était ordinairement de la chair de bison fraîche, servie dans un plat de bois. Ces Indiens ont beaucoup de vases en terre, dans lesquels ils préparent leur nourriture ou conservent l'eau. Après le repas, on nous donna du tromony; c'est un mets fait avec du maïs qui a trempé dans du lait : on le fait sécher, on le mêle avec des fèves et de la moelle de bison; il a un goût exquis. Ils mangent aussi une racine qui ressemble au navet et qui croît dans leurs prairies ; ils la broient et en font un gruau.

« Le soir, il y eut une alerte; on annonça que

les Sioux approchaient : aussitôt, tout le villag fut en mouvement; les guerriers sortirent pou aller à la rencontre de l'ennemi, tous criaien pour s'encourager les uns les autres. Plusieur étaient à cheval, et le plus grand nombre à pied. Quelques-uns étaient parés de ceintures de plumes, ils avaient autour de la tête comme une couronne du même genre. Le haut des cabanes était couvert de femmes, d'enfans et de vieillards qui ne pouvaient être de quelque secours pour les combattans, que par leurs hurlemens qu'ils ne discontinuaient pas; cependant il y eut des vieillards qui, malgré leur faiblesse, s'empressèrent de rejoindre les jeunes gens. J'en comptai près de cinq cents. Ils revinrent bientôt, soit qu'ils eussent chassé les ennemis, soit que ce ne fût qu'une fausse alarme; je ne pus m'en éclaircir.

« Le lendemain, des détachemens arrivèrent de divers côtés. Suivant la coutume, ils furent reçus par les guerriers qui les conduisirent à la maison du conseil où ils racontèrent ce qui s'était passé; des hérauts l'annoncèrent ensuite en allant hurler la nouvelle à la porte de chaque cabane. Ces événemens contribuèrent à répandre la vie dans le village. Il était d'ailleurs passablement animé en tout temps. Beaucoup d'hommes passent le temps à des jeux d'adresse et d'agilité, d'autres les regardent; enfin, chacun s'occupe à

sa manière. Les femmes sont constamment à l'ouvrage pour préparer des robes de peaux de bison étalées devant les cabanes. Un des détachemens revenu le 16 avait volé des chevaux chez les Chochonis. Les amis particuliers des voleurs passèrent la soirée à se divertir avec eux. Des femmes qui avaient perdu leurs parens dans cette affaire, se retirèrent sur les collines derrière le village où elles pleurèrent jusqu'à la nuit.

« Le soir ils se réunissent sur le sommet de leurs cabanes, ils s'y asseyent et font la conversation ; de temps en temps, un veillard fixe l'attention, déclamant à voix si haute, qu'on l'entend de tous les côtés ; cela ressemble un peu à une réunion de Quakers. Un auteur s'est efforcé de prouver que les Indiens descendent des Juifs ; je pourrais alléguer le fait que je cite pour prouver qu'ils sont une colonie de Quakers. L'objet de la harangue débitée ce soir, a été d'engager la tribu à bien traiter les étrangers. En posséder chez soi, est chez ces peuples un motif de s'enorgueillir et de se réjouir, cela donne souvent lieu à des jalousies.

« Les femmes après avoir terminé leur ouvrage se réunissent en petits groupes et jouent ; elles mettent de petits cailloux dans un panier, les font sauter en l'air, puis tâchent de les retenir quand ils tombent.

« Les Aricaras sont grands et bien faits; leur teint est un peu plus clair que celui des autres Indiens, ils vont généralement nus. Leur vêtement paraît fait plutôt pour le luxe que pour la nécessité. C'est une espèce de casaque ou de blouse en peau d'antilope passée et ornée de piquans de porc-épic teints de différentes couleurs et une paire de guêtres enrichie de la même manière. Ensuite on jette sur l'épaule une peau de bison qui a encore ses poils, le carquois est suspendu à l'épaule gauche. Ils laissent généralement leurs cheveux dans toute leur longueur, quelquefois ils leur descendent jusqu'aux talons, quand ils y mêlent des touffes de queue de cheval; alors on les partage en plusieurs tresses enduites par intervalles d'une argile blanche et fort tenace; quelquefois on les roule en une touffe qui est fixée sur le sommet de la tête. Ils portent une quantité de plumes de la manière figurée dans les portraits que nous voyons de ces peuples; elles produisent un très-bel effet. Celles du cygne sont les plus recherchées pour cet usage. Il en est qui portent des colliers faits de griffes d'ours blancs. Ils attachent parfois à leurs talons des queues de renard, et suspendent à leurs guêtres des sabots de cerf qui font un bruit comme celui d'une crécelle lorsqu'ils marchent.

« Les femmes portent une longue robe de peau

d'élan, d'antilope ou de bighorn, préparée et ornée de verroteries bleues et de bandes d'hermine ou bien d'une peau blanche. Cette robe est fixée autour de la taille par une large ceinture brodée en piquants de porc-épic ou en verroterie. Ces Indiens se baignent régulièrement deux fois par jour. Les femmes sont beaucoup plus blanches que les hommes ; quelques-unes passeraient pour très-jolies en tout pays. Elles sont plus nombreuses que les hommes, funeste conséquence des guerres dans lesquelles cette nation est continuellement engagée. La polygamie est générale, chaque homme a souvent quatre à cinq femmes. On se fait la cour et l'on se marie comme chez les autres Indiens. Lorsque les deux partis se conviennent, la famille tient conseil ; s'il est favorable, le père de la fille ou la personne qui la donne en mariage, fait un présent en échange de celui qu'il a reçu de l'amant ; alors le mariage est conclu.

« Les Aricaras montrent beaucoup de dextérité et de goût dans leurs ouvrages ; cette observation s'applique d'ailleurs à tous les Américains, depuis les Mexicains jusqu'aux plus sauvages. Leurs armes, leurs ustensiles de ménage, leurs vêtemens, sont faits admirablement. Je vis un fusil qui était entièrement l'ouvrage d'un Indien. On me dit un jour que l'un d'eux fabriquait une cou-

verture de laine. Je courus aussitôt le voir ; à ma grande surprise, je trouvai un vieillard aveugle, assis sur une chaise devant une espèce de chassis sur lequel étaient tendus des fils grossiers ou plutôt des cordons de laine de bison, mêlée avec du poil de loup; il avait déjà achevé près d'un quart d'aune d'une grosse étoffe. Il me dit que c'était son premier essai, et que c'était en conséquence d'un songe dans lequel il se figurait qu'il avait fait une couverture semblable à celles des blancs. N'est-ce pas là le rudiment du métier de tisserand ? Ces Indiens façonnent en osier des baquets tellement serrés, qu'ils tiennent l'eau.

« La petite vérole, cet épouvantable fléau des Indiens, a exercé parmi eux d'affreux ravages. Ces villages où nous sommes sont les restes de dix-sept tribus. Le climat qu'ils habitent est très-sain ; j'ai rencontré chez eux quelques vieillards qui jouissaient d'une santé excellente. La cécité est commune parmi eux, ce qui vient probablement de la réverbération de la neige pendant une grande partie de l'année. J'observai un petit nombre de goîtres.

« Leur gouvernement est l'oligarchie, mais on a beaucoup de déférence pour l'opinion publique. On ne peut être un homme considéré, sans être un guerrier distingué ; quoique l'on ait du respect pour la naissance, il faut qu'elle soit accompagnée

de mérite personnel pour donner de l'influence. Les Aricaras sont partagés en plusieurs troupes ou classes; celle du faisan, composée des hommes les plus âgés, celle de l'ours, du bison, de l'élan, du chien, chacune a son chef qui généralement en porte le nom exclusivement. On y est initié, avec de grandes cérémonies, quand on arrive à l'âge convenable, et quand on a donné des preuves que l'on en est digne. La troupe du chien est la plus brave et la plus vaillante à la guerre, étant composée principalement de jeunes gens qui n'ont pas trente ans. Les expéditions de guerre sont généralement proposées par un guerrier; le nombre des hommes qui le suivent dépend de la confiance qu'il inspire. Dans ces excursions, ils vont à une grande distance, et reviennent rarement sans rapporter une chevelure ennemie, ou sans avoir volé des chevaux. Lorsqu'ils ont un mauvais succès, ils mangent leurs robes, suivant leur expression, et font vœu de tuer la première personne qu'ils rencontreront, pourvu qu'elle ne soit pas de leur nation. Ils sont excellens cavaliers; ils tirent une flèche en galopant, et la ramassent sans s'arrêter; quelquefois ils s'appuient uniquement sur une jambe, en jetant leur corps de ce côté, de manière à présenter uniquement la jambe et la cuisse de l'autre. En poursuivant les bisons ils descendent au galop les collines les

plus escarpées. Ils ont quelques chevaux très-beaux, qui courent très-vite, et sont promptement usés, à cause de la difficulté de les nourrir en hiver, les jeunes branches de peuplier étant presque le seul fourrage qu'on leur donne à cette époque.

« Il est très-difficile, pour ne pas dire impossible, de se former une idée exacte de leur religion, surtout à cause de ma connaissance imparfaite de leur langue. Ils ont quelque notion d'un Être suprême qu'ils appellent le maître de la vie ; ils ne lui offrent pas un hommage raisonné, et n'ont aucune idée d'un état futur. Leur dévotion se manifeste par une infinité de tours de passe-passe qu'ils appellent magiques, et que le vulgaire, parmi eux, regarde comme surnaturels. Ils sont très-superstitieux. Indépendamment de leur cabane de magie ou de remède, dans lesquelles ils ont une grande collection de choses magiques ou sacrées, chacun en a de particulières dans sa cabane ou sur sa personne. Tout objet curieux devient aussitôt un talisman ou une amulette, et est regardé comme consacré, de sorte que le propriétaire ne peut plus le donner. Le principal chef de guerre profita récemment de cette coutume. Il avait un très-beau cheval qu'il voulait garder; craignant donc que quelqu'un ne vînt le lui demander en don, car refuser ne sied pas à un personnage

distingué qui ne doit pas placer ses affections sur un objet de si peu d'importance, il annonça qu'il l'avait consacré à son remède.

« Quelques-unes de leur partiques superstitieuses, sont barbares à l'excès. J'en ai vu beaucoup parmi eux dont le corps était balafré et tailladé de la manière la plus dégoûtante; je sus que cela se faisait par dévotion; souvent pour montrer leur ferveur, ils se suspendent par les bras, par les jambes ou par les côtés, à des crochets. On me montra un jeune homme qui avait traîné deux têtes de bison à plusieurs centaines de pas, avec des cordes fixées dans les parties charnues de ses côtes. Ils ont fréquemment des jours de fêtes publiques; la plus grande partie de la population paraît alors s'abstenir de travail et se pare de son mieux. Dans ces occasions, chacun suspend son remède particulier à une grande perche devant sa porte; les boucliers peints, les carquois de couleurs diverses, les vêtemens écarlate, et les robes de bison extrêmement ornées qui composent ces trophées, produisent un effet très-agréable. J'ai fréquemment aperçu des objets de valeur suspendus à des arbres. On me dit que souvent ils les laissent exposés de cette manière, sans craindre que personne de leur tribu y touche, pourvu que le moindre signe indique qu'ils ne sont pas perdus.

« Il y a chez ces sauvages autant de vices que dans les sociétés les plus civilisées ; comme ils ne cherchent nullement à les cacher, on peut regarder leurs vertus comme l'effet d'une impulsion involontaire, plutôt que comme le résultat du sentiment.

« La chasteté, aussi peu commune chez les Aricaras que chez les Indiens, y est honorée. Un de leurs jours de fêtes, nous étant approchés du temple ou de la cabane du remède, nous vîmes devant la porte d'entrée plusieurs jeunes filles très-parées. Un arc était fixé sur le sommet de la cabane. Des prix furent étalés, et les six vieillards qui habitent cette cabane annoncèrent que celles des jeunes filles qui avaient conservé leur pureté intacte, pouvaient monter au temple et toucher l'arc pour recevoir un des prix ; ils ajoutèrent qu'on essayerait vainement de tromper ; car le grand esprit qui connaissait tout, même les pensées les plus secrètes révélerait certainement la vérité ; en même temps ils enjoignirent aux jeunes gens, sous les peines les plus graves, de déclarer tout ce qu'ils savaient. La curiosité fut alors excitée au plus haut degré. Au bout de quelques momens, la fille de l'interprète, jolie fille de seize ans, s'avança ; mais avant qu'elle pût approcher de l'arc pour le toucher, un jeune homme courut après elle et lui dit quelques mots dont je

pus conjecturer le sens d'après leur effet ; car la jeune personne se retira aussitôt confuse et honteuse ; tandis que les spectateurs éclataient de rire. Il s'en suivit une pause qui dura passablement long-temps. Je commençais à trembler pour les filles des Aricaras, quand il en vint une de dix-sept ans et des plus belles du village : « Quel est l'Aricara qui peut m'accuser, s'écria-t-elle? » Elle toucha l'arc et remporta un prix. Je dois dire à l'honneur des demoiselles d'Aricara que d'autres la suivirent, mais je ne pris pas la peine de les compter. »

Le 19 juin, on quitta le village des Aricaras. Le 26, on passa devant cinq villages mandans. Les habitans s'étaient assemblés sur le rivage. Le soir, on arriva au fort de la compagnie du Missouri, situé au-delà de tous les villages, à 47° 13' de latitude nord, et à 640 milles de l'embouchure de la rivière.

« Nous étions parvenus au terme de notre voyage, car, on avait, d'après les avis reçus de M. Henry, changé le plan primitif d'aller jusqu'aux cataractes du Missouri. Je retrouvai au fort M. Bradbury qui était parti, quelque temps auparavant, du village des Aricaras, pour faire une excursion dans l'intérieur du pays; il y avait pénétré à une distance de 150 milles par terre. Il me raconta qu'il était fort beau à dix milles des bords de la

rivière. C'est une succession de superbes prairies, avec des bosquets le long des courans d'eau; en approchant du Missouri, il est plus inégal et plus montueux.

« Je visitai les villages des Mandans, dit Brackenbridge, ils diffèrent peu de ceux des Aricaras. Ils déposent leurs morts sur de petits échaffaudages placés à un certain éloignement des villages. Les cadavres sont couverts de draps rouges et bleus, ou enveloppés de couvertures et de robes de bison. »

Le 6 juillet, on revint chez les Aricaras. « Peu de jours après, dit Brackenbridge, nous entendîmes un grand tumulte dans le village avant le lever du soleil. Ne sachant pas quelle en était la cause, nous étions un peu inquiets lorsque nous réfléchissions que nous étions seuls au milieu de gens auxquels il ne fallait pas trop se fier. Tout le monde se leva donc, et alla dans la plaine pour recueillir des informations. L'interprète revint bientôt nous annoncer que c'était un détachement de trois cents hommes qui revenait, après une bataille livrée la veille aux Sioux. Les Aricaras avaient été victorieux et avaient perdu trois guerriers tués; douze avaient été blessés. Ce récit nous tranquillisa. Les vainqueurs firent leur entrée solennelle à 11 heures; toute espèce d'occupation et d'amusement était suspendue dans le

village. Quand ils approchèrent, la population se mit en mouvement pour aller au-devant d'eux. Ils marchaient en ordre, à pas comptés et au son de la musique. Ils étaient partagés en pelotons de dix hommes de front, et entre lesquels étaient placés les cavaliers, ce qui donnait une longueur considérable à leur cortége. Chaque bande portait son enseigne qui était une grande lance ou un arc orné de plumes peintes, de grains de verroterie, et de piquans de porc-épic. Les guerriers étaient vêtus de manières différentes ; quelques-uns avec leur ceinture et leur couronne de plumes, armés de leurs tomahâks, de leurs fusils, de leurs arcs et de leurs flèches, et de leurs boucliers peints. Chaque peloton avait ses musiciens, tous chantaient et marchaient en mesure avec la plus grande précision. Chaque bande portait une longue perche à laquelle étaient attachées les chevelures arrachées aux ennemis. Elles n'étaient pas nombreuses, et on les avait divisées en plusieurs boucles pour qu'il parût y en avoir beaucoup. L'ensemble de cette marche avait un air martial.

« Les pères, les mères, les femmes, les frères, les sœurs des guerriers, s'approchèrent d'eux en cadence et se mêlèrent à leurs rangs; ils se donnaient tous des témoignages réciproques de leur tendresse sans interrompre une seule minute

l'ordre et la marche du cortége et la solennité des chants. Je fus surtout ému des marques d'affection qu'une mère prodiguait à son fils ; il avait été dangereusement blessé; il s'efforçait de rester sur son cheval; on n'aurait pas dit qu'il souffrît la moindre chose; elle le tenait embrassé et sanglottait. Le jeune homme expira quelques minutes après qu'on l'eût porté dans la cabane des remèdes, où l'on dépose tous ceux qui ont été blessés dans la bataille; ils y sont soignés aux frais du public. Les vieillards qui avaient à peine la force de se mouvoir, sortirent du village, mêlèrent leurs voix tremblantes à celles des chanteurs, et de leurs mains flattèrent les guerriers. La journée se passa en divertissemens pour la plupart des habitans du village ; ceux qui avaient perdu des parens la consacrèrent à leur douleur. Pendant deux jours on ne travailla pas, ce furent des danses et des chants presque continuels. J'entrai dans le temple où se donnait le grand bal; près de six cents personnes y étaient réunies. Je ne vis presque que des femmes danser, elles tenaient à la main les armes des guerriers et portaient quelques portions de l'habillement des hommes.

« Plusieurs des principaux chefs vinrent chez nous; chacun choisit deux à trois blancs, et les invita de venir dans sa cabane prendre part à la fête. J'eus l'honneur d'être de la compagnie du

premier chef de guerre. Pendant le repas, des jeunes gens chantèrent; et quand il fut fini, des femmes dansèrent.

« La curiosité qui m'avait porté à entreprendre ce voyage, étant complettement satisfaite, j'éprouvai un vif désir de retourner au milieu des hommes civilisés ; je ne me sentais pas formé pour cette existence errante et irrégulière. Lissa seconda mes vœux. Ayant résolu de charger de pelleteries deux canots qu'il avait achetés de Hunt, il embarqua six hommes sur chacun, et me donna le commandement de l'un des deux. M. Bradbury embrassa ardemment cette occasion de revenir dans sa patrie. Le 31 juillet nous dîmes adieu au village des Aricaras. La rivière était très-haute, nous la descendions avec rapidité. Le pays est d'abord uni, ensuite il s'élève et prend un aspect sauvage de chaque côté du Missouri. Partout on apercevait de nombreux troupeaux de bisons. On fut témoin d'un combat furieux entre plusieurs milliers de ces animaux qui se précipitaient les uns sur les autres avec une fureur et un acharnement incroyables ; la terre tremblait sous leurs pieds. Un troupeau de femelles causait cette horrible confusion. On eut beau tirer des coups de fusil au milieu des combattans, ils n'en tinrent pas le moindre compte.

« Les terrains bas étaient inondés, ce qui gê-

nait beaucoup pour camper le soir; il fallait s'établir sur des bois flottés : la quantité de troncs d'arbres fixés debout dans la vase, empêchait de naviguer pendant la nuit, car, dans l'obscurité, l'on n'aurait pas pu les éviter, et les canots auraient été brisés.

On arriva dans les premiers jours d'août à Saint-Louis, après avoir parcouru 1440 milles en quatorze jours.

VOYAGE DE PITTSBOURG

AUX MONTS-ROCAILLEUX

PAR LE MAJOR E. H. LONG.

(EN 1819 ET 1820.)

Le gouvernement des Etats-Unis, toujours empressé de connaître avec plus d'exactitude les vastes contrées qui lui appartiennent, chargea le major Long de parcourir le pays compris entre le Mississipi et les Monts-Rocailleux. En conséquence, toutes les personnes qui devaient faire partie de l'expédition étant réunies à Pittsbourg, on partit de cette ville le 5 mai 1819.

Le 30 mai on atteignit le confluent de l'Ohio et du Mississipi. Le pays que l'on venait de traverser avait bien changé de face depuis quelques années. Les forêts s'éclaircissaient; de nouvelles habitations s'élevaient de différens côtés. On avait fait le trajet dans un bateau à vapeur; il porta les voyageurs sur le Mississipi en remontant jusqu'à l'embouchure du Missouri; ensuite ils entrèrent

dans cette rivière. Les établissemens des Américains s'étaient multipliés sur ses bords; déjà elle donne son nom à un nouvel état de l'Union. Le 1er août on était au fort Osage; un détachement alla par terre reconnaître le pays qui est baigné par le Kansès. La peuplade de ce nom qui habite cette contrée, avait attaqué précédemment des bandes d'Américains; revenue à des sentimens plus pacifiques, ella accueillit amicalement cette fois ceux qui venaient vers elle. On invita les chefs à venir assister à un conseil que le major Long devait tenir.

Lorsque le chef du détachement fut sur le point de quitter le village, on lui amena un jeune prisonnier Pâni qui lui témoigna le désir de le suivre. Cependant il était aussi agité de la crainte d'être tué par les siens qui le prendraient peut-être pour un Kansès. On lui promit de le protéger, en lui notifiant que si pendant la route il essayait de voler les chevaux des blancs, il serait poursuivi et dépouillé de sa chevelure.

On était tranquillement à prendre un repas le 24 sur les bords d'un ruisseau, lorsque les védettes firent remarquer un nuage de poussière qui s'élevait du milieu de la plaine. On ne tarda pas à distinguer une troupe d'Indiens qui s'avançait en courant. Aussitôt on se mit sous les armes; « Les Pânis étaient barbouillés et parés comme

pour le combat, dit le narrateur, cependant en se précipitant vers nous, ils montrèrent les intentions les plus pacifiques, nous prenant par la main, nous passant les bras autour du cou, et nous présentant la paume de la main, ce qui est un signe de paix. Toutefois on ne se fiait pas beaucoup à ces assurances d'amitié, sachant quelle difficulté nos partisans auraient à surmonter pour arrêter les prouesses inconsidérées de leurs jeunes guerriers. Effectivement quelques-uns montèrent nos chevaux qui étaient attachés à des pieux à une certaine distance, et galopèrent dans la direction qu'avaient suivie un chef kansès qui était quelques momens auparavant avec nous; néanmoins ils revinrent bientôt. Il devenait nécessaire de préserver notre bagage en l'entourant; malgré notre vigilance, plusieurs petits objets nous furent volés. Ces Indiens nous mendièrent du whisky et du tabac, on ne leur donna qu'un peu de cette dernière chose. Cette complaisance ne les empêcha pas de commettre beaucoup de dégât. Ils firent retraite lorsqu'ils virent approcher un détachement des nôtres qui revenait de la chasse. Nous en fûmes pour nos chevaux, ce qui nous mortifia singulièrement; aucun effort n'aurait pu les sauver; il aurait été extrêmement imprudent pour nous de recourir aux armes, excepté à la dernière extrémité, car la vic-

toire était très-douteuse, et la retraite impossible.

« Le chef ami qui était parti peu de temps avant l'attaque, revint le lendemain avec une bande de guerriers; il nous témoigna le plaisir qu'il éprouvait en voyant que personnellement nous n'avions pas de mal, et ils se mirent à la poursuite des Pânis. Ils jugèrent, d'après différens indices, que ces bandits étaient au nombre de cent quarante. A leur retour, ils nous restituèrent diverses choses que les voleurs avaient jetées comme inutiles. » Voilà un des nombreux inconvéniens auxquels on est exposé en voyageant au milieu de ces peuples sauvages quand on n'est pas en troupe assez forte pour se faire respecter.

Les bords du Missouri avaient, en certains endroits, un aspect qui différait de celui que Lewis et Clarke avaient observé, tant cette rivière, en rongeant les terres qu'elle baigne, y produit des changemens fréquens. Le 15 septembre on était devant l'embouchure de la Platte. Pendant la crue des eaux, elle en verse dans le Missouri une quantité bien plus considérable que celle qu'il roule dans son lit, de sorte qu'elle le fait refluer à une distance de plusieurs milles. Au-dessus de la Platte, les montagnes qui environnent le Missouri sont plus hautes et plus escarpées qu'auparavant, et absolument nues; elles s'élèvent en pointes coniques et sont déchirées par d'innom-

rables ravines. Les forêts de la vallée sont peu étendues et entrecoupées de prairies quelquefois marécageuses. On voit fréquemment des camps d'Indiens abandonnés. Le 17 septembre on atteignit un fort où résidait Manuel Lissa.

On avait choisi pour y passer l'hiver. un emplacement sur la rive gauche du Missouri, à peu près à un demi-mille au-dessous du Council-Bluff de Lewis et Clarke. On y débarqua le 19, et en peu de jours on eut préparé beaucoup de matériaux pour la construction des baraques. On avait dans le voisinage des forêts et des pierres de taille.

Aussitôt après l'arrivée, on avait expédié dans l'intérieur du pays un interprète pour courir après tous les marchands qui étaient en chemin vers les Pânis; parce qu'on pensait qu'il convenait d'interrompre toute communication avec ces Indiens jusqu'à ce qu'on eût arrangé les difficultés qui s'étaient élevées avec eux; ils avaient depuis fait prisonniers deux chasseurs. Ceux-ci ayant été délivrés par l'intervention de quelques membres de la compagnie du Missouri, vinrent au fort Lissa; ils racontèrent qu'ils avaient été traités avec tant de rigueur durant leur captivité, qu'ils avaient souvent demandé avec instance qu'on mît un terme à leur existence.

On tint un conseil le 3 octobre, et le lendemain

avec les Otous, les Missouris et les Iohouâs. Il fut précédé suivant l'usage de diverses danses; les discours furent suivis de distribution de présens et de médailles; celles-ci ne furent données qu'aux chefs reconnus.

Les Pânis parurent le 9; quelques-uns montraient de la défiance; un de leurs chefs les rassura. Le lendemain ils furent convoqués en conseil; on leur adressa des reproches sur leur conduite; ils rendirent plusieurs des effets volés, et promirent de punir les coupables. Ainsi la bonne intelligence fut rétablie.

Le major Long partit le 11 avec d'autres officiers pour aller rendre compte au gouvernement, à Washington, de tout ce qui avait été fait jusqu'à ce moment. Il laissa une garnison dans le fort.

Quelques jours plus tard les Omâhas vinrent au camp protester de leur attachement pour les Américains. Quelque temps après on reçut la visite de Sioux qui manifestèrent le plus vif désir d'examiner la mécanique par laquelle le bateau à vapeur était mis en mouvement. Quelques-uns n'entrèrent qu'en hésitant, parce qu'ils craignaient, disaient-ils, que le bateau ne contînt quelque grand remède qui leur ferait du mal. Les dimensions du bateau leur causèrent une vive surprise; elle fut excitée au plus haut degré par

la vue du fusil à vent, d'un aimant et de plusieurs autres objets.

Pendant l'hiver on ne manqua pas de gibier frais; on eut de fréquens rapports avec Lissa et les gens de son fort qui envoyaient souvent des provisions; les Indiens venaient de temps en temps; ils apportaient de la viande préparée, des mocassins et d'autres choses qu'ils échangeaient contre des bagatelles et contre le whisky, leur boisson favorite. Les Omahâs, les Otous, les Missouri et les Iohouâs, l'aiment à l'excès. Un incident faillit, au commencement de décembre, à rompre la paix conclue entre les Otous et les Kansès. Plusieurs chevaux furent volés aux premiers qui accusèrent les Kansès du délit; une troupe de guerriers allait se mettre aussitôt en marche pour en tirer vengeance. On vint à bout de les retenir en leur disant que leur père, l'officier américain, les ayant réconciliés avec les Kansès, ils feraient très-mal de frapper un coup sans lui demander son opinion sur ce point. On supposait que les chevaux avaient été enlevés par les Sakis ou par les Iohouâs, ceux-ci ayant la réputation d'être sans foi.

Une autre fois ceux-ci firent feu sur des Omahâs et en blessèrent deux; ils furent poursuivis. On voit que ce n'était pas une petite affaire que de maintenir la tranquillité autour du poste.

L'usage des Indiens de brûler, à la fin d'octobre et au commencement de novembre, l'herbe sèche des prairies, remplit à ces époques l'atmosphère d'une fumée aussi épaisse que ces brouillards qui s'élèvent dans quelques pays vers la fin de l'automne; cette fumée affectait péniblement les yeux, quelquefois elle interceptait si complètement les rayons du soleil, que le disque de cet astre paraissait couleur de sang, et qu'on pouvait le regarder fixement; dans d'autres occasions on ne pouvait pas apercevoir la rive du Missouri opposée au cantonnement; la largeur de cette rivière au-dessus de ce point, est de 1460 pieds, et au-dessous de 1200. Toutes les nuits on entendait les hurlemens des loups; ils font sans cesse la chasse aux bêtes fauves. Ils venaient très-près des baraques des Américains.

Au commencement de l'année 1820, Ietan, chef otou, vint demander la permission de faire la guerre au Kansès qui avaient volé des chevaux à sa nation; celui auquel on les avait pris était allé les réclamer; apercevant près du village des Kansès plusieurs de ces animaux qui leur appartenaient, il n'avait pu résister à la tentation d'user de représailles, et en avait emmené quelques-uns. Quoiqu'il se fût ainsi fait justice, Ietan prétendait que l'honneur de la nation exigeait impérieusement que la guerre eût lieu, et sollicitait le

consentement du major américain. Celui-ci répondit qu'il aurait fallu faire cette démarche avant d'en venir au moyen qui avait été mis en usage, puisque les Otous n'étaient pas sûrs que les Kansès fussent coupables du délit, et que préalablement il aurait fallu s'en assurer. Il conseilla d'envoyer une députation aux Kansès pour prendre des renseignemens nécessaires, rendre les chevaux et demander ceux qu'on avait perdus. Le guerrier parut content de cette proposition, cependant il ajouta que si à l'avenir les Kansès leur volaient des chevaux, il menerait contre eux une troupe de guerriers.

Ces vols de chevaux sont des causes continuelles de guerre entre les sauvages, qui au contraire ne se formalisent pas lorsqu'une peuplade étrangère ouvre les caches où ils ont déposé de la viande et l'emporte; le cas arrive fréquemment et n'occasione pas d'hostilités. Ils disent que lorsque quelqu'un a besoin de vivres, il a le droit d'en prendre partout où il en trouve. La vie errante de ces peuples les expose souvent à souffrir les extrémités de la faim. Au mois d'avril un parti d'Omahâs après avoir dans un long discours retracé ses aventures, conclut en faisant l'éloge du caractère humain, de l'hospitalité et de l'habileté des blancs dans les arts. Il était évident que cette harangue avait pour objet d'obtenir la nourriture et le logement : on

satisfit ces Omahâs. Ils étaient à la poursuite d'une troupe de Sakis que l'on avait vus la veille.

Les Omahâs occupent un canton situé à 70 milles du fort, et à peu près à deux milles du Missouri. Ils n'habitent leur village que pendant cinq mois. En avril ils arrivent de la chasse, et en mai ils ensemencent leurs champs; ensuite ils préparent les peaux de bison tués pendant l'hiver, afin qu'elles soient prêtes à l'arrivée des marchands. Cependant les jeunes gens vont jusqu'à une distance de 80 milles, chasser le castor, la loutre, le cerf, l'élan, le rat musqué et autres animaux dont la fourrure est recherchée.

Tout ce qui tient à la culture des terres et au commerce étant terminé, les provisions commencent à manquer, ce qui arrive généralement en juin : alors les chefs se réunissent en conseil pour délibérer sur ce qu'il convient de faire. On fixe un jour de fête à laquelle tous les hommes distingués de la nation sont invités, et l'un d'eux en fait les préparatifs dans sa cabane. Quand celui-ci revient chez lui, il prie ses squâs d'avoir pitié de lui, de nettoyer et d'arranger l'appartement, d'étendre des nattes et des peaux pour s'asseoir, de ramasser du bois et d'apporter de l'eau pour faire cuire les viandes. Il leur dit de se fournir de quatre grandes marmites, de préparer du maïs et de tuer le chien le plus gras pour ré-

galer ses amis. A cette dernière proposition, les squâs murmurent généralement, elles répugnent à sacrifier ces animaux qui leur sont si utiles pour le transport des fardeaux; mais dès quelles sont instruites de l'honneur qui leur est réservé de traiter splendidement tous les grands personnages, elles remplissent leurs devoirs avec orgueil et satisfaction.

Le régal a lieu avec beaucoup de cérémonies. On fume, on discute sur le départ prochain, on mange, on joue. Le jour fixé pour partir, on se met en route; les uns à pied, les autres à cheval : en chemin, on chasse, et on mène une vie errante jusqu'au commencement de septembre. A cette époque, on regagne le village. Les Squâs retirent de terre ce que l'on y avait enfoui, nettoyent et arrangent les cabanes, et mettent tout en ordre; elles débarrassent le terrain des mauvaises herbes, cueillent le maïs, et le préparent de différentes manières. Bien fournis de vivres, les Omahâs restent dans leur village jusque vers la fin d'octobre; ils le quittent alors sans aucune formalité préalable, et parcourent les deux rives du Missouri jusqu'à la Platte. Ils s'occupent principalement, durant cet intervalle, d'obtenir à crédit, des marchands, les objets qui leur sont indispensables pour leur chasse de l'automne, de l'hiver et du printemps, tels que des fusils, de la

poudre, des balles, des pierres à fusil, des piéges à castor, des marmites de cuivre, des bouilloires de fer-blanc, des couteaux, des houes, des haches et des tomahâks. Ils font tout de suite usage de leurs armes, et la chasse continue jusqu'à la fin de décembre. Pendant la rigueur de la saison, ils sont tantôt dans l'abondance, tantôt dans la disette.

On dit que plusieurs des chefs des Omahâs ont exercé un pouvoir presque absolu. Le fameux Quachinggohsaba (le merle), le conserva tel jusqu'à sa mort, arrivée en 1800, de la petite vérole qui causa de grands ravages chez cette nation. Conformément à ses ordres, il fut enterré assis sur son cheval favori, sur le sommet d'un morne au bord du Missouri, afin qu'il pût toujours voir les blancs remonter la rivière pour commercer avec sa nation. On éleva un tertre sur sa sépulture; et pendant plusieurs années, on y posa régulièrement de la nourriture. Cet usage tomba ensuite en désuétude, et le mât au haut duquel flottait un pavillon blanc n'existe plus depuis long-temps.

Il paraît que cet homme était doué d'un génie vaste; mais il eut recours à des moyens atroces pour établir fermement son pouvoir suprême. Il se débarrassait de ses ennemis et de ses rivaux en leur donnant de l'arsenic, et trouvait ainsi le

moyen de prédire leur mort avec une assurance qui n'était jamais en défaut ; il protégeait les blancs. A la vérité, il forçait les marchands de lui céder la moitié de leurs effets; ensuite, il ordonnait à son peuple d'acheter le reste au double de sa valeur, pour que le trafiquant ne perdît pas. Il aimait à faire parade de son autorité. Un jour, pendant une grande chasse, étant accompagné d'un blanc, il défendit de boire de l'eau d'une rivière sur laquelle on arriva, quoique tout le monde souffrît de la soif. Le blanc seul fut exempt de la prohibition. Comme le chef ne put rendre raison de cet acte de rigueur, c'était, sans doute, un pur effet de son caprice.

A la fin, le Petit-Arc, un autre chef, guerrier renommé, s'éleva contre le pouvoir d'Ouachinggohsaba; il avait gagné la confiance et l'affection du peuple, tandis que son rival ne régnait que par la terreur. Celui-ci essaya plusieurs fois de se défaire du Petit-Arc ; qui, par sa vigilance, sut échapper aux embûches.

Ouachinggohsaba était devenu extrêmement gros vers la fin de sa vie. Des hommes le portaient sur une robe de bison aux fêtes auxquelles il était invité journellement. Si le messager le trouvait endormi, on n'osait pas l'éveiller en faisant du bruit ou en le secouant ; on lui chatouillait doucement le nez avec une paille.

Oupagtonga (le gros élan), chef actuel, n'exerce pas une autorité si absolue sur les Omahâs. Il est d'une humeur tranquille. Il a substitué les remontrances et la persuasion aux moyens coercitifs employés par ses prédécesseurs. Ses conseils pacifiques et son influence ont rendu les Omahâs un peuple paisible. Ils ne font la guerre que pour repousser les partis qui ont ravagé leur territoire; quant à lui, il se glorifie de ce que ses mains n'ont jamais été souillées du sang des blancs.

Dans le courant du mois d'avril, on fit une excursion chez les Pânis-Loups. Ces Indiens accueillirent très-bien les Américains. Ils étaient les seuls, parmi les habitans de ces contrées, qui eussent la coutume barbare d'offrir des sacrifices humains à la grande étoile ou Vénus : on n'a pas pu connaître l'origine de cet usage qui paraissait très-ancien. Cette cérémonie avait lieu tous les ans avant l'ouverture des travaux champêtres, de sorte qu'on pouvait la croire instituée pour assurer leur succès. Ils supposaient que s'ils la négligeaient, ils en seraient punis par un manque total de récolte qui amenerait une disette complète. Afin de prévenir une calamité si redoutable, chacun avait la faculté d'offrir un prisonnier de guerre de l'un ou de l'autre sexe. On le nourrissait bien; on l'engraissait soigneusement; et au

jour marqué, on l'attachait à un poteau, puis, le guerrier dont il était le prisonnier, lui fendait la tête d'un coup de tomahâk; d'autres l'achevaient à coups de flèches.

Latelecha, chef actuel, homme doux et humain, révolté de ces sacrifices atroces, essaya, par ses représentations, d'y faire renoncer sa nation : ses efforts furent inutiles. Un jour, une prisonnière étant liée au poteau fatal, Petalecharou, fils du chef, s'avança au milieu de l'assemblée, et déclara d'un ton très-ferme que la volonté expresse de son père était d'abolir cette cérémonie sanguinaire; que quant à lui, il était venu pour délivrer la victime au péril de sa vie. En même temps il coupa ses liens, l'emmena à travers la foule, la fit monter à cheval, en enjamba un autre, la conduisit à une certaine distance où on ne pouvait pas la poursuivre tout de suite; et après lui avoir donné à manger, lui dit de gagner à la hâte son village qui était éloigné au moins de 400 milles. Le lendemain, elle eut le bonheur de rencontrer une troupe de gens de sa nation, et finit par arriver chez elle sans aucun accident.

Malgré le succès de cette entreprise hardie, le jeune guerrier fut obligé de déployer encore une fois sa fermeté pour abolir ce sacrifice. Le printemps suivant, un guerrier qui avait pris un jeune Espagnol, le dévoua à la grande étoile, et en con-

séquence, le confia aux soins des Maghi. Latelecha, instruit du projet du guerrier, délibéra avec son fils sur le meilleur moyen de prévenir l'affreuse solennité. « Je délivrerai le jeune homme, reprit Petalecharou, comme le doit un guerrier, par la force. » Le chef ne voulait pas que son fils s'exposât une seconde fois au danger imminent qu'il avait déja couru pour le même sujet; il pensa que le guerrier pourrait être forcé à échanger sa victime contre une grande quantité de marchandise. En conséquence, il alla trouver un M. Pappan, marchand américain qui se trouvait en ce moment dans le village. Dès qu'il eut communiqué son dessein à Pappan, celui-ci lui livra généreusement tout ce qu'il demandait, et ajouta d'autres choses : Petalecharou et plusieurs Indiens suivirent cet exemple.

Ce trésor apporté dans la loge du chef, le guerrier est mandé ; le chef s'arme de son tomahâk, explique au guerrier pourquoi il l'a fait venir, et lui ordonne d'accepter les marchandises et de céder l'enfant, sinon qu'il va être assommé. Le guerrier refuse ; Latelecha lève sa massue et le menace : « Frappe, s'écria Petalecharou, j'irai affronter la vengeance de ses amis. » Le pére, plus prudent et plus politique, ajouta quelques objets à la masse des marchandises : cet expédient réussit ; le guerrier se rendit, quoique avec

répugnance; le jeunes Epagnol fut délivré, et peu de temps après, conduit à Saint-Louis. Les marchandises furent sacrifiées à sa place; le draps fut coupé en morceaux que l'on suspendit à des poteaux sur la place de l'exécution, et plusieurs objets de prix furent brûlés.

Les voyageurs américains se procurèrent des chevaux au village des Pânis-Loups; le 6 mai, ils furent de retour à leur camp sur le Missouri. Le 27, le major Long arriva. Il annonça que la campagne prochaine aurait lieu par terre. Il amenait avec lui du renfort, parce qu'il avait fallu remplacer plusieurs soldats qui étaient tombés malades pendant l'hiver; des ingénieurs-géographes, des naturalistes, un peintre de paysage, des interprètes, l'accompagnaient; il avait six soldats et un caporal, indépendamment de chasseurs et de guides français. Toute la troupe était composée de vingt-huit personnes; on s'était muni d'un nombre égal de chevaux et de mulets, et de huit de plus pour le transport du bagage. On avait des provisions abondantes, beaucoup de marchandises, des instrumens pour les opérations topographiques, enfin, des fusils et des munitions.

« Plusieurs Indiens voisins de notre camp, dit le narrateur, instruits de la route que nous devions tenir, et qui avaient été témoins de nos

préparatifs, se mirent à rire de notre témérité, essayant une chose qu'ils ne se regardaient j en état d'accomplir. Ils nous représentèrent u partie du pays que nous devions parcourir comm tellement dépourvue d'eau, que ni nous, ni r chevaux, ne pourrions y vivre. L'interprète avait acompagné Pike dans son voyage aux sour de l'Arkansâ, nous assura qu'il nous serait pr que impossible d'échapper aux traits des Indi qui infestent toutes ces contrées. L'attaque cente d'une compagnie de marchands sur le M souri, par une troupe de Sioux et de Sákis, a répandu une grande terreur dans le pays; car, blanc avait été tué, plusieurs avaient été griè ment blessés; toutes les personnes exposées hostilités des Indiens étaient dans de vives préhensions.

« Ce fut avec cette perspective peu consolan et incomplètement équipés pour affronter dangers dont nous étions menacés, que nous p tîmes le 6 juin. »

On ne tarda pas à arriver dans la vallée de Platte; c'est une immense prairie naturelle sur surface de laquelle on n'aperçoit pas la moin élévation, et qu'un très-petit nombre d'arbres d'arbrisseaux; on en voit quelques-uns dissémi le long de ses bords.

On était dans le pays des Pânis le 10; en app

chant du village des Grands-Pânis, on dépêcha un messager au chef pour l'avertir de l'arrivée de la troupe : il fit répondre qu'il était occupé avec ses guerriers à une fête dont il ne pouvait s'absenter. On fut bientôt entouré d'une foule de femmes et d'enfans qui regardaient les Américains d'un air étonné. Quoique le chef ne vînt pas, les étrangers furent admis dans sa maison et traités comme des amis; ils allèrent ensuite à leur camp qui avait été dressé à une certaine distance. Le chef vint les y trouver; on lui expliqua l'objet du voyage; il dit que l'on éprouverait des difficultés et des dangers sans nombre; que le pays voisin de la source de la Platte était habité par des tribus d'Indiens puissans et féroces qui ne laisseraient échapper aucune occasion d'attaquer et d'insulter les Américains; que dans quelques parties de la route, on souffrirait du manque d'eau, que dans d'autres on ne trouverait pas de gibier. « En un mot, s'écria le grand chef, il faut que vous ayiez des cœurs bien grands pour entreprendre un si long voyage avec si peu de forces, des cœurs qui s'étendraient de la terre au ciel. » — Ces représentations, ajoute le narrateur, auraient peut-être produit quelque effet sur notre esprit, si nous n'avions pas supposé qu'elles étaient dictées uniquement par l'envie de nous faire rebrousser chemin ; c'était par ce motif seul que les Pânis

avaient cherché à exciter nos alarmes; ils voulaient nous détourner de passer sur leur territoire de chasse, et se flattaient peut-être de posséder, par ce moyen, une plus grosse partie des objets dont nous nous étions pourvus pour faire des présens aux Indiens.

« Voyant qu'ils ne pouvaient ébranler notre résolution, ils nous conseillèrent de remonter par la fourche du Loup, au lieu de prendre le chemin de la Platte, comme nous leur avions dit que nous ferions. Cet avis et ce qu'ils alléguèrent à l'appui, qu'il n'y avait pas de bisons le long de la Platte, nous sembla dériver de la même source que les représentations qu'ils nous avaient adressées précédemment; en conséquence on n'en tint aucun compte.

« Après avoir recueilli chez eux tous les renseignemens relatifs au pays de l'ouest, on essaya de se débarrasser de ces Indiens avec des présens; il ne fut pas aisé de les satisfaire; ils nous importunèrent pour avoir du tabac et d'autres choses que la nature bornée de notre provision ne nous permettait pas de leur accorder; d'ailleurs nous espérions rencontrer bientôt des Indiens dont la bienveillance nous serait plus précieuse à acquérir que celle des Pânis.

« Notre camp était à plus d'un mille du village. L'espace intermédiaire, de même que la plaine à

une grande distance de tous côtés, étaient couverts de chevaux mêlés avec les hommes, les femmes et les enfans. Les premiers n'ayant pas d'occupation sérieuse passent une grande partie de leur temps en plein air, soit à cheval, soit à des jeux de hasard.

« Les Pânis sont habiles cavaliers, ils aiment à déployer leur adresse et leur agilité. Plusieurs de leurs chevaux sont marqués, toutefois cela n'a lieu que pour ceux qu'ils ont pris dans leurs incursions sur le territoire espagnol, ou dans le pays des Indiens du sud-ouest; tous les chevaux marqués viennent originairement de chez les Espagnols. Il ne paraît pas que les Indiens aient aucun moyen d'appliquer une marque distinctive à leurs animaux. Chaque Indien n'a ordinairement qu'un petit nombre de chevaux, qui sont tous connus pour être à lui comme sa femme ou toute autre personne de sa famille. Quelques-uns de leurs plus beaux étaient ornés de harnois brillans et d'objets provenant des manufactures espagnoles.

« Nous avons passé un certain temps à essayer d'expliquer aux chefs la nature et les effets de la vaccine, et de leur persuader d'engager quelques-uns des leurs à se soumettre à l'inoculation; ce fut inutile. Depuis plusieurs années ils n'ont pas souffert des ravages de la petite vérole; ils se croient en sûreté contre ses atteintes futures.

Cependant nous n'étions pas bien sûrs qu'ils eussent compris parfaitement tout ce que nous leur avions dit sur ce sujet, et même dans ce cas, il n'était pas probable que leur confiance en nous fût suffisante pour le leur faire recevoir comme une vérité.

« Les habitans du village que nous avons visité ensuite à trois milles de distance, sont les Pânis-Républicains; on dit que ce nom leur vient de ce qu'ils se sont séparés des Grands-Pânis ou de la souche primitive il y a quelques années, pour vivre sous un gouvernement particulier. Ils sont à quatre milles du village des Grands-Pânis et de même sur la Fourche du Loup. Le chef nous conduisit à sa cabane, en s'excusant de ne pouvoir nous régaler parce que ses squâs étaient toutes occupées aux champs. C'était une bande de cette tribu qui avait pillé, l'année précédente, un détachement des nôtres près du village des Kansès. L'agent américain, par ses mesures promptes et vigoureuses, les avait forcés à faire une ample restitution des effets volés. Soit que le chef et ses guerriers fussent encore dépités de cette affaire, soit tout autre motif, ils ne nous accueillirent pas très-bien. En conséquence notre visite fut très-courte. »

On alla ensuite au village des Pânis-Loup, la réception que l'on y éprouva fut amicale. Le chef

dit comme les autres que l'on avait consultés, que l'on entreprenait un voyage très-hasardeux; et finit par souhaiter aux Américains la protection du grand maître de la vie. Ce chef était Latelecha; il vint plus tard au camp des Américains avec son fils Petalecharou, célèbre pour sa piété filiale, sa valeur et son humanité; chacun tenait à honneur de s'entretenir avec cet homme vraiment digne d'admiration.

On partit du camp des Pânis-Loup le 14; on ne tarda pas à parvenir sur les bords de la Platte. On remonta le long de sa rive gauche. La chaleur était accablante dans cette vaste plaine où il ne croît pas un seul arbre. Les Indiens Outous appellent cet rivière Nébraska; ce qui signifie qu'elle est large et peu profonde; on peut la passer en tout temps, excepté au printemps lorsque la fonte des neiges fait gonfler ses eaux. En avançant, on trouva ses bords un peu plus élevés et plus inégaux, ce qui interrompit la monotonie, qui depuis quelques jours fatiguait les yeux des voyageurs. Le gibier n'était pas commun dans ces campagnes. On fit halte, et les chasseurs se dispersèrent de différens côtés; ils furent heureux et l'abondance reparut.

Lorsque l'on fut arrivé au confluent des deux grandes branches de la Platte, on se préparait à examiner celle qui vient du nord, parce l'on avait

le dessein de la traverser; deux élans qui arrivèrent épargnèrent cette peine aux voyageurs, ils passèrent sans aucune difficulté, on suivit leur exemple, et l'on atteignit heureusement l'autre bord. Le lendemain on parvint bien plus aisément sur la rive droite de la Platte.

Elle est dans cet endroit large de 2700 pieds et très-rapide, mais si basse que l'on ne fut obligé ni de mettre pied à terre ni d'ôter le bagage de dessus les mulets. Les plaines à droite étaient couvertes d'un gazon court et fin. On rencontra du bois, ce qui fit prendre la résolution de camper; les deux soirées précédentes, on avait eu de la peine à en ramasser assez pour allumer le feu qui n'avait ensuite été entretenu qu'avec de la fiente de bison, et assez difficilement parce que le vent était pluvieux. Cette fiente est employée comme combustible dans beaucoup de parties du pays sans bois au sud-ouest du Missouri, par les Indiens et les chasseurs qui campent souvent dans des lieux absolument nus.

Les collines à la droite de la Platte, au-dessus du confluent de la branche du nord, deviennent plus hautes et plus escarpées, et se rapprochent du caractère de celles du Missouri qui sont dénuées de pierre; elle sont également quelque chose d'âpre dans leur aspect. La vallée est plus étroite et un peu plus irrégulière qu'au-dessous du con-

fluent ; elle est souvent coupée par des monticules qui se dirigent vers la rivière ; ils sont de sable grossier, et contiennent plus de gravier et de cailloux que dans la partie inférieure ; on trouva sur les sommets des fragmens de cornaline, d'agate et de calcédoine.

Parmi les arbres qui forment une lisière étroite le long de la rivière, on en voit beaucoup qui sont morts soit de vétusté, soit des attaques des castors qui les ont dépouillés de leur écorce. Le *cactus férox* devenait de plus en plus commun à mesure que l'on remontait la Platte, et occupait des espaces si étendus qu'il retardait beaucoup la marche des voyageurs, car on ne pouvait forcer les chevaux à traverser ces terrains.

Heureusement les bisons, les antilopes et beaucoup d'autres animaux abondaient dans les campagnes nues que l'on parcourait, et animaient cette vaste solitude. La chaleur, réfléchie par le sable pur, y était accablante, surtout le matin et le soir. Le sol près de la rivière est imprégné de substances salines, et ne produit que des herbes grossières et des joncs.

Le 30, on aperçut les Monts-Rocailleux dans l'éloignement [illegible] on distinguait de la neige sur [illegible] qui s'élevaient au-dessus de [illegible] rs, l'air était extrê- [illegible] observait un degré

extraordinaire de transparence dans l'atmosphère. A mesure que le jour avançait et que la chaleur du soleil se faisait sentir, on voyait les vapeurs s'élever en si grande quantité de toutes les parties de la plaine, que chaque objet, à une petite distance, paraissait agrandi et défiguré diversement. Un mouvement ondulé était visible sur toute la surface. Il commençait peu de temps après le lever du soleil, et croissait jusqu'à l'après-midi, alors il diminuait graduellement; sa marche suivait celle de l'intensité de la chaleur du soleil. La densité de la vapeur produisait souvent le phénomène du mirage. On croyait voir des lacs et des étangs, les troupeaux de bison paraissaient être au milieu de l'eau. Vers le soir, l'air s'éclaircissait, et nous découvrions plus distinctement les montagnes. On remarqua une partie de la chaîne séparée en trois sommets coniques qui semblaient de hauteur égale. On en conclut que c'était le Grand-Pic observé par Pike.

A mesure que l'on approchait des montagnes, le bois devenait plus commun le long de la Platte; cependant, les arbres ne formaient pas de forêts et ne s'étendaient pas à plus d'un demi-mille des bords de la rivière. On voyait aussi une plus grande quantité de terriers de marmottes de la Louisiane, petit animal connu sous le nom de chien des prairies. Ces terriers sont si nombreux

dans quelques endroits, que leur réunion en été a qualifiée de villages; on en voit qui occupent une surface de quelques acres, et d'autres de plusieurs milles. Ces terriers ont la forme d'un cône tronqué; l'entrée est au sommet ou sur les côtés; ils sont généralement élevés à peu près de dix-huit pouces au-dessus du sol, sur une base de trois pieds : il y a quelquefois jusqu'à huit marmottes dans un trou. Quand le temps est beau, elles aiment beaucoup à jouer à l'entrée. A l'approche du danger, elles gagnent leur retraite; si elles en sont éloignées, elles aboient en agitant leur queue ou en se tenant debout sur le bord du trou, pour reconnaître l'ennemi. Si on fait feu sur elles dans cette situation, elles échappent ordinairement, ou si on les tue à l'instant, elles tombent dans l'intérieur ou le chasseur ne peut les prendre. Comme ces animaux sont engourdis pendant l'hiver, ils ne font pas de provisions pour cette saison; ils se défendent de sa rigueur en bouchant soigneusement l'entrée des terriers. Ceux-ci sont ordinairement éloignés les uns des autres d'une vingtaine de pieds. La chair de ces marmottes est bonne à manger. Elles se nourrissent d'herbes et de plantes herbacées. On trouve quelquefois dans leurs retraites un serpent à sonnettes d'une espèce particulière.

On atteignit, le 6 juillet, l'extrémité occidentale de la vaste plaine que l'on avait parcourue

dans un espace de près de mille milles : elle est terminée par une chaîne de rochers de grès, nus et presque perpendiculaires, qui ressemblent à un grand mur parallèle à la base des montagnes, et qui se voyent d'une certaine distance. Au-delà de ce premier chaînon, on trouva une vallée étroite qui le séparait d'une autre rangée de même nature et à peu près de hauteur égale qui est de 150 à 200 pieds. On campa au pied de la première.

La vallée entre cet immense parapet de grès et les premiers rochers granitiques, est large d'un mille, et ornée d'une quantité de piliers rocailleux, isolés, souvent d'une blancheur éblouissante; ils s'élèvent comme des pyramides ou des obélisques au milieu de monticules et de buttes qui semblent être le produit de la destruction de masses semblables. La chaîne de grès paraît avoir eu dans l'origine une hauteur uniforme, et s'être prolongée sans interruption du nord au sud parallèlement à la base de la montagne; elle a été ensuite coupée transversalement par la Platte et toutes les grandes rivières qui coulent vers la plaine.

On s'était imaginé, étant au camp, que l'on pourrait gravir sur les sommets les plus éloignés que l'on voyait alors, et revenir dans la même soirée; on fut surpris par la nuit avant d'avoir pu parvenir au pied de la montagne. La Platte, en cet endroit, a vingt-cinq pieds de largeur et trois

ieds de profondeur, son eau est limpide et froide, on courant rapide; sa chute, dans une étendue le vingt milles en descendant, ne peut pas être moindre de huit pieds par mille; la vallée où elle coule est étroite et tortueuse, bordée par des collines escarpées et hautes, entourant quelquefois d'innombrables petites prairies de forme circulaire, ornée d'arbrisseaux le long de la rivière.

La vallée étroite qui règne entre les collines de grès, est un peu plus fertile que les plaines où coule la Platte; la pelouse y est entre-coupée de bouquets de petits chênes et de noisetiers, au milieu desquels s'élèvent des colonnes de grès blanc.

Dans la matinée du 7 juillet, un détachement de quatre hommes partit pour aller examiner les montagnes. La première chaîne de roches primitives était plus escarpée et plus rabotteuse que les collines de grès; ses flancs ne présentaient d'autres végétaux que des cactus et des yucca, et quelques genévriers ou des chênes chétifs; ils étaient d'ailleurs si roides, qu'il fallait les escalader avec une précaution extrême. On avait eu le projet de traverser la première chaîne et de gagner la vallée de la Platte située au-delà; on ne put l'effectuer. Après avoir gravi successivement sur les sommets de plusieurs crètes qu'ils regardaient comme la cime de la montagne, les voyageurs en

trouvèrent d'autres encore plus hautes et plus âpres. Ils renoncèrent donc à leur plan et cherchèrent le meilleur chemin pour descendre au lit de la rivière qu'ils avaient à main gauche. Le thermomètre descendit à 72° (17° 76). Au même instant, il était au camp à 86 (23° 98). Ils étaient si élevés au-dessus de la Platte, qu'elle ne leur paraissait plus que comme un petit ruisseau large d'une quinzaine de pieds, blanchissant d'écume produite par l'impétuosité de son cours et l'inégalité de son lit. Ils distinguèrent deux branches principales, venant l'une du nord-ouest, l'autre du sud; un peu au-dessous de leur confluent, la rivière tourne brusquement au sud-est en se précipitant par une crevasse dans un vaste précipice de rochers perpendiculaires.

Après bien des difficultés, ils arrivèrent dans une ravine. Un des soldats ayant bu de l'eau d'une source, fut attaqué à l'instant de violens maux de tête, de vomissemens et d'évacuations qui augmentèrent à un degré si alarmant qu'il ne pouvait plus se tenir sur ses pieds; quelqu'un courut aussitôt au camp pour chercher des médicamens et des secours; il n'y parvint qu'après une marche fatigante de six milles. Plusieurs personnes y étaient de même dans un état de souffrances, quoique moins aiguës que celles du soldat resté dans les montagnes. Deux hommes furent à l'ins-

tant dépêchés avec des drogues de ce dernier côté. Lorsqu'ils arrivèrent sur le lieu, le malade en était déjà parti avec ses compagnons; du moment où il avait pu marcher, on l'avait débarrassé de son fusil et de son bagage, et on s'était mis en route pour le camp que l'on atteignit dans la nuit.

On supposa que les incommodités éprouvées par la plupart des hommes du détachement, étaient dues à des groseilles que l'on avait mangées, non qu'elles eussent aucune qualité délétère, mais parceque l'estomac, faute d'habitude, avait perdu la faculté de digérer des fruits.

On s'engagea dans un défilé en s'avançant au sud-ouest; on suivait un sentier tracé par les bisons; on marchait sur les bords d'un ravin profond au milieu de masses énormes de rochers, en serpentant autour de la base des montagnes, dans la seconde branche desquelles on avait pénétré. De l'endroit où l'on campa, l'on apercevait distinctement le pic le plus haut de la chaîne, éloigné d'une vingtaine de milles au nord-ouest; son sommet présentait plusieurs espaces couverts de neige qui descendaient jusqu'au commencement de la région boisée.

Un des objets de l'expédition était de déterminer la hauteur de ce pic; on resta trois jours dans ce lieu. Le 13 un détachement se mit en

route pour escalader la montagne. Le temps était calme et serein; on ne tarda pas à éprouver un changement dans la température, avant d'avoir atteint la limite supérieure des arbres; plus haut la montée est plus roide, mais moins difficile que dans la partie inférieure, parce que les pierres détachées dont les flancs de la montagne sont couverts, roulent bien plus facilement en bas. On aperçoit encore dans des ravines, des arbres courbés et rabougris, dont les racines sont dans les fissures des rochers, au-delà du commencement de la région des neiges.

On ne parvint au sommet que le 14 assez tard; c'était un plateau passablement large. Au nord-ouest et au sud-ouest, on apercevait une quantité innombrable de montagnes que la neige couvrait, et sur quelques-unes des plus éloignées, elle semblait s'étendre jusqu'à leurs bases. « A l'ouest, dit le narrateur, nous avions immédiatement sous nos pieds, la vallée étroite où coule l'Arkansâ. Au nord il y avait une masse immense de neige et de glace entassée dans une ravine qui aboutissait à une vallée sans bois, ayant pourtant l'air assez fertile, située à l'ouest et se prolongeant au nord; elle renferme sans doute un affluent considérable de la Platte; on y distingua un grand feu à une trentaine de milles; on supposa qu'il indiquait un camp d'Indiens. A l'est s'étendait la vaste

plaine où coulent l'Arkansâ, la Platte et d'autres rivières, on y suivait leur cours comme sur une carte. A dix milles au sud, la continuation de la chaîne offrait un pic, probablement celui que M. Pike avait escaladé. Il était bien moins haut que celui où nous étions, et boisé jusqu'à sa cime. On voyait entre ces deux pics, un petit lac qui envoyait ses eaux à un affluent de l'Arkansâ. La crête où se trouvent ces deux pics se termine brusquement à quelques milles au sud.

« Le ciel était serein et calme; nous fûmes surpris d'observer de tous côtés l'atmosphère remplie de nuages de sauterelles si épais qu'ils obscurcissaient le jour en quelques endroits. Nous en avions aperçu de grandes quantités dans les parties hautes de la montagne, beaucoup étaient tombées sur la neige où elles avaient péri. Il semble difficile d'assigner la cause qui a engagé ces insectes à s'élever autant. Elles s'étaient peut-être mises en route pour gagner un territoire plus éloigné; cependant on ne remarquait pas la moindre uniformité dans la direction de leurs mouvemens.

« Dans toutes les parties nues de la montagne on distinguait des traces de bighorns, dont on vit des crânes et des cornes près des sources salées qui coulent à sa base. Au bout d'une demi-heure, nous descendîmes. Le thermomètre ne marquait que 42° (4° 44′ R.), tandis qu'au même moment,

dans la plaine, il se soutenait à 80° (21° 31'). Nous avions commencé à descendre vers cinq heures après midi ; un peu avant le coucher du soleil, nous atteignîmes la région boisée ; mais avant d'être parvenus à un petit ruisseau qui est au bas de la partie escarpée, nous nous aperçûmes que nous étions égarés. Il faisait si noir qu'il aurait été très-dangereux d'avancer ; on alluma donc du feu, et on se coucha au premier endroit où l'on trouva un terrain uni ; nous n'avions ni provisions ni couvertures, nous étions très-légèrement vêtus ; cependant nous dormîmes très-bien.

« A la pointe du jour on se hâta de quitter le camp. Ayant marché trois heures, nous découvrîmes à notre droite une colonne épaisse de fumée qui s'élevait d'une ravine profonde. Jugeant que c'était celle du feu que nous avions fait dans l'endroit où nous avions laissé nos couvertures et nos provisions, nous dirigeâmes nos pas vers ce point. Le feu s'était étendu au milieu des feuilles, des herbes sèches, et du menu bois, et brûlait sur une surface de plusieurs acres. Nous craignions que la fumée n'attirât les regards des Indiens qui profitant de notre faiblesse, nous molesteraient ; nous approchâmes ; alors nous pûmes nous livrer à de justes regrets, les flammes avaient dévoré nos vêtemens, nos couvertures, et détruit notre cache ; presque tout notre bagage était perdu ;

cependant nous pûmes recueillir quelques débris de chair de bison qui nous aidèrent à faire un maigre déjeûner. Enfin nous arrivons au camp où des chevaux nous attendent, et le 15 au soir nous rejoignons nos compagnons. »

Le gros du détachement avait resté campé pendant trois jours auprès d'un ruisseau qui doit son origine à une source bouillante. Une partie des ingénieurs avait fait les opérations nécessaires pour déterminer la hauteur du pic, elle fut trouvée de 11,000 pieds au-dessus du niveau de l'Océan. Il fut nommé James's-Peak en l'honneur du voyageur qui l'avait escaladé le premier. Le camp était situé par 38° 18′ de latitude nord, et 108° de longitude à l'ouest de Paris.

Le 16 juillet on marcha au sud vers l'Arkansâ. On traversa un terrain bas, nu, stérile, aride; on souffrit extrêmement de la soif; enfin on entra dans une vallée raboteuse qui conduisit dans une plaine verdoyante baignée par la rivière; on y oublia bientôt toutes les fatigues de la journée.

On supposa que le camp devait se trouver dans le même endroit ou Pike avait construit la baraque où il laissa son interprète; ce fut en vain que l'on en chercha des traces.

Un détachement de quatre hommes fut envoyé le 17 pour remonter l'Arkansâ jusqu'aux montagnes. Ils avaient des provisions pour deux jours.

Au coucher du soleil ils arrivèrent à des sources dont l'eau est fortement imprégnée de sel; le sol d'un terrain marécageux qu'elles traversent est couvert d'efflorescences salines. A l'endroit où l'Arkansâ, suivant l'expression des voyageurs, sort des montagnes, cette rivière se précipite avec impétuosité par une fente étroite et profonde à travers les rochers qui s'élèvent de chaque côté à une si grande hauteur, que l'on ne peut pénétrer plus avant; le détachement n'alla pas plus loin.

La vallée de l'Arkansâ dans ce pays haut est sablonneuse et stérile, il n'y avait qu'un petit nombre de peupliers chétifs, et de l'herbe grossière; tout dans les environs présente l'aspect de l'aridité; ce canton paraît destiné à rester toujours inculte. Le 18 on tourna le dos aux montagnes, et l'on se mit en route pour descendre le long de la rive gauche de l'Arkansâ; ses eaux dans les montagnes sont limpides et pures; à peine il est entré dans la plaine, qu'elles deviennent troubles et saumâtres.

Le détachement n'avait plus que la ressource de la chasse pour subsister; on ne craignait pas de manquer de viande à mesure que l'on avancerait vers l'est, car on supposait que les plaines que l'on devait traverser abondaient en bisons et en gibier de toutes sortes. On avait encore un peu de maïs grillé dont chaque homme recevait tous

es jours sa ration. Le biscuit de mer, distribué libéralement dans les premiers momens du voyage, puis retranché graduellement, ne suffisait plus pour fournir à la consommation, on réserva le peu qui restait pour l'usage des hommes qui pourraient tomber malades; enfin on avait mis de côté pour la même occasion, du café, du thé et du sucre.

« Ce n'était pas sans regret, dit le narrateur, que nous abandonnions le spectacle grand et majestueux des montagnes pour entreprendre une course de plus de mille milles dans ces plaines tristement uniformes qui nous séparaient des pays civilisés. Nous commencions cette course dans les chaleurs de l'été, mais la rareté du gibier dans les montagnes nous forçait de les quitter. Nous n'avions pas fait dix milles, que l'Arkansâ s'élargit, son cours devint moins rapide, son lit était rempli d'îles nombreuses; la vallée au lieu d'être bordée de précipices, n'offrait plus que des monticules sablonneux; à peine on apercevait un arbre chétif, une touffe d'herbe ou une créature vivante sur la surface qui se déployait devant nous. »

On rencontra le 21 un Indien et sa femme à cheval; la squâ en menait un troisième en laisse. C'étaient des Kaskaias. Ils gagnaient les montagnes pour rejoindre leur nation qui habite quelquefois vers les sources de la Platte. Ils apprirent

qu'un corps nombreux composé de Kaskaias, de Chayennes, d'Anapahous, de Kiavas et de Chochonis était campé plus bas sur les bords de l'Arkansâ. Ces Indiens avaient fait une expédition contre les Espagnols du Rio-Roxo (rivière Rouge), et les avaient complètement battus dans une bataille. « Cette nouvelle nous expliqua, dit le narrateur, la raison d'un fait qui nous avait frappés depuis notre départ du pays des Pânis. Nous avions traversé une vaste étendue de terrain sans rencontrer aucun Indien; nous en avions naturellement été surpris. Les bandes dont le Kaskaia nous avait cité les noms composent à ce que l'on suppose, la plus grande partie de la population qui erre vers les sources de la Platte et de l'Arkansâ. »

La troupe se sépara le 21 en deux détachemens; l'un que conduisait le capitaine Bell, devait continuer à descendre le long de l'Arkansâ; l'autre traverser cette rivière et voyager au sud vers les sources du Rio-Roxo.

Le major Long commandait ce dernier, il avait avec lui un officier, le chirurgien et sept soldats ou chasseurs, six chevaux et huit mulets. On se dit mutuellement adieu le 25. Le major Long et les siens marchèrent au sud. Ils traversèrent les vallées des rivières qui, de ce point, se dirigent vers l'Arkansâ. Le pays était stérile et sablonneux. Le premier jour, on ne put allumer du feu qu'a-

vec la fiente sèche de bison. On rencontra plusieurs sentiers qui, sans doute, conduisaient chez les Espagnols, quelques-uns montraient des traces récentes de chevaux.

Ce ne fut qu'avec bien des difficultés que l'on vint à bout de traverser les vallées dans lesquelles coulaient les différentes rivières dont le cours se dirigeait à l'est; l'eau était souvent d'un goût saumâtre qui ne permettait pas de la boire. En avançant au sud-est, l'aspect du pays changea, les montagnes, quoique très-hautes et escarpées, étaient souvent couvertes de gazon jusqu'à leur sommet, alors leurs flancs offraient une surface où l'on ne découvrait ni un arbre, ni un rocher.

Les voyageurs furent assaillis le 29 d'un orage affreux qui dura deux heures; ils ne purent trouver du bois qu'après avoir été complétement mouillés par la pluie; ils firent du feu et puis se remirent en marche; bientôt il s'éleva un orage plus violent que le premier, la grêle tombait avec tant de force que les chevaux refusaient d'avancer d'aucun côté. Ainsi, plutôt que de courir le risque de s'égarer, on s'arrêta en restant à cheval, et on se contenta de tourner le dos à la tourmente. « Dès que la grêle eut cessé, dit le narrateur, nous nous mîmes en marche, l'eau dégouttait de nos mocassins et de toutes les parties de nos vêtemens. La pluie continua jusqu'à la nuit; alors,

ne pouvant trouver du bois, nous fîmes halte, et sans nous embarrasser de notre repas, nous dressâmes notre tente où nous eûmes soin de nous serrer les uns contre les autres. Durant le jour, le thermomètre était descendu de 70° à 40° (16° 87′ à 3° 55′), ce qui indiquait un changement de température dont nous souffrîmes d'autant plus que nous étions affamés, mouillés et fatigués. Après une nuit passée bien tristement, nous partîmes de bonne heure le lendemain matin; et traversant une vaste plaine couverte de fragmens de roches, nous parvînmes, vers midi, à la vue d'un ruisseau qui, de même que tous les courans d'eau de cette contrée, occupe le fond d'une vallée profonde et presque inaccessible. On ne put y arriver qu'après les fatigues et les dangers que nous avions éprouvés partout.

« Nous étions très-affligés, quoique nullement surpris, de ce que le service rude que nous faisions faire à nos chevaux les exténuait; nous avions été souvent obligés de camper dans des endroits où il n'y avait pas toujours de l'herbe en quantité suffisante, et les chemins rocailleux dans lesquels nous nous engagions depuis quelque temps avaient détruit leurs sabots. Plusieurs étaient boiteux, et tous harassés et affaiblis.

« Le torrent qui se trouve, au moins pendant une partie de l'année, dans la vallée où nous

étions descendus coule au sud-est. En ce moment il était à sec. Ayant atteint la partie du pays où l'on suppose généralement qu'existent les sources de la rivière Rouge de la Louisiane, l'inclinasion générale du sol et la direction du ruisseau, nous donnèrent sujet de le regarder comme une de ces sources; en conséquence nous nous décidâmes à descendre le long de ses rives, espérant qu'il nous conduirait bientôt dans un pays plus abondant en gibier et moins embarrassant pour notre marche que celui où nous étions. Les souffrances que la disette et le dernier orage nous avaient fait éprouver, et l'épuisement de nos chevaux, nous avaient découragés de poursuivre, plus qu'il n'était nécessaire, notre voyage au sud. »

« Le grès de ces vallées qui dans quelques endroits offre des rochers perpendiculaires, est tendre et friable; on entame aisément sa surface avec la pointe d'un couteau. Nous y vîmes des figures tracées probablement par les Indiens; quelques-unes destinées à représenter des hommes, sont distinguées par une croix dessinée près de la tête; les uns fument et d'autres conduisent des chevaux, ce qui nous a fait penser que ces emblèmes ont pour but de rappeler le souvenir d'une entrevue pacifique des Indiens avec les Espagnols du Nouveau-Mexique, et dont l'objet était de donner des chevaux en présent ou de les échanger contre des

marchandises. Une réunion de ce genre avait sans doute eu lieu à une époque peu reculée, car nous avons trouvé de la paille de maïs près de notre camp; cette circonstance semble indiquer aussi que les établissemens espagnols ne sont pas à une grande distance.

« On resta en place le 1er août afin que les chevaux puissent se reposer. On partit le 2, et on suivit la vallée qui en se dirigeant au sud-est s'élargissait. Le pays était d'abord sablonneux et nu; ensuite on rencontra des espaces couverts d'herbe et quelques arbres; cependant les pâturages n'étaient pas abondans, et les chevaux s'écartaient souvent pendant la nuit pour trouver du fourrage. Les vignes sauvages devenaient fréquentes, quelques-unes étaient chargées de fruits; on aperçut un ours noir au milieu de leurs touffes, on lui tira un coup de fusil sans pouvoir le tuer. Des indices annonçaient que ces cantons avaient été récemment visités par les sauvages, ce qui fit espérer que le gibier serait bientôt plus abondant. Cependant l'on ne voyait pas la fin de la région aride. Toutes les rivières que l'on traversait étaient à sec; dans la saison des pluies, elles doivent être fort larges, et sans doute leur cours est très-long. On souffrait tellement du manque de provisions, et l'on éprouvait des craintes si vives d'être réduit à des extrémités plus fâcheuses, que

l'on ne s'occupait plus guère que de trouver des bisons; les meilleurs chasseurs de la bande étaient sans cesse aux aguets; cependant depuis plusieurs jours leurs tentatives étaient infructueuses. Le vent soufflait vers le côté où l'on allait et trahissait ainsi l'approche des voyageurs; les bisons s'enfuyaient avant qu'on pût les découvrir. Enfin le 9 la vue d'une troupe de loups et d'oiseaux de proie, ranima l'espoir, parce qu'ils fournissaient une preuve presque certaine du voisinage des bisons. On observa les traces récentes d'un troupeau de ces animaux, et l'on reconnut que depuis une couple de jours il avait traversé la rivière confusément et à la hâte, comme poursuivis par des chasseurs. On suivit à peu près la même route et l'on s'arrêta le soir fort tard. « Nous étions, dit le narrateur, exténués par la fatigue, la faim et la chaleur du jour. A midi le thermomètre s'était élevé à 96° (28° 42').

« Le lendemain matin les chasseurs qui étaient en avant de la troupe, découvrirent de l'autre côté de la rivière un bison solitaire; ils se mirent aussitôt à sa poursuite. Nous n'avions eu pour déjeûner que deux onces de sucre et quelques raisins rencontrés près de notre camp. Réduits depuis plusieurs jours à une mince ration de vivres, nous avons campé aussitôt, attendant avec une vive inquiétude le retour des chasseurs. Ils

ne tardèrent pas à revenir, rapportant la plus grande partie d'un bison si maigre et de si mauvais goût, que la nécessité la plus pressante put seule nous décider à en manger. Il était évident que l'animal malade était resté en arrière du troupeau faute de force. N'importe, notre position ne nous permettait pas de choisir; nous espérions aussi que nous en trouverions bientôt d'autres en meilleur état.

« Nous avions traversé la veille pour la première fois, un ruisseau qui portait un peu d'eau à la principale rivière; on en vit ensuite d'autres assez larges qui étaient à sec. A peu de distance de notre camp, nous avons aperçu le 10 une troupe nombreuse d'Indiens qui marchaient en désordre, formant sur la rive opposée une ligne de plus d'un mille d'étendue. Certainement ils nous avaient découverts, plusieurs de leurs cavaliers traversèrent la rivière pour venir nous toucher la main. Les plus avancés ayant rempli à la hâte cette formalité, coururent vers des buissons sur notre gauche, apparemment pour reconnaître si nous étions tous réunis. Le gros de la bande passa plus lentement; et comme nous fîmes halte sur une élévation près du point où leur trajet s'effectua, nous pûmes bien les examiner. Tous étaient à cheval; les squâs et les enfans qui formaient le plus grand nombre ne s'arrêtèrent pas. Chaque

squâ avait soin d'un certain nombre de chevaux qui la précédaient, portant des perches pour les cabanes, des provisions ou des enfans; quelques-uns de ceux-ci, trop petits pour se tenir sur la selle, y étaient liés par les jambes. Plusieurs squâs restèrent à la plus profonde rivière pour y puiser de l'eau dans des vaisseaux de l'espèce la plus simple; car c'étaient des panses ou des vessies de bison ou d'autre animal.

« Le chef arriva un des derniers, nous prit la main avec une apparence de cordialité, et nous pria de l'accompagner à une petite distance jusqu'à un endroit où sa troupe devait camper. Il avait avec lui un veillard qui parlait un peu espagnol, ce qui facilita notre conversation avec le sauvage. Nous apprîmes que cette bande était une partie de la tribu des Kaskaias, appelés mauvais cœurs par les Français; ils venaient de chasser vers les sources du Rio-Brassis et du Rio-Colorado du Texas, et en ce moment allaient à la rencontre des marchands espagnols vers celles de la rivière que nous descendions. A leur tour ils nous questionnèrent pour savoir qui nous étions, et le but de notre voyage. Ils eurent l'air satisfaits de nos réponses.

« Ils nous dirent que nous étions sur la rivière Rouge, qu'à une distance de dix journées, d'après leur manière de voyager avec tout leur ba-

gage, à peu près 200 milles, nous rencontrerions le village fixe des Pânis-Piquas, et que dans trois jours à peu près nous trouverions des Camoncias chassant. Leur ayant dépeint la route que nous avions suivie et les chemins fréquentés où nous avions passé, ils nous répondirent qu'étant au point où il traverse la rivière pour la première fois, nous nous trouvions à trois journées de Santa-Fé, et que cette ville était située derrière une chaîne de montagnes lointaines que nous nous souvînmes fort bien d'avoir vue de ce lieu.

« Nous hésitâmes un peu à nous rendre à la demande du chef, de rebrousser chemin et de camper avec lui, car elle était faite d'un ton un peu insolent; cependant désirant acheter des chevaux et des vivres et profiter de l'occasion pour observer ces sauvages, nous finîmes par consentir. Ils choisirent pour s'y arrêter une belle plaine ouverte, ayant la rivière en face, et un ruisseau à gauche. La promptitude avec laquelle les Squâs dressèrent les cabanes dans le plus profond silence, et avec le plus grand ordre, fut pour nous un sujet de surprise.

« On nous prépara une tente où nous étions tous à l'aise; dès que nous y fûmes établis, nos négociations pour obtenir des chevaux du chef commencèrent. Les marchandises que nous lui offrions ne lui convinrent pas, et supposant que

nous en avions d'autres que nous cachions, et qu'il finirait par obtenir avec un peu d'obstination, il insista pour que l'on ouvrît un plus grand nombre de ballots, enfin il voulut examiner notre bagage particulier. Notre résistance amena une querelle qui épouvanta et fit fuir une foule d'Indiens, de squâs et d'enfans rassemblés autour de nous. Ceux qui restèrent nous prièrent de ne pas nous fâcher de leur conduite, ajoutant que nous effrayerions leurs femmes, et qu'ils nous avaient pris pour des marchands. Ayant de bonnes raisons de ne pas pousser notre ressentiment trop loin, nous laissâmes là notre tentative de trafic, et nous leur dîmes que nous avions faim. Comme ils nous avaient reçus amicalement, nous supposions que conformément à l'usage de la plupart des Indiens, ils nous prouveraient leurs intentions amicales en nous invitant à un régal. Mais nous attendîmes si long-temps, que nous finîmes par n'y plus compter. Nous étions réduits à une mince pitance depuis quelques jours ; ces sauvages avaient une bonne provision de viande sèche. Il était naturel d'en demander ; enfin, après bien des sollicitations, la femme du chef nous apporta quelques morceaux de bison bouilli, dont elle avait ôté le meilleur pour les enfans.

« On nous donna de l'eau dans la panse d'un bison, ce ne fut pas une opération facile d'y boire,

notre maladresse divertissait beaucoup les Indiens. Comme ce sac à cau ne peut se poser à terre sans que son coutenu se répande, ou le suspend à une espèce de petit trépied qui se place à l'entrée de la cabane.

« Notre maigre repas achevé, la femme du chef vint nous demander des présens; peu satisfaits de son hospitalité, nous ne nous empressions pas de la satisfaire; alors les Indiens se mirent à nous dérober plusieurs petits objets, et sans doute ils auraient poussé leurs procédés bien plus loin, s'ils ne se fussent pas aperçus que nous prenions nos fusils et que nous nous préparions à nous en servir. Alors ils devinrent moins grossiers.

« Ils avaient trente-deux cabanes, et étaient en tout au nombre de deux cents. Vingt-deux armés d'arcs et de flèches étaient constamment autour de nous ; cependant ils avaient l'air de nous craindre, et ce fut notre salut. Ils avaient plus de cinq cents chevaux, quelques-uns étaient très-beaux.

« Le chef ayant fini son repas du soir, tint un conseil derrière sa cabane avec tous ses guerriers. Nous ne vîmes pas d'un bon œil qu'ils eussent l'air de vouloir nous cacher leur réunion. C'est pourquoi le soir nous rassemblâmes tous nos chevaux autour de notre tente afin de les surveiller jusqu'au lendemain; mais on n'en put retrouver

qu'un petit nombre, on supposa que le reste avait été mis de côté par les Indiens. La foule qui nous avait entourés pendant le jour, s'évanouit à mesure que la soirée s'avança, et à la nuit tout fut tranquille dans le camp et aux environs. Au même moment le chef dont la cabane était près de la nôtre, se tenant à l'entrée, harangua avec beaucoup de véhémence et d'une voix assez forte et assez distincte pour pouvoir être entendu par chacun des siens qui étaient tous rentrés chez eux. N'ayant pas d'interprète de sa langue, nous ne pûmes rien comprendre de son discours. Tout resta tranquille pendant la nuit; le lendemain dès la pointe du jour, le chef prononça un autre discours, et aussitôt après, tout le camp fut en mouvement. Les tentes furent abattues et toute la troupe fut bientôt prête à partir. Comme plusieurs chevaux, nos marmites et d'autres objets importans nous manquaient. nous n'étions pas disposés à quitter nos hôtes aussi brusquement qu'ils semblaient le vouloir. Nous mandâmes en conséquence le vieil interprète espagnol, pour qu'il adressât nos plaintes et nos représentations au chef. Celui-ci nous dit que nos chevaux s'étaient égarés, et que plusieurs de ses gens étaient allés à leur poursuite; toutes ses autres excuses n'avaient d'autre but que de gagner du temps jusqu'à ce que sa troupe se mît en marche. Nous

n'avions pas un moment à perdre, le majo Long fit saisir des chevaux et d'autres objets pou une valeur correspondante à celle de ce que nou avions perdu, cette mesure produisit l'effet désir Les femmes et les enfans s'étaient déjà éloign avec tout leur bagage, excepté ce que nous avior retenu. Nous étions entourés de tous les homm armés, ils avaient beaucoup plus de flèches q les jours précédens, nous appréhendions que l querelle ne fût poussée trop loin; quelle agréab surprise nous éprouvâmes donc, lorsque l'on no rendit tout ce que nous réclamions; nous no séparâmes très-amicalement de ces Kaskaias.

« Ces Indiens sont plus petits et moins bie faits que les Otous, les Pânis et la plupart d Indiens du Missouri qui ont des demeures fixe Il nous sembla qu'ils avaient peu de fréquent tion avec les blancs. Nous ne leur vîmes qu'un très-petite quantité d'objets de fabrique étrangèr ils leur venaient sans doute des Espagnols. I errent dans le pays voisin des sources de l'Arkans et du Rio-del-Norte, et étendent leurs chass jusqu'au Rio-Roxo et aux sources du Brassis. I grand nombre de figures de crocodiles qu'ils po tent, soit comme ornement, soit comme am lette, pour guérir ou prévenir les maladies et le malheurs, prouve qu'ils poussent leurs course jusque dans les contrées habitées par ce reptile

Ces images sont taillées en bois, couvertes de cuir et ornées de verroterie. On les suspend au cou, nous en vîmes plusieurs portées par les enfans et par les adultes ; les morceaux de miroir dont ils se paraient avaient aussi la même forme.

« Ils sont très-sales, et comme tous les sauvages, dévorés par la vermine que les femmes mangent avidement. Quelques-unes de celles-ci sont très-jolies. Ces Kaskaias ont de beaux traits, le nez aquilin, des dents bien rangées, et des yeux vifs et brillans quoique très-petits ; ils ressemblent aux tribus du Missouri, leur teint est plus clair que celui de la plupart des Indiens de l'est.

« Ils furent plus grossiers envers nous que ne l'avaient été les autres sauvages du Missouri. On peut les ranger parmi les plus misérables et les plus barbares de ceux qui vivent à l'est des Monts-Rocailleux. Leur existence errante et précaire, et la nature ingrate du pays qu'ils habitent, mettent un obstacle invincible à leurs progrès dans la civilisation. De même que les autres peuplades de l'ouest, ils nous offraient leurs femmes ; c'était uniquement par un motif d'intérêt sordide ; le désir de nous montrer du respect et de la bienveillance n'y entrait pour rien. Ils n'avaient pour provision que de la chair de bison ; leurs chevaux, leurs armes, leurs tentes et leurs chiens composent toute leur richesse.

« Dans leurs marches, ils sont tous à cheval, sont très-habiles cavaliers et montrent une grande adresse à jeter le lacet; c'est de cette manière qu'ils prennent les chevaux sauvages. Ils chassent le bison à cheval avec l'arc et les flèches; ils sont peu au fait des armes à feu; quelqu'un de notre détachement ayant donné un pistolet de prix à un Kaskaia, celui-ci le lui rendit en lui demandant en échange un couteau. Ils quêtèrent du tabac, et nous firent entendre par signes qu'ils le trouvaient trop fort pour le fumer sans mélange. Ils ne nous importunèrent pas pour avoir de l'eau-de-vie, ce qui nous fit présumer qu'ils ne sont pas encore épris de cette funeste liqueur.

« Ayant tout recouvré à l'exception de quelques cordes et de licous, qui ne nous étaient pas très-nécessaires; nous nous mîmes en route le 12 de bonne heure, en doublant le pas, de crainte que leurs jeunes gens n'eussent la fantaisie de nous suivre pour nous prendre nos chevaux. »

La vallée s'élargissait, dans quelques endroits, la surface du sol offrait un lit de sable nu et doux, dans d'autres, une incrustation saline semblable à une couche de glace mince; elle devait évidemment son origine à l'évaporation de l'eau qui venait des rochers de grès rouge, arides et escarpés, dont la vallée était bordée. On découvrit le 13 après midi, un bois touffu dans le lointain de

l'autre côté de la rivière; cette vue remplit de joie les voyageurs qui depuis si long-temps ne parcouraient que des sables déserts et brûlans. On aperçut le 14 des retranchemens construits par les Indiens le long de la rivière près d'un bosquet de peupliers ; on en avait rencontré fréquemment de semblables dans la plupart des petits bois voisins de la base des montagnes; on observait à peu de distance des traces de trous qui probablement avaient servi de cache.

L'apparition d'ormes, de phytolacca, de cephalanthus et d'autres végétaux que l'on n'avait pas vus précédemment, indiquait dans la nature du pays un changement après lequel on soupirait depuis long-temps. La largeur du lit de la rivière dans cet endroit, était de 2,400 pieds, mais l'eau ne couvrait que des parties isolées dans cet espace. Au sud-ouest de l'Arkansâ, région où l'on voyageait, se trouvent des cantons immenses de sable mobile, les plantes y sont si rares, et il est si fin, que le vent le porte aisément d'un lieu à un autre. Ces plaines ont une surface ondulée, il n'y croît d'autres arbrisseaux que des pruniers sauvages, partout où ils prennent racine, le sable s'amoncèle à l'entour et forme ainsi des élévations permanentes. L'yucca, le cactus frutescent, l'argemone blanche, le bartonia nocturne, sont les plantes les plus remarquables de ces déserts.

On traversa deux fois la rivière le 15; son lit avait 1400 pieds de large; l'eau ne se trouvait que dans un petit nombre de flaques où elle était stagnante. Les rives s'élèvent quelquefois par une pente insensible; elles sont plus rarement perpendiculaires, et ordinairement ne sont pas à plus de quatre pieds au-dessus du fond du canal. On voit çà et là du bois flotté au-delà de ses rives, ainsi dans les hautes eaux cette rivière déborde; elle doit être alors très-rapide. La vallée avait deux milles de largeur et paraissait fertile.

Pendant le jour, l'air retentissait du cri assourdissant des sauterelles; elles servent de pâture à une belle espèce de faucon particulière aux régions du Mississipi. Comme elles sont grosses et qu'elles ont les mouvemens assez lourds, cet oiseau en fait aisément sa proie, il les enlève en planant et les dévore en l'air.

Une chasse heureuse procura aux voyageurs, le 15, une provision abondante de chair de bison; on la fit sécher et on la fuma pendant la nuit, de sorte que l'on se trouva pour quelque temps à l'abri de la disette. Le temps était beau et serein; le vent soufflait avec force et faisait voler des nuages de sables brûlant qui incommodaient extrêmement; il pénétrait à travers les habits et affectait si péniblement les yeux, que l'on y voyait à peine assez pour conduire les chevaux.

il est apporté du lit de la rivière, qui est là une plage nue et large de plus d'un mille, et le vent l'amoncèle sur la rive en tas immenses et mobiles. Quelques-uns couvraient le tronc et une partie des branches supérieures d'arbres qui paraissaient fort grands. Quoique l'on fût à 300 milles de la source de la rivière, on trouvait très-peu d'eau, et comme elle était stagnante et fréquentée par les bisons et d'autres animaux, son aspect et son odeur causaient également le dégoût; l'excès de la soif pouvait seul engager à la boire.

Il paraît que les orages sont fréquens dans ces déserts sablonneux. On fut assailli le 16 d'une grêle si abondante venant du nord-ouest, qu'elle couvrit la surface de la terre; quelques grêlons avaient près d'un pouce de diamètre. Poussés par un vent très-fort, ils frappaient les voyageurs avec une grande violence. Les chevaux suivant leur coutume dans ces occasions, refusaient de marcher autrement que vent arrière. Des mulets s'échappèrent, on ne put les rattraper qu'à un demi-mille de distance. « Nous ne pûmes nous abriter, dit le narrateur, qu'en étalant nos couvertures autour de nous, et nous attendîmes ainsi la fin de l'orage, non sans nous rappeler que des tourmentes semblables avaient causé la mort des hommes et des chevaux. Quoiqu'il tombât beaucoup de pluie,

elle fut si rapidement absorbée par la terre, que l'on ne vit couler qu'un bien petit nombre de ruisseaux. A mesure qu'on avançait, les bisons devenaient extrêmement nombreux. On en voyait, dans le milieu du jour, des milliers qui venaient de tous côtés aux flaques d'eau éparses au milieu du lit de la rivière. Dans cette saison la chair des mâles ne vaut rien.

« On campa le 17 à la rive droite, sous un morne bas qui sépare la vallée à moitié boisée des plaines hautes et ouvertes. Les ormeaux fléchissaient sous le poids des innombrables grappes de raisins dont les vignes sauvages étaient chargées. Sur la rive opposée régnait une suite de monticules sablonneux, tapissés de vignes qui ne s'élevaient pas à plus d'un pied ou de dix-huit pouces au-dessus du sol. En examinant ces dunes, nous reconnûmes qu'elles devaient leur existence aux vignes. Elles avaient arrêté le sable apporté par le vent, en telle quantité, qu'il avait enterré leurs tiges, ne laissant hors de terre que l'extrémité des branches. Quelques-unes étaient tellement couvertes de fruit, que l'on n'apercevait absolument que les grappes tassées les unes contre les autres, et cachant entièrement la tige. Le raisin de ces vignes est incomparablement meilleur que celui des autres, soit indigènes, soit exotiques que nous avions rencontrées aux États-Unis. Le sable

en recouvrant la plus grande partie du tronc, produit le même résultat que la taille en prévenant le développement des feuilles et des fleurs de tout ce qui ne voit pas le jour, tandis que ce qui est hors de terre jouit d'un très-haut degré de chaleur et de lumière par la réflexion du sable environnant. C'est sans doute à ces circonstances que les raisins de ces vignes doivent leur qualité supérieure. Nous en mangeâmes avec excès, si toutefois il peut y en avoir dans l'usage de ce fruit délicieux et salutaire. Ils font dans ces déserts la nourriture des dindons et des ours noirs. »

Le 21 août l'on avait parcouru plus de 150 milles le long de la rivière, sans y apercevoir de l'eau courante, et l'on avait passé devant l'embouchure de plusieurs de ses affluens qui étaient également arides. Il tomba tant d'eau dans la nuit, que le 21 on vit enfin de l'eau couler. L'après-midi l'on découvrit une épaisse colonne de fumée s'élever brusquement du sommet d'une colline à une certaine distance à la droite de la rivière. Au bout de quelques minutes elle cessa tout-à-coup. Comme depuis quelques jours on avait observé des vestiges d'Indiens; on fut confirmé dans l'idée qu'on se trouvait à peu de distance d'un village ou d'un camp. On s'attendait donc à chaque instant à rencontrer un de leurs partis. Une troupe très-nombreuse de chevaux que l'on aperçut le 23 au

soir entre des arbres épars au milieu de la rivière, fut regardée comme appartenant à des Indiens; en conséquence on fit halte, l'on mit les armes à feu en bon ordre et l'on se tint sur ses gardes. En avançant, on reconnut que c'étaient des chevaux sauvages, ils prirent la fuite de différens côtés.

« Notre provision de maïs grillé, dit le narrateur, était entièrement épuisée. Depuis que nous étions séparés de nos compagnons sur l'Arkansâ, nous nous étions restreints à la cinquième partie d'un litron par jour pour chaque homme. D'abord la privation de cette petite ration nous fut sensible; cependant on ne tarda pas à s'accoutumer à la vie du chasseur dans sa plus grande simplicité, en mangeant la viande de bison ou d'ours sans sel ni assaisonnement d'aucune espèce, et substituant du dindon ou du gibier dont nous avions abondance, au pain. Les semaines pendant lesquelles nous avions souffert de la disette vers les sources de la rivière, nous avaient appris à nous passer de toutes les superfluités, et à nous contenter de ce qui est strictement nécessaire pour soutenir l'existence.

« D'autres inconvéniens d'un genre différent étaient plus sérieux. Nos vêtemens étaient devenus si sales, qu'ils offensaient la vue et l'odorat. Obligés de faire à la fois le métier de voyageur, de palefre-

nier, de boucher et de cuisinier, couchant sur la dure, presque continuellement en marche pendant le jour, il n'était pas surprenant que nous ne pussions pas nous tenir aussi propres que nous l'aurions désiré. Cependant nous nous étions soignés passablement tant que nous avions trouvé de l'eau pour laver notre linge; depuis quelques semaines nous n'en avions plus la possibilité. Le sable de la rivière était si fin et ressemblait tellement à un fluide, qu'il était inutile de chercher à y creuser. Tout ce que nous avions pu faire quand il avait fallu se procurer de l'eau, avait été de pratiquer une large excavation peu profonde, et au fond de laquelle un peu d'eau pouvait se rassembler, mais il n'était guère possible d'en puiser plus d'une pinte à la fois, et il était rare qu'elle eût plus d'un pouce ou de deux pouces de profondeur; d'ailleurs elle était si trouble qu'on ne pouvait s'en servir pour rien laver. La chaleur excessive aggravait les inconvéniens résultant du manque de linge propre, et nous appréhendions que notre santé n'en souffrît.

« Des myriades de petits insectes presque invisibles nous faisaient beaucoup souffrir; une raffale de vent, un atmosphère chargé de fumée, ne suffisaient pas pour nous en débarraser; un vêtement de cuir très-serré, ne met pas non plus à l'abri de leurs persécutions. Dès que l'on pose le pied au milieu de leur tas, ils pénètrent à travers

les vêtemens et couvrent le corps, on ne sent leur morsure que lorsque leur tête s'est enfoncée dans la peau ; on ne peut plus les en retirer, car ils se laissent séparer en deux plutôt que de lâcher prise. La tête restée sous la peau, y cause une démangeaison si insupportable, que l'on aggrave le mal en s'efforçant d'en détruire la cause. Les bains bien loin de nous soulager, augmentaient nos souffrances et l'irritation que nous cherchions à calmer.

« Les chevaux et les chiens ainsi que plusieurs animaux sauvages sont également exposés aux attaques d'une tique qui devient quelquefois très-grosse. Ainsi un voyage dans ces déserts est à tous égards bien plus pénible qu'on ne peut l'imaginer. »

On approcha le 31 août à la base occidentale des monts Ozarks, groupe de montagnes basses qui se prolonge à l'est vers le Mississipi et dont les branches en s'avançant au sud font décrire au Rio-Roxo des sinuosités de ce côté. On entra le 1er septembre dans ces hauteurs; elles sont couvertes de forêts extrêmement touffues ; la rivière se rétrécit. On se trouvait dans un pays très-fertile, et l'on éprouvait le regret de ne pas y être arrivé plutôt.

Le 8 septembre on trouva une petite pirogue amarrée au rivage. Son apparence annonçait que

son maître l'avait abandonnée depuis plusieurs mois ; on en avait besoin, on pensa que la nécessité autorisait à en faire usage. Les chevaux de bagage étaient exténués de fatigue, on chargea la pirogue de ce qu'il y avait de plus lourd, et deux hommes s'y embarquèrent. A peu de distance on aperçut dans les bois les restes d'un ancien camp; il avait été occupé par des blancs. D'autres indices annonçaient que l'on approchait de quelque établissement.

On arriva le 10 au confluent de la rivière que l'on suivait avec une autre plus considérable, que l'on reconnut pour l'Arkansâ. « Notre chagrin d'avoir été déçus pendant si long-temps, car nous nous imaginions être sur les bords du Rio-Roxo, fut un peu diminué en songeant que la saison était avancée, que nos chevaux étaient si exténués et nos provisions si épuisées, que nous n'avions plus la possibilité de retourner et d'essayer de découvrir les sources du Rio-Roxo. Notre erreur venait de notre confiance dans les cartes, des idées adoptées sur la position des branches supérieures de cette rivière et surtout de l'assurance que nous avaient donnée les Kaskaïas, car nous ne supposions pas que dans une chose qui leur était si indifférente, ils eussent voulu nous tromper.

« Nous étions donc sur la Canadienne que nous avions suivie pendant 796 milles; nous avions

employé sept semaines à parcourir cette distance. C'était tout ce que la force de nos chevaux nous avait permis de faire. »

Les voyageurs eurent de la peine à se dégager des marécages couverts de roseaux qu'ils trouvèrent après avoir passé sur la rive gauche de l'Arkansâ. Étant entrés dans un sentier fréquenté, ils s'aperçurent que des hommes à cheval les y avaient précédés depuis peu de temps. Une troupe de huit Cherokis, qu'ils rencontrèrent, leur apprit que le lendemain ils arriveraient à un poste militaire des États-Unis. Ces Indiens étaient à cheval, transportant avec eux leurs fusils, leurs marmites et tout ce qui est nécessaire pour une partie de chasse qu'ils comptaient faire sur le territoire des Osages. Trois avaient des chapeaux ronds, tous étaient vêtus de chemises de calicot ou avaient quelque partie de leur habillement provenant de fabrique étrangère. Leur malpropreté indiquait qu'ils fréquentaient les blancs.

Des coups de fusil que l'on entendit le 12, annonçaient que l'on était sorti de ces solitudes où la vue d'un homme est un phénomène. En allant à la découverte, on se trouva en face d'un détachement de compatriotes accompagnant un marchand qui allait à un poste situé sur un affluent de l'Arkansâ. C'étaient les premiers hommes blancs que l'on apercevait depuis plus de trois

mois. Le lendemain, le major Long arriva avec sa troupe au fort Smith, où l'accueil amical qu'ils reçurent leur fit oublier leurs peines et leurs fatigues.

Leurs compagnons dont ils s'étaient séparés sur les bords de l'Arkansâ, se trouvaient au fort depuis quatre jours. Ceux-ci avaient eu également leur part de contrariétés.

« Le 24 juillet, dit le narrateur, après le départ d'une portion si considérable de notre troupe, nous sentîmes la nécessité de redoubler de vigilance et de nous occuper de nos moyens de défense personnels plus que nous n'avions fait jusqu'alors; car, si auparavant nous pouvions à peine nous regarder comme assez forts pour résister avec avantage à des ennemis que nous rencontrerions, notre position devenait encore plus critique. Nous allions traverser un désert immense qui nous séparait des pays civilisés, et qui devait être parcouru par des détachemens de guerriers indiens, toujours disposés à attaquer. On ne doit pas être surpris si nous concevions des inquiétudes et même des doutes sur la réussite de notre entreprise. »

« Dès le 26, on rencontra un camp d'Indiens. Tout annonçait leurs intentions pacifiques; ils nous prirent la main, nous firent entendre par signes qu'ils étaient bien contens de nous voir, et

nous offrirent de partager leurs tentes. Nous leur dîmes que nous avions les nôtres, et que nous allions camper près d'eux. A peine nous étions installés, leurs Squâs nous apportèrent du bœuf séché; c'étaient des morceaux de choix; il y en avait assez pour nous nourir pendant trois jours.

« Quelques momens après, un homme âgé vint nous demander si nous avions rencontré, peu de jours auparavant, un Indien et une Squâ. D'après le signalement que nous lui fîmes de l'homme et de sa compagne que nous avions vus, « c'est ma femme, s'écria-t-il, elle s'est enfuie avec son séducteur. Je vais aller à leur poursuite. » Il engagea effectivement un de ses compatriotes à l'accompagner, et tous deux, étant montés à cheval, partirent bien armés. »

Ce camp d'Indiens était composé de bandes de Kiavas, de Kaskaïas, de Chayennes et d'Arrapahous, qui s'étaient réunies sur les deux rives de l'Arkansâ, le plus grand nombre sur la rive droite. On eut une entrevue de cérémonie avec les chefs; heureusement, l'un d'eux parlait la langue des Pánis, de sorte que l'interprète put s'entretenir avec lui. On leur apprit que le détachement appartenait à la puissante nation des Américains, et qu'il avait été envoyé par le grand-chef qui gouverne tout le pays, pour visiter cette partie du territoire et connaître les peuples qui l'habitent

ainsi que ses productions; on parla de la longueur du voyage ainsi que des hommes rouges que l'on avait rencontrés, et qui, tous, s'étaient montrés hospitaliers. Un chef exprima, dans sa réponse, sa surprise de ce que l'on était venu si loin; il assura les Américains de son amitié, et manifesta l'espoir, une fois la route ouverte pour arriver dans ces régions, d'y voir des marchands. On leur répondit que certainement ils ne tarderaient pas à s'y présenter, pourvu qu'on pût raconter que l'on avait été reçu amicalement en traversant le pays des Indiens. Il y eut ensuite échange de présens; on donna des couteaux, des peignes, du vermillon et d'autres bagatelles, et l'on reçut des chevaux. Les Indiens pensèrent qu'on leur accordait peu de choses; ils n'avaient pas tort.

Pour l'extérieur, ces Indiens ne diffèrent pas beaucoup de ceux du Missouri, ils sont généralement moins grands, et ont le nez plus applati. Depuis trois ans, ils ont erré sur les rives du Rio-Roxo et de ses affluens; ils revenaient sur l'Arkansâ pour gagner les montagnes à la source de la Platte. Ils sont ordinairement en guerre avec les peuplades du Missouri.

On se remit en marche le 30. On rencontra de petits détachemens d'Indiens avec l'un desquels on manqua d'avoir une querelle; mais la bonne contenance que l'on fit leur imposa du respect, et

l'on continua tranquillement le voyage au milieu de ce pays aride où toutes les nuits on était réveillé par les hurlemens des loups blancs.

Deux Français qui servaient d'interprètes pour les Pânis, avaient, depuis quelque temps, achevé le temps de leur engagement : cependant, comme leurs services étaient extrêmement utiles, on les avait invités à accompagner le détachement un peu plus loin qu'ils ne l'avaient prômis, et à ne s'en aller que lorsque l'on aurait traversé le grand chemin de guerre des Indiens qui, dans ces régions, est extrêmement large. Ils y avaient consenti d'autant plus volontiers, qu'ils regardaient un voyage de ce point au village des Pânis, où ils résidaient, comme un peu trop hasardeux, pour deux hommes seuls, malgré leur connaissance familière des mœurs des peuplades qu'ils rencontreraient probablement.

« Quand on se crut arrivé aux limites de cette région, dit le narrateur, ils témoignèrent de nouveau le désir de retourner chez eux, afin de se préparer pour leur chasse d'automne. On n'essaya pas de les retenir plus long-temps, et ils partirent le 6 août après déjeûner. Ils allaient entreprendre une course de près de 300 milles à travers un pays où il n'y a pas de sentier frayé; c'étaient des gens actifs, fidèles, industrieux, obligeans; ils avaient l'air très-contens de la conduite que l'on

avait tenue envers eux, et offrirent de nous accompagner de nouveau si nous remontions encore le Missouri. »

Le 10 août l'on était parvenu à l'extrémité de la grande courbure de l'Arkansâ; les bords de cette rivière étaient nus; le nombre des bisons diminuait : tout-à-coup, le 12 après midi, l'on en aperçut à gauche un grand troupeau qui, descendant des mornes éloignés, courait avec vitesse vers notre camp, dit le narrateur. C'était un avertissement suffisant de nous tenir sur nos gardes. En effet, en regardant avec attention du côté d'où venaient ces animaux, on aperçut un Indien à cheval qui se tenait sur un monticule à peu près à deux milles de nous. Aussitôt on déploya, suivant l'usage, le pavillon de paix, pour lui annoncer que nous étions des blancs, et pour l'inviter à s'approcher de nous pendant que nous faisions halte pour l'attendre. Rassuré par cette démonstration pacifique, il vint jusqu'à une petite distance, puis il s'arrêta de nouveau comme s'il eût soupçonné nos intentions. Un interprète français lui fut dépêché avec le pavillon pour l'assurer de notre amitié. Alors l'Indien s'avança avec défiance, marchant en zigzag, comme s'il eût louvoyé par vent contraire. Bientôt un autre le rejoignit. Après une conversation par signes, pour savoir qui nous étions, ils s'approchèrent jusqu'à

portée de fusil, et demandèrent à toucher la main à notre chef. Cette cérémonie remplie, ils gagnèrent une éminence pour en instruire leur troupe que, durant cette entrevue, nous avions découverte à une grande distance du côté des mornes, rangée en ligne dans une position visible. Les deux cavaliers firent des signaux qui furent compris par leurs compatriotes; ils marchèrent vers nous, mais avec une telle lenteur, que nous faillîmes à perdre patience, car, nous étions exposés aux rayons d'un soleil brûlant. Ils paraissaient avoir des dispositions pacifiques, ils demandèrent à nous accompagner jusqu'au bord de la rivière pour y fumer une pipe avec nous. Telle était la rareté du bois, qu'il ne se trouva pas un arbre à l'ombre duquel nous pussions nous placer.

« Nous reconnûmes alors que c'était un parti de guerre des Iétans ou Camantch, tribu de Chochonis, au nombre d'une trentaine avec cinq Squâs. Ils s'étaient mis en marche pour attaquer les Osages, avaient été surpris dans leur camp deux jours auparavant, avaient eu trois hommes tués et six blessés. Ils s'étaient échappés à la faveur de la nuit, ayant perdu de plus cinquante-six chevaux, et tous leurs habits qui avaient été pris par l'ennemi. Effectivement, ils étaient dépourvus de vêtemens et même de couvertures pour se préserver de la fraîcheur de la nuit ou de

l'ardeur du soleil pendant le jour. Cependant, les Squâs avaient conservé leurs habillemens ; d'ailleurs, les colliers de verroterie et les autres objets de parure étaient intacts, et un des guerriers avait du vermillon pour se barbouiller. Ces Indiens montraient le plus grand soin pour les blessés, chacun était placé sur un cheval, car on avait heureusement sauvé huit de ces animaux.

« Ils demandèrent à grands cris plusieurs objets, entre autres des habits. Nous nous tînmes séparés d'eux afin de pouvoir agir ensemble en cas de nécessité. On s'assit, on fuma la pipe; cependant, leur conduite fut ensuite si turbulente et même si hostile, qu'on se hâta de les quitter, malgré leurs sollicitations pressantes pour nous faire passer la nuit avec eux. Il fallut même les coucher en joue pour dégager un des nôtres qui, resté en arrière, se voyait sur le point d'être dépouillé. »

On entra le 15 dans des hauteurs qui se rapprochaient tellement des bords de la rivière, qu'on fut obligé de les franchir ; le plateau sur lequel on arriva offrit une prairie fertile bien différente des plaines arides que l'on traversait depuis le voisinage des montagnes. On avait atteint la limite du pays fréquenté par les bisons, de sorte que les provisions devenaient rares. Le 18 et les jours suivans, on rencontra de petits champs de

maïs. Conformément à l'usage des Indiens, on ne se fit pas scrupule de prendre ce dont on avait besoin, en se réservant d'indemniser les Osages auxquels on supposait qu'ils appartenaient. Ces champs et les sentiers nombreux que l'on aperçut donnèrent lieu de penser que cet endroit était passagèrement occupé par les Indiens qui, ensuite, le quittaient pour aller à la chasse. Le secours momentané que ce maïs avait procuré, fit sentir plus vivement depuis les souffrances de la disette que l'on éprouva.

La marche dans les prairies hautes était extrêmement fatigante ; à chaque instant, il fallait descendre dans des ravines escarpées et raboteuses. Pour éviter cet inconvénient, on résolut de voyager dans les broussailles du fond ; elles étaient si touffues, qu'en beaucoup d'endroits on avait de la peine à se frayer un passage à travers les ronces et les autres plantes rampantes ou sarmenteuses qui s'entrelaçaient. On remonta donc sur le plateau. Le gibier devint ensuite un peu plus commun. Le 28, on voyagea au milieu de sommets boisés qui devaient être élevés au moins à 500 pieds au-dessus de la surface de la rivière. On manqua de s'égarer en suivant des sentiers indiens qui s'écartaient de l'Arkansâ. La fatigue devenait accablante. Des che-

raux y succombèrent ; on ne rencontrait plus une seule créature vivante.

« Le 30, dit le narrateur, nous venions de nous dégager d'un labyrinthe d'arbres, de buissons et de broussailles, lorsque nous découvrîmes dans le sud-est une grosse colonne de fumée. Cette vue, jointe à la trace d'un grand terrain brûlé récemment dans le voisinage de notre campement, enfin, des sentiers très-fréquentés, nous firent concevoir l'espérance de rencontrer bientôt des créatures humaines, et d'arriver à quelque village indien permanent.

« Le 31, nous étant levés de bonne heure, nous nous aperçûmes que trois de nos meilleurs chevaux manquaient. Comme on supposait qu'ils s'étaient écartés à quelque distance, on questionna le caporal; il répondit que trois hommes s'étaient absentés probablement pour aller à leur poursuite, ajoutant que l'un d'eux qui était de garde avait négligé de l'éveiller pour faire son service dans la matinée. Au même instant, un des soldats s'écria qu'on lui avait volé son sac; alors, nous examinâmes notre bagage et nous eûmes le chagrin de découvrir que, pendant la nuit, il avait été pillé. Ce n'était pas tout; nos valises qui contenaient nos vêtemens, les présens destinés aux Indiens, et nos manuscrits, avaient aussi été emportés.

« Cet événement le plus fâcheux qui pût nous

arriver, sembla, pendant quelques momens, nous avoir attérés; il comblait la mesure de nos épreuves, de nos difficultés et de nos dangers. Il était évident que trois infâmes avaient déserté pendant la nuit avec nos meilleurs chevaux et nos objets les plus précieux. On essaya inutilement de suivre leurs traces; une rosée épaisse, tombée peu de momens après leur départ, empêchait de rien distinguer. Cet accident nous arrivait à l'époque la plus fâcheuse, car, nous étions tous épuisés de fatigue. Nous reprîmes notre voyage en silence.

« Ce qui nous frappa le plus en revoyant l'Arkansâ, fut la couleur de ses eaux. Au lieu de la teinte pâle et argileuse qu'elles offraient auparavant, elles étaient d'un rouge de sang; elles doivent cette couleur et leur qualité bourbeuse à la quantité de matière terreuse que lui apporte un affluent qu'elle reçoit à droite et que nous n'avions pas vu.

Le 1er septembre, on rencontra des Osages, avec lesquels on passa trois jours en très-bonne intelligence; le 5, on parvint à la maison d'un marchand établi près du confluent de l'Arkansâ et du Vert-de-gris. Le 8, on arriva aux salines exploitées par un Américain. Le 9, on atteignit le fort Smith.

Après quelques jours de repos, la troupe se sépara de nouveau. Le capitaine Bell partit le 19

pour le Cap-Girardeau. Deux jours après, le major Long se mit en route pour le même point : on marcha au nord de l'Arkansâ. Le soir, on arriva chez un colon qui s'empressa d'offrir aux voyageurs d'excellens lits de plume. « Nous ne pouvions refuser, dit le narrateur, une proposition faite de si bonne grâce; mais nous eûmes sujet de nous en repentir. Nous passâmes une nuit très-agitée ; nous dormîmes très-mal. Le matin, en nous réveillant, nous étions brisés de fatigue, tant la vie de chasseur avait produit de changement dans nos habitudes. »

On voyageait dans un pays inégal et montagneux; plusieurs cimes s'élevaient à près de deux mille pieds au-dessus de la surface de l'eau. Plusieurs arbres voisins du chemin avaient été dépouillés de leur écorce, et le tronc nu était barbouillé de figures grossières d'hommes, de chevaux, de chiens, faites avec du charbon, et quelquefois rehaussées d'un peu de vermillon ; c'étaient probablement des monumens historiques destinés à rappeler ou à perpétuer le souvenir d'un exploit à la chasse, d'un voyage ou de quelque événement de ce genre.

On arriva, le 23, à un établissement de Cherokis, sur le bayou des roches. Le chef de cette petite colonie était un Métis. Les maisons ressemblent à celles des Européens; elles sont également

entourées de champs de grains, de coton, de patates, qui sont fermés par des enclos ; on voit des granges, de la volaille, des cochons, enfin, tout ce qui annonce que le propriétaire est dans l'aisance.

A un autre établissement plus rapproché des bords de l'Arkansâ, on eut une conférence avec les chefs pour les engager à faire la paix avec les Osages. On convint avec eux que de part et d'autre les prisonniers seraient rendus. Ce premier arrangement donna lieu à une pacification finale ; elle fut conclue au fort Smith au mois d'août 1822.

On était dans les monts Ozarks, où de nombreux établissemens ont été formés. La bonne qualité du sol et la douceur du climat ne pouvait manquer d'y attirer des habitans ; le seul inconvénient que l'on y éprouve, est la difficulté des communications avec les autres parties du pays baigné par la partie inférieure de l'Arkansâ. Depuis le temps de Ferdinand de Soto, qui découvrit cette partie de l'Amérique, combien de fois n'a-t-on pas écrit et répété que ce canton des monts Ozarks renferme des mines d'or et d'argent. Un examen plus approfondi a prouvé que c'étaient des lames de mica jaune et blanc que l'on avait pris pour ces métaux précieux.

Le 8 octobre, on était à Jackson, siége de la justice du comté du Cap-Girardeau, et après Saint-Louis et Saint-Charles, une des plus grandes villes de l'état de Missouri. Elle est située à une douzaine de milles au nord-ouest de l'ancienne ville du Cap-Girardeau, dans un canton montueux et fertile ; sa population et sa richesse font des progrès rapides. Jackson n'est encore qu'un village, car on n'y compte qu'une cinquantaine de maisons; mais tout y annonce l'aisance. Les manières des habitans sont celles de gens bien élevés.

Le 12, tout le monde fut réuni au Cap-Girardeau, sur le Mississipi. A cette époque, la plupart des personnes qui avaient fait partie de l'expédition aux Monts-Rocailleux, furent attaquées de la fièvre. On attribua cet accident à la vie plus tranquille que l'on menait depuis quelques temps; et l'on se rappela, d'ailleurs, que l'on avait commencé à sentir un certain affaiblissement pendant que l'on respirait l'air malsain de la vallée de l'Arkansâ dans les environs du fort Smith : c'était sans doute là que l'on avait pris le germe de la maladie.

Vers le milieu d'octobre, le major Long et le capitaine Bell se mirent en route pour le chef-lieu du gouvernement. Ainsi se termina une ex-

pédition qui a donné de grandes lumières sur la géographie de la partie occidentale dés Etats-Unis, et durant laquelle les voyageurs ont souffert autant que dans une longue campagne par mer.

VOYAGE A L'ORÉNOQUE

PAR J. H. ROBINSON, CHIRURGIEN.

(1818—1819.)

ROBINSON était du nombre des Anglais qui, en 1817, s'engagèrent au service des insurgés de Venezuela, dans le continent de l'Amérique méridionale ; il y entra comme chirurgien. Après beaucoup de retards, le navire sur lequel il était embarqué partit d'Angleterre le 2 janvier 1818. On arriva, le 19 février, à l'île Saint-Barthélemy, dans les Antilles. Les nouvelles que l'on y reçut de la position des insurgés, étaient peu satisfaisantes : ce fut bien pis encore à la Grenade, où l'on toucha le 28; et beaucoup d'hommes, ayant rompu leurs engagemens, restèrent dans cette île.

Quant à Robinson, il quitta aussi le navire ; mais ce fut pour aller à l'île de la Trinité, afin d'être plus rapproché du continent Américain et de pouvoir y passer plus promptement si les affaires prenaient une meilleure tournure. Au mois d'août, malgré les représentations de ses amis qui

le pressaient de rester au Port-d'Espagne et d'y exercer son état de chirurgien, il résolut de poursuivre son premier projet, et s'embarqua sur une goëlette qui se disposait à partir pour Angostura, alors capitale de la république de Venezuela. Il mit en mer le 12 août, et après avoir traversé le golfe de Paria, il entra, le 18, dans un bras de l'Orénoque. Quoique peu large, ce bras est assez profond pour des bâtimens tirant de dix à douze pieds d'eau, et donne une grande idée du fleuve dont il n'est qu'une branche. Ses bords sont garnis de forêts presque impénétrables qui ferment tout accès aux vents, ce qui en rend la navigation difficile.

Le 20, on se vit tout-à-coup entouré d'une cinquantaine de canots montés par des sauvages : cette apparition causa d'abord une certaine inquiétude, car on était trop faible en nombre et trop mal armé pour pouvoir résister avec succès à une force aussi considérable. Heureusement, ils étaient d'un naturel doux et pacifique. Ils racontèrent que les bâtimens qui remontaient l'Orénoque passaient rarement par ce bras, parce qu'il était infesté quelquefois par des pirates qui ne faisaient aucun quartier aux voyageurs. Il était presque impossible d'éviter les attaques de ces forbans qui se tenaient cachés en embuscade dans les nombreux canaux du fleuve, et tombaient à

l'improviste sur les hommes qu'ils guettaient. Cet avis n'était pas rassurant, mais il venait trop tard pour qu'on pût rétrograder.

Robinson eut prodigieusement à souffrir des maringouins, des moustiques et d'autres insectes qui fourmillent sur les bords du fleuve. Il eut à se plaindre aussi de son capitaine qui s'était engagé à le conduire à Angostura, et à le nourrir pendant la traversée pour le prix de vingt-cinq piastres, mais qui le mit à une ration si exiguë, qu'il serait presque mort de faim s'il n'eût tué de temps en temps des oiseaux et des singes.

Le 5 septembre, on entra dans le principal canal du fleuve, et le 9, le navire laissa tomber l'ancre à Vieja-Goyana. Ce n'est qu'un village qui renferme une cinquantaine de maisons ; il est situé dans une vallée voisine de la rivière, et flanqué, de chaque côté, d'un petit fort. « Le plus chétif hameau d'Angleterre, dit Robinson, a meilleure apparence que ce lieu qui, d'ailleurs, est extrêmement malsain. J'y trouvai un bâtiment de Philadelphie prêt à partir pour Angostura, je m'y embarquai ; et le 20 septembre, j'arrivai dans cette ville. »

Angostura est située par 8° de latitude nord sur une pente douce près de la rive droite de l'Orénoque. Le sol des environs est très-inégal, et parsemé, de même que le lit du fleuve, de gros blocs

de pierres. La température ordinaire est de 70 à 80 degrés (17 à 21 R.) pendant la nuit, et de 88 à 92 (25 à 27 R.) pendant le jour.

Les maisons sont bâties partie en pierre, partie en roseaux et en terre, et couvertes de tuiles. Plusieurs ont bonne apparence, sont spacieuses, élégantes et bien distribuées. Les rues sont toutes à peu près de la même largeur, et se coupent à angles droits : les unes sont parallèles au fleuve; les autres montent depuis le rivage jusqu'au sommet de la colline qui est couronné d'un fort. Le palais du congrès est à l'extrémité occidentale de la ville. Il est construit en maçonnerie.

Le climat d'Angostura est assez sain, du moins pendant la saison sèche; et quoique le thermomètre monte habituellement à 88° (25° R.), les brises de mer qui durent quelquefois tout le jour, rendent la température très-supportable. Il n'en est pas de même durant la saison pluvieuse: l'alternative des chaleurs excessives et des pluies abondantes occasione alors des maladies auxquelles les Européens résistent difficilement. La terre, aux environs, est très-fertile. Le bananier, le citronnier, le melon d'eau, le cotonnier, l'arbre au cachou, y croissent spontanément. Si l'industrie de l'homme y secondait les bienfaits de la nature, ce pays pourrait nourrir une population nombreuse, et de plus, suffire à une exportation considérable.

La viande de bœuf, qui fait la principale nourriture des habitans, est d'assez mauvaise qualité, et en revanche à très-bon marché; on fait le pain avec le riz ou le maïs, ils lui substituent aussi la cassave; elle ressemble au gruau d'avoine dont on fait usage en Ecosse. L'art de réduire les grains en farine est encore ici dans l'enfance ; on n'y emploie d'autre moyen qu'un mortier de bois, ou bien deux grosses pierres, l'une concave et l'autre convexe. La boisson habituelle est le vin ou le rhum. Les Indiens et les Créoles en boivent une quantité énorme sans en être enivrés, ce qui tient probablement à la transpiration abondante provoquée par la grande chaleur.

Angostura exporte des mulets et des bœufs qui se vendent dans les Antilles ; elle fait aussi commerce de cuirs. C'est à peu près son seul commerce. La faiblesse de la population et l'indolence des habitans empêchent le développement de l'industrie. Malgré l'aversion des indépendans de l'Amérique pour tout ce qui est espagnol, ils ont conservé la législation de leur ancienne patrie. Les arrestations s'effectuaient alors à Angostura d'une manière absolument arbitraire; on ne faisait connaître au détenu ni ses accusateurs, ni le crime dont il était prévenu. Les habitans d'Angostura sont zélés catholiques et très-superstitieux.

Ce ne fut pas sans peine que Robinson obtint l'exécution des promesses que l'agent des insurgés de Venezuela lui avait faites à Londres. Un mois après son arrivée à Angostura, il reçut enfin le brevet de directeur-général des hôpitaux des provinces libres de la Nouvelle-Grenade. En attendant que les hôpitaux qu'il devait diriger existassent, il exerça son état de chirurgien; il était logé aux frais de l'état et recevait ses rations. Au mois de décembre 1818, on lui proposa d'accompagner une expédition qui devait remonter l'Orénoque jusqu'à San-Fernando; il y consentit, et le 20, il monta sur la *Boussole*, vieux bâtiment espagnol, dont les patriotes s'étaient emparés lorsqu'ils avaient pris Angostura.

Le 6 janvier 1819, l'expédition étant arrivée près de Cayarca, le chef suprême Bolivar qui la commandait apprit que le général Paez avait jugé à propos de détruire San-Fernando. A cette nouvelle, il abandonna son premier projet, et alla joindre Paez près de San-Juan de San-Pedro sur l'Arauco. Le 10, la flotille, composée de vingt-sept grandes chaloupes, montées chacune de quelques pièces d'artillerie, entra dans cette dernière rivière; le 20, elle jeta l'ancre près du village de Cangral, situé sur la rive gauche de l'Arauco, à deux lieues au-dessous de San-Juan qui est sur la rive opposée.

Le lendemain, un canot expédié d'Angostura vint annoncer au général Bolivar qu'un renfort de 4,500 Anglais était entré dans l'embouchure de l'Orénoque. Il reprit aussitôt, avec le général Urdanetta, le chemin d'Angostura, afin d'y recevoir ce corps d'auxiliaires; il remit le commandement de son infanterie au général Ansoategui, et celui de la cavalerie au général Paez. A peine fut-il parti, que tous les employés de cette petite armée commirent les vexations les plus criantes. Sa présence seule y maintenait l'ordre et la discipline, parce que, connaissant le caractère de la plupart des hommes dont il est obligé de se servir, il voit tout de ses yeux, depuis la distribution des vêtemens ou des vivres jusqu'aux négociations les plus importantes.

« Il ne faut pas s'étonner, observe Robinson, des habitudes vicieuses des Créoles de l'Amérique Espagnole. Retenus par leur gouvernement dans une sujétion dégradante, opprimés par des gouvernemens avides et despotiques, ils n'avaient d'autre ressource que la feinte et l'hypocrisie pour rendre leur sort moins insupportable; ils ne pouvaient donc acquérir les qualités qui font de l'homme un membre utile et honorable de la société. Cependant, malgré la longue influence qu'un gouvernement tyrannique a exercée sur eux, on trouve parmi eux des âmes nobles et fières

dont les efforts seuls ont soutenu la cause des insurgés.

Quelques soldats étaient absolument nus, d'autres avaient pour unique vêtement une espèce de tablier attaché avec une ceinture de crin. D'autres avaient une petite casaque avec un pantalon très-court, des chapeaux de paille ou de feutre. Tous avaient des fusils ou des sabres. Les officiers n'étaient guère mieux vêtus que les soldats. Il était difficile de les distinguer les uns des autres, d'autant plus qu'ils jouaient, mangeaient et buvaient ensemble de la manière la plus familière.

Avant de partir pour Angostura, Bolivar avait nommé Paez général de division, en lui donnant l'ordre de rester avec ses trois mille hommes d'infanterie et de cavalerie dans le voisinage de San-Juan, et d'éviter soigneusement tout engagement avec l'ennemi. Mais, celui-ci, mieux servi par les espions que les insurgés, parce qu'il avait de quoi les payer, ne tarda pas à être informé du départ du chef suprême, ainsi que de l'arrivée du renfort anglais au bas du fleuve. En conséquence, il se porta en avant, et le 23 janvier, il n'était plus qu'à trois lieues de San-Juan. La place fut aussitôt abandonnée par ses habitans et par les troupes; tout le monde se replia sur le village de Cangral, où Robinson se trouvait avec le détachement qu'il

avait accompagné. Paez cependant resta encore sur la rive droite de l'Aranca, tant pour surveiller les mouvemens de l'ennemi, que pour protéger le passage des mulets, des chevaux et des bœufs, qu'on voulait empêcher de tomber entre les mains des Espagnols.

Le 1[er] février, on apprit que le général ennemi était arrivé à San-Fernando, et qu'il avait joint son corps d'armée. Le colonel patriote Figarero, posté sur les bords de l'Apuré pour empêcher les adversaires de le franchir, n'ayant pu y réussir, se retira précipitamment sur la rive gauche de l'Aranca. Ses dragons parurent les premiers, ils étaient entièrement nus, montés sur de petits chevaux, et armés les uns de carabines, les autres de lances longues de quatorze pieds. Les officiers étaient vêtus de larges pantalons de toile qui ne leur allaient que jusqu'aux genoux, et d'un grand morceau de toile avec un trou au milieu pour y passer la tête; presque tous portaient un chapeau de paille ou un bonnet de peau de jaguar pour marquer leur grade. La garde d'honneur de Paez avait une apparence plus imposante : elle consistait en 300 hommes choisis, montés sur d'excellens chevaux, coiffés d'un bonnet semblable à ceux des dragons anglais, ayant une veste rouge doublée de jaune, revers et paremens bleus, et des pantalons bleus à passe-poil jaune. Ce petit corps

qui combattait avec la lance, s'était souvent rendu redoutable à l'ennemi.

Le 3 février, les Espagnols se montrèrent vis-à-vis de Cangral, et firent plusieurs décharges de mousqueterie qui ne furent pas très-meurtrières. Tout ce qui n'appartenait pas à l'armée, reçut aussitôt l'ordre de la retraite. Ce fut le signal d'une confusion générale. Les soldats indigènes et les Anglais en profitèrent pour piller les vivres, et surtout la provision d'eau-de-vie. Paez fit tout son possible pour disputer à l'ennemi le passage de l'Aranca : sans cesse à cheval, vêtu d'un mauvais pantalon et d'une veste de toile, il galoppait d'une division à l'autre, encourageant les soldats et les officiers dont il est aimé : son intrépidité semblait s'accroître à mesure que le danger devenait plus pressant. Ses efforts furent vains. Les Espagnols étaient 8,000, ils avaient quatre pièces de canon; ils passèrent l'Aranca dans la nuit. Les insurgés furent obligés de quitter Cangal, et de faire leur retraite vers le confluent de l'Aranca avec l'Orénoque.

Rien de plus affreux que le tableau de cette retraite, tracé par Robinson; on ne peut s'imaginer tout ce qu'il eut à souffrir. Qu'on se figure une armée en désordre, mêlée de vieillards, de femmes, d'enfans, fuyant devant un ennemi implacable, emmenant d'immenses troupeaux de bé-

tail, leur seule ressource, marchant tantôt au milieu de savanes ravagées par le feu que Paez y avait fait mettre, tantôt à travers des halliers et des broussailles où il fallait se frayer un passage la hache à la main, tantôt sur un sable brûlant, tantôt dans des marais pestilentiels. Robinson, tourmenté sans cesse par une soif ardente, réduit pour toute nourriture à de mauvais bœuf, dévoré par les cousins et les maringouins, épuisé par la fatigue et par la chaleur, arriva enfin avec les autres fugitifs à l'embouchure de l'Aranca, et passa dans l'île d'Urbana, située dans le bras de l'Orénoque, où tombe l'Aranca.

Si dans cette île on était à l'abri des attaques des Espagnols qui n'avaient point de bâtimens de transport, d'un autre côté, les malheureux qui venaient de s'y réfugier n'y trouvaient pas plus de ressources que sur le continent. Quant à Robinson, les fatigues qu'il avait éprouvées dans cette retraite, et la privation de nourriture végétale, altérèrent tellement sa santé, qu'il sentit le besoin de retourner à Angostura pour s'y rétablir. Ce ne fut pas sans peine qu'il en obtint l'autorisation. Il s'embarqua dans un canot découvert, descendit l'Orénoque, échappa heureusement aux attaques des brigands et aux dangers de la navigation, et atteignit Angostura vers le milieu de mars 1819. Peu de temps après, il mourut.

Le portrait qu'il fait des insurgés, soit créoles, soit Indiens, n'est nullement flatteur : paresseux, malpropres, ignorans, avides et astucieux, tour-à-tour insolens et rampans, ils voyaient d'un œil jaloux les Anglais qui venaient à leur secours ; et ne leur savaient aucun gré des fatigues qu'ils venaient de si loin subir pour la cause de l'indépendance. Il est probable que ces reproches sont fondés en partie. Comment les vertus sociales et domestiques auraient-elles pu se développer chez un peuple opprimé depuis si long-temps, privé de tous les moyens d'instruction, et ne recevant de ses maîtres que de mauvais exemples ? Les insurgés faisaient, depuis long-temps, une guerre d'extermination ; ils étaient sans cesse errans d'une province à l'autre; toujours à la veille de voir leurs habitations incendiées, leurs femmes et leurs enfans massacrés, et de tomber eux-mêmes sous le fer d'un ennemi impitoyable. Faut-il s'étonner si le soin de leur propre conservation les rend égoïstes ? s'ils ne témoignent pas de l'amitié à des auxiliaires étrangers dont ils ignorent la langue, dont les habitudes diffèrent entièrement des leurs, dont les prétentions étaient souvent exagérées, et qui, d'après leur manière de faire la guerre, les embarrassaient souvent plus qu'ils ne leur étaient utiles ? Rien de plus naturel sans doute que les plaintes de Robinson, et de tant d'autres de ses

compatriotes qui, séduits par les promesses des agens des insurgés, et plus encore par leur propre imagination, s'étaient flattés d'obtenir en Amérique des richesses et un avancement brillant et rapide; et qui, au lieu de ces avantages, n'y trouvaient que de la misère, des fatigues, des maladies et souvent la mort. Il est permis de croire que le chagrin de voir leurs espérances déçues complettement, les a souvent rendus injustes, et les a portés à exagérer les vices des créoles. D'ailleurs, il n'est pas surprenant que les créoles ne vissent pas d'un bon œil la plupart des Anglais qui venaient les joindre. Presque tous ceux-ci étaient des gens sans aveu ou des aventuriers attirés par l'espoir de faire promptement fortune, et qui, au fond, ne prenaient aucun intérêt à la cause de l'indépendance. C'est ce qui explique le peu de succès de l'expédition dont Robinson fit partie, et de tant d'autres de la même nature. Si d'un côté Robinson, aigri par les désagrémens qu'il éprouva, fait de grands reproches aux créoles, d'un autre, il n'est pas injuste envers eux, et les disculpe sur beaucoup de points. Il tient compte de leur position, et il n'hésite pas à déclarer que beaucoup d'anecdotes injurieuses pour eux qui lui ont été racontées par ses propres compatriotes, sont dénuées de fondement, et doivent leur origine à des ressentimens personnels.

Les succès que l'entreprise des insurgés a obtenus depuis l'époque à laquelle Robinson écrivait, donnent lieu de supposer qu'il s'est trouvé parmi eux des hommes aussi courageux sur le champ de bataille qu'habiles dans le maniement des affaires, et que même la masse de la nation a déjà acquis quelqu'une des vertus qui lui manquaient

---

VOYAGE AU CHILI,

A TRAVERS LA CHAINE DES ANDES;

PAR P. SCHMIDTMEYER.

(1820—1821.)

« Il semble, dit l'auteur de cette relation, que la Providence ait permis que pendant plus de trois siècles l'Espagne et le Portugal eussent exclusivement la possession d'un continent immense et des mines renfermant les métaux les plus précieux pour prouver par l'expérience que l'agriculture et l'industrie sont plus profitables à la longue que des montagnes d'or et d'argent. »

Ensuite, il jette un coup-d'œil sur la géographie de l'Amérique méridionale. La longue chaîne des Andes commence au détroit de Magellan, et se dirigeant au nord, court parallèlement à la côte du grand Océan à une distance moyenne de trente lieues; sa longueur est de 1,230 lieues. Entre le 2me et le 5me degré de latitude nord, cette chaîne se divise en trois autres moins hautes; cependant,

la branche centrale qui est la plus élevée continue dans la direction septentrionale jusqu'à la mer des Antilles; la branche du nord-est se perd dans la même mer. Celle du nord-ouest continue par l'isthme de Darien pour se relever ensuite dans le Mexique et reprendre la forme majestueuse des Andes en se prolongeant encore vers le nord par les Monts-Rocailleux, jusqu'aux confins septentrionaux du continent.

A peu près vis-à-vis du centre de cette immense chaîne, s'élèvent quelques lignes de montagnes parallèles au rameau principal; elles sont beaucoup plus élevées : c'est ce que l'on appelle au Chili la Cordillère. Les sommets de ces monts sont aigus et dentelés. Au-dessus de cette chaîne centrale s'élèvent, de distance en distance, des sommets pyramidaux ou arrondis, couverts de neiges éternelles; ce sont en quelque sorte des montagnes superposées çà et là à la grande chaîne. Le plus grand nombre des sommets coniques sont des volcans éteints, quelques-uns jettent encore des flammes.

Dans le nombre, il en est qui n'offrent pas l'apparence de cratères; il est probable que leurs bords se sont affaissés, et que les neiges les ayant couverts, leur ont donné la forme de dômes. Peut-être aussi, l'effort intérieur n'a-t-il pas été suffisant pour ouvrir le cratère après avoir soulevé les

masses. Dans les intervalles de ces hautes sommités, on distingue les traces de grands bouleversemens, et des cratères de moindres dimensions de volcans éteints.

La longueur totale de cette magnifique chaîne de montagnes est de 2,300 lieues, presque sans interruption. M. de Humboldt établit que la hauteur moyenne de cette grande muraille qui borne le continent américain à l'ouest, est de 1,850 toises; cela ne s'applique sans doute, dit M. Schmidtmeyer, qu'aux Andes du Pérou, de Quito et de la Nouvelle-Grenade. Si on y ajoutait les Andes du Chili, on aurait sans doute une moyenne plus considérable.

« Quand on voyage dans les Andes, et qu'on se voit entouré de vestiges du feu, de cratères fumans ou de volcans éteints, et de cendres, on se représente la nature en travail pour préparer les métaux précieux que ces montagnes énormes recèlent dans leur sein. » Tout le monde adoptera-t-il cette théorie de M. Schmidtmeyer? elle ne paraît pas conforme à l'opinion des minéralogistes les plus célèbres; au reste, sur ces matières chacun se forme une doctrine.

Si l'on s'éloigne des Andes en se rapprochant de la côte orientale de l'Amérique, on trouve dans le Brésil plusieurs chaînes de montagnes peu élevées qui se dirigent du sud-ouest au nord-est;

elles commencent sur la rive gauche du Rio de la Plata, dont la rive opposée est en plaine. Comme les Andes dans leur marche tournent au nord-ouest, la plaine s'élargit à mesure que l'on va vers le nord.

Dans cette partie du pays, l'uniformité de la disposition plane du terrain n'est coupée que par des collines de trop peu d'importance et trop éloignées de la grande chaîne pour qu'on puisse les regarder comme en faisant partie, bien que quelques groupes et quelques lignes de ces montagnes paraissent se lier à la chaîne des Andes. M. de Humboldt a décrit les montagnes dont la direction forme un angle droit avec celle des Andes au-dessus et au-dessous de l'équateur. Une de ces lignes de montagnes s'étend le long de la côte de Caracas, et part des Andes sous le 10me parallèle nord pour se terminer au cap Paria. Les eaux de ces montagnes descendent d'un côté dans la mer des Antilles, et de l'autre coulent à l'Orénoque. Le groupe de Paria est une réunion de petites montagnes granitiques séparées les unes des autres par des plaines. Elles sont situées entre 3° et 7° de latitude nord; une plaine large de 80 lieues s'étend de leur base à celle des Andes. Elles divisent la Guyane française de la Guyane hollandaise; elles versent leurs eaux dans le fleuve des Amazones au sud, dans l'Orénoque au nord. C'est dans cette partie de l'Amérique que furent

entreprises autrefois tant d'expéditions pour trouver le fameux pays d'Eldorado, où les montagnes étaient d'or massif, et Manoa, ville qui renfermait des richesses inépuisables.

Une autre contrée montueuse, qui est entre le 16e et le 18e degré de latitude sud, se prolonge du Brésil aux Andes. On représente ces monts comme formant des groupes, plutôt qu'une chaîne non interrompue; ce sont les monts Chiquitos, ils sont peu élevés, leurs eaux se divisent entre le fleuve des Amazones et le Rio de la Plata. Les montagnes se terminent vers le 30e degré de latitude sud. De là jusqu'en Patagonie, où le pays redevient montueux, tout est plaine rase.

Les grands fleuves de l'Amérique méridionale sont l'Orénoque, qui coule d'abord de l'est à l'ouest puis au nord; le fleuve des Amazones qui se dirige de l'ouest à l'est; le Paraguay qui, réuni au Parana et enfin à l'Uruguay, tous coulant du nord au sud, forme avec eux le Rio de la Plata, dont l'embouchure est tournée à l'ouest.

Il est assez remarquable que le Paraguay et le Parana, qui parcourent un espace de 500 lieues, reçoivent comparativement peu d'eau des Andes; les rivières qui leur arrivent du nord-ouest, viennent du centre du continent. L'Uruguay est principalement alimenté par les montagnes du Brésil à l'est.

Si nous suivons, dans un espace de près de quatre cents lieues à l'ouest du Parana, jusqu'à Cordova, par 31° sud, le voyageur Helms qui a parcouru cette contrée en 1788, nous verrons qu'elle manque d'eau pour le travail des mines. En allant jusqu'à Salta, situé par 25° sud, il ne rencontra que le lit des torrens mis à sec; le pays entier était un désert aride, sans autre végétation que quelques arbustes. A Salta, la végétation cessa entièrement; il ne retrouva des plantes ligneuses que sur les sommets des plus hautes montagnes. Entre Salta et le Potosi, le pays est montueux, il n'y aperçut pas de bois. Dans ce dernier lieu une poutre de trente-quatre pieds de long sur six pouces d'équarrissage, coûtait 500 piastres (2500 fr.) Cependant il n'y a aucune raison de croire que le sol ne soit pas aussi fertile dans cette région que dans le reste de l'Amérique méridionale.

Du détroit de Magellan au Biobio, rivière du Chili, par 37° sud, les deux côtés des Andes reçoivent des pluies abondantes, notamment le territoire des Araucanos, qui est au sud. Ces peuples vivent sous un beau climat, leur sol est fertile, les pâturages y abondent, et n'ont pas besoin d'irrigation. A mesure qu'on remonte vers le nord, les eaux manquent de plus en plus. Le changement est sensible à San-Iago, capitale du

Chili. Ce pays n'a pas de pâturages, la végétation n'y est pas vigoureuse; quoique le sol soit partout d'excellente qualité. Il croît un peu d'herbe après les pluies d'hiver, elle ne tarde pas à sécher. Les pluies deviennent de plus en plus rares à mesure que l'on s'avance au nord, vers le désert d'Atacama, et enfin jusqu'au Pérou occidental où il ne pleut jamais. Les terres que l'on arrose produisent abondamment et sans engrais; l'herbe du printemps qui ne dure que quelques instans est très-nourrissante : mais il faut envoyer les troupeaux dans les Andes avant la saison sèche. On n'aperçoit dans cette partie du pays que des arbrisseaux. Les rosées sont peu abondantes. Dans mon voyage, pendant l'hiver, de San-Iago à Guasco, je dormais en plein air. Quelquefois mes couvertures étaient mouillées par la rosée; souvent il n'en tombait pas; je n'en éprouvais presque jamais l'effet dans mes excursions durant le reste de l'année.

Sans le caroubier, les mimosa, et quelques arbrisseaux, sans les territoires dont les portions sont arrosées, le Chili serait pendant neuf mois aussi aride que le désert d'Atacama. Le même phénomène a lieu à l'est et à l'ouest des Andes. Il n'y a dans ces montagnes que quelques cantons fav[illegible] ar leur position, et sillonnés par [illegible] t offrir du pâturage aux

bestiaux toute l'année. On observe la même sécheresse de climat jusqu'à une distance de 170 lieues à l'est des Andes.

Le défaut de pluie caractérise cette région du 60° méridien à l'ouest de Greenwich jusqu'aux Andes, et de ces monts jusqu'au grand Océan. Le plateau de Quito ressent également cette influence. Dans le Chili, on voit le soleil pendant toute l'année à très-peu d'exceptions près; elles n'ont lieu que pendant les jours de pluie en hiver, lorsque le vent souffle de l'ouest. Le Pérou a un ciel plus nuageux, et ne connaît pas les pluies.

En suivant la chaîne des Andes, on voit que presque tous les jours les sommets de la Cordillère sont enveloppés de nuages, tandis qu'on n'en voit qu'en hiver sur la partie la plus basse; les orages sont très-fréquens toute l'année autour de ces hautes sommités. Le soir, en été, on voit de San-Iago, les éclairs briller au moins trois jours dans la semaine autour de la portion des monts les plus élevés, il est rare que le tonnerre gronde.

On ne sait ce que c'est que la pluie sur ces hautes régions. Les bergers qui conduisent leurs troupeaux sur ces montagnes ne parlent que de la neige qu'ils voient tomber, toutes les fois qu'il y a un orage, beaucoup plus bas que la ligne des neiges éternelles. Dans les mois de janvier e de

février, il m'est arrivé en parcourant ces hauteurs de souffrir beaucoup de la chaleur, puis de voir arriver la neige qui tenait deux jours, sous un soleil sans nuages, et cependant c'était entre 33 et 34 degrés de latitude sud, et à une distance assez considérable du massif principal de la chaîne. Dans le milieu de mars, la neige descendit si bas, que toutes les petites montagnes en furent couvertes; elles présentaient l'aspect des campagnes du nord de l'Europe au commencement de l'hiver. Le même jour, la chaleur était insupportable dans la plaine. Ces contrastes ont induit des voyageurs en erreur : les uns ont décrit le Chili comme un pays chaud, et les autres comme une contrée si froide que les habitans étaient obligés de se creuser des cavernes pour se mettre à l'abri.

Dans un espace de 300 lieues du sud au nord, c'est-à-dire de Maypo, jusqu'à Atacama, il ne descend pas assez d'eau du flanc occidental des Andes, pour former un fleuve comme le Rhône à son entrée dans le lac de Genève. Le Tersero qui est la plus considérable de toutes les rivières, n'a pas plus de six pieds de profondeur, et n'a que cent pieds de largeur, à 180 lieues des Andes, après avoir reçu tout ce qui sort des montagnes qu'il traverse.

Toutefois M. Schmidtmeyer pense qu'il est évi-

dent que jadis de grands fleuves coulaient dans cette partie de l'Amérique. Le Désaguadero ou Colorado, rivière qui sort des Andes de Cuyo, où elle se forme d'un grand nombre de ruisseaux, et qui, après un cours de plus de 340 lieues généralement au sud-est, tombe dans l'Océan atlantique, a un lit extrêmement large et profond, où pendant la plus grande partie de l'année on ne voit presque pas d'eau. Entre cette rivière et Mendoza au pied des Andes, on voit le lit d'une autre très-grande qui est desséchée; le fond en est couvert de cailloux roulés. Dans le Chili, entre San-Iago et Copiapo, on observe des vallées très-remarquables sous ce rapport; elles courent des Andes au grand Océan; elles sont larges de deux milles à peu près, et ne donnent passage qu'à de petites rivières dont les bords élevés d'une cinquantaine de pieds portent les traces des courans considérables qui les ont silonnés. Des couches épaisses de cailloux roulés s'y trouvent mêlées avec une terre évidemment apportée de loin, parce que sa nature diffère de celle du terrain environnant. Plusieurs lits successifs de ces matériaux étrangers, forment de part et d'autre un talus vers le fond. Ces lits semblent indiquer que les torrens, après avoir coulé long-temps à une certaine hauteur, ont diminué tout-à-coup à diverses époques. On dirait que ces talus réguliers

sont l'ouvrage de l'homme. On se figure la masse énorme des eaux qui doit y avoir coulé pendant long-temps; et il est extrêmement difficile de se rendre compte de ce qui a pu désécher ainsi de grands fleuves dont le cours était régulier, dans un espace de plusieurs centaines de milles. Il n'a pu exister aucun réservoir commun pour remplir ces lits, du moins en supposant le climat aussi sec qu'il l'est aujourd'hui. C'est dans le lit de ces grands fleuves désséchés que l'on trouve l'or; souvent c'est à vingt et trente pieds au-dessus du niveau actuel des ruisseaux que les recherches sont lè plus fructueuses.

On pense généralement, continue M. Schmidtmayer, que l'hémisphère austral est plus froid que le boréal. Lorsque la navigation de l'Europe, au grand Océan, avait lieu par le détroit de Magellan, entre 53° et 54° sud, on se plaignait de la rigueur du froid que l'on éprouvait, en s'étonnant néanmoins de la belle végétation des rivages que l'on avait sous les yeux. Aujourd'hui les navires doublent le cap de Horn par 60° sud, et on ne fait plus aucune mention de circonstances semblables. Ne peut-on pas conjecturer que ce ne sont pas seulement les vents refroidis par leur passage sur les neiges des Andes, qui abaissent tellement la température du détroit de Magellan, mais que le phénomène est dû aussi à la nature des subs-

tances dont cette chaîne est composée, et au résultat de quelque opération de la nature dans ces montagnes? L'extrême sécheresse du climat ne pourrait-elle pas avoir la même cause? M. de Humboldt fait mention d'un refroidissement extraordinaire dans la température de Quito, depuis le tremblement de terre de 1797, qui coûta la vie à quarante mille personnes. De ce moment là, le thermomètre qui se maintenait à 66° (10°—60) est habituellement entre 41° et 54° (4° à 9° 77), et rien n'indique que la température tende à redevenir ce qu'elle était.

On a dit que les plaines de l'Amérique méridionale étaient parfaitement plates; cela n'est pas vrai, du moins de la contrée des Pampas qui sépare Buenos-Ayres de Mendoza; le terrain y est partout ondulé, et ce pays est réputé la plaine la plus étendue de ce continent.

Les plaines immenses qui séparent les montagnes de Parimé de celles de Chiquitos, se trouvant sous l'influence des pluies équinoxiales, sont couvertes de forêts épaisses au travers desquelles il n'y a pas d'autre passage que les rivières. Quant aux Pampas, par 36° et 37° sud, dans un espace de 180 lieues à l'est des Andes, il n'y a presque aucune végétation. A 100 lieues encore plus à l'est, on trouve surtout l'espino, petit mimosa, et une herbe haute qui croît par touffes

distinctes. Enfin, entre cette bande et l'Océan atlantique, le pays est arrosé par des pluies abondantes, en toute saison : le trèfle et le chardon y abondent. C'est là que les troupeaux sont, je crois, les plus nombreux.

De Buenos-Ayres à Mendoza, le terrain me paraît partout de même qualité. Il produit abondamment sans avoir besoin d'arrosement. Je n'ai pas aperçu la moindre parcelle de gravier ni à l'est ni à l'ouest des Andes. Ce que j'ai vu qui en approchait le plus, était une agglomération de petites masses de granite arrondies par le mouvement des eaux et mêlées de sable et de parties qui me parurent calcaires. Ce dépôt était placé sur la Cordillère centrale la plus élevée, c'est-à-dire probablement à 14,000 ou 15,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Helms a exprimé son étonnement d'avoir trouvé à trois lieues de Potosi, sur l'une des plus hautes montagnes, couverte de neige, une large couche de pierres granitiques, roulées. Il avait observé que la chaîne granitique se termine à Tucuman, et que là, en s'élevant vers Potosi, les montagnes sont toutes composées de schiste argileux.

Les groupes de montagnes les plus basses du continent méridional, sont représentées comme granitiques : les plus hautes chaînes paraissent être schisteuses. J'ai observé en mer, dans un

espace considérable, le long de la côte méridionale du Brésil, le même aspect qu'à Rio-Janeiro, c'est-à-dire un grand nombre de monticules granitiques, noirâtres, pointus ou arrondis. A l'ouest de Rio-Janeiro, en remontant vers la chaîne des Orgaos, j'ai observé que les dômes granitiques cessent, puis ils reparaissent au-delà de ces monts. A peu près à 230 lieues plus au sud, et près du Rio de la Plata, on retrouve ces monticules granitiques.

Il y a dans l'Amérique méridionale tant de différences dans l'élévation des divers lieux, sous la même latitude, que tandis qu'on éprouve sous l'équateur, des chaleurs brûlantes, dans les plaines basses, on ressent de grands froids dans les plaines élevées. Une vaste contrée dans la partie de l'est, est arrosée par des pluies abondantes, tandis que sous le même parallèle, en allant à l'ouest, on ne trouve d'eau que celle qui résulte de la fonte des neiges sur les Andes. Une partie de cette contrée sèche jouit constamment de la clarté du soleil, et l'autre est sans cesse couverte de nuages. La zône où il ne pleut jamais, à l'est et à l'ouest des Andes, et jusqu'à 180 lieues de ces montagnes, est extrêmement stérile dans son état naturel, mais très-fertile dans les lieux peu nombreux qui peuvent être arrosés.

Dans le nord du Chili, le Pérou, et la province de Quito, on fait un grand commerce de fumier d'oiseau de mer: dans les parties orientales du Chili, l'irrigation suffit pour qu'il soit fécond. Les ressources de ces vastes pays, sous le rapport de l'agriculture sont si variées qu'il serait plus court d'énumérer les récoltes que l'Amérique ne comporte pas, que celles qui lui conviennent. Quand les progrès de la population et de la civilisation dans ce continent, multiplieront les besoins, le sol et le climat pourront répondre à tout ce qu'on leur demandera. L'échelle de la production y est plus étendue que partout ailleurs.

Pour ne parler que des contrées tempérées, la pomme de terre y est indigène; sa culture est fort étendue au Chili; les tubercules y ont moins de goût qu'en Europe. Elle dégénère promptement dans le pays à l'est des Andes; et l'on y est obligé de tirer tous les deux ans des tubercules de l'ouest. Les oignons sont cultivés en grand et sont un objet considérable de consommation.

Dans le Brésil et dans le Chili, les fèves servent encore plus que les pommes de terre à la nourriture du peuple. Le Chili produit beaucoup de froment et d'orge, et en approvisionne le Pérou et le Brésil. Cette culture se retrouve sur les plaines hautes entre les tropiques, dans tous les

endroits où l'irrigation n'est pas trop difficile. Le riz ne se cultive qu'au Brésil, les pays de l'ouest le reçoivent des Indes orientales.

Les choux et les potirons sont très-abondans. Le piment se récolte partout, parce que son usage est universel, il entre dans l'assaisonnement de la plupart des mets. On cultive du tabac, et on en reçoit de Cuba. Tout le monde, hommes et femmes de toutes les classes, fument des cigares; cependant cette mode commence à se passer pour les gens riches.

Le Paraguay produit l'herbe qui porte son nom ou maté, c'est le thé d'une partie de l'Amérique méridionale. L'arbre qui donne cette feuille est un houx. On la sèche et on la pulvérise. Avant la guerre, les provinces du Rio de la Plata, le Chili et le Pérou en faisaient une grande consommation : les difficultés des transports sont devenues telles, que cette poudre coûte actuellement une piastre et demie la livre au Chili; de sorte que son infusion est aujourd'hui réservée aux gens riches.

La vigne, l'oranger, le citronnier, l'amandier, l'olivier, le grenadier, le pêcher, le poirier, le pommier et le figuier se trouvent partout où les Européens se sont établis. On ne fait, je crois, du vin qu'à Mendoza et dans les parties inférieures du Pérou et du Chili, en quantité assez consi-

dérable pour l'exportation. L'ananas, le melon, et le melon d'eau réussissent bien au Chili. Pendant la moitié de l'année l'usage du melon d'eau est général; lorsque les premiers paraissent, ils sont accueillis par des acclamations; à toute heure du jour les ouvriers fument la cigare ou mangent du melon d'eau. On attribue à ce fruit comme au maté, la vertu de prévenir toutes les maladies.

Le chanvre et le lin fournissent d'abondantes récoltes; depuis la guerre on en cultive moins. La luzerne ou alfasalfa, est d'une grande ressource pour le Chili; on a pensé, à tort, qu'elle y était indigène. Je n'y ai jamais rencontré le trèfle à fleur blanche ou à fleur violette. On y voit un petit trèfle à fleur jaune qui donne fort peu de fourrage. Dans la partie des Andes où il ne pleut presque jamais, l'avoine et l'orge sauvage poussent au printemps, puis sèchent sur pied et restent dans cet état jusqu'à l'hiver. Nos chevaux mangeaient avidement ces tiges desséchées et rares. A une grande distance, cette paille sur pied donne aux flancs des montagnes une teinte jaunâtre. Dans la région plus élevée on trouve un pâturage qui sans être très-abondant, nourrit très-bien les bestiaux, et dont les plantes sont singulièrement glutineuses au toucher.

Sur la pente orientale des Andes, le figuier est

presque le seul arbre qui ombrage les habitations; il donne de bon fruit. L'indigo sauvage se trouve partout; les habitans l'emploient pour teindre leurs vêtemens. Les Indiens Araucanos paraissent aussi connaître ce procédé.

L'insecte de la cochenille existe dans le Paraguay, le Tucuman et le territoire de Cordova. Nous l'avons trouvé, sur la plante à laquelle il est attaché, auprès d'un relai de poste. Le maître avait écrasé l'insecte pour en faire des gâteaux qui servaient à teindre du fil.

A l'est des Andes, le pays n'est pas sujet aux tremblemens de terre, comme à l'ouest. C'est pourquoi l'on y bâtit des maisons à un et deux étages. Dans les parties centrales de ces contrées, les maisons n'ont qu'un rez-de-chaussée. Les bois de construction sont ordinairement apportés de fort loin à dos de mulets. On emploie dans le Chili, pour l'intérieur des habitations, un bois rougeâtre qui vient de l'île de Chiloé; l'arbre qui le donne est toujours vert et si grand que l'on tire quelquefois d'un seul huit cents planches de dix pieds de long sur un pouce d'épaisseur, et six pouces de long. On ne scie pas le tronc de l'arbre, on le fend d'une manière si égale qu'on dirait que les planches ont été rabotées. Ce bois m'a paru semblable à celui du méleze qui croît sur les hautes montagnes de Suisse : il est encore

plus léger. Il n'est pas sujet à être attaqué par les insectes; on en fait des barriques, et des seaux.

L'acacia farnese est le seul arbre que l'on voie dans la région sèche des Pampas, où il s'élève fort peu. On le trouve dans le territoire de Cordova, au Chili et dans la plus grande partie du Pérou; il fournit presque tout le bois à chauffer nécessaire aux habitans; on en fait la coupe tous les cinq ou six ans, il repousse avec vigueur. Ses cendres sont suffisamment chargées de potasse pour faire du savon. On conçoit de quelle importance est un arbre qui croît si rapidement sans le secours de l'irrigation ou des pluies, sous un soleil brûlant, et dans un pays de mines où il faut beaucoup de combustible. On a abusé des coupes au Chili, et l'on s'y ressentira long-temps, malgré la découverte des mines de houille de la Conception, de la privation de cet arbre. Le mimosa des Andes du sud est un petit arbre de peu d'apparence, et le plus souvent un arbrisseau dont les branches tortueuses sortent de terre et ont l'air à moitié sèches.

L'algarobo ou le caroubier est un autre arbre qui croît dans les sols les plus arides à l'est et à l'ouest des Andes. Les sauterelles l'attaquent avec tant de fureur, qu'on l'a nommé aussi arbre aux sauterelles. Le chanar est un petit arbre de la fa-

mille des sapotilliers. Le palmier des Andes se trouve, dit-on, jusque dans la région des neiges éternelles. Je ne l'ai trouvé qu'à Mendoza et à San-Luis, et seulement en petite quantité dans les terres arrosées. Molina avait décrit le Chili comme embelli par des bocages de cocotiers, ils sont devenus rares. Les incisions par lesquelles on obtient de cet arbre son miel ou son huile le font ordinairement périr; on a eu trop souvent recours à cette ressource, et les palmiers ont graduellement diminué. Les cocos du Chili sont petits. Les palmiers s'élèvent de vingt à cent pieds selon l'espèce et la position de l'arbre. On ne voit plus au Chili le pin des Araucanos.

En traversant les Andes, de Mendoza à San-Iago, on les voit absolument nues, sur les pentes orientales. Quoiqu'il y ait beaucoup de vallées, tout présente l'aspect d'une aridité si grande qu'on dirait que le feu y a passé. Les pentes occidentales sont un peu plus garnies. Lorsque l'on a passé le Cumbré ou défilé des volcans, et qu'on est descendu à peu près à moitié vers l'ouest, c'est-à-dire à 7000 pieds au-dessus du niveau de la mer, on trouve le quillaja saponaria qui a le port d'un hêtre, et qui a une soixantaine de pieds de hauteur. Son écorce donne un savon naturel; les femmes du Pérou et du Chili l'emploient surtout à laver leurs longs cheveux noirs;

on prétend qu'il favorise leur croissance. C'est le plus grand arbre des forêts de cette partie du Chili; il est probable que dans les cantons méridionaux, et dans le voisinage de Biobio, ces arbres sont plus nombreux et plus forts, car c'est toujours cette partie du pays que les habitans citent aux voyageurs comme bien boisée, quand ceux-ci se plaignent du manque d'arbres.

On a exagéré la fertilité du Chili; lorsque l'on dit que ses terres rendent soixante ou quatre-vingts pour un, on exagère. Les récoltes y donnent vingt-cinq pour un.

Bien que le sol de ces contrées de l'Amérique méridionale soit généralement métallique, et que les veines de métaux soient souvent à la surface de la terre, elle n'en est pas moins fertile quand on l'arrose. La présence presque continuelle du soleil en est peut-être la cause.

Depuis trois cents ans, les pentes orientales et occidentales des Andes sont attaquées par une armée de mineurs. Aujourd'hui leurs travaux sont ralentis sur plusieurs points. L'or, l'argent, le cuivre, en sont sortis avec profusion pour se répandre sur le reste du monde. C'est surtout dans les régions les plus élevées des deux côtés de la Cordillère, et même dans sa ligne centrale que l'argent se trouve le plus abondamment. On croit au Chili que les mines voisines de Mendoza sous

32° 30′ sud, qui autrefois étaient très-riches, ne sont qu'une continuation des veines du Potosi. Il y a 300 lieues de distance, ce qui peut faire regarder cette assertion comme une conjecture vague; cependant il est certain qu'il existe des analogies dans la situation et la direction des veines métalliques. Elles sont situées également sur les pentes orientales de la grande chaîne, et à une hauteur considérable. Quelques mineurs très-habiles du Chili, regardent les mines des Andes comme inépuisables. Ils prétendent que le métal existe partout, sur les flancs de ces montagnes; reste à savoir jusqu'à quelle distance du détroit de Magellan, les Andes sont riches en métaux précieux.

A cinquante milles dans l'ouest des montagnes, on découvre de l'argent dans le sol du Chili; le même phénomène se présente à l'est des monts, sur la route de Cordova au Potosi; mais les veines ne sont pas riches; elles vont en s'affaiblissant à mesure qu'on s'éloigne des Andes.

Dans le Chili et sur les montagnes secondaires, le voyageur rencontre souvent des vestiges du travail des mineurs, c'est-à-dire des cendres et des remuemens de terre. Dans quelques endroits, les fouilles ont été sans succès; dans d'autres le filon a été suivi à quelque distance. Les taches bleuâtres occasionées par ces essais, sont un

des caractères du paysage de cette contrée.

M. Schmidtmeyer qui a visité les mines d'Uzpallata, estime leur hauteur à près de 8000 pieds au-dessus de Mendoza, qui est à une élévation égale au-dessus de la mer. La gangue du métal est un schiste micacé d'un jaune verdâtre qui compose la totalité de cette ligne des Andes, la plus voisine de la chaîne des hautes cimes; elle s'étend à environ deux milles au nord et au sud de Mendoza, toujours à peu près à la même hauteur, et avec le même aspect. Il est probable que le schiste argileux en forme partout la principale charpente; cette masse de schiste est généralement couverte de substances calcaires, et montre les traces d'une combustion universelle. C'est parmi les débris de cette route brûlée que se trouvent les filons de mine d'argent.

L'or existe en abondance à une hauteur beaucoup moindre. Il est déposé dans les montagnes, dans les vallées à l'est et à l'ouest des Andes, et dans les terrains d'alluvion, le long de cette chaîne. Les mines de cuivre de l'Amérique méridionale offrent aussi de l'or; au Chili, toutes les montagnes basses, les ruisseaux et les rivières en contiennent. Les parties des montagnes qui en renferment des filons, ont une teinte rougeâtre. Dans le voisinage de Guasco, où le rocher a été ouvert dans toutes les directions, les végétaux

même ont cette couleur. Les filons sont à une petite profondeur ; on voit beaucoup de fouilles abandonnées. Une ligne blanchâtre, en apparence calcaire, et de deux à trois lignes d'épaisseur, indique sur la roche les filons riches. Le cuivre se rencontre aussi avec abondance dans ces mêmes territoires ; on dit que ces filons sont ordinairement placés au-dessus de l'or. Celui-ci s'obtient par le lavage de la terre qui est jaune et brune. Le pays des Araucanos passe pour être très-riche en or, et l'on prétend qu'on le découvre souvent dans les rivières qui le parcourent.

Au Chili, comme au Brésil, les recherches les plus fructueuses se font dans les lits de rivières désséchées, ou dans les terrains qui bordent ces ravins. On préfère en cherchant l'or près des ruisseaux qui coulent encore, les endroits dans lesquels les terres d'alluvion sont anciennes, ou qui peuvent avoir été apportées par les grandes pluies d'hiver.

Les anciens bords des lits de rivière à sec, sont principalement formés de dépôts d'alluvion ; entre Valparaïso et Guasco, on peut voir des traces d'érosion dans les montagnes basses ; elles sont évidemment l'effet d'un courant rapide qui a duré long-temps ; aujourd'hui, il n'y roule pas une goutte d'eau.

Le Chili envoie du cuivre dans toute l'Amérique, en Europe, en Chine, et au Bengale. La grande quantité des demandes a fait doubler le prix de ce métal en 1821. Cependant les transports par terre sont si difficiles, le bois, l'eau et le fourrage sont si rares, qu'il en résulte un grand découragement pour toute autre exploitation que celle des métaux précieux. La rareté du bois augmente sans cesse; leur destruction n'étant compensée par aucun remplacement, à cause de l'excessive sécheresse du climat. Il est donc impossible que des dépenses toujours croissantes ne fassent pas bientôt abandonner une partie des mines de cuivre du Chili; on n'exploitera que celles qui sont situées de manière que l'opération sera avantageuse. Les filons de cuivre du Chili commencent à 36° sud, ils se rapprochent de la mer à mesure qu'on s'avance vers le nord; ils courent principalement au sud-est et au nord-ouest.

On trouve au Chili le fer minéralisé avec différentes substances, surtout en pyrites. On rencontre aussi l'aimant en beaucoup d'endroits. Le plomb existe dans les Andes sous diverses formes, et dans les mines d'argent, on n'y fait pas d'attention. Le besoin du fer et du plomb est moins sensible dans ces contrées que partout ailleurs. Les bois sont si durs qu'ils remplacent souvent le

fer ; on ne ferre presque jamais les chevaux de travail ; la plupart des ustensiles sont en cuivre, et le plomb ne s'y emploie pas comme en Europe à une infinité d'usages.

Le Chili est heureusement exempt des serpens venimeux qui infestent tant de pays de l'Amérique. Le cougouar ou lion de ces contrées, animal dépourvu de crinière, vient quelquefois rôder en bandes nombreuses dans les pâturages des Andes du Chili. On est obligé de prendre beaucoup de précautions pour préserver les troupeaux de ses attaques ; il est peu à craindre pour l'homme. Lorsque les grands propriétaires envoient au printemps leurs bestiaux dans les hauts pâturages des Andes, ils les font accompagner de chasseurs qui s'établissent dans des cabanes mobiles et suivent les troupeaux à mesure qu'ils vont d'un lieu à un autre. Nous avons rencontré sur une montagne à près de 9000 pieds au-dessus du niveau de la mer, le squelette d'un cougouar qui y avait été tué. Les chasseurs et les bergers avaient mangé sa chair qui est pour eux un mets excellent. Comme nous devions passer la nuit dans cet endroit où l'air était très-frais, et où nous n'avions pas pu transporter une forte provision de bois, le feu fut alimenté avec les os du quadrupède carnassier.

Il est probable que les cougouars se retirent dans

es grandes forêts des plaines en repassant les Andes entre le Chili et le Pérou, aussitôt que les bestiaux quittent les pâturages. On ne les voit jamais dans les plaines du Chili. Les bœufs leur résistent quelquefois en formant un carré et présentant de tous côtés leurs cornes.

Le jaguar ou léopard d'Amérique est grand, fort, et féroce; il cause des dégâts considérables, et répand la terreur parmi les hommes. Il n'abandonne guère les forêts où les singes lui offrent une proie facile; on le voit rarement dans les Pampas. Les chauves-souris de cette contrée et celles du Chili sont petites, et ne sont pas nuisibles comme les grands vampires des régions équinoxiales. Les moustiques sont en telle quantité dans les forêts de la plaine, qu'ils deviennent un supplice continuel même pour les indigènes; au Chili on n'en souffre que dans les cantons humides. La meilleure manière à laquelle le voyageur puisse avoir recours pour éviter les autres insectes incommodes dans l'intérieur des maisons, est de coucher en plein air. Il ne court pas même le risque de s'enrhumer.

Malgré l'introduction du cheval et de l'âne dans ce pays, le lama continue encore à y rendre de grands services pour le transport des fardeaux et le travail des mines. Il se contente d'un peu d'herbe et boit rarement. La vigogne est beaucoup

plus sauvage que le lama. On ne la trouve que sur les parties des Andes les plus élevées. Sa laine est plus fine que celle du lama. Cet animal est devenu assez rare. Le guanaco vit en grandes troupes dans les montagnes du Chili. L'on m'a dit qu'il acquérait quelquefois la taille d'un cheval; je n'en ai pas vu de si grands à beaucoup près. Il est extrêmement sauvage. Il va jusqu'à la mer dans l'ouest, et fréquente aussi les Pampas. Sa laine est courte.

Les nandous qui représentent l'autruche en Amérique, se voient en grandes troupes dans les plaines de Buenos-Ayres. On en rencontre aussi des bandes plus au sud et à l'ouest dans l'Araucanie. On les chasse pour leurs plumes; il est difficile de les atteindre sinon avec des chevaux qui galopent extrêmement vite. Helm raconte qu'ayant cassé un œuf de nandou prêt à éclore, il en vit à l'instant sortir le petit qui se mit à courir à l'herbe et à paître.

Le chinchilla est un petit animal de la famille des mulots, il vit sous terre et se nourrit de racines; la finesse de son poil le fait rechercher. Celui du Chili est plus prisé que le chinchilla du Pérou. Il se fait un grand commerce de cette fourrure par les ports de Valparaïso et de Lima.

La poule d'Europe a été introduite dans ces

contrées; le voyageur peut s'en procurer partout; mais sa chair n'est ni aussi tendre ni aussi savoureuse que dans l'ancien monde. Le gibier abondant près de Buenos-Ayres diminue à mesure que l'on avance vers l'ouest. On voit dans le Chili des bandes des perroquets très-criards; les aigles planent au-dessus des plus hautes montagnes.

On est surpris de la quantité de chiens sauvages et domestiques. Chaque habitation en contient plusieurs. Lorsque la nuit approche, le voyageur guidé par leurs aboiemens vers une cabane encore éloignée, sent son courage et ses forces se ranimer par l'espoir de trouver bientôt un gîte où il pourra trouver le repos et apaiser sa faim.

On dirait que les vastes plaines de l'Amérique attendaient les bestiaux d'Europe pour leur faire prendre le développement dont ils étaient susceptibles. Non seulement ils se sont multipliés et répandus partout, leur race s'est aussi sensiblement améliorée. Elle est plus belle, plus grande et plus forte dans les Pampas qu'en Europe, même dans les pays les plus favorisés de la nature.

Ce fut en 1536 que l'on transporta pour la première fois un taureau et sept vaches; sans doute d'autres envois succédèrent à celui-là. En

1580, une cargaison de peaux de bœufs fut expédiée de Buenos-Ayres en Espagne. Un siècle plus tard, un million de ces animaux fut mené de Santa-Fé au Pérou.

Les bœufs, les chevaux, les ânes, les moutons et les chèvres, tous originaires d'Europe, se trouvent aujourd'hui en troupeaux innombrables dans les plaines du Mississipi et du Mexique, dans celles du pays de Caracas, à la nouvelle Grenade, au Brésil, au Chili, dans les Pampas et dans l'Araucanie. Le Pérou est le pays où ces animaux sont le moins nombreux, à cause de la sécheresse du climat. Ils n'ont pas pu se multiplier dans les forêts qui s'étendent de l'Orénoque aux monts de Chiquitos; les bêtes féroces ont fait échouer tous les efforts que l'on a tentés pour introduire le bétail dans cette région immense. C'est dans les Pampas et sur les Andes qu'il paît avec le plus de sécurité.

On emploie les bœufs au labour, on se nourrit de leur chair, et on la fait sécher au soleil; dans cet état, elle devient un objet de commerce. Ils ont une grande disposition à redevenir sauvages. Dans la partie orientale des plaines où il y a du trèfle blanc en abondance, le lait des vaches est de bonne qualité; en se rapprochant des Andes, et surtout dans le Chili, il est bleuâtre et visqueux; il est fort difficile d'y avoir de bonne

:rême et du beurre. Les habitans ne s'en sou-:ient pas beaucoup ; ils emploient pour accom-noder leurs mets de l'huile et de la graisse ; rare-nent on trait les vaches.

On croit qu'il n'existe plus de troupeaux de raches sauvages. Les Indiens des Pampas du sud 'ont de temps en temps des incursions dans les :erres de Buenos-Ayres pour y enlever un certain ıombre de ces animaux, ce qui semble indiquer ıue l'on n'en trouve plus dans ces plaines.

Les chevaux sont très-robustes ; ils manquent le vivacité. Ils sont très-dociles quoiqu'on les aisse paître sans s'en inquiéter. Ceux de Mendoza et du Chili sont souvent très-beaux ; ils peuvent dans une journée parcourir près de vingt-cinq lieues ; leur unique nourriture est la luzerne. Je n'ai pas aperçu de troupeaux de chevaux sauvages dans les Pampas, il paraît cependant qu'il y en a. La quantité des chevaux et des bœufs est moindre à mesure que l'on va vers l'ouest. Lorsque l'on a parcouru à peu près vingt-cinq lieues, on ne voit plus de chevaux qu'aux stations de poste.

Les ânes et les mulets du Chili et du Pérou sont assez grands et très-forts. La charge d'un mulet dans les cantons montueux passe quatre quintaux ; pour toute nourriture, il paît pendant la nuit. On en élève beaucoup dans les pâturages

voisins du Rio de la Plata, dans les Pampas, à Mendoza et dans d'autres territoires; il s'en fait un grand commerce. On a remarqué que sous le climat des tropiques, ces animaux perdaient beaucoup de leur vigueur.

On trouve des troupeaux de moutons tout le long des Andes, depuis le Mexique jusque dans l'Araucanie. Leur laine est assez grosse; ils naissent pêle mêle avec les chèvres. Aujourd'hui quelques propriétaires commencent à s'occuper de l'amélioration de leurs troupeaux pour avoir de la laine plus fine. On ne mange guère la chair des moutons, on se contente de celle des agneaux. Les pâturages du Chili paraissent mieux convenir aux chèvres qu'aux moutons; on ne les entretient que pour avoir leurs peaux. On ne fait du fromage que près de Buenos-Ayres et dans la province de la Conception au Chili; il est de qualité médiocre. Au midi du Brésil la race des porcs dégénère, ils sont grands et maigres, leur chair est de mauvais goût. Dans la province de la Conception, on les soigne davantage. Les jambons que l'on y prépare jouissent d'une réputation qu'ils ne méritent guère.

En 1821, M. Schmidtmeyer, après avoir parcouru les contrées qu'il décrit, pensait que leur séparation de la métropole était définitive, et que même dans le cas où l'Espagne réussirait à

dominer de nouveau sur une partie du continent américain, ce succès momentané ne ferait que prolonger les malheurs d'une lutte acharnée. Il observe que les avantages alternatifs obtenus par chaque parti aux diverses époques de cette guerre, ont été marqués par tant de violences et de vengeances, qu'aujourd'hui la population est considérablement réduite, et que notamment les Espagnols d'Europe et tous ceux qui tenaient pour la métropole, ont péri ou bien ont quitté le pays.

Un autre effet de ces longues dissensions intestines a été d'appauvrir les habitans. La masse est d'une ignorance extrême, elle ne peut se faire une idée de la forme de gouvernement qui lui convient. Le petit nombre de familles entre lesquelles sont concentrées la fortune et la puissance, sont divisées entre elles; les unes penchent pour la monarchie, les autres pour des républiques et pour une union fédérale. Toutes s'accordent pour ambitionner les richesses et le pouvoir, comme pour exclure de ces avantages tout ce qui ne compte point parmi les personnes déjà influentes sous ces deux rapports. Le peuple n'est rien aux yeux des grands propriétaires, et cela explique comment les divers pays affranchis du joug espagnol, s'occupent encore très-peu des garanties politiques, et des moyens de cimenter l'union entre eux.

Cette manière d'être est une conséquence inévitable des troubles prolongés qui ont divisé ces contrées. Les élémens d'un autre ordre de choses existent sans doute, mais enveloppés et cachés.

Il y a beaucoup à faire, et bien des années doivent s'écouler avant qu'on puisse espérer de voir un régime régulier et stable succéder à ces longues agitations. Il ne s'agit pas du mode de gouvernement que l'on choisira; il s'agit des individus qui doivent être soumis à ce gouvernement. Or, aussi long-temps que l'éducation n'aura pas formé une génération habituée à des principes raisonnables de liberté, le corps politique manquera de solidité. Quelques années de paix développeront les traits nationaux dans les états de l'Amérique espagnole; ils seront modifiés par les circonstances accidentelles comme par le caractère des hommes qui auront la principale influence.

Le Chili est peut-être le pays dont les habitans sont le moins disposés pour la réforme politique; ses avantages naturels sont encore paralysés. La population est très-clairsemée, les terres sont possédées par un petit nombre de personnes; la très-grande majorité des habitans ne travaille donc que sous le bon plaisir des propriétaires. Ainsi, quoique le sol soit très-fertile, le climat

très-sain, la position très-favorable, l'agriculture languit; elle manque de ce stimulant merveilleux qui change l'occupation en plaisir : le sentiment de la propriété.

Le Chilien est intelligent, docile et très-gai; il ne reçoit aucune instruction, à moins d'être né dans la classe des gens riches; il vit constamment dans une si grande abjection que l'émulation n'a aucune prise sur lui. On n'a nulle idée au Chili de l'encouragement qui résulte pour l'agriculture et les manufactures d'une liberté entière de l'industrie. Le commerce extérieur et même la circulation des denrées et des marchandises sont entravés par une foule de droits, de gênes et de formalités de tous les genres.

« J'ai vécu long-temps, ajoute M. Schmidtmeyer, dans l'intérieur du Chili, au milieu des gens de la campagne; jamais je n'en ai vu un seul se mettre en colère contre un autre, ni même contre un animal. Souvent les enfans et les chiens encombraient en grand nombre le foyer sur lequel se préparait le repas; les enfans essayaient de dérober quelques choses; on leur disait de s'écarter, ou bien d'aller chercher un objet quelconque, ou de rendre un service; l'ordre était fréquemment répété jusqu'à cinq et six fois, mais le père ni la mère ne montraient pas le moindre signe d'impatience. On ne frappe jamais

les enfans, on leur parle toujours avec douceur. En revanche je n'ai vu personne faire la moindre caresse à un enfant, ni à un animal domestique. Les Chiliens paraissent avoir de l'affection les uns pour les autres ; elle est toute passive. Ils prennent tout en douceur, rient de tout, et ne savent ce que c'est que de se fâcher ni de s'inquiéter pour quoi que ce soit. Je ne me souviens pas d'avoir entendu proférer un seul jurement ; il y a chez tout le monde une décence de manières et de langage qui plaît beaucoup à un étranger ; mais il observe en même temps un défaut de sensibilité et de compassion qui lui paraît choquant. »

On fabrique au Chili avec le marteau seul, un grand nombre d'ustensiles en cuivre et en argent qui sont passablement soignés. On y fait des jarres d'une très-grande dimension et très-solides, et en général beaucoup de poterie de bonne qualité.

Au Chili, il n'y a pas de genre de maisons intermédiaires entre les vastes habitations des gens opulens, et les modestes demeures composées de trois pièces, une qui sert de chambre à coucher, une de salle à manger, et la troisième de cuisine. Dans cette dernière, la fumée s'échappe comme elle peut ; la chambre n'est séparée de la salle que par un pan de toile; rarement aucun de ces appartemens est carrelé. Du reste, il n'y a peut-être pas

de famille si pauvre dont la maison ne soit divisée en deux pièces.

Un voyageur qui passe la nuit chez un paysan, s'établit auprès de la cabane pour y dormir en plein air; toute la famille se couche autour de lui. La première fois que je me réveillai dans cette position, je trouvai le tableau qui m'entourait fort singulier : les hommes étaient enveloppés de leur poncho, la tête nue, leurs cheveux noirs en désordre ; les femmes, couvertes de leurs mantes, n'étaient pas séduisantes. Les chiens, les chats, les poules, ajoutaient à la variété du groupe. Dans les endroits où l'on craint les attaques des Indiens, on entoure les maisons d'un fossé. En général, les habitations un peu considérables sont toujours environnées d'ossemens et de débris d'animaux tués pour la consommation de la famille; les chiens, les bêtes sauvages, les oiseaux de proie, soulèvent et dispersent ces restes pour s'en nourrir : c'est une vue d'autant plus dégoûtante pour un Européen, qu'il s'y joint une odeur de putréfaction très-forte. Cependant, les habitans n'en paraissent pas plus désagréablement affectés que nous ne le sommes par les émanations du fumier d'une basse-cour.

Les gens riches, qui vivent sur leur terre, se lèvent de grand matin, dînent de bonne heure, font une longue sieste après leur repas, et le

soir, vont au spectacle ou dans une maison où l'on s'assemble pour jouer. Ils sont très-avides de gain ; et d'un autre côté, mous, indolens, apathiques. Ils déployent souvent un grand luxe dans leurs habits.

Les Chiliens sont si bons cavaliers, qu'ils semblent ne faire qu'un avec leur cheval. Ils traversent un bois comme le ferait un chat. S'ils ramassent une pierre pour la jeter au chien qui les ennuie par ses aboiemens, ils la prennent aussi facilement que s'ils étaient à pied. Lorsqu'ils font des courses de défi, ils se lancent mutuellement des nœuds coulans pour entraver le cheval de l'adversaire et le faire tomber. Lorsque cela arrive, le cavalier se retrouve ordinairement sur ses pieds sans lâcher la bride. Ils arrêtent un cheval si court, que l'animal s'assied sur ses jarrets. Ils montent en selle avec une facilité et une grâce singulière, sans ployer le corps en avant ; ils ne passent pas la jambe droite par-dessus la croupe, ils la tiennent pliée jusqu'à ce qu'ils tombent en selle en embrassant le corps du cheval. Les étriers ne soutiennent que le bout du pied.

Tous les habitans des contrées tempérées de l'Amérique méridionale, sont de même excellens cavaliers. Ils semblent être des hommes différens selon qu'ils sont à pied ou à cheval. Ayant perdu l'habitude de se servir de leurs jambes, ils mar-

chent mal et lentement, et ont l'air de ne pas pouvoir avancer. A cheval, ils sont, au contraire, d'une activité extraordinaire, et quand il le faut, ils sont infatigables. Ils s'enveloppent la tête d'un mouchoir de soie dont les bouts pendent par derrière, et mettent par dessus un chapeau à trois cornes, en laine ou en paille; leur vêtement est un poncho qui descend jusqu'aux genoux ; leurs bottes sont faites de la peau des jambes de derrière du cheval, elles laissent sortir les orteils; on les accompagne toujours d'éperons. La selle n'est qu'un morceau de cuir terminé par deux planchettes, et munie de boucles pour serrer la sangle. Entre la selle et le dos du cheval, on place une couverture de laine, dont le cavalier s'enveloppe pendant la nuit. Les étriers ne sont ordinairement qu'un morceau de bois recourbé.

Les cavaliers riches ont un chapeau bordé, un manteau d'étoffe plus fine que le poncho commun, des pantalons blancs et des éperons d'argent. Au lieu de bottes, ils ont quelquefois des souliers avec des bas bleus ou rouges.

Les armes dont les habitans de ces contrées font usage, sont le couteau, le lazo ou nœud coulant, et les balles. Ces deux dernières ne s'emploient qu'à cheval. Le lazo est une courroie longue d'une quarantaine de pieds, avec un anneau de fer à un des bouts, pour recevoir l'autre

extrémité; le nœud coulant que l'on forme de cette manière se réduit à quatre pieds de diamètre : le cavalier replie dans sa main le reste de la courroie, se met à la poursuite d'un animal, et lui lance à pleine course la courroie, à la partie qu'il veut atteindre ; rarement il manque son coup; et dès qu'il a saisi l'animal, il tourne à l'entour pour l'envelopper. On est surpris de la force avec laquelle un cheval entraîne un bœuf qui résiste, ou le tient renversé à terre lorsqu'il est tombé.

Le lazo est employé pour prendre les bœufs et les chevaux; on s'empare également de ceux-ci avec les boules, qui paraissent être d'origine américaine. Ce sont deux pierres rondes renfermées chacune dans un petit sac de cuir, que réunit une courroie longue de quinze pieds. Le cavalier fait tourner une des balles autour de sa tête comme une fronde. Dans sa main gauche, il tient l'autre balle avec la courroie repliée qu'il lâche peu à peu. Lorsqu'il se juge à portée de sa proie, il lui lance la balle en mouvement, et lâche l'autre; la courroie s'arrête dans les jambes de l'animal, l'entrave et le fait tomber; alors on a recours au lazo pour s'en rendre entièrement maître.

On rencontre dans les Andes du Chili des pierres rondes, percées de part en part dans le milieu; probablement les Indiens s'en servirent

autrefois pour prendre les guanacos, et peut-être pour combattre contre leurs ennemis. On en fait aussi usage contre les nandous.

Il serait impossible à un Européen d'échapper à un habitant de ces vastes plaines, qui, monté sur son cheval, voudrait l'atteindre avec le nœud coulant et les balles. La seule manière d'éviter celles-ci est de s'arrêter en faisant face au cavalier qui en est armé, et ensuite de se jeter de côté lorsqu'il s'est élancé dans la direction vers laquelle il menaçait, parce que, s'il en change, il n'a plus la même force.

Les femmes fument la cigarre comme les hommes ; celles de la haute classe font seules exception. Cet usage est aussi général que celui de l'herbe du Paraguay, elles sont plus actives et moins paresseusses que les hommes ; on les rencontre presque toujours filant au fuseau.

Les habitans des Pampas, quoique d'origine espagnole, mènent une vie encore plus sauvages que les Indiens. Chaque capatax ou chef berger, a sous lui autant d'aides qu'il y a de milliers de têtes de bétail. Tous demeurent dans des huttes qui n'ont ni portes ni fenêtres. Une barrique d'eau, un peu de bois pour griller la viande, une bouilloire en cuivre, des peaux pour se coucher, composent les provisions et l'ameublement. Les bergers se promènent à cheval pour inspecter les

troupeaux, et s'assurer qu'ils ne dépassent pas les limites du pâturage. Une fois par semaine ils les rassemblent dans une enceinte, et appliquent la marque du propriétaire aux animaux nouvellement nés. Ils vivent à cinq, dix et même quinze lieues les uns des autres. Ils vont à la messe à l'église la plus voisine, et restent à cheval à la porte. Ordinairement ils baptisent eux-mêmes leurs enfans. Ils sont très-hospitaliers, mais ils paraissent étrangers à tout sentiment d'amitié. Lorsque la pluie les surprend au milieu de la campagne, ils se déshabillent et cachent leurs vêtemens sous leur selle, disant que la peau du corps est promptement sèche, tandis que les habits conservent long-temps l'humidité.

Les troupeaux de moutons sont abandonnés à la garde d'un gros chien nommé *Ovéjeros;* on le dresse à faire sortir le troupeau du parc, et à l'y faire rentrer. Le matin on lui donne bien à manger, puis on lui attache au cou de la viande sèche qu'il peut atteindre quand il a faim. Sans cette précaution, il pourrait bien ramener le troupeau avant la nuit; il le défend dans l'occasion; on dit qu'il refuse la chair de mouton.

Les chefs militaires, les prêtres, les moines qui vinrent les premiers d'Europe dans ces régions, se partagèrent de vastes portions de territoires dont les limites ne furent pas déterminées

avec une précision extrême. Elles ne le sont pas encore, excepté dans le voisinage des villes. Il y a dans le Chili des propriétés qui s'étendent des Andes au grand Océan sur une longueur de cent milles et qui en ont vingt à trente de largeur. Les possesseurs prétendent en outre que la même surface leur appartient à travers et au-delà des Andes. Pour maintenir leur droit, ils envoient leurs bestiaux pâturer, ou plutôt errer jusque sur les pentes orientales de la chaîne.

Les propriétaires de Mendoza et de San-Juan ne courent pas beaucoup de risque de se trouver en conflit de pâturages dans ces espaces immenses. On dit que dans le bassin du Rio de la Plata, il y a des propriétés bien plus grandes encore. Les meilleures et les plus vastes appartiennent au clergé. Les substitutions et les majorats rendent les achats de terre fort difficiles. On s'occupe dans le Chili de diminuer les conséquences inévitables des majorats, et d'empêcher qu'ils ne finissent par tout envahir.

On appelle *hazienda* ou *fazenda*, une terre ou plus particulièrement l'établissement principal où l'on tue les bestiaux, fait le suif, sèche la viande et les peaux. Parmi les grands propriétaires, il y a des marchands et des mineurs. Ils ont à la ville une maison qui est à la fois un magasin et une boutique, et où les produits de leurs

terres se vendent en gros et en détail. Ils sont quelquefois intéressés dans de grandes entreprises commerciales ; cependant celles-ci sont ordinairement entre les mains de négocians étrangers. Les propriétaires ont aussi sur leurs terres des boutiques dans leurs propres demeures pour la vente des denrées. Ils font surveiller leurs affaires par des intendans. Les petits fermiers, les ouvriers et les journaliers paient un prix exorbitant, de tous les objets de première nécessité. Cette classe s'endette envers les propriétaires, à un tel point que les enfans du débiteur deviennent en quelque sorte les esclaves du créancier. C'est ainsi que la richesse et le crédit se trouvent concentrés dans les mains du petit nombre. La masse du peuple est pauvre, ignorante et abjecte. La classe moyenne des propriétaires, classe qui n'est jamais trop nombreuse pour donner au corps social et aux institutions la solidité nécessaire, manque entièrement. Le commerce fait cependant passer de petites propriétés territoriales dans les mains de quelques petits marchands ; mais ils n'obtiennent aucune influence.

On bâtit principalement avec des briques de terre pétrie avec du chaume et séchées au soleil; on revêt ensuite la construction d'un enduit du même genre. Ces briques que l'on nomme *adobes*, étaient en usage chez les Péruviens ; quel-

quefois on fait passer au feu celles que l'on destine aux fondemens, afin de préserver les maisons des ravages des rats. On trouve dans les villes des édifices en briques cuites, ou en pierres. On couvre les bâtimens en tuiles ou en chaume que l'on enduit quelquefois de terre. Les cabanes se font avec des piquets fichés en terre et liés par des branchages ou des roseaux revêtus de terre.

Il n'y a pas une ville de ces contrées qui ne contienne au moins trois et jusqu'à six couvens. Du reste les noms de villes et de cités donnent une idée très-fausse de la réalité; on les prodigue à de méchans villages.

Il est très-difficile de donner une notion exacte de l'état actuel de la province du Rio de la Plata; elle comprenait le grand bassin borné à l'est par les montagnes du Brésil; au nord par les groupes des monts Aguapehy et de Santa-Cruz, à l'ouest par les Andes, au sud par les monts de la Patagonie; elle s'ouvrait sur l'Océan atlantique au sud-ouest; les eaux qui viennent du nord et de l'ouest, se réunissent au Rio de la Plata; celles qui arrivent du sud, se jettent dans le Rio Colorado dont le cours est encore mal connu; la plus grande partie de celles qui descendent des Andes, se perdent par l'évaporation ou dans la terre à peu de distance de cette chaîne.

La pente depuis le fond du bassin jusqu'au

sommet des montagnes est tellement insensible, que si au printemps on parcourait la base de celles-ci, on marcherait continuellement dans l'eau. Le pays entier est un vaste marais. Le cours des fleuves et des grandes rivières est extrêmement lent. On estime la pente à un pied seulement par lieue.

La population d'origine européenne, est rassemblée dans le voisinage des routes. Elle est généralement faible, surtout depuis que la guerre intestine ravage ces contrées, et que le commerce intérieur a diminué.

La division du pays n'a pas changé essentiellement. En 1816, il fut formé un congrès des provinces indépendantes; aujourd'hui elles composent autant d'états séparés. Buenos-Ayres a échoué dans ses tentatives d'une confédération. Quelques états ont refusé, d'autres n'ont pas pu envoyer leurs députés, à cause de la grande distance à travers des régions inhabitées. Il s'écoulera probablement un temps considérable avant qu'un lien permanent attache les uns aux autres tant de peuples si éloignés, et si différens à beaucoup dégards. Les uns sont au milieu des montagnes, les autres dans les plaines; les uns occupés de l'exploitation des mines, les autres de la culture des terres, et du soin des troupeaux. Il existe peu de motifs de guerre entre ces états : aussi

long-temps que la navigation du Rio de la Plata ne servira l'ambition d'aucun au préjudice des autres, et que le commerce se fera librement par cette voie, l'intérieur ne sera pas exposé à des troubles.

BRÉSIL.

Avant les événemens de la fin de 1807 qui forcèrent la famille régnante en Portugal à se réfugier au Brésil, l'intérieur de ce pays était fermé aux Européens ; leurs navires pouvaient relâcher dans les ports ; mais les voyageurs n'avaient pas la faculté de faire la moindre course hors des villes, et leurs pas étaient soigneusement surveillés. Depuis l'arrivée du roi, cet ordre de choses changea. Les étrangers obtinrent la permission de parcourir le Brésil. On doit à cette facilité les relations de Mawe, de Koster et de S. A. S. le prince Maximilien de Wied Neuwied ; nous allons en extraire les particularités les plus intéressantes.

Mawe arriva au Brésil en 1807, il venait de parcourir les environs de Montevideo, et de visiter Buenos-Ayres. Il aborda le 29 septembre à l'île Sainte-Catherine. C'est un séjour délicieux ; elle est très-fertile ; sa surface est variée par des montagnes et des plaines ; le climat y est serein et salubre, elle est principalement habitée par des hommes qui, après s'être retirés des affaires, veulent finir leurs jours loin du tumulte du monde ;

il y règne beaucoup de politesse : on y accueille amicalement les étrangers. Les femmes sont belles et vives ; elles s'occupent ordinairement à faire de la dentelle.

Sur le continent, vis-à-vis de l'île est le joli village de San-José, peuplé d'artisans qui scient des planches et font des briques ; on y cultive le riz. A peu de distance s'ouvre la charmante vallée de Picada couverte d'orangers, de plantations de café, et de maisonnettes bien blanches. Elle forme la limite du territoire habité par les Portugais. Au-delà, mais à une distance considérable, à l'ouest vivent les Indiens anthropophages. Leur unique moyen de subsistance est la chasse. Ils attaquent quelquefois les demeures des Portugais isolés, et détruisent des familles entières, c'est pourquoi on ne leur fait aucun quartier.

En remontant le long de la côte, Mawe vit au village d'Armasao un établissement où les navires baleiniers apportent le produit de leur pêche. Autrefois les baleines étaient très-communes dans ces parages ; elles sont devenues plus rares. Les bâtimens destinés aux opérations nécessaires pour obtenir l'huile sont vastes et bien disposés, et l'emportent sur ce que l'on voit de semblable en Europe. Vingt-sept chaudières énormes sont destinées à faire fondre le lard ; les basins ou réservoirs où l'on dépose l'huile, sont d'une telle di-

mension qu'un canot pourrait s'y mouvoir à l'aise avec ses avirons.

Plus au nord est le beau port de San-Francisco, le pays des environs est très-plat, les rivières qui le coupent sont navigables, pour les canots jusqu'au pied des montagnes; elles sont traversées par une grande route, ouvrage dispendieux qui sera un jour d'une utilité inappréciable, en établissant la communication de l'Océan avec les fertiles campagnes de Corritiva. C'est là que paissent les nombreux troupeaux qui servent à l'approvisionnement de Saint-Paul, de Rio-Janeiro et de plusieurs autres villes; on y élève aussi beaucoup de mulets. Les olives, les raisins, les pommes, les pêches et d'autres fruits d'Europe y sont exquis, quoiqu'on ne leur donne presque aucun soin. Les rivières qui arrosent le pays voisin, vont se jeter dans le Parana. Les habitans de San-Francisco s'occupent de la coupe du bois, et de tous les travaux qui tiennent à la construction des vaisseaux.

De San-Francisco à Santos, la côte est basse et plate, on n'y voit que quelques cabanes de pêcheurs; les hauteurs que l'on aperçoit dans le lointain sont bien boisées. Le port de Santos est très-sûr; la ville est très-commerçante; c'est l'entrepôt des denrées de la capitainerie de Saint-Paul; elle est assez bien bâtie, sa situation basse et

humide la rend peu saine. Les bananes et le riz que le territoire produit passent pour les meilleurs du Brésil.

Mawe traversa les montagnes pour aller à Saint-Paul; la route monte en zig zag; elle est bien pavée et fait honneur à l'esprit entreprenant et persévérant des Brésiliens; elle traverse une forêt si épaisse qu'on y voyage à l'abri du soleil et de la pluie. On rencontre quelques maisons; en approchant de Saint-Paul la population augmente. En entrant dans cette ville on est frappé de sa propreté; elle est pavée en grès, qui contient de l'or; après les fortes pluies on découvre des particules de ce métal dans les fentes des pierres; les pauvres s'occupent alors de sa recherche. Les maisons des rues principales sont généralement à deux étages et bien bâties. Cette ville est située sur une éminence baignée par des ruisseaux qui vont joindre le Tieté, et entourée de deux côtés par des prairies basses, de sorte que dans le temps des inondations elle forme une presqu'île.

Le climat y est très-salubre; les pluies n'y sont ni très-fortes, ni de longue durée; les orages n'y sont pas violens, quelquefois il faut se chauffer dans la soirée. On compte à peu près 20,000 âmes à Saint-Paul. On y file le coton, on en fabrique des toiles communes; on y fait aussi des filets pour les hamacs que l'on borde de dentelles; ce

qui fait un meuble élégant; on les suspend très-bas afin qu'ils puissent servir de sofas; les dames aiment à s'y coucher, surtout quand la chaleur les dispose à l'indolence. Les femmes travaillent généralement à faire de la dentelle, quelques-unes y excellent.

Le territoire environnant appartient à de petits propriétaires qui élèvent des cochons et de la volaille pour approvisionner le marché; dans la saison des fruits, il est abondamment pourvu d'ananas, de raisins, de pêches, de bananes, de goyaves, de pommes, de coings et de toutes sortes de plantes potagères. On y trouve aussi du cava, racine bulbeuse, plus farineuse que les meilleures pommes de terre; grillée ou bouillie elle est excellente. La volaille, les dindons, les oies et les canards y sont à très-bas prix.

La branche de l'économie rurale la plus mal entendue est l'éducation du bétail. On ne connait ni les enclos, ni les prairies artificielles, on ne met pas de fourrage en réserve pour la mauvaise saison, enfin on ne sait ce que c'est que traire les vaches avec régularité, et on semble les regarder plutôt comme un embarras dans une ferme, que comme un objet utile. Les laiteries, si toutefois on peut leur donner ce nom, sont si malpropres, que le beurre ne tarde pas à y rancir; le fromage ne vaut absolument rien. Comme on

manque de bâtimens pour déposer les denrées, on entasse tout pêle-mêle, café, coton, maïs, haricots dans le coin d'un hargar humide, sous une peau de bœuf encore fraîche; aussi la moitié pourrit ou se moisit, et le reste est fort altéré.

La maison du fermier est une cabane faite de branchages entrelassés et enduits de terre, jamais revêtus de planches, le sol n'est point pavé. La cuisine est une espèce de réduit sale et boueux : trois pierres rapprochées les unes des autres y servent de foyer; comme on y brûle surtout du bois vert, elle se remplit d'une fumée épaisse qui n'a d'autre issue que la porte, de sorte que tout est noir à faire peur.

En revanche, les jardins des environs de Saint-Paul sont plantés avec beaucoup de goût; le jasmin est l'arbuste favori, et dans ce beau climat, il fleurit toute l'année, de même que le rosier; les œillets et les grenadilles en font aussi l'ornement; le ricin donne son fruit dès la première année; il fournit une si grande quantité d'huile que l'on n'en brûle pas d'autre.

Mawe fit avec le gouverneur de Saint-Paul une excursion aux mines d'or de Jaragua; elles sont à peu près à vingt-quatre milles de cette ville. On suit pour y aller les bords du Tiété. Cette rivière arrose un pays bien boisé; il serait susceptible, si on le cultivait, de donner les plus

riches productions : il est laissé inculte parce que la soif de l'or absorbe toutes les idées.

Les mines de Jaragua, les premières qui aient été découvertes au Brésil, fournissaient, aux dix-septième siècle, une immense quantité d'or, elles sont dans un canton montueux. L'or se trouve dans une couche de cailloux roulés et de gravier appelé *cascalhao* qui repose immédiatement sur le roc ; on obtient l'or en lavant le gravier dans de grandes gamelles, le métal reste au fond.

Mawe reprit le chemin de Santos où il s'embarqua pour Rio-Janeiro. Ayant longé la côte jusqu'à Zapitiva, petit port éloigné de quarante milles de la capitale, il prit la route de terre et entra le lendemain dans cette ville. Son aspect est imposant, surtout du côté de la baie. Les église et les couvens, très-multipliés, sont d'une belle architecture. Elle reçoit l'eau nécessaire à sa consommation par des aquéducs, d'où elle est distribuée aux fontaines.

Rio-Janeiro est le principal marché du Brésil, notamment pour les provinces des mines. Son port est très-bien situé pour faire le commerce avec toutes les parties du monde. Les exportations consistent en coton, sucre, rum, bois de construction et de marqueterie, cuirs, indigo et grosses toiles de coton. Il faut joindre à ces marchandises des objets bien plus précieux ; l'or, les diamans,

les topazes de diverses couleurs, les améthystes, les aigues marines et d'autres gemmes, enfin de la joaillerie.

Le port est d'une entrée et d'une sortie faciles, parce que la brise de mer et celle de terre se succèdent alternativement. Les navires y trouvent tout ce dont ils ont besoin pour se radouber.

A l'époque de l'arrivée de Mawe, on avait découvert une mine à Canta-Gallo de l'autre côté de la baie de Rio-Janeiro; il fut invité par un des ministres portugais à s'y transporter pour en faire l'examen. En conséquence il partit le 10 avril 1809 accompagné d'un professeur de chimie. Parvenus par eau à l'embouchure du port, les voyageurs remontèrent la rivière de Macacou jusqu'au village du même nom. En avançant dans le pays, Mawe trouva plus de terres cultivées qu'il ne s'y serait attendu; cependant tout était négligé ou conduit avec beaucoup de nonchalance; les habitans avaient l'air pauvre et malingre.

« A mesure que nous approchions des montagnes, dit-il, l'air nous paraissait frais et même froid. Le soir nous fûmes très-bien accueillis dans une ferme appartenante à un couvent de religieuses de la capitale; elle est dans la position la plus riante; avec des soins convenables, on en ferait un lieu délicieux. »

On traverse ensuite un pays très-fertile, bien

cultivé en quelques endroits, il était entremêlé de forêts immenses. Mawe eut la curiosité de mesurer un arbre tombé à terre, il lui trouva cinq pieds six pouces de diamètre à sa base et soixante-quinze pieds de long; jamais il n'en avait vu un de si grande dimension.

Il y avait jadis beaucoup d'or à Canta-Gallo, aujourd'hui on y en trouve fort peu. Mawe étant arrivé chez les gens qui prétendaient avoir découvert la mine d'argent, et qui demeuraient dans la hutte la plus misérable que l'on puisse imaginer, ils le menèrent au pied des montagnes où ils lui montrèrent un trou profond de deux pieds, lui assurant qu'il contenait du sable riche en argent natif. Il leur dit d'en extraire une certaine quantité, il examina la roche; c'était du gneiss qui ressemblait beaucoup au granit, et renfermait des pyrites et du grenat. Un ruisseau voisin charriait du sable et des cailloux; du reste pas la moindre apparence de métal. L'idée d'en rencontrer en poudre ou en grains au milieu de ces pyrites était absurde. Mawe essaya le sable et n'y trouva aucun atôme d'argent; enfin il interrogea les hommes. « Après bien des réponses équivoques, dit-il, ils convinrent qu'ils avaient pris du fer spéculaire pour de l'argent; cependant, comme le sable qu'ils avaient porté à Rio-Janeiro contenait de l'argent, je les pressai pour savoir d'où il pro-

venait : ils avouèrent qu'ils avaient limé une boucle d'argent, et mêlé cette limaille avec du sable. Ces impostures sont assez communes. Elles sont encouragées par la funeste passion des mines qui règne dans la classe inférieure du peuple. Chacun ne songe qu'à s'enrichir promptement et sans peine; cette aversion pour le travail, plonge tous ces aventuriers dans la misère. J'observai dans mon voyage que les gens qui s'occupaient de la recherche des mines mouraient de faim, tandis que ceux qui labouraient la terre vivaient dans l'abondance. »

Mawe après s'être remis à Rio-Janeiro des fatigues de sa dernière excursion, obtint la permission de visiter les mines de diamant du Cerro-do-Frio, et partit le 17 août avec un négociant de la capitale. Un canot les ayant transportés à l'embouchure du Monnuri, ils remontèrent cette rivière jusqu'à Porto-do-Estrella, village très-vivant où passent les caravanes des mulets qui arrivent de l'intérieur. Les voyageurs continuèrent leur route à dos de mulet jusqu'à Villa-Rica; ils traversèrent des cantons montueux, des forêts touffues, des territoires négligemment cultivés; les bananiers, les cafiers et d'autres plantes des régions équatoriales annonçaient que l'on n'avait pas encore atteint celle où la fraîcheur du climat s'oppose à leur croissance.

Quoique Villa-Rica soit située sur une éminence, son aspect n'a rien d'imposant ni rien qui réponde à son nom de Ville-Riche; ses environs montrent peu de vestiges de culture, pas un seul pâturage, ni un enclos. C'est pourtant la capitale de la province de Minas Geraes, elle passait pour la plus riche du Brésil. Étant sur la pente d'une montagne. Ses rues sont disposées par étages, les unes au-dessus des autres, et coupées par celles qui suivent la direction de la montée; d'ailleurs, irrégulières et mal pavées, elles sont bien garnies de fontaines d'une belle construction. Un grand réservoir contient de l'eau qui a le goût de sulfate de fer et que l'on emploie contre les maladies cutanées.

Le climat est délicieux, assez semblable à celui de Naples. Quoique sous le 20me degré de latitude sud, sa position élevée y rend le climat très-doux. Le thermomètre à l'ombre ne s'y élève jamais au-dessus de 82° (22° 20) et descend rarement au-dessous de 48° (7° 10). Il varie ordinairement en été de 60° à 80 (12° 43 à 21° 31), et en hiver de 48° à 70 (7° 20 à 16° 87). Les changemens de température y sont brusques, et les orages fréquens sans être dangereux, des brouillards épais obscurcissent souvent le soleil pendant une partie de la matinée.

Les jardins sont plantés avec goût et d'après la

situation de la ville, disposés en terrasses qui communiquent entre elles par des escaliers. La rue y est enchantée par la profusion des fleurs de tout genre; on y cultive aussi des plantes potagères; plusieurs fruits indigènes acquerraient sans doute une saveur plus délicate, s'ils étaient cultivés avec soin. La pêche est le seul de l'Europe qu'on y ait naturalisé; elle donne quelquefois en si grande quantité, qu'on est obligé de soutenir les branches.

Villa-Rica est fort grande et bien moins peuplée que lorsque le produit des mines était abondant: Mawe fut surpris avec raison de ce que dans cette ville de l'or il n'y eût ni joailliers ni orfèvres. Le gouvernement ne permettait pas qu'il s'y en établît, de peur que les droits sur le métal précieux ne fussent fraudés.

Malgré la fertilité du pays voisin, Villa-Rica était mal pourvue de grains, de plantes potagères, de lait et de volaille. Toutes ces denrées étaient fort chères, de même que le foin et la chandelle.

Villa-Rica n'était plus d'ailleurs que l'ombre de ce qu'elle avait été, et Mawe observe qu'elle devait plutôt s'appeler Villa-Pobre. Des deux mille maisons qu'elle renferme, une grande partie n'était pas louée; les autres baissaient chaque jour de prix. A l'exception des habitans qui tiennent des boutiques, les autres végètent dans une oisi-

veté complète. Ils négligent la culture du beau pays qui les entoure, parce que leur éducation, leurs habitudes, leurs préjugés héréditaires, les éloignent d'une vie active : ils rêvent sans cesse l'acquisition soudaine de richesses immenses, et se croient exempts de la loi qui soumet l'homme à la nécessité de gagner son pain à la sueur de son front. Leur principale fortune consiste en nègres esclaves ; et ils les gouvernent si mal que leur entretien absorbe presque tout le produit de leur travail.

Tous les jours on apportait à Mawe des pyrites, des cailloux de jaspe roulé et d'autres minéraux desquels on voulait lui faire croire qu'on avait tiré du cuivre ; il avait beaucoup de peine à persuader aux personnes qui lui présentaient ces objets qu'on avait abusé de leur bonne foi. Même parmi celles d'un certain rang, la plupart pensaient que les pavés de la ville contenaient du cuivre. Tandis qu'on se repaît avidement de ces contes, on néglige les richesses réelles que l'on a sous la main. Le minerai de fer et une terre à porcelaine de qualité excellente abondent dans le territoire voisin ; leur exploitation serait très-profitable ; on ne s'en occupe nullement.

Mawe alla visiter une manufacture de poterie et de faïence ; tout y était dans l'enfance de l'art : il goûta dans ce lieu du vin fait avec les raisins

du pays, il le trouva excellent. Il n'y a peut-être pas de pays au monde, observe-t-il, où l'expérience n'ait enseigné la nécessité de faire des provisions pour parer aux inconvéniens de la disette. A Villa-Rica, on n'a aucune prévoyance de ce genre. Par exemple, on lâche le bétail dans des pâturages ouverts et médiocres, où il se nourrit comme il peut. Quand l'herbe est brûlée par la sécheresse, les pauvres animaux se réfugient auprès des ruisseaux; elle finit par y manquer aussi; un grand nombre meurt de faim; ceux qui survivent sont tellement épuisés que rarement ils se remettent tout-à-fait.

Mariana est à huit milles de Villa-Rica. Mawe alla à cette ville par un très-mauvais chemin qui suit les montagnes. Elle est sur les bords du Río-del-Carmen, propre et bien bâtie, mais triste et peu vivante.

Ensuite il partit pour Tejuco, capitale du district du Diamant. Il parcourut un pays rempli d'exploitations de mines d'or, et qui devenait de plus en plus montueux; tantôt fertile, tantôt stérile, aride et pierreux. Itambé est le village le plus misérable que l'on puisse imaginer. Depuis que les mines d'or du voisinage se sont épuisées, il renferme mille habitans livrés à l'oisiveté; leur air hagard, dit Mawe, aurait pu aisément les faire prendre pour les ombres de leurs pères qui reve-

naient pour chercher les débris de leur ancienne fortune. Tout dans ce lieu faisait peine à voir, les maisons étaient près de s'écrouler faute de réparations : le devant des portes était couvert d'herbes, les plantes parasites couvraient la surface des jardins. Ce ne fut qu'avec beaucoup de difficulté que je me procurai de quoi manger. Le gouverneur à qui je parlai de l'air affamé des habitans, me répondit froidement : « Bah ! tant qu'ils auront du maïs et de l'eau, ils ne mourront pas de faim... » On conçoit que je quittai avec plaisir ce séjour de la famine, et que je répétai de grand cœur une exclamation à laquelle il a donné lieu : *De las miserias de Itambe, senhor, nos libre :* (Seigneur délivrez-nous des misères d'Itambé.) »

Mawe parcourut ensuite un beau pays. On a trouvé du platine à Largos où il passa ; les environs sont remplis de minerai de fer très-riche. On file un peu de coton dans ces cantons ; et l'on en fabrique des toiles grossières. Cette industrie est louable ; car les habitans ont grand besoin d'être vêtus : on croirait à les voir que leur maxime est qu'il vaut mieux aller nus plutôt que de travailler pour s'habiller.

Après avoir traversé une plaine haute et fertile, mais mal peuplée, Mawe entra dans Villa do Principe ; comme elle est près des confins et sur la route du district du Diamant ; on ne laisse passer

personne sans en avoir averti le gouverneur. Quiconque est rencontré hors de la grande route, est arrêté comme suspect, et subit un interrogatoire rigoureux.

Le pays des environs de Villa-do-Principe est beau, ouvert et fertile. On n'y voit pas ces bois impénétrables si fréquens dans d'autres parties de la province. Le climat est doux et sain.

Le 17 septembre Mawe atteignit Tejuco; le territoire voisin est d'une âpreté extrême, rocailleux et dénué de végétation. Dès le lendemain il se mit en route avec M. de Camara, le gouverneur, pour Mandanga, la plus grande exploitation de diamans, située à trente milles de distance sur le Jighitonhonha. La route était rude et inégale, et traversait un pays nu; on n'y apercevait çà et là qu'un petit nombre de buissons chétifs, et pas une seule tête de bétail.

Mandanga consiste en une centaine de maisons de forme circulaire, avec des toits pointus en chaume, absolument comme les huttes des nègres d'Afrique, excepté qu'elles sont plus grandes; quelques-unes sont entourées de jardins, ce qui donnait de l'agrément à ces habitations grossières.

« Le Jighitonhonha, dit Mawe, est formé de la réunion de plusieurs ruisseaux; il a près de deux mille pieds de largueur, et de trois à neuf pieds de profondeur. La partie où l'on travaille en ce

moment est un coude d'où le courant est détourné dans un canal qui traverse la langue de terre autour de laquelle tourne la rivière.

« Les endroits les plus profonds de son lit ayant été mis à sec par le moyen de pompes à chaîne, on enlève la boue, et le gravier compact ou cascalhao est transporté par des machines roulant sur un plan incliné à un lieu commode pour le laver. On a soin, pendant la saison sèche, de se procurer de grandes masses de cascalhao, afin d'occuper tous les bras pendant la saison des pluies ; il est mis en gros tas.

« Ensuite on élève un grand hangar long de cent vingt pieds, sur quarante-cinq de large ; on fait passer au milieu un courant d'eau par une rigole couverte de fortes planches, sur lesquelles on place des portions de cascalhao épaisses de trois pieds ; au-dessous de la rigole on fixe un plancher qui s'étend sur toute la longueur du hangar, et qui est divisé par des ais posés de champ, en une vingtaine de compartimens où l'on introduit l'eau à volonté ; sa partie supérieure communiquant avec la rigole, et n'étant bouchée que par une planche mobile.

« Chaque compartiment est occupé par un nègre muni d'une houe, il s'en sert pour faire tomber sur le plancher une cinquantaine de livres de cascalhao, qu'il couvre d'eau, et le lave

en le remuant continuellement. Cette opération qui dure environ un quart d'heure, purge le cascalhao de son limon; toutes les parties terreuses étant ainsi enlevées, le nègre jette d'abord les plus gros cailloux, puis les moindres, et examine le reste avec beaucoup d'attention pour découvrir les diamans. En face, des inspecteurs sont assis sur des siéges élevés de distance en distance et sans dossier, pour que rien ne trouble leur vigilance. Quand un nègre trouve un diamant, il se redresse, bat des mains, et les élève en tenant la pierre entre l'index et le pouce. L'inspecteur voisin la reçoit, et la dépose dans une jatte à moitié pleine d'eau et suspendue au milieu du hangar; à la fin de la journée elle est remise à l'officier principal, chargé de peser les diamans, et de les inscrire sur un registre.

« Si un nègre a le bonheur de trouver un diamant d'un octavo ou 17 1/2 carats, il est couronné de fleurs, et mené en pompe à l'administration qui lui rend la liberté, en payant à son maître une indemnité fixée. Il est de plus habillé de neuf, et a la faculté de travailler pour son compte. Un diamant de huit à dix carats vaut au nègre qui le trouve, deux chemises neuves, un habit complet, un chapeau et un joli couteau: des récompenses proportionnées sont accordées pour les diamans d'un moindre poids.

« On prend beaucoup de précautions pour empêcher les nègres de soustraire les diamans. Quoiqu'ils travaillent toujours la tête baissée, et qu'ils ne puissent pas savoir si l'inspecteur les regarde, il ne leur serait cependant pas difficile de laisser à dessein une belle pierre dans un coin pour la prendre ensuite à la dérobée aux heures de repos. Pour prévenir cette manœuvre on leur fait souvent changer de place, brusquement, en sorte qu'aucune collusion n'est possible. Si un nègre est soupçonné d'avoir avalé un diamant, on l'enferme jusqu'à ce que l'on se soit assuré du fait. Autrefois le vol d'un diamant par un nègre était puni par la confiscation de sa personne au profit de l'état; comme cette punition pesait sur le maître de l'esclave, elle a été commuée en un emprisonnement et un châtiment personnel; ce qui est moins sévère que la peine infligée à un blanc en pareil cas.

« Les nègres prennent pour ce travail les vêtemens qui leur semblent plus convenables; communément c'est une veste et un caleçon; ils ne sont pas nus comme l'ont avancé quelques écrivains. Ils sont à l'ouvrage depuis l'instant qui précède le lever du soleil jusqu'à son coucher. On leur accorde une demi-heure pour déjeûner et deux heures pour dîner. Ils sont répartis par troupes de deux cents hommes, sous la direction

d'un administrateur et de quelques officiers subordonnés. Chaque troupe a un aumônier et un chirurgien. Quoique le gouvernement actuel ait un peu amélioré la nourriture des nègres, elle est encore très-chétive.

« Les terrains plats des deux côtés du Jighitonhonha, sont également riches dans toute leur étendue, en sorte que les officiers peuvent estimer le produit des terres vierges par celui des terres en exploitation. Les diamans ne se rencontrent pas exclusivement dans le lit des rivières, ni dans les ravins profonds; on en a trouvé aussi dans des cavités et dans des ruisseaux, sur le sommet des plus hautes montagnes.

« Le Jighitonhonha et les autres ruisseaux du territoire de Tejuco, ont produit des quantités considérables de très-beaux diamans; la plupart sont petits. Cette pierre précieuse est ordinairement mêlée avec de l'oxide de fer noir qui souvent est bordé de grains d'or. »

Tejuco étant situé dans un pays stérile qui ne produit rien pour la nourriture de ses habitans, dont le nombre est de 6,000, tire des fermes éloignées de plusieurs lieues tous ses vivres, ce qui les rend quelquefois très-chers. Jamais Mawe n'avait vu autant de pauvres. Malgré la paresse de ses habitans, cette ville est dans un état que l'on peut appeler florissant, par la grande circulation

que crée l'exploitation des diamans. Les sommes payées annuellement par le gouvernement, pour salaires et frais de tout genre, montent à plus de 35,000 livres sterling (875,000 francs); cette somme ajoutée à la dépense des habitans de la ville et du voisinage, entretient un commerce considérable.

Tejuco est, par sa position sur le penchant d'une montagne, bâtie irrégulièrement; les rues sont inégales; cependant les maisons sont généralement bien construites. Son nom, qui en portugais signifie un lieu fangeux, lui vient de quelques endroits fort boueux situés dans son voisinage, et que l'on n'a pu rendre praticables qu'en les couvrant de madriers.

Mawe visita quelques exploitations de diamant, entre autres celle du Rio-Pardo, ruisseau bourbeux, mais fort riche en belles pierres; on y trouve des diamans d'un vert bleuâtre.

L'air est pur et même vif dans ces contrées hautes. Le sol parut à Mawe susceptible de donner des récoltes abondantes, si l'on y faisait de bons enclos, et si on le cultivait convenablement. Il abonde en oranges, ananas, pêches, goyaves et autres fruits excellens.

Le district du Cerro-do-Frio consiste en montagnes escarpées qui se dirigent du nord au sud; on les regarde comme les plus hautes du Brésil.

Le canton du Diamant a une étendue de seize lieues du nord au sud, et de huit de l'est à l'ouest. Il fut exploité d'abord par des mineurs de Villa-do-Principe, peu d'années après la fondation de cette ville. En avançant vers le nord, ils trouvèrent un pays ouvert, arrosé par de petits ruisseaux, où ils cherchèrent de l'or. Ne les trouvant pas assez riches, ils allèrent plus loin, et arrivèrent à des torrens qui sortent du pied de la montagne où est situé Tejuco : il y avait des lavages d'or : on était loin de penser qu'ils continssent des diamans, quoique l'on prétende aujourd'hui que l'on en donna quelques-uns au gouverneur de Villa-do-Principe, comme de jolis cailloux ; il s'en servit en guise de jetons en jouant aux cartes. Quelques-uns passèrent jusqu'à Lisbonne où on les remit à l'envoyé de Hollande pour qu'il les fît examiner dans son pays, alors le principal marché de l'Europe pour les pierres précieuses. Les lapidaires hollandais ne tardèrent pas à les reconnaître pour des diamans fins. L'envoyé, sur cet avis qu'il communiqua au gouvernement portugais, passa avec lui un contrat pour ces pierreries. Durant les vingt premières années qui s'écoulèrent depuis cette découverte, la quantité de diamans expédiés en Europe fut, dit-on, de mille onces, ce qui est prodigieux. Il en résulta une baisse dans leur valeur. Auparavant il n'en

venait que des Indes orientales, et dès lors le Brésil en fournit à ce pays avec plus d'avantage qu'à l'Europe.

Après bien des essais dans lesquels ses intérêts furent lésés, le gouvernement prit pour son compte l'exploitation des mines de diamans; mais il en confia l'administration à des hommes qui n'y entendaient rien, en sorte que l'affaire fut onéreuse pour lui. Il contracta des dettes dont il était encore grevé à l'époque du voyage de Mawe. Le système que l'on suit est très-dispendieux pour l'Etat. Les frais d'exploitation s'élèvent à plus de 4,830,000 francs par an. Les diamans lui reviennent à 40 francs 50 centimes le carat; la quantité que l'on tire annuellement des mines ne va pas annuellement à plus de 20,000 carats, sauf ce qui sort en fraude. On ne peut pas dire comment elle a lieu; mais il est certain qu'elle existe.

« Si les nègres, observe Mawe, parviennent à dérober quelques diamans, il est presque impossible qu'ils en profitent. Toutefois les propriétaires de ces esclaves craignent tellement d'être soupçonnés de favoriser ces pratiques illicites, et montrent tant de susceptibilité sur ce point, qu'au seul mot de grimpero (fraudeur), ils frissonnent d'horreur, en invoquant le nom de la sainte Vierge qu'ils prennent à témoin de leur aversion bien

prononcée pour un crime contre lequel le gouvernement a prononcé les peines les plus sévères.

« Étranger dans ce pays, je pensais que ces braves gens exprimaient les sentimens dont ils étaient pénétrés ; et comme du plus petit au plus grand, chacun semblait appréhender de parler sur ce sujet, je m'imaginai d'abord que je ne verrais à Tejuco d'autres diamans que ceux du trésor royal. Au bout de quelques jours, je reconnus que les diamans y circulaient plus couramment que les pièces de monnaie, et qu'on les employait même à l'achat des indulgences ou des dispenses dont la vente est un privilége très-productif.

A ce sujet il est à propos de remarquer que le gouvernement portugais, dont les sentimens religieux n'ont jamais été révoqués en doute, a interdit expressément à tous les moines l'entrée du district des diamans, et même du pays des mines ; il n'y souffre que les membres du clergé séculier.

La collection de diamans de la couronne de Portugal surpasse, tant par le nombre que par la beauté, celle des plus riches potentats de la terre. Mawe qui a été à même de recueillir sur ce point des renseignemens exacts, pense qu'on peut l'estimer à 3 millions sterling ou 75 millions de francs.

L'intention de Mawe était d'aller à Minas-Novas, de pousser dans l'ouest jusqu'à Paracatu, et

de revenir par l'Abaïté. Une indisposition dont il fut attaqué sur ces entrefaites, le força de retourner à Rio-Janeiro, et il s'en tint à recueillir à Tejuco des détails sur le pays qu'il avait voulu visiter.

Tocaya, le principal village de Minas-Novas, est à trente-quatre milles au nord-est de Tejuco; la contrée que l'on traverse pour y aller, est fameuse par les pierres précieuses que l'on y trouve. A Tocaya, le Jighitonhonha, cette rivière, dont les rives et le lit récèlent tant de richesses, se réunit au Rio-Grande qui coule à l'est vers l'Océan atlantique, dans lequel il se jette par les 16° 20′ de latitude australe, près de Porto-Seguro.

Paracatu est le chef-lieu d'un territoire situé à quatre-vingt-dix lieues dans le nord-ouest de Tejuco. Une chaîne de hautes montagnes qui se prolongent au nord, le sépare de la capitainerie de Goyazes. Les nombreuses rivières qui prennent leur source dans la partie orientale de cette chaîne, et qui vont tomber dans le Rio-san-Francisco, sont riches en or. Au sud, est l'arrondissement du Rio-Plata, rivière qui donne de beaux diamans. On y entretient un gros détachement de soldats pour empêcher les aventuriers de chercher clandestinement ces pierres.

A quelques lieues au nord du Rio-Plata coule l'Abaïté, petit ruisseau fameux pour avoir pro-

luit le plus gros diamant que possède la couronne de Portugal. Voici ce que l'on raconte à ce sujet. Trois hommes convaincus de crimes capitaux avaient été bannis dans l'intérieur des terres, avec défense de s'approcher des villes, et de rester dans les lieux habités, sous peine de prison perpétuelle. Réduits à vivre dans les déserts, ils tâchèrent, en fouillant la terre, de faire quelque découverte qui leur valût leur grâce. Après six ans de recherches infructueuses, pendant lesquelles ils étaient fréquemment exposés à l'alternative de devenir la proie des anthropophages, ou en s'approchant des cantons peuplés, de tomber entre les mains de la justice, le hasard les conduisit sur les bords de l'Abaïté, dont une longue sécheresse avait tari une partie. En y cherchant de l'or, ils découvrirent un diamant qui pesait plus d'une once. Pleins d'espérance pour les avantages qui devaient résulter de cette trouvaille, ils consultèrent un ecclésiastique qui leur conseilla de s'en remettre à la clémence de l'empereur. Ensuite il les conduisit à Villa-Rica, et obtint leur accès auprès du gouverneur. Ils se jetèrent à ses pieds, lui présentèrent le diamant en lui exposant les circonstances de sa découverte. Le gouverneur qui ne pouvait en croire ses yeux, remit la pierre aux officiers de l'administration pour l'examiner; ils la reconnu-

rent pour un véritable diamant ; en conséquence il suspendit l'effet de la sentence prononcée contre les trois malfaiteurs, et les récompensa. Il fit passer le diamant à Lisbonne où se rendit aussi l'ecclésiastique chargé de faire les représentations relatives aux malheureux qui l'avaient découvert. Le prince accorda le pardon demandé, et récompensa par un bénéfice le zèle du respectable ecclésiastique.

Mawe revint de Tejuco à Rio-Janeiro, à peu près par la même route qu'il avait suivie en y allant, et arriva dans la capitale du Brésil vers le milieu de février 1810.

Le prince Maximilien de Neuwied a visité la partie du Brésil comprise entre Rio-Janeiro et Bahia. Il partit de Londres le 25 mai 1815 ; après soixante-douze jours de traversée il attérit à Rio-Janeiro le 17 juillet. Après quelques jours il quitta la capitale en compagnie de deux voyageurs, MM. Sellow et Freyreiss, habiles naturalistes, qu'une conformité de goûts avec le prince avait conduits dans ce pays lointain.

Ayant traversé la baie, le prince et ses compagnons débarquèrent le 4 août au village de Praya-Grande. « Quand nous nous mîmes en route le 6, dit le prince, nous ne tardâmes pas à nous apercevoir qu'il est beaucoup plus ennuyeux et plus difficile de voyager ici avec des mulets chargés,

'à l'européenne avec les voitures les plus lour-
s. Notre embarras avec nos mulets fut d'autant
ıs grand, que ces animaux déjà naturellement
sez rétifs, ayant été achetés à la hâte, et n'ayant
s été dressés à porter, cherchaient sans cesse
e délivrer de leurs fardeaux. On a coutume de
laisser marcher à la file les uns des autres;
nôtres se mirent à courir de côté et d'autre
ns les bois, et plusieurs jetèrent leurs charges
erre; il fallut se disperser pour chercher nos
ffres et nos paquets, et les garder jusqu'à l'arrivée
s tropeiros qui les replacèrent sur les mulets.

« Après quelques heures de marche nous fîmes
lte dans une prairie unie, où nous résolûmes
passer la nuit: quoiqu'il y eût des maisons dans
voisinage, nous voulions nous accoutumer à
ucher en plein air. Notre bagage fut disposé en
mi-cercle, afin de l'abriter de l'humidité, et
n étendit dans l'intérieur des peaux de bœuf
ıi servaient de lit, les porte-manteaux tenaient
u d'oreillers, d'épaisses couvertures de laine
us défendaient de la rosée abondante de ces
mats. Un grand feu ayant été allumé au milieu
ı cercle, notre souper frugal qui consistait en
et en viande, fut bientôt prêt. Les passans
us prenaient pour une troupe de bohémiens.
ıe partie d'entre nous fit la garde, le reste
rmit. »

Pendant le jour on s'enfonçait dans les bois pour chasser. Les buissons étaient couverts d'oiseaux d'un plumage magnifique. La chasse est extraordinairement difficile dans ce pays, à cause des épines et des aiguillons dont les arbrisseaux sont abondamment garnis; d'ailleurs les lianes ou plantes sarmenteuses et grimpantes sont tellement entrelacées les unes dans les autres et autour des arbres, que l'on ne peut pénétrer dans ces solitudes sans le secours d'une large et forte serpe. Des bottes épaisses ou des souliers de chasse ne sont pas moins nécessaires.

Après avoir quitté les bords du Juajintibo, on rencontra, au milieu d'une forêt, des espaces éclaircis pour les mettre en culture. Les immenses troncs d'arbre à demi brûlés, restaient debout comme les colonnes d'un portique en ruines, et étaient encore entremêlés de festons desséchés de plantes grimpantes. Les voitures dont on se sert, ont au lieu de roues de larges disques de bois percés au centre de deux petites ouvertures dans lesquelles passe l'essieu; le bruit qu'elles font en roulant s'entend de très-loin. Les bœufs qui les tirent sont d'une grandeur colossale et d'une très-belle race; elles sont menées par un nègre tenant un long bâton à la main.

« La Serra de Inua, chaîne de montagnes dont

on approchait, m'offrit dans ses vastes solitudes, dit le voyageur, des sites dont mon imagination n'aurait jamais pu se figurer la majesté ravissante. Au-delà d'un terrain bas et rocailleux, entremêlé de flaques d'eau, s'élevait une forêt dont les palmiers et les autres arbres étaient si entrelacés de lianes que l'on ne pouvait percer l'épaisseur de ce mur de verdure; partout croissent des plantes ornées de fleurs d'une beauté remarquable. Sous ces ombrages épais, l'on éprouve une fraîcheur subite, bien agréable aux hommes qui viennent des régions septentrionales. Les rochers même sont couverts de plantes grasses et de cryptogames dont les formes varient à l'infini; on admire entre autres de superbes fougères qui ressemblent à des guirlandes de plumes, suspendues en festons de la manière la plus pittoresque aux branches des arbres, dont la dimension est si gigantesque dans ces forêts vierges, que souvent la portée du fusil n'atteignait pas les oiseaux perchés sur leurs cimes. L'abondance et la force de la végétation dans l'Amérique méridionale est un résultat de la grande humidité qui règne dans ces forêts immenses.

La Serra de Inua est une branche de la grande chaîne de montagnes qui courent parallèlement à la côte, elle s'en détache pour se diriger vers la mer. Elle est couverte de forêts vierges où

croissent un grand nombre d'arbres utiles, et où le chasseur trouve beaucoup d'oiseaux et de quadrupèdes curieux.

Les terres voisines du lac Marica sont sablonneuses et marécageuses; les endroits secs offrent de vastes pelouses où paissent des troupeaux de bœufs et de moutons. Santa-Maria de Marica est une petite ville dont les rues ne sont point pavées; elle est entourée de champs de manioc, de maïs, de haricots, de cafiers et de cannes à sucre.

Malgré la quantité de fazendas ou fermes qui se trouvent dans ces cantons, le pays paraît désert. On s'égare facilement au milieu des sentiers qui se croisent dans l'épaisseur des forêts.

D'une hauteur voisine de Ponta-Negra, l'on aperçut la mer; bientôt l'on entendit le bruit de ses vagues qui venaient se briser contre le rivage. Les vents du large empêchent les arbres de s'élever; ce n'est qu'en s'éloignant du bord de l'Océan qu'on les voit devenir graduellement plus hauts.

La lagune de Sagoarema près du village de même nom, communique avec la mer, elle a six lieues de long sur trois quarts de lieue de large; son eau est salée; quoiqu'il s'en exhale en plusieurs endroits une odeur désagréable, elle est très-poissonneuse. Des cabanes de pêcheurs sont éparses sur ses bords; chacune a un fossé qui lui sert de citerne pour l'eau de pluie.

Ces pêcheurs, comme tous les Brésiliens, sont légèrement vêtus; ils portent de grands chapeaux de paille, de larges pantalons, et des chemises de toile très-mince, ont le cou découvert, et marchent pieds nus : tous ont à la ceinture un poignard monté en cuivre ou en argent : usage fort dangereux, car il donne lieu à beaucoup d'assassinats, surtout parmi les gens de la classe inférieure, assez disposés par caractère à voir recours aux voies de fait.

A peu près à une lieue de distance on trouve la petite ville de Sagoarema près de laquelle s'élève une colline qui se termine en pente du côté de la mer; et où l'on voit l'église, le cimetière et un télégraphe. « Parvenus sur cette hauteur, dit le prince, au moment du coucher du soleil, nous jouîmes complètement de la beauté de la perspective que l'on y découvre. Devant nous l'immensité de l'Océan dont les flots venaient se briser à nos pieds; à droite s'élançaient dans le lointain les montagnes de Rio-Janeiro; plus près de nous, nous contemplions la côte découpée par des baies sans nombre, et à une moindre distance encore la lagune de Ponta-Negra. Derrière nous étaient de grandes montagnes boisées, au pied desquelles s'étend une plaine basse également couverte d'arbres; çà et là des lagunes. Ce tableau magnifique réveilla dans notre esprit le

souvenir de notre patrie dont nous étions éloignés, et nous inspira des idées mélancoliques. »

Les voyageurs allèrent ensuite à Pitanga dont les environs sont diversifiés par des forêts, des marais, des buissons et des pâturages. Le temps était froid, un vent violent soufflait le long de la côte. A midi le thermomètre s'élevait à 13 degrés. Tirica est une belle fazenda où l'on cultive des champs entiers de cannes à sucre. Les voyageurs soupèrent avec leur hôte; conformément à la coutume du pays, les femmes ne parurent pas. Toutefois les fentes des portes et des volets leur procurèrent les moyens de regarder les convives étrangers. . . . . . .

Le propriétaire de Paçati fut moins hospitalier; il envoya les voyageurs coucher dans une espèce de grange ou d'écurie, et leur refusa du riz.

Cependant la chaleur devenait accablante, on ne sentait pas le moindre souffle d'air, on marchait dans un sable profond dans lequel les rayons du soleil en se réfléchissant, augmentaient l'ardeur brûlante de l'atmosphère.

San-Pedro dos Indios est un village d'Indiens ou *Aldea* que les jésuites formèrent en réunissant d'abord des Goaytacas; il consiste en maisons en terre. On n'y compte qu'un petit nombre de Portugais. Les Indiens ont conservé, la plupart, les traits caractéristiques de leur race. D'ail-

leurs ils ont adopté l'habillement et le langage des Portugais de la classe inférieure, et ne savent plus qu'imparfaitement leur ancien idiome. Ils ont la vanité de vouloir passer pour Portugais, et regardent avec dédain leurs frères des forêts qu'ils nomment *cabouclos* ou *tapouyas*. Ils fabriquent de la poterie, et sont très-habiles chasseurs. Ils se servent également bien du fusil et de l'arc.

Si les Indiens, observe le prince, ont fait peu de progrès dans la civilisation, et s'ils montrent souvent un caractère intraitable, on doit en chercher la cause dans la conduite inhumaine que les Européens tenaient autrefois envers eux; on les considérait à peine comme des hommes. Ils ont, il est vrai, un penchant excessif à l'indolence, aiment beaucoup les liqueurs spiritueuses, et sont peu scrupuleux sur leur parole. Néanmoins ils ne manquent pas d'intelligence : ils saisissent facilement ce qu'on leur enseigne, ils montrent de la finesse et même de la dissimulation. Un orgueil démesuré et l'amour de l'indépendance sont les traits les plus saillans de leur caractère. La plupart sont encore attachés à leurs anciennes superstitions; les prêtres se plaignent qu'ils sont de mauvais chrétiens. La carrière sacerdotale leur est ouverte, bien peu s'y engagent. Un d'entre eux, appartenant à l'une des tribus les plus sauvages, avait exercé pendant plusieurs

années, et à l'édification générale, les fonctions du sacerdoce; tout-à-coup il disparut. On apprit bientôt qu'il était retourné chez ses frères au milieu des bois, et qu'il avait épousé plusieurs femmes.

Bien différens de ces Indiens, les nègres du Brésil montrent de la disposition et de la persévérance pour s'instruire dans les sciences et les arts, et ont même produit des personnages distingués.

Le prince et ses compagnons furent pris à San-Pedro pour des espions anglais. La vue de leur passe-port ne tranquillisa pas même entièrement le capitam mor ou chef du village, vieil Indien très-fin. « Les Anglais, ajoute le prince, sont détestés au Brésil; tout étranger dont le teint et la couleur des cheveux dénotent qu'il appartient à une nation du nord de l'ancien monde passe toujours pour Anglais. »

Le cap Frio n'est qu'à quelques heures de marche de San-Pedro. Ce promontoire, fameux dans les fastes de la navigation, est rocailleux; en avant s'étendent des îlots de même nature, sur l'un desquels on a bâti un petit fort. La mer forme près de là une baie en demi-cercle; sur ses bords s'élève la ville de Cabo-do-Frio. Ses maisons basses sont propres; les rues ne sont point pavées. Les marais voisins doivent en rendre l'air

malsain. Elle fait un petit commerce de sucre et de farine de manioc.

La côte depuis le cap Frio court au nord. Les voyageurs, après avoir traversé des forêts, des plaines sablonneuses et plusieurs petites rivières, arrivèrent à Macahé, situé sur une rivière du même nom. On était au printemps, ils ne trouvèrent pas le temps plus chaud qu'il ne l'est en Allemagne dans le cœur de l'été. Beaucoup d'arbres étaient dépouillés de feuilles, d'autres les conservaient. Presque tous bourgeonnaient, quelques-uns étaient en fleur, d'autres couverts en même temps de fleurs et de fruits.

La rivière de Macahé qui est assez large, sort de la Serra-de-Iriri, et va se jeter dans la mer après un cours d'une vingtaine de lieues. Les maisons de la ville sont éparses au milieu des bois qui ombragent ses bords. Les maisons sont basses, mais propres et jolies, construites en charpente et en terre, blanchies à la chaux. Chacune a sa cour entourée de troncs de cocotiers, et remplie de chèvres, de cochons et de volailles. Les habitans font un petit commerce de farine de manioc et d'autres denrées, produit de leur culture, de sucre et de bois de construction.

Le voyage le long du rivage de la mer est pénible à cause des sables profonds; ils ralentissaient la marche des chevaux. En quelques en-

droits ils forment des dunes. Ce canton désert est entremêlé de vastes marais et de lagunes couvertes de roseaux. Les chevaux et les bœufs y vivent en liberté. Une ou deux fois l'an leurs propriétaires les réunissent dans un coral ou enclos pour les compter et les marquer. L'habitation humaine la plus voisine est à six lieues de distance.

Faute d'un meilleur gîte, les voyageurs passèrent la nuit dans une maison déserte qui tombait en ruines ; la pluie y pénétrait de toutes parts. ils ne purent y goûter le repos, et pour comble de désagrément, ils y furent assaillis par des milliers de puces et de chiques qui s'enfonçaient sous les doigts des pieds. A cette nuit désagréable succéda une journée sombre et pluvieuse ; on manquait de vivres ; la veille au soir on n'avait pas pu réussir à tuer un bœuf. On fut plus heureux ce jour là ; on en abattit un d'un coup de fusil.

Les grandes lagunes qui s'étendent au nord du coral de Battuba où l'on avait trouvé ce mauvais abri, fourmillent de canards, de hérons et d'autres oiseaux semblables. Ce fut une bonne fortune pour les voyageurs. Ces lagunes communiquent avec la mer, et sont séparées par des digues couvertes de buissons qui servent de refuge à des oiseaux de proie.

La lagune de Feia qui se dégorge dans la mer par la Barra do Farado, est souvent très-agitée par les vents, ce qui en rend la navigation difficile pour les pirogues; d'un autre côté elle n'est pas assez profonde pour de plus grandes embarcations. La soirée étant trop avancée pour la traverser, et le temps annonçant de la pluie, les voyageurs rétrogradèrent un peu en arrière vers une cabane dans laquelle ils avaient vu une demi-douzaine de soldats postés là pour prévenir la contrebande. On fut très-bien accueilli par ces miliciens, ils firent un bon feu, et donnèrent aux voyageurs de la farine de manioc et de la viande séchée. Ils ont le teint très-foncé, et n'ont pour vêtement qu'une chemise et des pantalons de toile de coton blanche. Comme tous les Brésiliens, chacun a son chapelet au cou : leur seule arme est un fusil sans baïonnette. Le jour ils pêchent dans la lagune, ce qui leur procure un supplément de vivres. Leurs cabanes sont meublées de hamacs et de bancs de bois.

On passa la lagune, et le soir on arriva sur les bords du Barganza, rivière qui en sort. « Nous reçûmes l'hospitalité, dit le prince, dans deux misérables cabanes de pêcheurs; elles ne consistaient qu'en un toit de roseau appuyé sur le sol, et étaient, dans l'intérieur, partagées en quelques compartimens. Notre troupe étant assez nom-

breuse, ceux d'entre nous qui avaient l'habitude de dormir en plein air, restèrent en dehors; quant à nous autres Européens, nous nous assîmes avec la famille des pêcheurs sur la paille autour du feu. Ges braves gens nous régalèrent de poisson étuvé et de farine de manioc. Dans la cabane où je passai la nuit il y avait une grosse femme très-bavarde, et d'un teint un peu jaune. Elle eut constamment la pipe à la bouche.

Les Brésiliens font plus généralement usage de cigares de papier; quand ils ne s'en servent pas, ils les mettent derrière l'oreille; c'est une mode empruntée des Topinambas. Du reste, ils aiment mieux prendre le tabac en poudre que fumer. Le nègre le plus pauvre a sa tabatière de fer blanc ou de corne; ce n'est quelquefois qu'un bout de corne de bœuf avec un bouchon de liége.

« Dès que le jour parut, les pêcheurs dirent leur prière avec beaucoup de ferveur, après quoi les femmes lavèrent leurs enfans dans de l'eau tiède, opération qui semblait déplaire à ces petits êtres. Des nattes furent ensuite étendues dehors les cabanes, et nous déjeûnâmes tous ensemble avec du poisson. Le repas fini, les pêcheurs préparèrent leurs pirogues pour faire traverser la Barganza à nos mulets, ce qui a toujours lieu à la nage. Nous ne tardâmes pas à les suivre.

Les habitations plus multipliées et les ornières

que l'on remarqua ensuite dans la plaine, indiquaient un pays plus habité; la route était bordée de haies d'agavé et de mimosa, derrière lesquelles on voyait des orangers en fleurs et des bananiers, et près des maisons, des cafiers couverts de fleurs d'un blanc de lait. Les vendas ou auberges sont fréquentes dans ce canton; les hôtelliers y montrent, comme leurs semblables en Europe, une politesse très-intéressée. »

San-Salvador dos campos dos Goaytacases, est situé sur la rive droite ou méridionale du Paraïba. Cette ville a près de six mille habitans; elle est bien bâtie; la plupart des rues sont pavées; les maisons, dont quelques-unes ont plus d'un étage, sont propres et jolies, avec des balcons garnis de jalousies, suivant l'ancienne mode portugaise. San-Salvador est dans une position charmante, il s'étend le long des rives du Paraïba, et offre une perspective riante et très-animée, surtout vu de la route en descendant le fleuve.

C'est une ville très-commerçante en sucre, café, coton et riz, productions du canton voisin. On trouve même au marché des plantes potagères d'Europe. Les sucreries sont très-nombreuses dans les environs; on y fabrique beaucoup de rum. Parmi les améliorations que l'on songeait à introduire, on parlait d'employer les machines à vapeur.

On remarque à San-Salvador un grand luxe, surtout dans les vêtemens ; en général les Portugais y sacrifient beaucoup d'argent ; et au Brésil, tous, même dans les classes inférieures, sont fort propres sur leur personne. A la vérité ceux de l'intérieur sont si attachés à leurs anciens usages qu'ils répugnent à y rien changer. On y voit des gens très-riches habiter dans une méchante cabane en terre qui n'est pas même blanchie. Le reste de l'intérieur répond à la maison, mais les habitans sont très-propres.

Le prince et ses compagnons ayant formé le projet d'aller visiter des Tapouyas, tribu d'Indiens encore sauvages qui vivent à peu de distance de San-Salvador, le commandant du Comarca ou district, leur donna pour guide un officier et un soldat : ils partirent le 7 octobre.

Après trois heures de marche, les voyageurs, qui, par la direction de la route, s'étaient écartés du Paraïba, le revirent, et admirèrent de nouveau la beauté de ses rives. Il prend sa source dans la capitainerie de Minas-Geraes, coule à l'est entre la Serra-dos-Orgaos et celle de Mantiqueira, et après avoir reçu le Parahibana, le Rio-Pomba et d'autres petites rivières, il traverse d'immenses forêts-vierges au milieu des montagnes, jusqu'à ce qu'il entre dans les plaines des Goaytacases, près de son embouchure. Ce fleuve dans cette

partie inférieure de son cours est bordé de grandes fazendas, de vastes champs de cannes à sucre, et d'immenses pâturages.

Les voyageurs éprouvèrent partout des effets du caractère hospitalier des Brésiliens, excepté à San-Fidelis. Le père Joao, curé de ce village, leur refusa un gîte. Sans la complaisance d'un capitaine chez lequel ils avaient dîné, ils auraient été obligés de coucher à la belle étoile.

San-Fidelis est un village d'Indiens Coroados, Coropos et Pourys. Ces derniers encore sauvages et libres, errent dans les solitudes comprises entre la mer et la rive gauche du Paraïba. Ils sont paisibles dans le voisinage du village; ailleurs ils ont fait la guerre aux Coroados; ceux-ci s'étendent le long de la rive droite du fleuve. Ceux qui vivent à San-Fidelis sont civilisés, quoique bien imparfaitement encore : ils sont d'un brun foncé, ils ont les traits fortement marqués et les cheveux très-noirs. Leurs cabanes sont spacieuses et bien construites en bois et en terre, et couvertes de feuilles de palmier et de roseaux. Ils sont vêtus comme les Portugais de la classe inférieure dont on a peine à les distinguer quand ils sont endimanchés, si ce n'est qu'ils vont la tête et les pieds nus. Les femmes sont plus recherchées, elles portent souvent des voiles. Ils parlent tous le portugais; entre eux ils conversent dans leur idiome.

Les Corapos ont des arcs et des flèches auxquels ils tiennent beaucoup. Ces armes ne diffèrent guère de celles des Pourys. Ils ornent leurs flèches, avec les plumes de l'ara rouge. La chasse est leur principale occupation.

Les voyageurs traversèrent le Paraïba pour voir les Pourys dans leurs forêts. Un colon les avait fait prévenir de cette visite; cette marque d'attention était de sa part un véritable sacrifice ; car loin de lui être utiles, ces sauvages lui causent quelquefois un tort considérable. Sont-ils traités amicalement? ils s'établissent dans le voisinage des plantations, et usent des productions qu'ils y trouvent comme si elles leur étaient destinées. Souvent même ils volent aux nègres appelés dans les bois par leurs occupations, leurs chemises et leurs caleçons.

« Ayant descendu une montagne, dit le prince, nous aperçûmes plusieurs sauvages qui venaient à notre rencontre. C'étaient cinq hommes et quatre femmes avec leurs enfans. Ils étaient tous de petite taille, aucun n'ayant plus de cinq pieds ; la plupart étaient trapus. A l'exception de quelques-uns qui avaient des morceaux de toile noués autour des reins, ou qui portaient des culottes courtes, tous étaient entièrement nus. Les uns avaient la tête rasée ; d'autres avaient les cheveux coupés seulement au-dessus des yeux et de la

nuque : quelques-uns avaient la barbe et les sourcils coupés. En général ils ont peu de barbe. Plusieurs avaient une partie du front et des joues barbouillée en rouge avec du rocou, tous s'étaient tracé sur les bras des raies bleu foncé avec le suc du genipayer. Ils portaient autour du cou ou en baudrier un cordon de petits fruits noirs et durs, au milieu duquel étaient suspendues des dents canines de singes, de jaguars, de chats ou d'autres bêtes carnassières. Les hommes tenaient à la main leurs arcs et leurs flèches.

« Deux d'entre eux avaient été élevés dans leur enfance parmi les Portugais, et parlaient un peu leur langue. Après leur avoir offert des couteaux, des rasoirs et de petits miroirs, nous avons partagé entre eux quelques bouteilles de rum ; puis nous leur avons annoncé notre visite pour le lendemain dans leurs forêts, s'ils voulaient nous y recevoir. Ils nous quittèrent très-contens, en poussant de grands cris et chantant.

« Le lendemain nous venions de nous mettre en route, lorsque nous aperçûmes les sauvages sortant de leurs bois. Nous courûmes à leur rencontre, nous leur fîmes boire du rum, et nous les suivîmes chez eux. Bientôt nous vîmes toute la horde couchée sur l'herbe. C'était pour nous un spectacle très-curieux. De leur côté, hommes, femmes, enfans nous regardaient avec un éton-

nement mêlé de timidité. Ils s'étaient tous parés de leur mieux. Quelques femmes seulement avaient un morceau d'étoffe autour des reins ou sur la poitrine ; les autres étaient absolument nues. Quelques hommes avaient enveloppé leur front d'un morceau de peau de singe. Les femmes portaient leurs petits enfans sur le dos les unes à l'aide d'une courroie passant autour de leur front, les autres au moyen d'un lien d'écorce d'arbre attaché au-dessus de l'épaule droite. C'est de cette manière qu'elles transportent leurs provisions en voyage.

« Quelques hommes et quelques jeunes filles avaient prodigué la couleur pour se peindre, leur front et leurs joues étaient parsemés de points, leur visage et tout leur corps bariolés de lignes coupées par des rangées de points noirs ; plusieurs enfans étaient tiquetés de points noirs comme de jeunes jaguars. De jeunes filles avaient des bandeaux autour de la tête ; toutes les femmes ont en général un cordon ou un lien d'écorce serré autour des poignets et des chevilles des pieds pour les rendre plus minces et plus élégantes.

Les hommes ont la tête grosse et ronde, le visage très-large, les pomettes des joues saillantes; les yeux noirs, petits, quelquefois obliques, le nez court et large, les dents très-blanches. Quelques-uns ont des traits plus prononcés, de pe-

tits nez aquilins, des yeux très-vifs; leur regard est amical chez un petit nombre, sombre au contraire, sévère et caché sous un front bombé chez la plupart.

« L'arc des Pourys a plus de six pieds de long, il est fait du bois dur, noir et compact du palmier aïri; la corde est une fibre du gravatha. Les flèches ont six pieds de long, et sont de taquara, roseau fort et noueux : ils les garnissent à leur extrémité inférieure de plumes bleues ou rouges.

« Notre première curiosité satisfaite, les Pourys à notre demande nous ont conduits à leurs cabanes. Ce sont les plus simples que l'on puisse imaginer. Leur hamac tressé avec l'*embica*, écorce d'une espèce de coulequin, est suspendu à deux troncs d'arbres. Un peu au-dessus est fixée une perche sur laquelle posent obliquement, du côté du vent, de larges feuilles de palmier, et par-dessus un rang de feuilles d'heliconia ou de patioba, ou bien de bananier dans le voisinage des habitations. Parterre, près d'un petit feu, on voit des vases faits avec des écorces de calebasse, un peu de cire, des plumes, des roseaux pour faire des flèches, enfin des vivres tels que des bananes et d'autres fruits. L'arc et les flèches sont appuyés contre un arbre. Quelques chiens maigres accueillent par leurs aboiemens quiconque s'approche de ces demeures solitaires.

« Ces huttes sont petites et tellement exposées de tous côtés aux vicissitudes de l'atmosphère, que souvent dans les mauvais temps leurs misérables habitans se tiennent serrés les uns contre les autres, assis dans les cendres autour du feu. Très-fréquemment l'homme reste tranquillement couché dans son hamac, tandis que la femme entretient le feu, et fait rôtir un morceau de viande fichée au bout d'une petite broche de bois. Le feu est un besoin de première nécessité pour toutes les peuplades du Brésil; jamais ils ne le laissent éteindre, même pendant la nuit; car n'étant pas vêtus, ils auraient froid s'ils en étaient privés, et de plus il leur procure l'avantage d'écarter les bêtes féroces. Ces sauvages abandonnent sans regret ces chétives habitations quand le pays ne leur offre plus de ressources, et se transportent dans un autre où ils croient trouver une chasse plus abondante.

« Ces Pourys nous offrirent, pour nous les vendre, des morceaux de singe à moitié grillés: La vue en était dégoûtante pour un Européen, parce qu'ils déchirent le gibier par lambeaux avec les dents lorsqu'il est encore à moitié cru; d'ailleurs ils ne le dépouillent pas de sa peau qui noircit en brûlant. On dit qu'ils se nourrissent aussi par vengeance du corps de leurs ennemis. Rien n'indique que les sauvages de la côte conservent

cette coutume. D'anciens voyageurs ont prétendu de plus, qu'ils mangent leurs morts pour leur donner une dernière marque d'affection. Des Portugais nous ont dit que les Pourys dévorent leurs ennemis tués à la guerre. Questionnés sur ce point, ils répondirent que les Botocoudys seuls avaient cet horrible usage.

« Ayant fait présent aux femmes de chapelets qu'elles aiment beaucoup, elles se dépêchèrent d'en ôter la croix ; elles faisaient grand cas des miroirs, et ne recherchaient guère les ciseaux. Tous recevaient volontiers des bonnets de laine rouge, des mouchoirs rouges et des couteaux. Ils nous donnèrent en échange des arcs, des flèches et des paniers qui servent de hottes pour les enfans. »

Les voyageurs achetèrent à un Poury, son jeune fils, pour une chemise, deux couteaux, un mouchoir, des colliers de verroterie, et de petits miroirs. L'indifférence avec laquelle le jeune homme apprit le marché dont il avait été l'objet, ne peut se concevoir : il ne changea nullement de visage, ne dit adieu à personne, et monta gaîment en croupe sur le cheval de son nouveau maître. Cette indifférence qui nous semble si étrange, se retrouve chez toutes les peuplaples de l'Amérique méridionale. Le grand objet de leur sollicitude est de satisfaire les besoins de leur estomac, qui sont toujours pressans ; aussi, mangent-ils avec

une promptitude extrême, d'un air vorace, et les yeux constamment fixés sur leur repas. En revanche, ils peuvent supporter la faim très-longtemps.

« Une insensibilité farouche, observe le prince, est, d'après tout ce que j'ai vu, le trait distinctif du caractère de ces sauvages. C'est un résultat de leur manière de vivre, semblable à celle qui rend les lions et les tigres sanguinaires. L'esprit de vengeance, un certain degré de jalousie, un penchant irrésistible pour la liberté, et une vie errante et indépendante, sont les autres traits caractéristiques de tous ces peuples. Les hommes ont ordinairement plusieurs femmes, c'est-à-dire, autant qu'ils en peuvent nourrir. En général, ils ne les maltraitent pas, quoiqu'ils les regardent comme leur propriété; elles doivent être soumises à leur moindres volontés : quand on est en marche, elles sont chargées comme des bêtes de Somme, tandis que l'homme ne porte que ses armes.

« On a prétendu à tort que ces peuples n'ont nulle idée de religion. Je puis affirmer que j'ai trouvé, chez tous les tribus de Tapouyas que j'ai vues, des preuves réelles d'une croyance religieuse. Les sauvages du Brésil croyent en différens êtres supérieurs. Ils nomment Toupan le plus puissant qui réside dans le tonnerre. Ils n'ont pas d'idoles. Ce n'est que sur les bords du fleuve des

Amazones que l'on a trouvé des images qui paraissent avoir des rapports avec la religion des habitans. La plupart des indigènes de l'Amérique méridionale ont une idée confuse d'un déluge universel, et des traditions relatives à cette grande catastrophe. »

Les voyageurs de retour à San-Salvador, en partirent le 20 novembre, et suivirent les bords du Paraïba jusqu'à la mer. Le lendemain, ils arrivèrent à San-Joao da Barra, situé à peu de distance de l'embouchure de ce fleuve : l'ayant traversé, ils continuèrent à marcher le long du rivage. L'intendant de la fazenda de Muribeica, raconta que peu de temps auparavant, des Pourys errans, qui habitent dans les forêts voisines, lui avaient enlevé des bestiaux et même le petit nègre qui les gardait. On soupçonna qu'ils avaient égorgé et mangé cet infortuné, car on trouva ses membres épars dans les bois. Cet intendant se plaignait hautement de l'insouciance du gouvernement qui devrait, disait-il, purger le pays de ces *animaux*, comme il les appelait. « Sans doute, observe le prince, leur voisinage est incommode, mais les Portugais ne doivent accuser qu'eux-mêmes des dispositions hostiles des sauvages. Dans les premiers temps, l'avarice et la soif de l'or étouffèrent tout sentiment d'humanité dans l'âme des colons, qui ne virent dans les hommes

cuivrés et nus que des animaux créés pour leur service. On trouve la preuve de cette opinion absurde dans la dispute qui s'éleva entre des ecclésiastiques espagnols, pour savoir si les Américains devaient être considérés comme des êtres humains semblables aux Européens. »

Muribeica est près des bords de l'Itabapuana. Il fallut prendre quelques précautions en avançant au nord de ce fleuve; car, pour parvenir aux rives de l'Itapemirim, on devait parcourir un espace de près de huit lieues, où les Pourys avaient constamment fait des incursions et commis des meurtres affreux. Leurs déprédations en étaient venues à un tel point, qu'on avait établi le Quartel ou Destacamento dos Barreiras, poste militaire chargé d'aller reconnaître, à une assez grande distance, toute troupe qu'elle aperçoit venant de son côté, le long de la côte.

La troupe des voyageurs était bien armée, et prête à repousser d'une décharge de vingt coups de fusil les premiers ennemis qui se présenteraient. Elle ne tarda pas à rencontrer une patrouille de six hommes, la plupart mulâtres ou nègres que l'officier du poste envoyait au-devant d'elle.

Ce poste consiste en un officier et une vingtaine de soldats de milice; il est entouré de champs de manioc et de maïs, et situé sur des rochers assez

élevés et coupés à pic, de sorte que la garnison commande la vue de tous les côtés. Au mois d'août précédent, les Pourys ayant tenté une attaque, furent repoussés avec perte de trois des leurs tués ou blessés qu'ils emportèrent. Les miliciens eurent un soldat et deux chiens blessés. Depuis, ces sauvages ont manifesté le désir de vivre en paix avec les blancs.

Deux jours après, les voyageurs arrivèrent au povoaçao ou hameau de Ciri, et ensuite à Itapemirim sur le fleuve du même nom. Les habitans de ces cantons sont tous armés pour se défendre contre les Pourys. Itapemirim est peuplé de planteurs, de pêcheurs et d'ouvriers; on expédie au dehors du sucre, du coton, du riz, du maïs et du bois. Le fleuve qui n'est pas large offrit au prince un exemple de la rapidité avec laquelle les rivières de la zône torride s'enflent au point de devenir dangereuses. Une pluie d'orage étant tombée dans les montagnes, l'Itapemirim fut sur le point de submerger ses bords, et donna de vives inquiétudes aux habitans de la ville. Les environs sont infestés par plusieurs hordes de sauvages.

Le jour de leur départ d'Itapemirim, les voyageurs souffraient beaucoup de la soif. Le jeune Poury qu'ils avaient avec eux leur indiqua le moyen de l'apaiser en détachant les feuilles de

la partie moyenne de la tige du bromelia, au bord desquelles s'amasse de l'eau excellente provenant des pluies et des rosées.

Dans une fazenda voisine du morro de Aga, haute montagne isolée et de forme ronde, les voyageurs entendirent avec surprise le croassement des grenouilles d'un petit marais à peu de distance. Il ressemblait au bruit que fait un ferblantier ou un chaudronnier qui travaille. Les Portugais ont, par cette raison, appelé cette grenouille le *ferreiro* ou forgeron.

Un certain nombre de petits navires à l'ancre dans l'Iritiba ou Rio Benevente, devant Villanova de Benevente, firent croire aux voyageurs que cette petite ville était très-commerçante; ils apprirent bientôt qu'ils se trompaient, et que ces bâtimens étaient seulement venus chercher un abri contre le mauvais temps. Ce lieu, jadis florissant, a perdu une grande partie de sa population. Cependant, on y voit de jolies maisons, et il reprend un peu d'activité.

L'intervalle qui sépare l'Iritiba du Goaraparim est rempli de marécages entremêlés de forêts. Goaraparim est un bourg pauvre, quoique entouré de fazendas considérables. Les nègres de deux de ces établissemens se sont révoltés et se sont enfoncés dans les bois où ils vivent indépendans. Des soldats les ont attaqués inutilement.

On les a laissés tranquilles. Ils s'occupent principalement de la recherche du baume de copahn et quelques autres substances semblables ; ils l'apportent aux Portugais dans de petits cocos sauvages, dont ils bouchent l'ouverture avec un peu de cire; il a tant de tenuité, que dans les grandes chaleurs il s'échappe à travers le coco. Ces nègres marrons reçoivent amicalement les étrangers, et ne se conduisent pas en brigands comme ceux de Minas-Geraes et d'autres provinces. On nomme ceux-ci Goyambolos.

Le Juça est une petite rivière que l'on passe sur un pont en ruines, ensuite on traverse une forêt vierge et l'on entre dans Espiritu-Santo, une des plus anciennes villes du Brésil. Elle ne consiste qu'en maisons en terre chétives et basses ; ses rues ne sont point pavées : tout y offre l'image de la décadence depuis que l'on a bâti, une demi-lieue plus haut sur la rive gauche du fleuve Espiritu-Santo, Villa de Victoria, dans une situation très-agréable. Cette dernière ville a de grandes maisons et des rues pavées ; toutefois elle est peu vivante. Il s'y fait cependant un assez bon commerce de denrées du voisinage; des frégates peuvent remonter jusque-là. Le fleuve Espiritu-Santo prend sa source dans les montagnes, aux confins de la capitainerie de Minas-Geraes, serpente dans les grandes forêts où les Pourys et les

Botocoudys vivent errans, puis baigne le pied des hautes montagnes qui se dirigent vers la mer, où il entre avec impétuosité.

Le prince avait établi son monde à Espiritu-Santo, parce que cette vieille ville est entourée de bons pâturages; en y retournant, il trouva quelques-uns de ses gens malades de la fièvre; en peu de jours, la plupart furent sur le grabat. On en attribuait la cause à l'eau; il fallait plutôt en accuser le climat et les alimens. Au reste, l'usage du quinquina rétablit promptement la santé des malades, et l'on gagna Barra de Juça, petit village situé à l'embouchure du petit fleuve de ce nom, et habité par des pêcheurs; l'air pur et frais de la mer acheva la guérison des convalescens. Le prince et ses compagnons firent leurs dispositions pour passer dans ce lieu la saison des pluies.

Les chasseurs parcoururent les forêts. Celle d'Acacatiba offre une vaste solitude dont le silence n'est troublé que par les cris des perroquets et des singes; elle est peuplée d'oiseaux rares et d'un superbe plumage, et de serpens; on y rencontre aussi des cerfs. Des lianes ou cipos, entortillés autour des arbres, y formaient des halliers impénétrables. Les belles fleurs des plantes grasses, les festons des fougères qui enveloppent les arbres, les coulequins avec leurs tiges argentées, embellissaient la perspective sauvage; du sein des lieux

humides s'élevaient de jeunes cocotiers et de grands roseaux.

Au débouché de cette sombre forêt, se présente la fazenda du même nom, la plus grande que l'on eût vue jusque-là. Un peu plus loin, à San-Agostinho, une quarantaine de familles venues des Açores, sur la foi des promesses du gouvernement, vivent dans la misère. Ces pauvres gens se plaignent de ce que l'on n'a réalisé rien de ce qu'on leur avait fait espérer.

Plusieurs objets que les voyageurs attendaient à Espiritu-Santo avaient été envoyés à Caravellas; le prince et M. Freyreiss partirent le 19 décembre pour aller les chercher. La côte est couverte en partie de forêts qui s'avancent jusqu'au bord de la mer. L'embouchure des fleuves commence à être garnie de mangliers. On passa successivement par Pedro d'Agoa, Praya-Molle et Carapebuca. Au-delà de ce village les forêts deviennent plus fréquentes : cette étendue n'est habitée que par de pauvres familles de nègres, de mulâtres et d'autres gens de couleur, qui vivent de la pêche et du produit de leurs petites plantations. Leur indolence seule les rend misérables, car ils vivent sur un sol fertile.

Plus au nord on ne trouve plus que des Indiens civilisés, dont les habitations sont éparses au milieu des bois touffus. Un peu plus loin Villa-

Nova de Abucida est principalement peuplée de ces mêmes Indiens. Les jésuites y avaient un couvent dont la bibliothèque renferme encore des manuscrits ; ce qui est une rareté, car dans les autres maisons on les a laissé enlever avec une coupable indifférence.

Le pays voisin n'est que faiblement habité. Le Sauanha ou Rio dos Reyes Magos traverse ce canton : ses rives sont visitées par les Coroados et les Pourys ; de la jusqu'au Mucar, la côte est presque déserte. Le peu d'Indiens qu'on y rencontre parlent portugais ; ils ont oublié leur ancienne manière de vivre et de chasser. Des postes militaires sont établis dans ces solitudes à Riacho da Regencia pour protéger le pays, et faire parvenir les ordres du gouvernement aux territoires éloignés.

Le Rio-Doce, le fleuve le plus considérable que l'on rencontre entre Rio-Janeiro et Bahia, est très-large près de son embouchure ; cependant les grands navires ne peuvent y entrer à cause des bancs de sable et des hauts fonds dont elle est remplie : les lanchas même ou petits navires caboteurs n'y pénètrent que dans le temps des hautes eaux. Ce fleuve prend sa source dans la capitainerie de Minas-Geraes, où il se forme de la réunion du Rio-Piranga et du Ribeirao do Carmo ; il coule majestueusement à travers un

pays ouvert et très-plat, et forme plusieurs cataractes. Les forêts qui le bordent abondent en animaux de différentes espèces, notamment en tapirs, pecaris ou cayetas et taytetous, guarupitas et guarubiras qui sont des cerfs, yagouaretés et yagouaretés noirs les plus dangereux des animaux du genre des chats de ces contrées.

Le prince et son compagnon ayant passé le Rio-Docce le 26 décembre, arrivèrent à Linharès, remontèrent le fleuve, admirèrent la belle perspective du lac Japaranan, et poursuivirent leur route au nord. En quelques endroits ce pays désert est dépourvu d'eau. Un soir les voyageurs obligés de faire halte, n'en purent découvrir une goutte. Fort embarrassés, car ils ne pouvaient faire cuire leurs provisions, ils n'avaient d'autre ressource pour apaiser leur faim que de la farine de maïs et des œufs de tortue ramassés par les soldats de leur escorte; ces œufs peuvent s'apprêter à l'eau de mer. Pendant qu'ils faisaient leurs préparatifs ils aperçurent à une petite distance une énorme tortue de mer qui se disposait à faire sa ponte. Le bruit des voyageurs ne l'interrompit point; elle ne fit entendre qu'un sifflement semblable à celui d'une oie, et continuant à creuser de ses deux pattes de derrière dans le sable le trou qu'elle avait commencé, elle y déposa une centaine d'œufs. Un des soldats s'étendit

ventre à terre pour les recueillir à mesure qu'ils tombaient. Contens de ce supplément de provision, les voyageurs laissèrent aller la tortue dont la masse énorme aurait fait la charge d'un mulet, et qui aurait exigé la réunion des forces de quatre hommes pour être soulevée.

Le 1er janvier 1816 on se remit en route par un très-beau temps. « Dans ma patrie, observe le prince, ce jour est ordinairement accompagné de neige, de glaces, de frimats; ici dès sept heures du matin, la chaleur du soleil nous parut assez forte; à midi elle devint insupportable. »

On arriva dans l'après-midi sur les bords du San-Mathæus, fleuve considérable dont l'embouchure est remplie de buissons de mangliers. Le village situé à la rive gauche consiste en une vingtaine de maisons. Huit lieues plus haut est la ville de San-Mathæus. Les forêts traversées par ce fleuve sont fréquentées par des hordes de Patachos, de Cumanaches, de Machacalis, et même de Botocoudis et d'autres Indiens non civilisés qui font la guerre aux blancs. Le propriétaire d'une fazenda située sur la partie haute du fleuve, s'avisa d'un moyen excellent pour se débarrasser des visites de ces voisins incommodes qui dévastaient sans cesse ses plantations. Il remplit de mitraille de fer et de grosses balles de plomb, un vieux canon de fer, y adapta la bat-

terie d'un fusil, et le posa dans un sentier étroit par lequel les Indiens arrivaient toujours en colonnes serrées; puis il plaça en travers du chemin un morceau de bois qui communiquait à un cordon attaché à la détente de la batterie. Les sauvages venant à la brune, marchèrent sur le bâton; aussitôt l'explosion eut lieu, et fit un dégât terrible dans leurs rangs. On trouva trente Indiens tués ou blessés; les autres fuyaient de toutes parts dans la forêt, en poussant des hurlemens affreux. Depuis cette catastrophe la fazenda n'a plus été inquiétée.

Sur les bords du Guajintiba, petite rivière à une demi-lieue du San Mathæus, les ananas croissent naturellement. Toutes les productions de la nature annoncent que l'on est entré dans une zône plus chaude. Les embouchures du fleuve sont fréquentées par des lamentins. La côte est ombragée par le cajueïro ou acajou à pommes.

Après avoir traversé le Riacho-Docé, et le Rio das Ostras, deux petites rivières, on arrive à San José do Port-Allegre, ou Mucuri, sur la rive gauche du fleuve du même nom. Ce n'est qu'un village habité presque en totalité par des Indiens pauvres. Le comte de Barca, ministre d'Etat, a des propriétés considérables dans ces cantons. On était alors occupé à les mettre en sûreté contre

les attaques des sauvages, et à y établir une grande fazenda.

Le hasard voulut qu'à la même époque un homme entreprenant, le capitaine Bento Lourenzo Vas de Abreu Lima, habitant de Minas-Novas, qui, avec vingt-deux hommes armés, était parti des confins de Minas-Geraes, et avait descendu le Mucuri en traversant les immenses forêts solitaires où il passe, arrivât heureusement à la côte maritime. Dès que le ministre en fut instruit, il ordonna de fournir à l'intrépide Bento Lourenzo le nombre d'hommes nécessaires pour ouvrir au milieu des forêts un chemin praticable pour les voyageurs, au lieu du sentier qu'il y avait percé. Le prince vit à Porto-Allegre Bento Lourenzo qui lui raconta comment il avait effectué sa périlleuse tentative. Souvent l'on avait manqué de gibier; il fallait alors se nourrir de racines et de fruits, de miel sauvage et de sommités de palmier.

Villa-Viçoza où le prince alla ensuite, est sur le Peruipé. Il y trouva un ouvidor dont la suite offrait la composition la plus étrange que l'on puisse imaginer : indépendamment des Portugais et des nègres, on y comptait un Machacali et une douzaine de jeunes Botocoudis. « Jamais, dit le prince, nous n'avions vu des êtres aussi laids. Chacun avait la lèvre inférieure fendue horizontalement, et dans cette ouverture était placée

une plaque de bois de forme ronde, ce qui produisait une saillie en avant; de pareilles plaques remplissaient une fente faite dans le lobe de leurs oreilles, qui chez quelques-uns pendaient sur les épaules comme de grandes ailes : d'ailleurs leur corps était couvert de crasse et d'ordure ; enfin la plupart venaient d'avoir la petite vérole, et en étaient profondément marqués.

Au sud du Peruipé les cocotiers sont très-rares; mais au nord de Viçoza ils deviennent communs, et par leur tige élancée et svelte embellissent le paysage. Chaque arbre peut donner une centaine de fruits, ce qui fait une valeur de 25 fr.

Les voyageurs achevèrent par eau leur voyage jusqu'à Caravellas, ville importante et bien bâtie: ses rues sont bien allignées, ses boutiques bien fournies. Un assez grand nombre de navires y vient chercher de la farine de manioc et un peu de coton. Le prince alla ensuite visiter, sur les bords du Rio-Alcobaça, la fazenda de Ponte do Gentio où se trouvaient neuf Chinois. Ils faisaient partie d'une troupe plus considérable qu'on avait amenée aux frais du gouvernement à Rio-Janeiro pour y cultiver le thé. Ils étaient paresseux, et ne travaillaient que médiocrement. Un d'eux avait épousé une jeune Indienne, et s'était fait baptiser. Ils conservaient les usages de leur pays

Le prince revint ensuite à Caravellas, puis à

Viçoza et à Port-Allegre, remonta le Mucuri, et s'établit pendant plusieurs semaines au Morro d'Arara où l'on commençait les travaux nécessaires pour former une fazenda. On était là au milieu des forêts vierges, abondamment pourvu de gibier et de poisson d'eau douce; on vivait absolument séquestré de toute communication habituelle avec les lieux habités par les blancs, et l'on était obligé de se tenir sans cesse sur ses gardes contre les sauvages.

Grâces à l'occupation que l'étude de la nature fournit au prince dans cette solitude, le temps ne lui parut pas long. Le mois de mars arriva, alors commença la saison froide ; elle s'annonce par des pluies abondantes. Le temps était très-chaud le matin, un orage violent éclatait vers midi, il était accompagné de véritables torrens de pluie. La fièvre étendit ses ravages parmi les habitans du Morro d'Arara ; le prince en fut attaqué le 10 mars, il quitta ce séjour pour Port-Allegre, l'usage du quinquina le rétablit.

Dans les premiers jours de mai sa troupe vint le rejoindre; tout le monde partit pour Villa-Viçoza; le 11 juin on se mit en route pour Caravellas où l'on resta quatre semaines. Le prince y vit le capitaine Bento Lourenzo qui avait terminé la plus grande partie de son chemin, et qui plus tard fut récompensé par le gouvernement de sa hardiesse et de

sa persévérance. Revenu sur les bords de l'Alcobaça, le prince traversa successivement le Rio-do-Prado, ou Sucumen, où il vit des Patachos qui ressemblent beaucoup aux Pourys et aux Machacalis, le Cahy et le Corumbao. Quelquefois la côte est bordée de falaises et de rochers qui ne laissent pas de passage le long de la mer; il faut gravir sur les hauteurs pour continuer sa route. On y trouve de grandes plaines arides, celle de Juassema eut une ville bien peuplée, dans les premiers temps de l'établissement des Portugais au Brèsil; les Abatyras, peuple guerrier, cruel et antropophage, détruisirent cette ville.

Le quartel de Linharès garde le passage du Rio-do-Frade, dont l'embouchure est navigable pour de grandes barques. Trancoso, habité par des Indiens est sur les bords de l'Itapitanga. De là jusqu'à Porto Seguro, il faut gravir les falaises.

Porto-Seguro est une petite ville de quatre cent vingt maisons qui ne sont pas contiguës. La plus grande partie est sur le bord du Buranhem; c'est là que demeurent les habitans les plus riches. Une seconde portion est sur une hauteur, et une troisième à l'embouchure du fleuve, on la nomme Pontinha ou Ponta d'Aréa. Les maisons y sont éparses au milieu des cocotiers, et habitées par des pêcheurs ou des matelots. Le port est abrité par un grand récif de rochers qui s'avance en

mer. Il s'y trouvait en ce moment une quarantaine de lanchas, petits navires à deux mâts qui vont à la pêche du garupa et du méro, deux bons poissons qui s'expédient salés à Bahia et ailleurs.

Les habitans de Porto-Seguro ont la réputation d'être de très-bons marins. Cette ville, une des plus anciennes du Brésil, fut autrefois plus importante. Plusieurs petites rivières, entre autres le Paratiba, se joignent au Buranhem, ce qui facilite les communications avec l'intérieur du pays.

Plus loin les voyageurs traversèrent à gué, le long de la côte, le Rio das Manguès et le Mutari; d'un côté on avait la mer, de l'autre des collines couvertes de forêts sombres.

Santa-Cruz est le plus ancien établissement des Portugais au Brésil. Ce fut là que le 3 mai 1500, Pedro Alvarez Cabral débarqua, et fut reçu amicalement par les indigènes; on célébra la messe, on planta une croix, et le canton reçut le nom qu'il porte encore aujourd'hui. L'agriculture est plus florissante à Santa-Cruz qu'à Porto-Seguro: cette ville expédie de la farine de manioc à d'autres endroits de la côte; cependant ses habitans ont la réputation d'être très-paresseux.

Au hameau de San-André, les voyageurs furent dans un instant entourés par tous les malades du lieu; car dans ce pays tout étranger passe pour médecin. De là jusqu'au Mogiquiçaba, la côte est

basse et unie. Les Botocoudis avaient récemment commis des cruautés atroces sur les bords du Rio San-Antonio.

Le Mogiquiçaba est plus considérable que le Rio de Santa-Cruz. On ne trouve pas au sud de celui-ci le pissaba, grand palmier dont les feuilles sont entourées de spathes qui servent à faire des cordages. On ramasse soigneusement ces spathes qui tombent naturellement, et on tire les fibres longues de cinq pieds auxquelles, par une préparation particulière, on donne la souplesse nécessaire pour en fabriquer des cordes très-durables et inaltérables dans l'eau; leur seul inconvénient est d'être un peu rudes et désagréables à manier.

Le pays autour de Mogiquiçaba est presque entièrement couvert de forêts et faiblement peuplé. Ce lieu est séparé du Rio-Grande-de-Belmonte par une plaine de cinq lieues d'étendue. Ce fleuve qui a sa source dans les montagnes de Minas-Geraes, ne prend son nom que dans la province de Minas-Novas, au point où le Jighitonhonha et l'Araçuaby se joignent.

Les forêts que le Rio-Belmonte traverse sont la principale demeure des Botocoudis. Le prince, curieux de connaître ces solitudes, s'embarqua le 17 août à Belmonte pour remonter le fleuve. Parvenu au poste dos Arcas, il fit une excursion

dans les environs, et profita de l'absence des sauvages pour visiter leurs cabanes. Il chassait tranquillement dans la forêt, et se baissait pour ramasser un oiseau qu'il venait de tuer, quand il entendit derrière lui le son d'une voix rauque. Il se retourne à l'instant : que l'on juge de sa surprise ! il voit plusieurs Botocoudis nus et noircis par le hâle. « S'ils avaient eu des intentions hostiles, ajoute-t-il, ils auraient pu me percer de leurs flèches avant que j'eusse pu deviner qu'ils étaient si près de moi. Je m'avançai sans hésiter vers eux, et je leur adressai le peu de mots de leur langue que je savais : ils me serrèrent contre leur poitrine, me frappèrent sur l'épaule, et me parlèrent d'un ton très-haut et très-rude. En apercevant mon fusil à deux coups, ils répétèrent plusieurs fois avec l'accent de l'étonnement! *pouri ourouhou* (plusieurs fusils.) Bientôt arrivèrent les unes après les autres des femmes chargées de fardeaux pesans. Elles me regardèrent avec beaucoup d'attention, et se communiquèrent mutuellement leurs observations. Tous étaient horriblement défigurés par la plaque de bois fichée dans leur lèvre inférieure. Ils avaient la tête rasée, à l'exception d'une couronne ronde au sommet. Un des hommes de ma suite qui parlait leur langue arriva sur ces entrefaites ; alors la confiance fut entière de leur part.

« Ces Botocoudis qui se montrent des ennemis implacables sur le Rio-Doce, sont si peu redoutés sur le Rio-Belmonte que l'on allait à la chasse avec eux au milieu des forêts, à plusieurs journées de distance du poste, et que l'on couchait dans leurs cabanes. Quelques-uns avaient cultivé de petits terrains autour des postes portugais; au bout de quelque temps ils brûlèrent les cabanes qu'ils y avaient élevées; mais ils conservèrent soigneusement les bananiers qui croissaient à l'entour. Quoiqu'ils soient retournés dans leurs forêts, cet exemple et quelques autres du même genre prouvent qu'ils n'ont pas un éloignement invincible pour la vie sédentaire, et que cependant il leur sera bien difficile de s'y accoutumer. »

Vers la fin de septembre, le prince fut témoin d'un combat entre deux troupes de Botocoudis; c'était au sujet d'un défi entre deux capitaines. Les blancs que la curiosité rendit spectateurs de cette lutte, s'étaient tous munis par précaution, d'un pistolet ou d'un couteau sous leur habit. Un des chefs, armé d'un long bâton noueux, passa et repassa au milieu de sa troupe, puis entonna une chanson. Ensuite deux adversaires s'avancèrent l'un contre l'autre; l'un reçut une grêle de coups que l'autre lui rendit; plusieurs combats singuliers eurent ainsi lieu successive-

branchages, et former ainsi une chaussée pour sortir de ces mauvais pas.

Quelquefois des arbres gigantesques renversés en travers de la route bouchaient le passage. Dans ces cas là on ouvrait un sentier latéral dans la partie la plus touffue du bois. Le trajet des torrens n'était pas non plus facile. Les Indiens qui accompagnaient la troupe rendaient de grands services dans ces occasions. Ils plaçaient une poutre sur les deux bords de l'eau, et avec le secours de ce pont étroit transportaient tout le bagage sur leurs épaules. On avait plus de peine à faire passer les mulets quand les bords des torrens d'eau étaient escarpés.

Les désagrémens de la route étaient augmentés par la pluie qui tombait à torrens. Chemin faisant on rencontra des plantations; elles annonçaient l'approche de San-Pedro d'Alcantara, misérable village qui ne consiste qu'en une dixaine de cabanes en terre; sa population est très-mélangée.

On se remit en route le 6 janvier 1817. A mesure que l'on s'éloigne des plaines basses et humides de la côte maritime, le sol s'élève insensiblement, et devient plus sec; les arbres sont moins hauts; la terre, dans ces forêts, est tapissée de bromelia, dont les feuilles armées de piquans sont très-incommodes pour les chasseurs brési-

liens qui vont toujours pieds nus, et de capim de sabelé, joli graminée qui fournit une bonne nourriture aux mulets et aux chevaux : indépendamment des bromelia, des mimosa et d'autres plantes épineuses fatiguent le voyageur. On appelle ces forêts basses des *catingas*. Les gens de la caravane crurent qu'ils n'en pourraient pas sortir sans y laisser leurs vêtemens; ils avaient le visage, les mains et les pieds ensanglantés. Pour comble de désagrément on rencontrait souvent des nids de guêpes qui piquaient les hommes et les animaux : les uns s'emportaient, les autres gémissaient.

On apercevait çà et là des traces du séjour des Indiens Camacans dans ces régions. Comme leur village n'était pas très-éloigné, le prince y envoya chercher des provisions, car on ne prenait plus de poissons dans l'Ilheos dont on suivait les bords depuis quelques jours, et l'on était réduit à la farine de manioc et à la viande sèche.

Ces Camacans ou Mongoyos sont placés un peu moins bas sur l'échelle de la civilisation que les Botocoudis et les Patachos. Ils cultivent la terre, et depuis un certain temps ont vécu en paix avec les Européens. Les uns laissent croître leurs cheveux si longs qu'ils leur donnent un air farouche. Les émissaires du prince revinrent du village de ces Indiens sans avoir pu s'y procurer

du maïs. Ils ramenèrent deux hommes qui se montrèrent plus habiles chasseurs avec leurs flèches que les Européens et les Brésiliens avec leurs fusils.

On était au milieu de l'été de ces régions australes, le 22 janvier vers trois heures après midi; le thermomètre à l'ombre marquait 24 degrés et demi, et au soleil 31. Le lendemain le temps fut très-orageux; le tonnerre gronda avec violence, on ne vit pas un seul éclair : il tomba des torrens de pluie. La rivière était si gonflée que les poissons devinrent très-rares; d'un autre côté l'humidité rendait la chasse plus difficile. Les hommes et les animaux souffraient de la disette.

Après vingt-deux jours de voyage au milieu des forêts vierges, sans avoir vu une seule habitation humaine, les voyageurs arrivèrent à Béruga, petit hameau sur une rivière de même nom, qui se jette dans le Rio-Pardo. Trois familles de gens de couleur y vivent dans des maisons en terre couvertes d'écorces. Des Camarcans se sont établis dans une cabane peu éloignée.

On ne put s'approvisionner à Beruga que d'un peu de farine de manioc et de haricots noirs. On s'y reposa, et l'on fit une pêche abondante dans le Rio-Pardo; l'on partit le 29; l'on gravit sur des montagnes, dont on ne put atteindre le sommet qu'en une heure, quoiqu'elles s'élèvent

par une pente douce, et l'on observa qu'au delà de la région montueuse les arbres étaient plus bas qu'auparavant. Tout annonce un pays plus haut et plus sec. La chaleur était très-forte dans ces forêts qui donnent peu d'ombrage. En sortant de leur enceinte on aperçut une plaine ouverte tapissée d'herbes et d'arbrisseaux, bornée au loin par des montagnes boisées et arrondies, et en quelques endroits des champs cultivés. Leur vue répandit la joie dans la troupe. On se félicitait d'avoir si heureusement surmonté les fatigues du voyage à travers les forêts; on apprit depuis que rarement ce trajet a lieu sans accident lorsque les pluies inondent ces contrées.

L'on reçut l'hospitalité dans une belle fazenda au milieu de la vallée de Barra-da-Varéda, arrosée par une rivière de même nom qui au sud-est tombe dans le Rio-Pardo. Le 8 février l'on se remit en route dans le *Sertam*, l'on nomme ainsi le pays haut et sec dont l'air est bien plus sain que celui des régions basses et marécageuses. Les forêts y sont un peu plus élevées que les catingas. A mesure que l'on avance, on le trouve plus ouvert et plus uni. Les termites et les fourmis y sont très-nombreuses : elles y construisent de grands tertres coniques qui ont souvent cinq à six pieds de haut, et en suspendent de semblables aux branches des arbres et aux tiges des cactus. La

Providence a placé dans ces campagnes, pour prévenir la trop grande multiplication de ces insectes, un pic qui se pose sur ces nids, et à coups de bec les perce et en dévore les habitans. Ces fourmis ont aussi à redouter les tamanoirs et des oiseaux qui les poursuivent et les détruisent. Du reste les fourmis ne sont pas le plus grand fleau du Sertam, l'on a bien plus à redouter l'excès de la sécheresse. Depuis deux ans le manque de pluie y avait causé des dommages incalculables.

Quand le prince arriva dans ces contrées hautes, il y tombait des torrens de pluie. Après avoir quitté Vareda il traversa des prairies marécageuses qui étaient couvertes d'eau, de forêts, de catingas; cette sorte de bois revêt le pays âpre qui s'étend jusqu'aux frontières de Minas-Geraes. Il est un peu montagneux et entrecoupé de ravines. Insensiblement le terrain s'abaisse, et les arbres diminuent aussi de hauteur dans la même proportion jusqu'à ce que l'on arrive en vue de Campos-Geraes. Ce sont des plaines immenses, dénuées de forêts, ou bien des collines à pentes douces qui se prolongent en chaînons, et qui sont tapissées de grandes herbes sèches ou parsemées çà et là de quelques arbrisseaux. Le Rio San-Francisco y prend sa source; les bords des rivières et des ruisseaux sont garnis de forêts.

La saison des pluies touchait à sa fin lorsque

le prince atteignit les Campos-Geraes où il séjourna quelque temps. La sécheresse y était déjà considérable. La température était rude, froide et désagréable. Le matin, par un temps de brouillard, le thermomètre se tenait à 14 degrés; par un temps sec accompagné de quelques rayons de soleil, ou bien par un temps couvert et venteux, il montait à 19 degrés et demi.

Cette contrée est peu habitée par les hommes; la plupart sont des vaqueiros ou gardiens de troupeaux. En revanche le prince y trouva beaucoup d'animaux curieux.

Bientôt le ciel s'éclaircit, la chaleur devint très-forte; à midi le thermomètre à l'ombre se soutenait à 20 degrés: exposé au soleil, il s'élevait à 30 degrés et demi. On souffrait d'autant plus de l'ardeur des rayons du soleil, que l'absence totale de forêts et d'arbres privait de tout abri. Ce changement soudain produisit un effet fâcheux sur la santé du prince. Attaqué d'une maladie qui aurait pu avoir des suites plus sérieuses, s'il l'eût négligée, il fut obligé de renoncer à son projet de pénétrer dans la province de Minas-Geraes; il suivit, pour retourner vers la côte, en partie la même route par laquelle il était venu. Lorsqu'il fut parvenu à Varedas, il prit plus au sud-est, se trouva sur les bords du Rio das Contas, puis descendit dans la vallée baignée par le

Jiquirica, petite rivière qui forme de belles cascades.

Tandis qu'il voyageait tranquillement avec sa troupe, il fut arrêté par des miliciens qui le prirent pour un espion anglais, et dépouillé ainsi que son monde de toute espèce d'armes, même de couteaux et de canifs. On les conduisit ensuite comme prisonniers à la petite ville de Nazareth, où le capitaine Mor, après avoir bien considéré le passeport du prince, lui dit que cette pièce, quoique conçue en termes très-favorables, ne lui paraissait cependant pas suffisante, qu'il allait l'envoyer au gouverneur de Bahia, et qu'en attendant la réponse, tous resteraient aux arrêts.

Après trois jours de captivité, le prince sortit de prison, profita d'un navire qui partait pour Bahia. Il s'embarqua le 10 mai dans cette ancienne capitale pour revenir en Europe, et entra le 2 juillet dans le port de Lisbonne.

Koster, voyageur anglais, a visité la partie du Brésil qui s'étend au nord de celle que le prince de Neuwied a parcourue.

Obligé par sa santé à changer de climat, il partit le 2 novembre 1809 de Liverpool pour le Brésil; sa traversée ne fut marquée par aucun

incident particulier. Le 7 décembre on se trouva en vue de terre. La côte était basse, en s'approchant on distingua au nord la colline sur laquelle est située la ville d'Olinda, ensuite la ville de San-Antonio et les bâtimens mouillés sous ses murs, les terres stériles et désertes qui la séparent d'Olinda qui en est à une lieue, et les bois de cocotiers dont les cimes s'élèvent de tous les côtés.

« Rien de tout ce que nous vîmes ce jour-là, dit Koster, n'excita autant notre étonnement que les jangadas voguant dans toutes les directions. Ce sont de simples radeaux, formés de six pièces d'une espèce particulière de bois léger, liées ou chevillées ensemble, d'une grande voile latine, d'une pagaie qui sert de gouvernail, d'une quille que l'on fait passer entre les deux pièces de bois du centre, d'un siége pour le timonier, et d'un long bâton fourchu auquel est suspendu le vase qui contient l'eau et les provisions. L'effet que produisent ces radeaux grossiers est d'autant plus singulier, qu'on n'aperçoit, même à peu de distance, que la voile et les deux hommes qui les dirigent. Ils vont plus près du vent qu'aucune autre espèce d'embarcation. »

La ville de San-Antonio do Recife, communément appelée Pernambuco, quoique ce dernier nom soit, à proprement parler celui de la capitainerie, consiste en trois quartiers principaux,

joints par deux ponts ; un banc de sable long et étroit, s'étend depuis le pied de la colline sur laquelle est située Olinda, vers le sud. L'extrémité méridionale de ce banc s'élargit et forme le site de cette partie de la ville appelée particulièrement *Recife*, parce qu'elle est immédiatement en dedans du récif. Il y a aussi un autre banc de sable d'une étendue considérable, sur lequel a été bâtie la seconde partie appelée San-Antonio, qui communique par le moyen d'un pont avec celle dont je viens de parler; il reste encore Bon-Vista, la troisième partie qui est située sur le continent au sud des deux autres, et qui communique également avec elles par un pont. Le récif s'étend en avant de ces bancs de sable, et reçoit les plus violentes secousses de la mer qui au flux roule par-dessus, et vient frapper avec moins de force les quais et les édifices de la ville. Du côté de la terre, une vaste étendue d'eau ressemblant beaucoup à un lac, se rétrécit vers Olinda, atteint jusqu'aux rues, et facilite ainsi la communication entre les deux villes. La vue des maisons qui donne sur ces eaux est très-étendue et très-belle; les rives opposées sont couvertes d'arbres, de chaumières blanches entremêlées de clairières et de bosquets de cocotiers.

Le premier quartier de la ville est composé de maisons de brique, de trois, quatre et même

cinq étages ; la plupart des rues sont étroites ; quelques-unes des plus vieilles maisons des petites rues n'ont qu'un étage ; un grand nombre n'a que le rez-de-chaussée. Toutes les rues de ce quartier, à l'exception d'une seule, sont pavées.

San-Antonio ou la ville du milieu, est composée entièrement de hautes maisons et de rues larges ; et si ses édifices avaient quelque beauté, il y aurait là un certain degré de grandeur. Les boutiques n'ont point de croisées, et ne reçoivent d'autre jour que celui qui vient par la porte. Quelques petites rues sont formées de rues basses et chétives. On trouve à San-Antonio le palais du gouverneur, la trésorerie, la maison-de-ville et la prison, les casernes, plusieurs couvens et des églises ; enfin des places publiques ; on y voit une apparence de vie et de gaîté, c'est le principal quartier de la ville.

La principale rue de Boa-Vista est large et belle, le reste ne consiste qu'en petites maisons, souvent éloignées les unes des autres. Ni les rues de ce quartier, ni celles de San-Antonio ne sont pavées. Une longue chaussée lie aussi San-Antonio avec Assogados au sud-ouest de Boa-Vista.

Le Caparibe, fleuve fameux dans l'histoire de Pernambuco, se jette dans le canal qui est entre San-Antonio et Boa-Vista. Il est navigable toute l'année jusqu'à Apépucos, à une demi-lieue au-

delà de Monteiro. Il déborde dans la saison pluvieuse, et quelquefois avec beaucoup de violence : les terres à travers lesquelles il coule dans cette saison étant très-basses, on y redoute les inondations, parce qu'elles s'étendent souvent fort loin. Les cabanes de chaume placées sur ses rives sont souvent emportées, et tout le voisinage est noyé. On a vu des canots aller d'un village à l'autre en passant par-dessus les terres.

Quelques croisées ont des balcons en fer et des vitres; la plus grande partie en est privée; alors les balcons sont entourés de jalousies. On ne voit d'autres femmes que les négresses esclaves, ce qui donne aux rues un air fort triste. Les femmes portugaises, les brésiliennes et même les mulâtresses des classes moyennes, restent dans leurs maisons pendant la journée; elles entendent la messe dant les églises avant le jour, et ne sortent plus qu'en chaise à porteur ou le soir à pied, lorsqu'il arrive à toute la famille de faire un tour à la promenade.

La ville tire presque toute son eau d'Olinda ou du Caparibe : on la transporte dans des canots faits exprès; elle est ordinairement fort malpropre, parce qu'on n'a pas soin de la nettoyer. Les puits que l'on a creusés dans le sable sur lequel la ville est située, ne donnent qu'une eau saumâtre.

Les trois quartiers de la ville contiennent vingt-cinq mille habitans au moins, et le nombre en augmente rapidement. On bâtit de nouvelles maisons partout où il se trouve des emplacemens. De même que dans le reste du Brésil, la population consiste en blancs, mulâtres et noirs libres ou esclaves.

Pernambuco occupe le troisième rang, sous le rapport de l'importance politique, parmi les provinces du Brésil. Ses principales exportations consistent en coton et en sucre : on en expédie aussi des peaux, des cocos, de l'ipécacuana, et quelques autres drogues.

« J'arrivai en été, dit Koster, nombre d'habitans avaient quitté la ville pour aller habiter des maisonnettes à Olinda et sur les bords des rivières, afin d'y respirer un air plus pur, et de goûter le plaisir salubre que procurent les bains dans la saison brûlante. Cependant la chaleur est rarement insupportable. Toute l'année la brise de mer commence à neuf heures du matin et dure jusqu'à midi. Lorsqu'elle cesse de souffler, la brise de terre se lève et continue jusqu'au matin. La demi-heure qui s'écoule dans l'après-midi entre ces deux brises, est la plus désagréable de la journée. Dans la saison des pluies, un moment avant la chute d'une forte ondée, les nuages sont noirs, bas et épais; la brise reste

ordinairement suspendue pendant quelque temps: il règne alors une espèce de calme, signe certain d'un orage, et la chaleur est suffocante.

Les maisonnettes où les négocians vont passer l'été sont très-propres; elles ne consistent qu'en un rez-de-chaussée, sont entourées de jardins plantés d'orangers, de citronniers, de grenadiers et d'autres arbres à fruit; la plupart sont protégées par des palissades, quelques-unes par des murs.

Vers le commencement du carême, les villages sont presque entièrement abandonnés par les blancs qui retournent à la ville pour assister aux processions. Les pluies commencent assez ordinairement vers la fin de mars.

« Autrefois, observe Koster, il y avait au moins un moine par famille; maintenant ce n'est plus l'usage. Les enfans sont élevés pour le commerce, pour l'état militaire ou pour toute autre profession de préférence à la vie monastique qui perd rapidement de sa considération. Aucun des couvens n'est rempli; quelques-uns même sont abandonnés. Un Portugais me disait un jour qu'en France et dans d'autres pays les philosophes avaient long-temps écrit et parlé avec force contre ce genre de vie, et qu'à la fin ils avaient vu leurs efforts couronnés du succès : « mais, ajouta-t-il, telle est la conduite des moines à Pernambuco,

qu'il n'est besoin ni d'écrits ni de paroles pour les mettre en discrédit. »

Koster avait le désir de visiter l'intérieur du pays ; il se munit d'un passe-port du gouverneur, et profitant du départ d'un Brésilien, il se mit en route avec lui le 19 octobre 1810.

Les deux voyageurs avaient avec eux un domestique anglais et un nègre qui servait de guide ; un petit mulâtre était monté sur un cheval chargé du bagage. Ainsi accompagnés et bien armés, ils traversèrent la belle vallée de Meruèra, remplie de champs cultivés et d'enclos où paissent les bestiaux. Iguaraçu, ville située sur le bord d'une baie de deux lieues de profondeur, est entourée de forêts touffues, et baignée par une petite rivière. Elle a été beaucoup plus florissante qu'elle ne l'est aujourd'hui. On n'y compte plus que huit cents habitans ; ses rues sont pavées, l'herbe y croît en plusieurs endroits : elle est pourtant le rendez-vous des planteurs à plusieurs lieues de distance qui viennent y embarquer leur récolte de sucre, et y acheter les objets dont ils ont besoin.

Au-delà d'Iguaraçu, la route parcourt un pays bas et sablonneux ; ensuite il devient ondulé ; on voyage dans une contrée délicieuse parsemée de champs de cannes à sucre, de maisonnettes et de hameaux, et arrosée de plusieurs ruisseaux.

Goaïana, située sur un fleuve de même nom, à quinze lieues de Recife, à quatre lieues de la mer en ligne directe, et à sept par la rivière. est une des villes les plus florissantes de la capitainerie de Pernambuco. A peu d'exceptions près, les maisons n'ont que le rez-de-chaussée; les rues ne sont pas pavées, mais elles sont larges. Sa population de cinq mille âmes s'accroît tous les jours. Le commerce avec l'intérieur est très-actif.

Les plantations de sucre sont nombreuses dans les environs. Quelques-uns de leurs propriétaires sont des Portugais qui sont venus chercher fortune au Brésil. C'est parmi eux que l'on remarque le plus fréquemment des usages qui sont peu en harmonie avec ceux de la plupart des peuples de l'Europe chrétienne. « Un jour, dit Koster, nous dînions chez un de ces planteurs en nombreuse compagnie d'hommes, pendant que les femmes dînaient dans une autre salle; nous ne pûmes pas même les entrevoir. Deux jeunes gens, fils du planteur, nous servaient à table avec les esclaves de leur père; ils ne s'y assirent que lorsque nous l'eûmes quittée. Beaucoup de Brésiliens aussi, même de la haute classe, suivent les coutumes moresques à l'égard des femmes; cependant lorsqu'ils ont quelque communication avec les villes, ils ne tardent pas à s'apercevoir qu'il faut donner la préférence à des manières plus élégantes, et

ils prennent facilement des habitudes moins rapprochées de celles des Turcs et des nations grossières. »

Koster alla ensuite à Paraïba, éloigné de Goaïana de treize lieues, à travers un pays montueux et bien cultivé. Paraïba compte à peu près trois mille habitans. La principale rue est large et pavée. La basse ville est sur les bords d'un lac ou bassin très-vaste, où se réunissent trois rivières, qui envoient les eaux à la mer par un canal fort large.

Autrefois il régnait de grands désordres dans la capitainerie de Paraïba; don Joachim Amaro, le précédent gouverneur, parvint par sa juste sévérité à les réprimer. Des particuliers revêtus de longs manteaux, et la figure couverte d'un crêpe, parcouraient la ville pendant la nuit, et à la faveur de ce déguisement se rendaient coupables de divers délits. Le gouverneur donna ordre à la patrouille d'arrêter toutes les personnes qu'elle rencontrerait travesties de cette manière. Le lendemain le corps-de-garde renfermait plusieurs des principaux habitans. Cet exemple mit fin aux excursions nocturnes. Un nommé Nogueïra, fils d'une mulâtresse et d'un blanc de haut parage, s'était rendu redoutable par son audace. Il avait enlevé de vive force les filles de personnes recommandables, et assassiné les parens qui avaient

voulu lui résister. A la fin il fut arrêté ; don Joachim voulait le faire punir de mort ; le crédit de la famille du scélérat détourna ce juste châtiment de sa tête. Alors don Joachim le condamna à être fustigé. Nogueïra allégua qu'étant moitié fidalgo ou gentilhomme, cette peine ne pouvait lui être appliquée ; le gouverneur éluda la difficulté en ordonnant de ne le fouetter que d'un côté pour ne porter aucune atteinte au privilége des gentilshommes. La sentence fut exécutée, et Nogueïra, après quelques mois de prison, fut déporté pour la vie à Angola sur la côte d'Afrique. Paraïba et son territoire jouissaient encore des effets salutaires du bon gouvernement de don Joachim Amaro.

Koster revint de Paraïba à Goaïana en suivant le bord de la mer : pour traverser les rivières que l'on rencontre sur la route, on se sert de petits jangadas. Le cavalier se place sur le radeau, et y pose la selle. Le cheval qu'il tient par la bride, nage à côté de lui, pendant que le batelier rame. Si l'eau est profonde, on pousse son jangada au moyen d'une perche. Une grande partie de la côte que Koster parcourut, est presque inhabitée; partout où la terre est basse et à l'abri des vagues trop fortes, on rencontre des maisonnettes.

Le 2 novembre Koster partit pour Rio-Grande avec son domestique anglais, son guide nègre et

deux mulâtres. Dans les fazendas où les habitans lui donnaient l'hospitalité, « on se rassemblait pour voir, dit-il, le singulier animal qu'on appelle un Anglais. » Ces planteurs vivent à peu près comme les seigneurs européens au temps de la féodalité, excepté qu'ils n'ont pas l'humeur si chevaleresque, et qu'ils ne vont pas sur les chemins chercher les aventures. Leur vêtement consiste en une chemise, un caleçon, des pantoufles et une longue robe de chambre. C'est la toilette ordinaire des gens qui n'ont rien à faire. Le Brésilien qui est en état de s'affubler d'une de ces longues robes de chambre, commence à se croire un personnage important; elle est pour lui comme une lettre de noblesse; il s'imagine qu'on lui doit des égards.

Les cabanes des hameaux où Koster devait s'arrêter, étaient quelquefois si petites et si misérables, qu'il préférait coucher à la belle étoile. La première fois qu'il prit ce parti, il s'achemina vers un ruisseau qui coulait à peu de distance des maisons : on déchargea les chevaux, on leur ôta selle et bride pour qu'ils pussent se coucher à leur aise. Le bois abonde dans la plus grande partie du pays, d'ailleurs on se trouvait sur les bords d'une grande forêt, ainsi on ne craignit pas d'en manquer; on alluma deux feux, on emprunta une poële aux cabanes voisines, et

on fit cuire la viande sèche. On obtint la permission de faire pâturer les chevaux sur un espace moins boisé que le reste; le propriétaire exigea un vingtem (12 centimes) par cheval. « Je soupai, ajoute Koster, assis sur mon hamac que j'avais suspendu entre deux arbres; le couvert était mis sur un de mes coffres. Le repas fini, je me plaçai près du feu, et je pris une cigare, le guide alluma sa pipe; je le fis asseoir vis-à-vis de moi afin de parler de ce que nous ferions le lendemain. Vers dix heures je retournai à mon hamac; trouvant l'air trop froid, je revins près du feu, et me couchai sur une des peaux destinées à couvrir les bagages en cas de pluie.

Deux jours après Koster fut parfaitement accueilli chez le colonel André Albuquerque de Maranham. Cet homme a des propriétés territoriales immenses. Cunhâû, celle où il demeure, a quatorze lieues de longueur, et depuis, ajoute le voyageur, il a ajouté une autre terre considérable contiguë à la première. On croit que celles qu'il possède dans le Sertam ou pays haut, pour y nourrir des bestiaux, n'ont pas moins d'une quarantaine de lieues d'étendue, et de ces lieues qu'on ne peut parcourir qu'en marchant pendant près de quatre heures.

Koster fut traité avec une magnificence et une générosité dont il ne peut assez faire l'éloge. « Le

colonel, dit-il, m'ayant mené le lendemain matin voir ses chevaux, me pressa beaucoup d'en choisir un, et de laisser le mien chez lui, afin de le retrouver en meilleur état à mon retour; il me pria aussi de lui laisser mes chevaux de bât, et de prendre quelques-uns des siens; comme les miens étaient en bon état, je refusai d'accepter ses offres. Je rapporte ces circonstances peut-être minutieuses, pour faire voir avec quelle obligeance les étrangers sont traités dans ce pays. »

Le lendemain Koster entra dans la capitainerie de Rio-Grande, et passa la nuit en plein air. « Je me couchai tout habillé, dit-il; bientôt, me sentant mal à mon aise, je me relevai brusquement. « Ah! Monsieur, s'écria le guide en me regardant, vous êtes tout couvert de carapatas. » Je les aperçus alors, et ils se firent mieux sentir par leurs morsures. Aussitôt je me dépouillai d'une partie de mes habits, et sans perdre de temps, je courus me jeter à l'eau. Ces carapatas sont des tiques de la grosseur de quatre têtes d'épingle; ils s'attachent à la peau et y pénètrent. Mon hamac était tombé à terre lorsqu'on l'ôtait du coffre pour le suspendre, et avait ainsi ramassé ces insectes incommodes. Je parvins à m'en débarrasser, parce que je m'y pris à temps. »

La partie du Rio-Grande que Koster traversa pour aller à Natal est en partie couverte de dunes;

une autre offre de vastes hameaux éparpillés ; les routes ne sont que des sentiers difficiles où deux chevaux de bât peuvent à peine passer de front. Natal, sur les bords de Rio-Grande ou Potengi, est une ville assez chétive. Le gouverneur, homme chéri du peuple pour sa conduite sage et paternelle, fit tout son possible pour empêcher Koster de continuer son voyage que l'extrême sécheresse, dont le pays avait souffert, pouvait rendre dangereux. Koster ne crut pas devoir s'arrêter. Il fit provision de vivres à Lagoa-Secca, et ensuite s'arrêta en chemin près d'un puits. Dans ce pays, on les creuse ordinairement jusqu'à deux ou trois pieds de profondeur, et l'on voit l'eau jaillir; quelquefois on l'entoure d'une palissade, le plus souvent il reste ouvert. Les bestiaux s'y abreuvent et le salissent ; on appelle ces puits cocinebas.

Plus loin le terrain était pierreux, ensuite on entra dans une plaine longue et étroite sur laquelle la route était bien marquée, et l'herbe entièrement brûlée des deux côtés. Les plus grands arbres même semblaient souffrir du manque d'eau. On rencontra une troupe de chevaux chargés de farine de manioc et conduite par un Brésilien qui marchait à pied. C'était un major, fils d'un riche propriétaire qui demeurait sur les rives de l'Açu. Comme on craignait la famine

dans ces cantons, par suite de l'excessive sécheresse, il était allé à la côte maritime, acheter la farine nécessaire à la subsistance de sa famille; apprenant ensuite que le gouverneur avait défendu d'exporter cette denrée de son territoire, et avait même envoyé un détachement de soldats pour lui enlever sa provision, le Brésilien avait gagné une marche, et afin d'écarter les soupçons, il n'avait pris avec lui qu'un esclave, laissant en arrière le reste de ses gens et même son bagage. Cet homme âgé de quarante ans était grand et bien fait, et avait la peau blanche comme celle d'un Européen dans toutes les parties qui ne sont pas exposées à l'air; mais son visage, son cou et ses jambes étaient d'un brun foncé. Il avait pour tout vêtement une chemise, un caleçon, des alpargatas ou sandales aux pieds; elles s'attachent au bas de la jambe avec deux courroies. Le Brésilien avait le fusil sur l'épaule, l'épée suspendue à un baudrier et un couteau de chasse à la ceinture. C'est le costume des habitans de la campagne quand ils voyagent.

Les pauvres chevaux ne trouvèrent pas beaucoup d'herbe pour pâturer; le matin on leur donna du maïs; un de ceux de Koster ayant refusé obstinément d'en manger, le guide dit qu'il fallait lui enseigner à s'en nourrir, parce que autrement il serait impossible de lui faire traverser

ce pays désert. Il commença donc par le tremper dans l'eau jusqu'à ce qu'il fut amolli, puis l'introduisit par force dans le gosier de l'animal, et lui tint la bouche fermée. L'opération aidée par la faim réussit à merveille, et par la suite le cheval broya son maïs; quoique un peu plus lentement que les autres.

Après avoir traversé le Séara-Mérim, on entra dans le village de Paï-Paulo, qui est le plus misérable que l'on puisse imaginer; toutes les cabanes y tombaient en ruines. Au-delà on se trouva dans le Sertam; « ce nom qui désigne un pays inculte et inhabité, convenait parfaitement au désert où nous étions, dit Koster; l'eau du Séara-Merim était saumâtre; nos chevaux de Pernambuco refusèrent d'en boire; on en ôta la bourbe; ils ne firent néanmoins qu'y goûter après qu'on l'eut laissé reposer. J'en bus en y mêlant du citron et du sucre. Toute mauvaise qu'elle était, nous en fîmes provision, car le soir nous n'en devions pas trouver.

Le pays présentait toujours le même aspect d'aridité. Après avoir passé plusieurs fois le Séara-Mérim, dont le lit était quelquefois rempli de gros rochers, nous campâmes le soir près de ses bords, afin de nous préserver du vent qui s'élève ordinairement vers minuit; quelquefois il est très-fort; il est sec et fort sain.

« J'avais adopté l'habitude de fumer le matin ; cela m'empêchait de souffrir de la faim, et c'était une ressource, ne pouvant rien avoir de préparé avant midi. Mes gens ne mangeaient pas le matin, et je ne devais pas me montrer moins sobre qu'eux. J'étais devenu intime avec le major. Je lui appris que nous avions en Angleterre des chevaux, des vaches et des chiens; cette circonstance augmenta son attachement pour moi. Il fut d'abord étonné que je susse monter à cheval, et trouva que je n'allais pas trop mal pour un novice arrivé depuis si peu de temps au Brésil. Il fut aussi très-surpris quand je lui dis que nous avions des églises; il l'ignorait également. « A présent, s'écria-t-il, je ne croirai plus que les Anglais sont des païens. » Je lui dis qu'un des points principaux en quoi notre religion différait de la sienne, c'est qu'elle ne nous obligeait pas à nous confesser. Il regardait la confession comme une pratique très-incommode, mais il ne doutait pas de son efficacité.

« A midi nous fîmes halte dans un lieu qui n'offrait d'autre ombrage que celui d'un arbuste dont les branches tombaient jusqu'à terre. C'était un yeo, cet arbrisseau et le pacivo semblent végéter avec d'autant plus de force que la sécheresse est plus considérable. Tous deux sont pernicieux pour les chevaux; en conséquence on

attacha ces animaux pour les empêcher d'y toucher.

« Nous rencontrions souvent dans ce pays désert des bestiaux qui venaient s'abreuver aux mares et aux puits. Le major reconnut parmi ces animaux une vache qui portait sa marque. La soif avait fait parcourir une centaine de lieues à cette pauvre bête.

« Je m'étais aperçu que mon guide avait longtemps causé de mon voyage avec mes deux domestiques indiens ; le soir il me sonda pour voir si je serais d'avis de rebrousser chemin. Je lui dis que j'étais très-décidé à poursuivre ma route, que je tirerais sur le premier qui ferait un pas en arrière, que s'il tentait de s'échapper je galoperais après lui, et que je ne le manquerais certainement pas. Sans me dire positivement qu'il voulût retourner sur ses pas, il m'avait insinué que dans cette saison mon entreprise était périlleuse, et que les deux Indiens s'en effrayaient; je vis clairement qu'il leur inspirait ces craintes. Toutefois il n'aurait pu trouver son chemin la nuit, la seule route à suivre étant un sentier légèrement battu dans le sable et marqué sur les bords de la rivière par des éboulemens aux lieux où nous l'avions traversée. Ces traces si peu apparentes ne pouvaient se distinguer que de jour par un homme habitué à ces sortes de routes; le jour je formais toujours

l'arrière-garde. Le guide n'avait point d'armes à feu ; il savait que j'avais le sommeil très-léger, et que je mettais toujours mes pistolets auprès de moi dans mon hamac. Enfin il n'aurait pu former aucun mauvais dessein contre moi que de concert avec Julio, l'Indien, qui dans la suite se montra digne de toute ma confiance. Je me tins beaucoup plus sur mes gardes.

« On continua le voyage, faisant halte le soir sur le bord de la rivière, et emportant une provision d'eau. Un jour à midi la mare, près de laquelle on s'arrêta, était à sec. Il fallut cependant faire reposer les chevaux pendant quelque temps. J'avais une soif ardente, n'ayant pas bu le soir précédent. On se partagea quelques citrons qui restaient; ils nous soulagèrent beaucoup. Dans l'après-midi, le major me dit de l'imiter, et de mettre un petit caillou dans la bouche, ressource ordinaire des habitans du Sertam en pareille circonstance. Je suivis son conseil, et je m'en trouvai bien.

« Quelle triste journée ! nous ne savions si nos chevaux ne succomberaient pas avant d'arriver à une mare : il avait déjà fallu détacher un de ceux du major, tant il était faible ; la nuit fut terrible, plusieurs des animaux refusèrent de manger du maïs. Nous étions tous mal à notre aise.

« Le lendemain, à notre joie inexprimable, nous

découvrîmes un puits. Heureusement l'eau en était saumâtre, ce qui nous empêcha d'en boire avec excès. Je n'oublierai jamais avec quel délice j'en avalai les premières gouttes, quoiqu'elle fût bourbeuse et saumâtre; son mauvais goût m'empêcha de continuer. En regardant autour de nous, nous aperçûmes des chèvres; Julio s'en approcha; il vit des poules, enfin il découvrit une cabane habitée; il vint aussitôt nous annoncer cette bonne nouvelle. Je trouvai dans cette cabane une femme âgée et ses deux filles; le mari était absent. La vieille femme parut étonnée que nous eussions traversé le Séara-Mèrim, et nous dit qu'elle ne savait pas si elle et sa famille ne seraient pas bientôt obligées d'abandonner leur cabane comme tant d'autres avaient déjà fait. Elle nous indiqua à quelque distance une petite vallée où nous pourrions nous procurer un peu d'herbe sèche et quelques feuilles d'arbre. Je gagnai toute sa confiance en lui donnant un peu de farine de manioc, je jetai du maïs aux poules; et je la qualifiai elle et ses filles de *minhas senhoras* (mesdames). Je lui achetai un chevreau et une poule que je payai sur-le-champ. Dans l'isolement où vivent les pauvres gens, ils ne sont que trop souvent pillés impunément par des voyageurs qui se logent dans leur cabane, et consomment leurs minces provisions sans les payer. Cependant si

l'on considère combien l'action des lois est difficile, et qu'elle est même impossible dans ces contrées écartées, on est surpris de ce que les grands crimes n'y sont pas plus fréquens.

« Dans la soirée nous vîmes quelques cabanes désertes, ensuite nous en rencontrâmes d'habitées, et à la brune, après avoir traversé le Séara-Mérim pour la quarante-deuxième et dernière fois, nous fîmes halte près d'un hameau. Nous étions à quarante lieues de Natal; nous nous trouvions de nouveau dans un pays habité; mais la terre était brûlée par l'ardeur du soleil.

« Le Séara-Mérim prend sa source dans des montagnes au nord, à peu de distance de celle de l'Açu, et après un cours très-sinueux se jette dans le Potângi.

« J'avais formé le projet d'accompagner le major dans une partie du chemin qui lui restait à faire pour arriver chez lui; mais il fallait que je prisse conseil des circonstances, et que je m'informasse de l'état du pays que je devais traverser. Nous eûmes un peu plus de reposen continuant de voyager à notre manière accoutumée à travers un pays tout-à-fait plat, passant chaque jour auprès de quelques fazendas dont les troupeaux paraissaient bien maigres, et les habitans bien misérables.

« Ayant marché encore pendant quatre jours

avec le major, après nous être éloignés du Séara-Mérim, je vis qu'il ne serait pas prudent de m'avancer davantage de ce côté. Les nouvelles de l'intérieur étaient mauvaises. Nous étions arrivés à une ferme où tous les bestiaux mouraient. Les habitans paraissaient disposés à abandonner leurs maisons s'il ne pleuvait pas bientôt.

« J'estimais alors que j'étais à deux cents milles de la côte; nous avions voyagé au nord et à l'ouest; nous devions par conséquent être à peu près au sud-ouest et à peu de distance de l'Açu. Je me décidai donc à me diriger de ce côté; car mes chevaux pouvaient succomber à la fatigue, et le pays était si misérable que je n'aurais pu en trouver d'autres capables de nous suivre. Au reste comme je voyageais uniquement pour mon amusement, et que le guide craignait d'avancer davantage, je ne voyais pas de nécessité à persévérer dans mon entreprise.

« Le pays était plus habité à mesure que nous approchions de l'Açu; cependant je souffris encore du manque d'eau. Je traversai un pays pierreux; les habitations y sont rares. Ayant aperçu vers midi des bergers occupés à traire des chèvres, je donnai une demi-piastre à Julio pour aller acheter du lait. Le guide essaya vainement de m'en dissuader. Julio revint avec le lait, l'argent avait été refusé. Bientôt trois hommes de la ferme

voisine vinrent à nous ; je les remerciai du lait qu'ils nous avaient envoyé : ils me demandèrent alors si j'avais prétendu les insulter en leur offrant de l'argent, ajoutant que ce n'était pas l'usage dans leur pays. Je m'étais attiré cette scène par ma faute, puisque le guide m'avait prévenu que je les offenserais. Je parvins à les calmer en leur apprenant que dans ma patrie tout se payait jusqu'au sable pour nettoyer les maisons. « Votre messager, ajoutèrent-ils, nous a dit qu'il y a un Anglais dans votre troupe, nous voudrions bien le voir, car c'est un animal (*bicho*) qui ne s'est pas encore offert à nos regards. Lorsque le guide lui eut dit que j'étais un Anglais, ils eurent l'air décontenancés ; car ils s'attendaient à voir une bête curieuse. Mon domestique John qui s'était éloigné un instant pour faire boire les chevaux, étant revenu sur ces entrefaites, fut pour ces hommes un objet de grande curiosité ; car ne sachant pas un mot de portugais, il se mit à jurer en anglais. Les Brésiliens étonnés s'écrièrent qu'il parlait la langue nègre (*falla a lingua de negro*). Ces braves gens de retour à leur ferme, m'envoyèrent en présent de la viande fumée.

« J'éprouvai une grande joie en apercevant de loin Açu, le 1er décembre. Je revoyais une église, un village, des hommes civilisés, si toutefois on

peut appeler ainsi, d'après les idées européennes, les habitans de ce pays.

« La région que j'avais traversée depuis Natal, à quelque degré de civilisation ou de population qu'elle parvienne, ne pourra jamais être rendue fertile; cependant elle peut être considérablement améliorée si l'on y creuse des puits, si l'on y établit des réservoirs pour recevoir l'eau de la pluie, et surtout si l'on y plante des arbres; on y en trouve de plusieurs espèces, mais très-clair-semés : quelques-uns donnent des fruits, qui semblent d'autant meilleurs qu'on les rencontre au milieu des sables arides. Ces plaines sont des *taboleiros*, il y en a aussi une autre espèce sur laquelle croissent des broussailles épaisses qui ne s'élèvent jamais au-delà de la hauteur d'un homme à cheval. Les *campinas*, troisième sorte de plaine, dont le sol est meilleur, produisent de bonne herbe, on n'y voit point d'arbres; le terroir pierreux en quelques endroits, s'élève et s'abaisse de manière à produire des inégalités, elles interrompent l'aspect uniforme de ces plaines qui se présentent comme une mer sans borne à l'œil du voyageur, et sur lesquelles, après avoir marché pendant plusieurs heures, il lui semble qu'il n'a pas changé de place.

« Entre Natal et Açu, si on en excepte le misé-

rable village de Paï-Paulo, je n'ai traversé aucun endroit qui mérite ce nom ; je ne rencontrai que de loin en loin des cabanes isolées et souvent inhabitées ; c'est un pauvre et triste pays. Pendant les dix-neuf jours que j'avais mis à atteindre Açu, j'avais parcouru trois cent quarante milles.

« Açu est situé à la rive gauche du bras le moins considérable de la rivière de même nom, qui se partage un peu au-dessus, et forme une île sablonneuse, longue d'environ trois milles. Açu n'a que trois cents habitans : les maisons ne consistent qu'en un rez-de-chaussée, quelques-unes sont blanchies.

« Je pris dans ce bourg un second guide, celui que j'avais de Goiana ne connaissant pas le reste de la route ; je le gardai cependant, parce qu'il pansait très-bien les chevaux. Je partis d'Açu le 3 décembre ; après avoir traversé un terrain boisé, pendant près de trois milles, nous atteignîmes les rives du lac Piato que nous suivîmes pendant une demi-lieue ; il a trois lieues de long et une d large. Ses bords produisent en abondance du riz, du maïs, des cannes à sucre, des melons ; j'y ai même vu des cotonniers. Les terres qui l'environnent étant beaucoup plus élevées que son niveau, les eaux qui s'y précipitent dans la saison pluvieuse, détruisent toute apparence de culture jusqu'à la cessation des pluies ; alors on laboure

les bords qui sont suffisamment secs, le milieu reste marécageux et impraticable. Dans les années aussi désastreuses que celle pendant laquelle je voyageai dans ce pays, ses habitans périraient, si cela n'existait pas. L'air d'abondance, la brillante verdure, les bestiaux, les chevaux en bon état qui frappèrent nos regards en longeant ses bords, nous ranimaient nous-mêmes. Nous étions tranquilles sur nos moyens de subsistance pour l'avenir, sentiment que nous n'avions pas éprouvé depuis long-temps. Les collines brûlées qui entourent le lac, ses bords bien cultivés, les marais profonds et dangereux qu'il renferme dans son centre, et qui s'opposent à toute communication entre les habitans des deux rives, formaient un tableau singulier. Il n'y avait pas d'eau dans le lac; mais la vase était trop molle et trop profonde pour qu'un homme pût le traverser; on ne pouvait pas non plus essayer de traverser d'un bord à l'autre avec un radeau; le moindre poids l'eût fait enfoncer.

« Le soir il tomba de la pluie, ce fut la seule fois pendant toute la durée de mon voyage, ordinairement on n'en voit pas dans cette saison; les malheurs causés par la sécheresse venaient de ce que l'hiver précédent, les pluies avaient été moins abondantes que de coutume. Le bétail que je vis ce jour-là était bien portant, ce qui indi-

quait que le pays était abondamment pourvu d'eau.

« Le lendemain nous avons traversé des terrains pierreux et des bois peu élevés, puis côtoyé un marais salé que l'on traversa. On voyait le sel cristallisé à la surface de tous les endroits où les pieds des chevaux avaient fait des trous qui s'étaient remplis d'eau. Pendant deux jours on voyagea dans un pays semblable.

« Le 7 décembre nous étions à Santa-Luzia, village de trois cents habitans. La veille nous avions fait halte à midi, sous des arbres, près d'une cabane. Ayant aperçu la peau d'un jaguar étendue sur des morceaux de bois, et qui paraissait encore fraîche, le maître de la maison me dit qu'à l'aide de trois chiens il avait tué cet animal, qui depuis quelque temps commettait de grands dégâts parmi ses moutons. Il avait été très-difficile de l'atteindre, parce qu'il ne se montrait jamais deux fois de suite au même endroit. La veille, étant sorti, suivant son usage, avec ses trois chiens et son fusil chargé, mais sans autres munitions, le Brésilien vit qu'un des chiens suivait la piste du jaguar, et arriva ainsi jusqu'à son repaire. Les chiens l'attaquèrent, l'un fut tué, les deux autres furent blessés. L'homme fit feu au moment où le jaguar sortit; le coup porta; quand le Brésilien s'aperçut que l'animal était affaibli

par sa blessure, il se précipita sur lui le couteau de chasse à la main, et le tua; ce ne fut qu'après avoir reçu une blessure au bras qu'il portait en écharpe. Il me demanda un peu de poudre, en me disant qu'il y avait un autre jaguar dans les environs. La peau de ces animaux est très-recherchée au Brésil, on en fait des chabraques.

« Le même jour je passai le lit desséché du Panema, c'était la troisième rivière que je traversais depuis mon départ d'Açu; toutes étaient dans le même état. »

La rivière qui baigne Santa-Luzia, sépare les capitaineries de Rio-Grande et de Seara. L'aspect général de la première au sud de Natal, est celui d'un pays médiocrement fertile; au nord de cette ville, il est entièrement stérile, excepté sur les bords du Potengi et dans les terres voisines.

Après avoir passé sur des marais salés dont le fond était durci, et dont les bords offraient des plantes maritimes, puis traversé des taillis et des sables, Koster arriva sur la dune de Tibou d'où il découvrit la mer. Ensuite il marcha dans des terres basses, sablonneuses, incultes et nues; enfin le pays prit un aspect plus gai, il rencontra des enclos cultivés, et après avoir parcouru quarante-cinq lieues depuis Açu, il entra dans Aracati, petite ville dont les maisons ont un étage au-dessus du rez-de-chaussée. Elle est entourée

de terrains coupés, de marais salés et de plaines couvertes de palmiers. Elle consiste en une longue rue et plusieurs autres petites qui partent de celle-là, et se dirigent au sud : elle est située sur la rive droite du Jaguanibé dans lequel la marée remonte jusqu'à ce: endroit : au reflux il est guéable, et en quelques endroits reste entièrement à sec.

« Je fus traité de la manière la plus splendide chez le négociant pour lequel j'avais des lettres de recommandation, dit Koster. Ses manières sont aisées et très-distinguées; il donne une haute idée du caractère des personnes de la haute classe dans ce pays. »

La distance entre Aracati et Seara est de trente lieues dans des terres sablonneuses couvertes de buissons; on trouve aussi des terres basses et marécageuses; c'étaient les seules où l'on pût, cette année, espérer une récolte. Le pays en général est plat; on voit beaucoup de cabanes et quelques hameaux.

Seara est bâti au milieu des sables; les rues ne sont point pavées; on y compte près de douze cents habitans. Le fort d'où la ville tire son nom est sur un monticule de sable. La côte est escarpée et d'un difficile accès à cause de la violence du ressac; elle est bordée d'un récif qui n'offre pas en dedans un abri sûr et commode aux na-

vires. Le mouillage est mauvais et exposé aux vents; heureusement ils soufflent toujours du sud et de l'est; s'ils étaient variables, un bâtiment ne pourrait guère rester à l'ancre sur cette côte.

Koster visita quelques villages d'Indiens civilisés dans les environs de Séara. Chacun a deux magistrats, un blanc et un Indien, leurs fonctions durent un an. Ces Indiens sont d'un caractère paisible et inoffensif. Ils montrent peu d'attachement pour les personnes qu'ils servent; mais lorsqu'ils les quittent, ils ne leur font aucun tort. Ils vivent sous la conduite d'un directeur auquel les propriétaires s'adressent lorsqu'ils ont besoin d'ouvriers, et qui commande à un chef indien de prendre avec lui un certain nombre d'hommes, et d'aller avec eux au lieu où ils doivent travailler. Leur salaire est inférieur au prix ordinaire; mais on le leur paye à eux-mêmes, et ils le dépensent à leur fantaisie. Cette existence, on le conçoit, n'a nul attrait pour eux : il n'est donc pas surprenant qu'ils abandonnent leurs villages; leur caractère inconstant les empêche de se fixer nulle part, lorsqu'ils se sont soustraits au joug qui les importunait. Rarement ils cultivent pour leur compte; quand cela leur arrive, au lieu d'attendre la récolte, ils vendent leur maïs ou leur manioc sur pied, pour la moitié de la valeur, et s'en

vont dans un autre canton. Les occupations qu'ils préfèrent sont la chasse et la pêche ; un lac ou un ruisseau peuvent seuls les retenir quelque temps. Ils ont une sorte d'instinct d'indépendance qui leur fait détester tout ce qui tend à les priver de la liberté d'action. Ils se soumettent au directeur, parce qu'ils n'ont pas le pouvoir de lui résister. On ne peut jamais déterminer un Indien à donner à son maître le titre de *senhor* (monsieur) bien qu'il soit employé par les blancs entre eux, et par toutes les personnes libres dans ce pays. L'Indien n'appelle l'homme pour lequel il travaille que *amo* ou *patram* (protecteur ou patron).

« Les Indiens commettent peu de meurtres, ils sont plutôt filous que voleurs. Lorsqu'ils le peuvent, ils mangent avec excès ; en revanche, ils savent quand il le faut, se contenter d'une maigre pitance ; leur paresse les y réduit souvent. Ils aiment passionnément les liqueurs fortes ; ils boiraient volontiers jour et nuit, dansant en rond, et chantant dans leur langue des chansons sur des airs monotones. Leurs danses ne sont pas indécentes comme celles des nègres. Ils sont très-propres sur leur personne ; mais pour le reste, leurs usages sont dégoûtans ; ils ne dédaignent aucune espèce d'aliment, et les mangent à peu près crus : les rats, les souris, les serpens, les crocodiles, tout leur est bon.

« On ne fait pas de sucre dans la province de Seara, les terres y sont trop arides. On y cultive le coton ; cette année la sécheresse avait fait manquer la récolte ; l'on craignait la famine ; le malheur est au comble lorsque la pluie manque deux années de suite ; alors les paysans tombent morts le long des routes, des familles s'éteignent, des cantons entiers sont dépeuplés. Ces contrées furent en proie à ce fléau terrible dans les années 1791, 1792 et 1793. En 1810 on pouvait se procurer des vivres, mais à un prix exorbitant. L'année suivante, les pluies qui tombèrent en abondance dissipèrent les craintes d'une famine. Le pays qu'en allant j'avais vu désolé, avait changé de face lorsque je revins ; les pluies avaient commencé. J'éprouvai que dans ces contrées comme ailleurs, les extrêmes sont toujours de grands inconvéniens. Mais la crainte de manquer d'eau est le pire.

« Forcé de rester à Seara par la suite d'une indisposition qui me retint au lit pendant quelques jours, j'en partis le 3 janvier 1811, et je me mis en route pour revenir à Pernambuco. J'avais avec moi trois Indiens et trois chevaux chargés. En sortant d'Aracati ma troupe fut augmentée d'un matelot portugais naufragé ; je n'eus qu'à me louer de sa conduite.

« On m'avait conseillé de gagner le bord de la

mer le plutôt possible après avoir quitté Aracati ; c'était en effet le meilleur chemin. Je repassai ensuite par Santa Luzia. Nous avions eu plusieurs ondées depuis quelques jours, quoiqu'elles n'eussent pas été fortes ; l'herbe commençait à pousser. Les progrès de la végétation sont vraiment étonnans au Brésil. S'il pleut le soir dans un bon terrain, le lendemain, au lever de l'aurore, la terre a déjà une légère nuance de vert : si la pluie continue, l'herbe a le jour suivant un pouce de longueur; le troisième elle est assez grande pour servir de pâture au bétail affamé.

« Surpris par la nuit avant de pouvoir atteindre Santa-Luzia, nous passâmes la nuit au milieu des broussailles. Entre une et deux heures du matin la pluie commença, d'abord modérément; le guide tendit alors des peaux au-dessus de mon hamac pour me mettre à l'abri ; bientôt la pluie augmenta; toute la troupe se rangea sous les peaux. Je me levai, nous nous tînmes tous debout sous ce couvert; enfin les peaux entièrement imbibées d'eau tombèrent sur nous, nos feux s'étaient éteints. Je rappelai à mes gens la nécessité de tenir à sec les batteries de leurs fusils; effectivement ceux d'entre nous qui connaissaient le Sertam, devaient savoir mieux que moi combien les jaguars sont nombreux dans ces broussailles. A peine j'eus fini de parler que Feliciano,

un de mes Indiens, me dit qu'il entendait le cri d'un de ces animaux. Il avait raison, car une troupe de jumens traversa à l'intant même, au galop, un sentier près de nous, et un moment après nos oreilles furent frappées du cri d'un jaguar. Les mêmes cris continuèrent le reste de la nuit de différens côtés. Nous nous tenions appuyés dos à dos, redoutant toujours une attaque, quoique les Indiens entonnassent de temps en temps une espèce de chant ou de hurlement, comme font les Sertanejos ou habitans du Sertam, lorsqu'ils conduisent de grands troupeaux de bœufs à moitié sauvages, et qu'ils veulent effrayer les bêtes féroces. Au point du jour la pluie diminua; nous eûmes ensuite beaucoup de peine à retrouver nos chevaux que la peur avait effarouchés et dispersés. Je craignais qu'il n'y en eût de tués; cependant je suppose que les jaguars préférèrent les animaux sauvages comme étant en meilleur état. »

La crue des eaux causa beaucoup d'embarras à Koster. Attaqué de la fièvre, il fut obligé de se faire porter dans un hamac. Après être sorti des terres inondées, la fièvre le quitta; il entra dans Açu, le passage de la rivière fut très-difficile. Cette fois Koster prit le plus court chemin pour aller à Natal, cependant il traversa encore plusieurs fois le Séara-Mérim dont le cours est si tortueux.

Ayant ensuite franchi des hauteurs et des chemins raboteux, il atteignit un pays encore plus pierreux où on lui dit qu'il n'avait pas plu; en effet, tout y paraissait aride et brûlé, et à midi les chevaux manquèrent d'eau. Koster avait pris les devans avec Julio, les chiens se mirent à poursuivre un nandou qu'ils ne purent attraper; ils étaient revenus auprès de leur maître, et cheminaient au milieu de rochers élevés; tout-à-coup ils s'écartent du sentier, et grimpent sur un rocher plat qui s'abaissait vers la route, en pente assez douce pour qu'un cheval pût y monter. Les chevaux s'arrêtent au même instant en aspirant l'air. «De l'eau, de l'eau, s'écria Julio.» «Il pousse son cheval du côté des chiens, dit Koster. Je suis son exemple; nous trouvons dans le rocher une crevasse longue et étroite, presque remplie d'une eau claire et fraîche. Les chiens ni les chevaux n'y pouvaient atteindre. Faute d'autres vaisseaux, nous eûmes recours à nos chapeaux pour faire boire nos bêtes. Le reste de la troupe nous rejoignit peu de temps après. Feliciano connaissait ce lieu; mais sans nos chiens, Julio et moi nous l'aurions manqué.

J'appris de Feliciano que ces réservoirs, quoique assez communs, ne sont connus que de peu de monde; les guides savent bien où les trouver; de sorte qu'ils sont sûrs de ne pas manquer d'eau,

tandis que les autres voyageurs souffrent de sa privation. « Nous ne refusons jamais de les indiquer, ajouta-t-il, mais nous en parlons le moins que nous pouvons. » J'eus ensuite des preuves de ses connaissances sur ce point. »

En avançant on rencontra des troupes de voyageurs qui profitaient des premières pluies pour traverser ce pays, et qui se hâtaient de le quitter avant que les torrens eussent gonflé les rivières.

Janvier n'est pas, à proprement parler, la saison des pluies; celles du commencement de l'année qu'on appelle les premières eaux, durent quinze jours ou trois semaines; ensuite le temps reste constamment beau jusqu'en mai ou juin; alors les pluies commencent et cessent rarement avant la fin d'août. Depuis août ou septembre jusqu'à la fin de l'année, il tombe à peine quelques gouttes de pluie. On peut avec plus de certitude compter sur un temps sec de septembre à janvier, que de février à mai; et de même s'attendre à des pluies plutôt de juin en août qu'en janvier. Il y a peu de jours dans l'année où il pleuve sans interruption.

Koster arriva bientôt à Natal. « J'avais quitté le Sertam, dit-il, quoique j'aie eu à y souffrir, j'ai toujours nourri le désir d'en voir davantage. Il y a réellement un certain plaisir, que je ne puis décrire, à visiter des pays nouveaux; celui que

j'avais traversé, l'était pour un Anglais. D'après mes propres sensations, je me figure très-bien ce que doivent éprouver à chaque pas, à chaque objet inconnu qu'ils rencontrent, des voyageurs qui parcourent des contrées non encore explorées. Il y a sur le vaste continent de l'Amérique méridionale de vastes régions à reconnaître ; oh ! combien j'aurais désiré ardemment d'être le premier Anglais qui eût fait la route par terre de Pernambuco à Lima !

« Différent des hommes qui habitent les immenses plaines du Rio de la Plata, le Sertanejo se sépare rarement de sa famille, et par comparaison avec eux, il vit dans l'aisance. Sa cabane bâtie en terre est petite, couverte en tuiles quand il peut s'en procu rer, et autrement de feuilles de palmier, ce qui est suffisant dans ce beau climat. Les hamacs qui servent de lit, tiennent souvent lieu de siéges ; il y a quelquefois une table dans la cabane ; la coutume plus générale est de s'asseoir par terre pour prendre les repas dans les plats, les calebasses ou les jattes. On ne connaît guère les couteaux ni les fourchettes. Partout on présente aux convives à laver avant et après le repas.

« La conversation des Sertanejos roule ordinairement sur l'état de leur bétail et sur leurs femmes, quelquefois sur leurs aventures à Recife et

dans d'autres villes. Ils jasent aussi sur le caractère des prêtres qui les visitent, et raillent leur mauvaise conduite.

« Les femmes s'occupent uniquement du soin du ménage; elles filent et travaillent à l'aiguille. Jamais une femme libre ne vaque à aucun ouvrage hors de la maison, si ce n'est qu'elle va chercher de l'eau ou du bois quand son mari est absent : elles montent très-bien à cheval.

« Les mœurs des hommes sont très-peu régulières; d'un autre côté les Sertanejos sont très-jaloux et très-vindicatifs. Chacun se fait justice par ses propres mains. La cause de ces désordres est dans la mauvaise administration de la justice. On s'accordait à dire que dans le Sertam, une somme d'argent obtenait la rémission des plus grands crimes. Un innocent, ajoutait-on, est souvent puni à la sollicitation d'un homme riche auquel il aura déplu. Un assassin échappe au châtiment, s'il est protégé par un patron puissant. Ces abus affreux proviennent encore plus du régime féodal existant dans cette partie du pays, que de la corruption des juges. Souvent ces magistrats voudraient remplir leur devoir, mais ils savent que leurs efforts seraient inutiles, et finiraient par leur devenir funestes à eux-mêmes.

« D'ailleurs le vol est presque inconnu dans le Sertam. La terre, dans les bonnes années, est

trop fertile pour que le besoin excite au larcin, et dans les années de disette tout le monde souffre également. On doit chercher sa subsistance d'une autre manière dans un pays où tout le monde est également brave et déterminé ; du reste les Sertanejos ne sont pas méchans ; ils sont susceptibles d'instruction ; ils n'en reçoivent aucune ; la plupart savent à peine lire et écrire. Leur religion se borne à quelques pratiques extérieures, à des prières qu'ils répètent fréquemment, à des marques de respect données aux reliques ; ils croient aux sortiléges et à d'autres chimères semblables. Ils ont la tête farcie d'une foule d'idées absurdes ; telle est, par exemple, celle qu'ils se font d'un Anglais et d'un hérétique ; en plusieurs occasions j'eus beaucoup de peine à leur persuader que moi qui avais une figure humaine, j'appartenais à cette race d'animaux extraordinaires. »

Les Sertanejos sont francs, généreux, hospitaliers, courageux ; si on leur demande un service, ils ne savent pas refuser ; mais si on conclut avec eux un marché pour du bétail ou toute autre chose, leur caractère n'est plus le même, ils cherchent à tromper, croyant par là donner preuve d'habileté.

Leur nourriture consiste principalement en viande ; ils en mangent trois fois par jour, ils y

ajoutent de la farine de manioc réduite en pâte, quelquefois le riz en tient lieu. On aime beaucoup les haricots, on les laisse monter en graine, on ne les cueille que quand ils sont tout-à-fait secs et durs. On fait très-peu d'usage du maïs. Koster a vu servir de la viande avec le lait caillé. On ne sait ce que c'est que de se nourrir de plantes potagères; l'idée de manger de la salade fait rire. Les fruits sauvages sont très-variés et très-abondans; on en cultive fort peu; parmi ces derniers sont le melon d'eau et la banane. Le fromage est excellent lorsqu'il est frais; au bout de quatre ou cinq semaines il durcit. On fait peu de beurre; on y parvient en agitant le lait dans une bouteille. Dans les villes mêmes le beurre d'Irlande rance est le seul que l'on puisse se procurer.

Koster partit de Natal le 6 février, et le 16 il arriva sans accident à Recife. Il congédia tout son monde. Huit jours après un navire venant d'Angleterre lui apporta des lettres qui l'obligèrent à faire le voyage de Maranham. Il s'embarqua le 25 sur le même bâtiment, et arriva au bout de sept jours de traversée pendant lesquels on avait presque toujours eu la terre en vue; l'aspect de cette côte est nu et triste; surtout lorsque l'on a passé Rio Grande.

La ville de San-Luiz, capitale de la capitainerie de Maranham est bâtie sur un terrain très-inégal;

elle occupe un espace étendu, les maisons sont très-écartées les unes des autres, ses rues sont larges, il y a de grandes places; ainsi l'air y circule facilement, ce qui serait très-agréable dans un climat moins chaud. Sa position dans la partie occidentale d'une île, et sur le bord d'une anse l'empêche de recevoir la brise de mer, et la rend moins saine que si elle était mieux exposée. On y compte à peu près 12,000 habitans en y comprenant les nègres qui sont proportionnellement plus nombreux qu'à Pernambuco. Les rues sont la plupart pavées, mais mal entretenues. Les maisons n'ont qu'un étage, et plusieurs sont propres et jolies. le rez-de-chaussée sert au logement des domestiques, ou sert de boutique et de magasin; les maîtres habitent l'étage supérieur.

San-Luiz est dans l'île de Maranham, sur la baie de San-Marcos, large de près de cinq lieues, qui reçoit les eaux de l'Itapicura. Les bords de cette rivière sont bien cultivés; l'île est presque toute en friche, son sol est maigre. La province produit beaucoup de coton. Qui le croirait, vers le commencement du dix-huitième siècle, on n'en exportait pas une balle! Koster a entendu dire que lorsque la première était sur le point d'être embarquée, plusieurs habitans présentèrent une pétition à la municipalité, pour demander que la

sortie n'en fût pas permise; une nouveauté si dangereuse allait, suivant eux, priver le pays de cet objet dont il avait besoin pour sa consommation. L'ignorance et la sottise tiennent toujours le même langage. L'administration ne tint compte de ces observations; aujourd'hui San-Luiz exporte annuellement près de 50,000 balles de coton pesant chacune 180 livres. On recueille beaucoup de riz; le sucre vient des provinces méridionales.

La province de Maranham est dans l'enfance; on y voit encore beaucoup d'Indiens sauvages; les habitations situées dans l'intérieur sont toujours exposées à leurs attaques. Le nombre des personnes libres est très-limité. Il existe à San-Luiz une grande inégalité de rangs. Les principales richesses sont entre les mains d'un petit nombre de particuliers, à la fois planteurs et négocians. Cette inégalité annonce que les progrès de San-Luiz ont été moins rapides que ceux des villes plus méridionales où la société est plus mêlée et où les propriétés sont plus divisées. La fortune de quelques-uns des gens riches de Maranham et leur caractère, leur ont donné une grande importance qui produit tantôt de bons effets tantôt de mauvais. Un gouverneur apprend à ses dépens que sans leur concours il ne peut ni opprimer le reste de la communauté, ni tenter

aucune amélioration. C'est bien le caractère de l'aristocratie.

Le 8 avril Koster fit voile de San-Luiz pour l'Angleterre, le 20 mai, il entra dans le port de Falmouth.

Au commencement de l'hiver ses amis lui ayant recommandé de passer cette saison dans un climat plus doux que celui de l'Angleterre, il s'embarqua ; les vents contraires ne lui permirent de partir que le 20 novembre. Il attérit à Recife le 26 décembre. Les améliorations qu'il observa dans l'état du pays le frappèrent.

Au mois de janvier 1812, il fit une excursion dans les environs avec un autre Anglais. « Au-delà d'Olinda, dit-il, dont les rues sont en pente et mal pavées, on rencontre des terres basses, unies et humides, en partie cultivées. Le pays que l'on découvre dans l'éloignement est couvert de bois, on voit quelquefois de beaux sites. On aperçoit quelquefois parmi les arbres et les halliers des chaumières bâties en terre et couvertes en feuilles de cocotier. Elles ont ordinairement un large appentis sur le devant duquel est une esplanade proprement entretenue. Sous cet appentis est suspendu le hamac où le propriétaire au teint basané, est nonchalamment bercé ; il lève la tête aussitôt qu'il entend les pas des chevaux : son chien, étendu au soleil ou couché à l'ombre,

est toujours prêt à se jeter sur les étrangers ; les paniers pour la pêche et les calebasses sont suspendus çà et là au bout des feuilles dont la cabane est couverte. Quelquefois l'aspect de ces demeures sauvages est égayé par la figure d'une femme qui s'enfuit et se cache lorsque le voyageur tourne les yeux vers le petit sentier qui mène à la chaumière. La vue est très-bornée par les bois qui bordent les deux côtés de la route fort étroite, car ce n'est pas le grand chemin par lequel arrivent les bestiaux ; les branches des arbres frappent souvent les hanches du cavalier; il est obligé de faire pénétrer son cheval dans les halliers lorsqu'il rencontre un porteur avec des paniers, ou avec des sacs de coton de chaque côté de son cheval, ou bien une charrette.

« Ceux qui ne sont pas habitués à un pays qui est couvert de bois, où par conséquent la vue ne ne peut s'étendre au loin, et où l'air ne circule pas librement, ne peuvent se faire une idée des sensations délicieuses du voyageur lorsqu'un beau champ de verdure doucement agité par un air frais, vient tout-à-coup se présenter à sa vue. »

Les hommes libres de couleur sont nombreux dans l'étendue de pays à l'ouest de Pernambuco. Les paysans du *Mata*, c'est-à-dire du pays compris entre les territoires fertiles de la côte et les Sertoens, ne jouissent pas généralement d'une

bonne réputation. La vie misérable à laquelle les réduit le manque d'eau et de vivres paraît avoir une influence fâcheuse sur leur caractère. On les dépeint comme plus vindicatifs, plus querelleurs et moins hospitaliers que leurs voisins.

Au mois d'avril Koster prit à loyer avec un Anglais de ses amis, une ferme à Jaguaribe à quatre lieues de la côte; vers le milieu de mai il alla y habiter. Ayant fait un voyage à Goiana, il engagea vingt laboureurs indiens d'Alhandra à venir travailler chez lui. Comme ces gens s'imaginent que les Anglais sont tous très-riches, leur chef dit à Koster que par cette raison il pouvait leur donner des gages plus élevés qu'on ne le fait ordinairement. « J'essayai de les détromper, ajoute-t-il, ce fut inutile. L'obstination est un des traits distinctifs de leur caractère; ils aimèrent mieux s'en retourner comme ils étaient venus, que de rien diminuer de leurs prétentions. Un de mes gens me dit à ce sujet : ils préféreraient travailler pour tout autre à moitié prix, plutôt que de rien rabattre de ce qu'ils vous ont demandé. »

Attaqué d'une fièvre opiniâtre, Koster fut obligé de se faire transporter à Recife. Son économe réunit seize hommes de couleur, parmi lesquels il n'y avait que deux esclaves. Ils se relayaient pour porter le malade dans son hamac. « Lorsque nous eûmes passé le bois, dit-il, mes

porteurs allongèrent le pas. Leurs chants sauvages, les traits de malice qu'ils se permettaient, jetant des pierres aux chiens, attaquant les passans en paroles, moitié par plaisanterie, moitié par l'envie de faire naître des querelles, car ils étaient sans crainte, soit à cause de leur nombre, soit parce qu'ils se trouvaient au service d'un blanc, qui au besoin les aurait tirés d'embarras, tout cela me parut étrange ; si je n'eusse été malade, ce voyage m'aurait amusé. Comme nous traversions Olinda, une femme demanda à mes gens si j'étais décédé, car c'est ainsi qu'on transporte les morts à leur dernier gîte. Un des porteurs répondit : « non, madame, c'est le diable, » puis se tournant vers moi : « n'est-ce pas, mon maître, me dit-il? — Oui », répliquai-je. Et la bonne femme continua son chemin en s'écriant : « *Ave Maria*, à Dieu ne plaise. »

Grâces aux soins de ses amis, Koster recouvra la santé. Mais il ne put retourner à Jaguaribe que vers le milieu d'octobre. Son compatriote avait quitté le pays ; les ouvrages avaient langui. Un des aides de l'économe avait été attaqué et affreusement maltraité. En peu de temps Koster y rétablit le bon ordre.

« Souvent, dit-il, je m'asseyais le soir sur le seuil de ma porte, lorsque tous mes gens s'étaient retirés dans leurs cases. Ils me croyaient en-

dormi ; j'entendais parler bas dans les cases des nègres ; l'un d'eux sortait de la sienne à la dérobée, et allait voir une de ses connaissances qui demeurait à quelque distance ; ou bien il y avait chez moi une fête nocture qui se célébrait à la dérobée. Les nègres voisins y étaient invités, ils s'étaient glissés à la brune, sans être aperçus. C'est dans ces occasions que l'on combine des plans pour tromper le maître ; c'est dans ces réunions agréables et défendues que l'on forme les projets. Combien le maître des esclaves, qui connaît ces pratiques secrètes, doit, s'il réfléchit, sentir l'inutilité de tous ses réglemens et de toutes les peines qu'il prend. La contrainte fait naître le désir d'agir en contradiction avec les règles imposées. L'esclave a un penchant naturel à tromper celui qui le tient dans la sujétion. Un homme peut aimer le maître qu'il peut quitter lorsque cela lui plaît ; mais être tenu et contraint même par devoir, à témoigner de la considération à quelqu'un, produit presque toujours le sentiment contraire ; éveille un sentiment de plaisir plutôt que de peine à contrarier les ordres et à rendre nulles les déterminations de celui qui commande.

« D'autres fois des idées bien différentes de celles-ci ont occupé mon esprit. En pensant au genre de vie étrange que je menais, le souvenir

des temps où la féodalité régnait en Europe, s'est présenté à mon esprit ; je n'ai pu m'empêcher de les comparer avec l'état actuel du Brésil. Le pouvoir du grand propriétaire, non seulement sur ses esclaves, mais aussi sur les personnes libres des classes inférieures ; le respect que ces barons exigent des habitans de leurs terres, l'assistance qu'ils attendent de leurs vassaux en cas d'insulte de la part d'un voisin qui est leur égal, la dépendance des paysans, et leur désir d'être sous la protection spéciale d'un riche propriétaire qui puisse les mettre à l'abri de l'oppression, et parler pour eux au gouverneur ou au principal juge ; toutes ces circonstances réunies, tendent à rendre la ressemblance plus frappante. Je sentis même l'influence du pouvoir qui était inopinément tombé dans mes mains. J'avais rassemblé un nombre considérable d'ouvriers libres ; la propriété était respectée à plusieurs milles à la ronde. Plusieurs de ces gens auraient commis quelque crime que ce fût, pénétrés, comme ils l'étaient de l'idée que ma protection les garantirait des poursuites. Si je n'en avais pas chassé quelques-uns, et menacé d'autres d'invoquer l'action de la loi plutôt que de l'éluder, s'ils se conduisaient d'une manière répréhensible, je ne sais pas à quelles mauvaises actions ils ne se seraient pas portés. »

Au mois de septembre 1813, le propriétaire de la plantation où demeurait Koster, le fit prier de la quitter, parce que son intention était de venir l'habiter. En conséquence, Koster envoya tout son monde à Itamaraca où un planteur lui avait proposé de travailler avec lui à une exploitation de cannes à sucre, à condition de partager la récolte, méthode en usage dans ces cantons.

Itamaraca est une île située entre Olinda et Goiana. Elle a environ trois lieues de long sur deux de large, elle est séparée du continent par un canal dont la largeur varie d'un demi-mille à trois milles. Cette île est dépourvue de sources d'eau vive; mais on trouve de l'eau en creusant dans une montagne voisine de la ville de Nossa Senhora de la Concepçaon. Ailleurs il y a des sources d'un goût saumâtre. Itamaraca est peut-être, à l'exception des environs de Recife, l'endroit le plus peuplé de la province de Pernambuco. On y voit plusieurs plantations de sucre; une partie des terres est divisée entre beaucoup de petits propriétaires. L'île a aussi des salines très-productives.

Le village de Pillar est actuellement le lieu le plus considérable d'Itamaraca. La ville de la Concepçaon qui a le titre de capitale, est extrêmement déchue et triste; le centre en est couvert de broussailles, tout autour règne un sentier, pour

que les habitans puissent communiquer entre eux. Sa situation sur le sommet d'une colline escarpée, l'a fait abandonner. Le port en est bon; un vieux fort en très-mauvais état en commande l'entrée.

Pedro Souza de Tenorio, curé de la Concepçaon, était un homme très-recommandable. « Son zèle pour la prospérité du territoire soumis à sa surveillance est infatigable, dit Koster. Il prend la peine d'expliquer aux planteurs l'utilité d'adopter les nouvelles méthodes de culture, les nouvelles mécaniques pour leurs moulins à sucre, et plusieurs améliorations du même genre pratiquées avec succès dans les colonies des autres nations. Il n'approuve cependant pas toutes les nouveautés; mais quelle rude tâche que celle de déraciner les vieux préjugés des habitans. Il est affable avec les gens de la classe inférieure; je l'ai vu, en différentes occasions, employer la voie de la persuasion et des prières envers plusieurs de ses paroissiens qui avaient des mœurs déréglées, pour les engager à changer de conduite. Les sermons sur des points de morale prononcés en chaire d'une voix grave et sonore par un digne ecclésiastique dont la figure est imposante, faisaient une très-grande impression sur l'esprit de ses auditeurs. Il emploie tous ses efforts pour augmenter la civilisation de sa paroisse, pour prévenir les

discordes entre les habitans, pour leur inculquer une idée juste des rapports qui doivent exister d'homme à homme; il les exhorte à donner de l'éducation à leurs enfans, à tenir leurs maisons très-propres, et à se bien vêtir eux et leurs familles. C'est un excellent homme qui réfléchit à ses devoirs, et qui s'étudie à les remplir le mieux possible. Il s'est trouvé dans la nécessité de déployer une grande force de caractère, de montrer de la fermeté comme prêtre, du courage comme homme, et il a prouvé qu'il n'en manquait pas. Il est natif de Pernambuco, et il n'a point dégénéré de la haute réputation dont jouissent ses compatriotes : il a fait ses études à l'université de Coïmbre en Portugal. »

Koster trouva une société si agréable à Itamaraca, qu'il se félicita de ce que les circonstances l'avaient forcé à quitter Jaguariba; car il avait beaucoup gagné au change.

« Depuis que je m'étais établi dans une chaumière voisine de la Concepçaon, dit-il, je menais une existence tranquille; pour quelqu'un qui n'aurait pas connu d'autres pays ou senti qu'un séjour au Brésil était une sorte de bannissement, ce genre de vie eût paru très-heureux. J'étais parti jeune d'Angleterre, par conséquent j'avais peu de souvenirs pénibles à combattre, il m'en a même coûté des efforts pour quitter le Brésil. Le

climat surtout y est enchanteur. La chaleur y est rarement pénible, la fraîcheur de la brise de mer y tempère l'ardeur du soleil, celle de la nuit dissipe toute lassitude, et dispose au plus doux sommeil. »

En 1815 Koster reçut d'Angleterre des nouvelles qui exigeaient impérieusement son retour dans ce pays. Il y arriva heureusement, il y est mort en 1820.

LA GUYANE.

Le navigateur qui approche de la Guyane risque de ne pas savoir bien positivement où il est, s'il n'a pas une connaissance exacte du pays. Pendant un espace de plusieurs centaines de milles, l'œil n'aperçoit qu'une côte basse qui lui offre un aspect uniforme. Les marins à qui cette plage n'est pas familière, sont dans l'habitude de côtoyer la terre jusqu'à ce qu'ils aperçoivent une maison à laquelle ils envoient un canot pour demander où ils se trouvent. La mer y a la couleur de l'eau de mare; on n'aperçoit que la cime des arbres qui s'élèvent au-dessus de l'eau. Les embouchures des fleuves se reconnaissent à la couleur de l'eau fraîche qui entre dans la mer, sans se mélanger avec la sienne à une distance de plusieurs milles.

La Guyane est située entre 8° 20′ de latitude nord, et 3° de latitude sud, et entre 52° et 72° 40′ de latitude à l'ouest de Paris. Le nom de cette contrée paraît dériver d'une petite rivière tributaire de l'Orénoque, un de ses fleuves; et il a été donné par extension à la portion de l'Amérique méridionale, baignée au sud par le fleuve des

Amazones, à l'ouest par le Rio Negro et le Cassiquiare; au nord-ouest par l'Orénoque, au nord-est et à l'est par l'Océan atlantique. Les Portugais et les Espagnols en occupent la plus grande partie, les uns au sud, les autres à l'ouest. La partie contiguë à l'Océan est partagée entre les Anglais, les Hollandais et les Français. Les limites sont marquées assez imparfaitement du côté de l'ouest. Les monts Parime, chaîne de montagnes très-peu connue et d'une élévation médiocre, forment dans cette partie la borne entre les possessions des Espagnols et celles des autres peuples européens.

« Les chaleurs de la Guyane, dit l'Anglais Henri Bolinbrogke, qui passa plusieurs années dans ce pays vers le commencement du dix-neuvième siècle, quoique cette contrée soit située sous la zône torride, y sont tempérées chaque jour par des brises de mer rafraîchissantes. Elles soufflent de huit à dix heures du matin à six heures du soir; quand elles ont cessé on entend à peine le plus léger zéphyr. Elles sont suivies de brouillards épais et de vapeurs qui s'exhalent de terre, ce qui rend les nuits très-froides, humides et malsaines. La longueur du jour ne varie jamais de plus de 40 minutes. Le soleil s'y lève constamment vers six heures du matin, et se couche à la même heure le soir.

La saison sèche et celle des pluies divisent l'année comme celles de la chaleur et du froid en Europe. Il y a cependant une différence notable; c'est que la Guyane a chaque année deux étés et deux hivers, distingués l'un de l'autre par la dénomination de grand et de petit, non parce que la chaleur est moins forte, ou que les pluies sont moins violentes dans la dernière, mais parce que l'on suppose que leur durée est moindre de moitié. Cette distinction toutefois paraît plus imaginaire que réelle quant à la saison des pluies; car ne tombant que lorsque le soleil est vertical, ce qui, près de la ligne, a lieu deux fois l'an, et pendant un espace de temps égal, il est probable que leur durée doit être la même dans l'une et l'autre saison.

La différence entre les deux saisons du beau temps consiste en ce que la grande commence à Surinam, dans la Guyane hollandaise, souvent en octobre au moment où le soleil vient de traverser l'équateur pour passer au tropique du Capricorne : alors une chaleur étouffante accompagnée d'une sécheresse continuelle règne jusqu'au retour de cet astre en mars. Ensuite tombent des pluies violentes et continuelles jusqu'au mois de juin où le soleil s'est avancé vers le tropique du Cancer; puis vient une courte saison de chaleur qui dure jusqu'au mois de juillet,

suivie encore de pluies jusqu'au mois d'octobre.

La saison sèche qu'on appelle à Cayenne le grand été, dit Bajon, y dure depuis la fin de juillet jusqu'en novembre. La saison pluvieuse règne surtout dans les mois qui correspondent à l'hiver d'Europe; cependant les pluies sont plus fortes en janvier et février. Dans la règle, le mois de mars et le commencement d'avril présentent un temps sec et agréable; c'est le petit été. En avril et mai, les pluies reviennent plus fortes que jamais.

Le climat de la Guyane tant décrié, est moins chaud que celui de la Sénégambie et des Antilles. Le thermomètre de Réaumur s'élève à Cayenne à 28° dans la saison sèche, et à 24 dans la saison pluvieuse; à Surinam le maximum de la chaleur est de 25° 8′, la chaleur moyenne de l'année de 20°. Dans l'intérieur du pays, le froid des matinées oblige l'Européen à se chauffer.

La continuité des pluies tandis que le soleil est à son zénith, est nécessaire à l'existence de la vie animale et végétale; sans ce secours bienfaisant, tout languirait et périrait sous un ciel si brûlant. Les changemens de saison ne sont pas entièrement fixes; ils varient comme en Europe; ils sont toujours accompagnés d'orages très-vifs qui durent plusieurs semaines, et qui sont très-souvent funestes aux bestiaux, et même aux habitans.

Quelques parties de la Guyane offrent un aspect montagneux et nu ; cependant le sol y est en général très-fertile. Toute l'année la terre est couverte de verdure. Les arbres portent en même temps des fleurs et des fruits, tout y offre l'image ravissante de l'alliance du printemps et de l'été. Cette fertilité est due à la réunion de la chaleur et de l'humidité, et de plus dans les terres basses à leur position qui empêche l'intensité de cette chaleur de détruire toute végétation, principalement dans les parties cultivées par les Européens ; mais en même temps cet état de choses est loin d'être favorable à la santé.

Les Européens nouvellement débarqués sont attaqués de fièvres continues. Les abattis récemment faits, sont les plus funestes à la santé des colons. Le soleil dardant alors ses rayons sur un terrain formé de débris de végétaux et d'animaux accumulés depuis des siècles, développe et fait exhaler les miasmes que ce sol recèle. Au reste ce danger n'existe que dans les premières années. Les fièvres tierce et double tierce qui règnent habituellement dans cette contrée sont incommodes, mais peu dangereuses ; les épidémies y sont très-rares. La petite vérole en a été extirpée.

Les parties incultes sont couvertes d'immenses forêts, de rochers et de montagnes ; quelques-unes de ces dernières contiennent une grande

variété de substances minérales. Tout le pays est entrecoupé de marais très-profonds, et de grandes savanes ou prairies sans arbres.

Le courant de la mer, le long de la côte, va continuellement au nord-ouest; le rivage est rendu presque inaccessible par la grande quantité d'écueils, de bancs de sable et de rochers qui le bordent; d'ailleurs les mangliers qui croissent sur le bord de l'eau entrelassent leurs branches que lient encore entre elles des lianes ligneuses, et forment ainsi des broussailles impénétrables.

Partout, les côtes sont peu élevées, et même si basses dans la plus grande partie, que la mer, lorsqu'elle est haute, les couvre sur un espace de plusieurs lieues. Les caps ou pointes de terre ne se découvrent qu'à une petite distance. Les navires s'en approchent néanmoins sans danger, parce que des sondes régulières indiquent avec assez d'uniformité le voisinage de la côte.

Parmi les terres basses celles que les eaux de la mer humectent sans cesse sont couvertes de ces halliers de mangliers ou paletuviers qui présentent sur la plus grande partie de la côte un rideau uniforme de verdure. Les autres, inondées seulement par les eaux douces, produisent des joncs, et servent d'asile aux crocodiles et à toute sorte d'oiseaux aquatiques. Ces terres s'appellent savanes noyées, les savanes ou prairies sèches

sont tapissées d'herbes excellentes pour les pâturages. Ce terrain composé de sable, de limon et de coquillages, paraît être en partie le produit de la mer. A chaque inondation elle y laisse un dépôt, et forme des dunes en plusieurs endroits, élevant ainsi par degrés une digue qui doit un jour arrêter l'impétuosité de ses vagues. Elle jette sur la plage tantôt de la vase et tantôt du sable. Lorsque les dunes interceptent l'eau de mer dont les mangliers ont besoin, on voit successivement mourir ces arbres, et leurs débris augmentent la masse de terre qui se forme.

Des tertres isolés que l'on aperçoit au milieu des terres basses, paraissent avoir été anciennement des îles que des alluvions successives ont enveloppées et réunies au continent. A quatre, et surtout à dix lieues de la mer, on rencontre des montagnes presque toutes granitiques, quartzeuses ou schisteuses. Les roches calcaires sont inconnues dans cette contrée. Les collines éloignées de la côte d'une lieue ou de deux lieues, suivent généralement une direction parallèle à la sienne. Les montagnes de l'intérieur coupent le cours des rivières, donnant ainsi naissance à un grand nombre de chutes d'eau dont la hauteur varie de vingt à cinquante pieds. Leurs plus hautes cimes n'ont pas plus de trois cents toises au-dessus du niveau de la mer. Elles sont comme

les éperons saillans d'un plateau qui est le prolongement des chaînes hautes situées dans l'ouest, et que l'on ne connaît pas encore.

Le groupe le plus élevé ne semble pas être situé précisément au point de partage des eaux qui se versent dans l'Océan et qui s'écoulent dans l'Amazone ; les cimes les plus hautes sont plus au nord que les sources des rivières qui vont se rendre à la mer. Les principaux fleuves tels que l'Oyapok, le Maroni, le Surinam et l'Essequebo, ont une embouchure large et peu profonde. Leurs cataractes offrent rarement un aspect majestueux.

L'Oyapok en a huit dans l'espace de vingt lieues, l'Essequebo n'en a pas moins de trente-neuf dans une distance peu considérable ; celles du Maroni sont moins nombreuses, mais plus grandes. Cette description convient également aux autres fleuves qui sont l'Arouari, pendant long-temps la limite entre les Français et les Portugais, l'Aprouague, le Sinamari tristement célèbre par les victimes que la tyrannie directoriale envoya périr sur ses bords ; le Corentin, le Berbice et le Demerari.

Les grands fleuves tels que le Surinam, l'Oyapok, le Demerari et l'Essequebo sont seuls navigables ; les autres, quoique très-longs et très-larges, sont si bas et si remplis de rochers e

d'îles qu'ils sont de peu d'importance pour les Européens; souvent leurs bords ne sont habités que par des Indiens. Le Surinam a près de quatre milles de largeur et de seize à dix-huit pieds de profondeur de mer basse ; le flux l'élève à trente pieds, jusqu'à une distance de dix milles. Là le Surinam se partage en deux branches, dont l'une remonte au sud-ouest à plus de cent vingt milles: de petits canots peuvent arriver jusque là ; ensuite il tourne directement au sud.

On ne saurait nommer tous les arbres remarquables que les forêts renferment. Dans le langage vulgaire on les divise en trois classes : d'abord les bois noirs ou blancs qui sont rejetés, parce que trop légers et de peu de durée, ils ne valent rien pour les constructions. Les autres, d'une nature absolument opposée, sont durs, compacts et pesans, de couleur brune ou foncée pour la plupart, quelquefois rouge ou d'un jaune vif. Leur grain est lisse et fin; ils sont susceptibles d'un plus beau poli. Ces qualités leur ont mérité à juste titre le nom de bois incorruptible, expression par laquelle on ne doit pas entendre littéralement qu'ils ne se pourrissent jamais ; elle signifie seulement qu'ils se conservent beaucoup plus que les meilleurs des nôtres, peut-être comme de dix à cinquante ans.

La troisième sorte comprend des arbres qui

fournissent des bois magnifiques pour la construction des vaisseaux : ce sont le courbaril, l'acoma, le couratari, le bois satiné et une infinité d'autres parmi lesquels on remarque l'acajou et le cedrel communs à d'autres régions de la zône équinoxiale ; le simira qui donne une belle teinture rouge ; le ceiba qui a souvent douze pieds de circonférence, et dont on construit de grandes pirogues ; le pa[illegible]ua qui forme un grand parasol pouvant servir de toit à une cabane qui contient vingt personnes ; le vorai dont les grandes feuilles, qui résistent aux injures de l'air pendant plusieurs années, sont employées à couvrir les maisons.

L'aspect des forêts de la Guyane est aussi imposant et aussi varié que celui des forêts du Brésil. Quelques arbres tels que le quatelé, le moranté et le couri-mari, élèvent leurs cimes jusqu'à quatre-vingts et cent pieds ; d'autres répandent au loin une odeur balsamique : les lianes et les autres arbrisseaux grimpans en s'entrelaçant autour du tronc et des branches des grands arbres, rendent ces forêts impénétrables, mais en même temps elles les ornent de la plus riche parure par l'éclat de leurs fleurs. Les banhinia, les grenadilles, et les banisteria aux fleurs d'un jaune doré, recouvrent tellement les arbres auxquels elles s'attachent que dans cette confusion de végétaux, le naturaliste a souvent de la peine à

reconnaître si telle feuille ou telle fleur appartient à l'un plutôt qu'à l'autre.

Parmi les différens bois de ces forêts, les uns ont une qualité amère ou aromatique qui en chasse les insectes et les vers marins si funestes aux navires; on en voit qui tombés de vétusté, ont essuyé pendant un grand nombre d'années les injures du temps, n'ayant que leur aubier gâté. Le courbaril, indépendamment de son bois qui est susceptible du plus beau poli, donne une résine jaune aussi transparente que le succin ; le hevé ou caoutchouc rend un suc, qui épaissi est la gomme élastique; le simarouba a un bois le plus amer que l'on connaisse; le rocouyer une gousse qui contient une couleur rouge très-vive. Les forêts de la Guyane recèlent aussi des poisons redoutables; tels que le curaré et le vourara. Les ravages de ce dernier sont si prompts, suivant Stedman, qu'un enfant mourut sur-le-champ pour avoir sucé la mamelle de sa mère un instant après qu'elle eut été frappée d'une flèche qui en avait été enduite.

Des dons plus précieux de la nature sont la vanille, la salsepareille et le cacao ; diverses sortes d'épices et d'aromates, la casse, le baume du Pérou et le baume de Copahu. L'indigo et le cotonnier sont indigènes de la Guyane. Le caféier que les Européens y ont introduit donne des ré-

coltes abondantes. La bonne qualité de sa graine la fait rechercher. Le giroflier, le muscadier, le cannellier y ont été transplantés avec beaucoup de succès.

Les quadrupèdes de la Guyane sont les mêmes que ceux du Brésil; on y voit également des jaguars, des cougouars et d'autres animaux carnassiers: on y voit aussi des tapirs, des fourmilliers, un grand nombre de singes, des agoutis, des pecaris, des loutres, des chiens crabiers, des tatous, des sarigues. On y connaît aussi des chauves-souris très-grosses, des serpens énormes.

Plusieurs oiseaux tels que les colibris, les oiseaux mouches, les jacamars, les manakins et une quantité d'autres brillent des couleurs les plus éclatantes. Les marais sont peuplés de courlis rouges, de hérons, d'aigrettes, de savacous. Les insectes sont d'une grosseur dont on se fait difficilement une idée en Europe; la plupart sont revêtus d'une enveloppe magnifique.

Ce n'est guère pour admirer ces beautés de la nature que les Européens vont s'établir à la Guyane. La plupart ne se décident à y habiter que pour devenir propriétaires d'habitations où ils font cultiver le sucre, le café, le coton, l'indigo et le rocou. Des forts ont été fondés aux embouchures des fleuves pour la défense de chaque colonie; il s'est formé autour des amas de maisons

qui sont devenus des villes. Les plus florissantes sont celles des établissemens anglais à Demerari et à Essequibo, et des Hollandais à Surinam.

« La ville de Stabroek, dit Henri Bolingbroke, est située dans un terrain plat, sur la rive gauche du Demerari. Sa longueur est d'environ un mille, sur un quart de mille de largeur. Les rues sont assez larges et pavées en briques, la nuit elles sont éclairées de chaque côté par des lampes suspendues devant les maisons. Les bords du fleuve sont garnis de quais. Un canal creusé autour de la ville et dans lequel la mer monte, offre le même avantage aux colons dont les maisons sont éloignées du fleuve. La ville renferme plusieurs édifices publics; le palais du gouverneur, l'hôtel de la sécretairerie où les cours de justice et de police tiennent leurs séances; enfin une église. Les maisons élevées sur des fondemens en briques, sont construites en bois, et ont toutes un à deux étages; au-dessous du rez-de-chaussée il y a une cave excellente. Elles sont couvertes en lattes longues d'un pied et larges de quatre pouces. Sous ce climat on n'a besoin ni de poëles ni de cheminées : les cuisines sont totalement séparées du corps de logis.

Il y a un marché public où les nègres se rassemblent pour vendre les productions qui sont le fruit de leur industrie et qui leur appartiennent;

tels que fruits, volailles, herbes potagères. Des revendeuses exposent en vente des objets de manufacture européenne. On y trouve aussi du bœuf salé, du lard, du poisson, du pain, du fromage, des pipes et du tabac. Ces revendeuses qui sont des femmes de couleur libres, achètent leurs fonds de commerce des marchands en gros, desquels elles obtiennent deux ou trois mois de crédit, et vendent en détail. Plusieurs d'entre elles sont très-riches, et ont en propriété dix, quinze et jusqu'à vingt nègres qu'elles occupent à leur trafic. Ceux-ci parcourent le pays deux à deux avec leurs marchandises, et allant ainsi d'habitation en habitation, gagnent quelquefois beaucoup d'argent à leur maîtresse. Ils ne peuvent pénétrer dans les cases des nègres esclaves sans la permission de leur maître. Ceux qui ne sont pas en état de payer leurs emplettes en argent, donnent en échange de ce qu'ils achètent des volailles et des cochons qu'ils ont la permission d'élever pour leur compte.

Les femmes de couleur de toutes les classes aiment la parure avec fureur; mais celles qui demeurent dans l'intérieur des terres ayant moins d'occasion que les dames de Stabroek de voir les modes nouvelles, peuvent à peine contenir les transports de leur joie à l'arrivée du colporteur. Elles se jettent avec avidité sur ses ballots, et

semblent vouloir hâter leur jouissance en maniant et culbutant tout ce qu'ils renferment. Naturellement imprévoyantes, elles vident leur bourse; si elles manquent d'argent, il leur paraît tout simple de demander crédit, et d'insister pour l'obtenir.

Lorsqu'un Européen arrive dans la colonie, son premier soin est de se pourvoir d'une femme qui puisse tenir sa maison. Il peut choisir entre une négresse, une cuivrée, une mulâtresse ou une métise. Sa demande est aussitôt acceptée qu'offerte; à l'instant le marché est conclu. La somme que l'on donne est ordinairement de 500 à 600 piastres. On a droit d'exiger pour ce prix que celle qui le reçoit réunisse les talens nécessaires pour bien remplir l'emploi qu'on lui destine, et même qu'elle sache lire et écrire. Quoique ces femmes soient en général coquettes et légères, si elles conçoivent de l'attachement pour quelqu'un, il est inviolable. Fidèles, sédentaires, continuellement occupées ou d'ouvrages à l'aiguille, ou de soins domestiques, elles entretiennent l'ordre et la propreté dans l'intérieur de la maison; cependant elles ne font pas les honneurs de la table, le decorum ne le permettrait pas. A cela près, elles remplissent tous les devoirs d'une épouse, et jouissent de tous ses droits.

Les habitans de Stabroek se lèvent ordinaire-

ment à six heures du matin, c'est-à-dire au moment le plus agréable de la journée, et prennent tout de suite une tasse de café, de thé ou de chocolat. A dix heures on fait un nouveau déjeûné composé de viandes froides, de fruits et de vin. Toutes les affaires cessent à quatre heures; alors on sert le repas le plus important de la journée. Pendant ce dîner toujours servi par un grand nombre de domestiques, les convives boivent abondamment du vin de Bordeaux et du vin de Madère. Comme on ne connaît pas l'usage des sonnettes, le maître de la maison a dans sa poche un sifflet d'ivoire avec lequel il rassemble en un clin d'œil tous ses serviteurs. La soirée se passe ordinairement dans un café situé près du quai, et que l'on surnomme la bourse à cause du grand nombre des négocians de tous les pays qui s'y rassemblent. Là on jase sur les nouvelles du jour, sur le cours des marchandises, sur le départ et l'arrivée des navires, la nature de leur cargaison, etc. On y joue aux échecs, au trictrac, aux cartes, au billard. Pour varier les amusemens, on fait un tour de promenade hors de la ville.

Peu de semaines se passent sans qu'il y ait un bal ou un concert. Ces petites fêtes sont cependant très-dispendieuses. Un bal et un souper coûtent 8 piastres; un concert et un bal 12 pias-

tres par tête aux souscripteurs; chacun a le droit d'amener deux femmes de couleur. La colonie reçoit souvent la visite de comédiens ambulans qui viennent de l'Amérique septentrionale.

Un planteur hollandais vit d'une manière différente de celle d'un négociant de la ville. Au lever du soleil il sort de son lit, passe sa robe de chambre, et vient prendre l'air sous un portique qui est devant sa maison. Une négresse lui sert du café très-fort; il en prend deux à trois tasses sans sucre; un petit nègre lui apporte ensuite son tabac et une bouteille d'eau-de-vie de genièvre; il passe ainsi le temps à fumer jusque vers neuf ou dix heures, dans la plus douce situation imaginable. Le *baass* ou intendant de l'habitation arrive, et lui rend compte des ventes et des expéditions qui ont eu lieu, prend ses ordres, et lui donne tous les renseignemens dont il a besoin. Le Hollandais s'habille ensuite; toute sa toilette consiste à se laver le visage et les mains avec un verre d'eau que lui présente un nègre; cette eau lui est versée sur les mains.

Les appartemens sont frottés tous les jours avec du jus de citron; cette opération qui rend un parfum agréable, contraste fortement avec l'odeur de la fumée de tabac qui se répand de même partout chaque matin. Les Hollandais motivent leur goût excessif pour la pipe en disant

que l'usage du tabac a des qualités calmantes qui corrigent l'effet du trop grand usage des liqueurs fortes, et qu'il les préserve des fraîcheurs et des brouillards qui exercent une si fâcheuse influence dans une atmosphère humide. Quand un Hollandais transpire, la seule précaution qu'il prenne pour ne pas se refroidir, est de boire deux à trois verres de genièvre et de fumer : ces mesures effectuées, il laisse, sans s'inquiéter, ses habits sur son corps. Le tabac qu'on emploie à Stabroek, n'est pas privé comme celui d'Europe de son odeur naturelle par la pression, la fermentation et l'aspersion de substances ammoniacales. Le parfum qu'il exhale est si agréable, que c'est une recherche de politesse et une attention délicate entre deux personnes qui se rencontrent de s'envoyer mutuellement de fortes bouffées de fumée. Le soir personne ne sort sans avoir à la bouche une pipe ou une cigare.

Le planteur hollandais après avoir achevé sa toilette, s'assied à onze heures précises à une table couverte de différentes espèces de viande, de légumes et de fruits. Ce repas très-substantiel est pour lui le meilleur de la journée. Le peper-pot, potage auquel on donne du piquant par une forte dose de piment, est un plat obligé de ces déjeûners. Le vin de Madère, l'eau-de-vie et les liqueurs fortes y remplacent le thé. Les Hol-

landais préfèrent ces boissons comme plus fortifiantes et plus convenables à la chaleur du climat, et trouvent que le thé a l'inconvénient de provoquer la transpiration et de donner de la bile. Après avoir donné une heure au plaisir de la table, le méthodique Hollandais monte à cheval, soit pour aller rendre visite à quelqu'un de ses voisins, soit pour parcourir ses propriétés et voir travailler ses nègres. Dans l'une ou l'autre de ces promenades, il est suivi par un jeune nègre qui porte à pied, dans un sac de peau, un paquet de cigares pour son maître, et tient à la main un brandon de feu ; car à cheval, en voiture ou en marchant, le Hollandais fume toujours, et se fait suivre constamment par un domestique. A quatre heures il dîne, et après avoir bu largement du vin de Bordeaux, il se retire pour aller faire sa méridienne. Vers le soir il sort pesamment de son hamac, descend, prend du café, et finit la journée par une promenade autour de ses bâtimens, afin de s'assurer que chaque nègre remplit son devoir.

FIN DU NEUVIÈME VOLUME.

TABLE DES VOYAGES

CONTENUS

DANS CE VOLUME.